This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

ŒUVRES DIVERSES

CONCERNANT

LES ARTS.

PAR M. FALCONET,

Statuaire du Roi, Adjoint à Recteur en l'Académie royale de Peinture & Sculpture de Paris, honoraire de celle de Saint-Pétersbourg, membre de la société établie pour l'encouragement des arts dans la ville & le territoire de la république de Geneve.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez DIDOT FILS = JOMBERT JEUNE, Libraire, rue Dauphine, près du Pont-Neuf.

M. DCC. LXXXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 MAR 1988
OF OXFORD
LIBRARY

FAUTES A CORRIGER

DANS LE TOME II.

Pages

22, *ligne derniere*, communément, *liſez* & communément.

28, l. 2, mon article, *liſez* un article.

41, l. 29, pas dire autant, *ajoutez* : Mais il étoit plus à propos d'ajouter : l'aſpect de cette Vénus nue, ſans perdre aucune de ſes graces, interdit au ſpectateur juſqu'à la moindre penſée libre.

66, l. 2, qu'il eſt, *liſez* qu'il eſt à.

70, l. 26 & 29, Timomaque, *liſez* Nicomaque.

118, l. 15, de ſujet, *liſez* de ce ſujet.

194, l. 11, la repréſente, *liſez* le repréſente.

263, l. 3, que ſur-tout au mois de mai, *liſez* qu'en été.

269, l. 15, renverſent, *liſez* traverſent.

309, l. 8, le climat brûlant de l'Inde, *liſez* les déſerts de l'Inde brûlés par le ſoleil.

325, l. 20, p. 94, *liſez* p. 96.

326, l. 20, de la queue d'un cheval, *liſez* de la queue du loup.

413, *après la ligne* 3, *ajoutez* : Notre auteur dit (lib. 11, cap. 37), *Talpis viſus non eſt* ; il n'avoit donc pas vu leurs petits yeux noirs & brillants.

441, l. 5 de la note, *floruiſſet*, ajoutez, *non*.

TRADUCTION

DU TRENTE-SIXIEME LIVRE

DE PLINE.

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIERE.

Du luxe des marbres.

IL reſte à traiter de la nature des pierres, c'eſt-à-dire de cette manie particuliere qu'on a pour les marbres, ſans parler des pierres précieuſes, de l'ambre, des cryſtaux & des vaſes murrhins. Toutes les matieres dont nous avons traité juſqu'ici, peuvent ſembler produites pour l'homme : mais la nature avoit fait les montagnes pour elle-même, afin de preſſer dans les entrailles de la terre quelques parties qui ſervoient à lier, à conſolider les autres, & auſſi pour domter l'impétuoſité des fleuves, pour briſer les flots, & pour retenir par leur ſolidité les parties mobiles. Nous les coupons, nous les traînons, ces montagnes qu'il a autrefois paru merveilleux de tra-

verſer ; & cela ſans autre raiſon que nos plaiſirs. Nos ancêtres regardoient comme un prodige qu'Annibal, & les Cimbres enſuite, euſſent franchi les Alpes. A préſent on les taille en mille eſpeces de marbres ; on ouvre des promontoires à la mer, & l'on travaille à rendre la ſurface du globe unie. Nous ſoulevons les bornes que la nature avoit aſſignées aux nations pour les ſéparer ; nous conſtruiſons des vaiſſeaux pour le marbre, & nous tranſportons de tous côtés à travers les flots cette partie la plus furieuſe de la nature, les ſommets des montagnes : extravagance qui l'emporte ſur celle d'aller chercher, pour rafraîchir nos breuvages, un vaſe *de cryſtal* juſque dans les nuées, & de creuſer les roches les plus voiſines du ciel, afin de boire à la glace. Que l'on penſe, quand on entend parler du prix de ces matieres, quand on voit ſoulever & traîner ces maſſes, combien on étoit plus heureux ſans elles, & à combien d'hommes il en coûte néceſſairement la vie pour nous procurer ces richeſſes ou plutôt ces tourments. Mais quel uſage en tirons-nous ? quelle volupté ? D'être couchés au milieu de pierres tacherées, comme ſi les ténebres de la nuit ne privoient pas du plaiſir de les voir pendant la moitié de la vie (1).

SECTION SECONDE.

Qui produiſit le premier du marbre dans les édifices publics.

Quand on fait ces réflexions, on doit bien rougir même pour l'antiquité. Il y a des loix faites par les cenſeurs, qui défendent de ſervir, ſur la table des glandes de porc, des loirs, & d'autres petits mets friands; & il n'en a été fait aucune qui ait défendu l'importation des marbres, & de traverſer les mers pour ce ſujet.

CHAPITRE II.

On dira peut-être qu'on n'en apportoit pas alors; cela eſt faux. On a vu, du temps de l'édilité de M. Scaurus, porter trois cents ſoixante colonnes pour la ſcene d'un théâtre, élevé ſeulement pour un temps, & qui devoit à peine ſervir un mois; & les loix ſe ſont tues. C'eſt, dira-t-on, par indulgence pour les plaiſirs publics. Mais pourquoi l'a-t-on eue, cette indulgence? Par quel plus grand chemin les vices s'introduiſent-ils, que par le chemin public? Par quel autre moyen l'ivoire, l'or, les pierres précieuſes, ſont-ils devenus en uſage chez les particuliers? Que réſerverons-nous donc pour les dieux? Mais ſoit, accordons qu'on ait voulu favoriſer les plaiſirs publics: pourquoi a-t-on gardé le ſilence, lorſque d'énormes colonnes de marbre lucullien, de trente-

huit pieds de hauteur, furent placées dans le veſtibule de Scaurus ? cela ne s'eſt pas fait en ſecret & à la dérobée. L'entrepreneur chargé de l'entretien des égoûts publics ſe fit donner caution pour le dommage que pouvoit occaſionner le tranſport de ces colonnes juſqu'au quartier du Palatium. N'eût-il pas été plus utile, voyant un ſi mauvais exemple, de veiller à la pureté des mœurs ? Cependant les loix ſe turent en voyant ces maſſes énormes, traînées dans les rues, paſſer devant les toits d'argille conſacrés aux dieux (*a*), pour aller embellir une maiſon particuliere (2).

CHAPITRE III.

SECTION TROISIEME.

Quel fut le premier à Rome qui eut des colonnes de marbre étranger.

On ne ſauroit dire que Scaurus ait profité de l'ignorance de la ville, qui n'avoit encore rien vu de

(*a*) Toutes les éditions portent, *fictilia deorum faſtigia* : le manuſcrit de Pétersbourg porte, *fictilia deorum ſimulacra*. Dans les premieres, il s'agiroit des faîtes de terre cuite, élevés au-deſſus des ſtatues des dieux ; & dans le ſecond, des ſtatues même des dieux faites en argille. M. Poinſinet a raſſemblé, en quelque maniere, l'un & l'autre ſens dans ſa traduction : *Les loix*, dit-il, *ſe turent en voyant paſſer ces colonnes dans une maiſon privée, à la face des dieux de terre cuite qui ornoient le faîte des temples*. Cette traduction eſt noble ; j'ai cru devoir être plus ſimple.

ſemblable

ſemblable, pour y gliſſer le principe d'un mal qu'elle ignoroit; car M. Brutus, dans une conteſtation qu'il eut avec L. Craſſus l'orateur, qui le premier eut des colonnes de marbre étranger dans le même quartier du Palatium, l'avoit, pour cette raiſon, appellé *Vénus palatine*. Cependant il n'avoit que ſix colonnes de marbre d'Hymette, de douze pieds ſeulement de haut (*a*). Il y a plutôt apparence que, les mœurs étant dépravées, on a paſſé par-deſſus ces conſidérations, & que, voyant les défenſes ſans effet, on a mieux aimé ne pas faire de loix, que d'en faire d'inutiles. La poſtérité nous trouvera moins blâmables; car aujourd'hui, qui a d'auſſi énormes colonnes à un veſtibule? Mais avant de parler des marbres, jugeons le mérite des hommes qui les ont travaillés : nous allons donc examiner les artiſtes (3).

(*a*) Au chap. 1 du livre 17, il n'en compte que quatre : *Jam columnas quatuor Hymettii marmoris.* Il y a, dans l'un des deux paſſages, une faute de copiſte, ou une inadvertence de Pline lui-même.

CHAPITRE IV.

SECTION QUATRIEME.

Quels furent les premiers en réputation pour travailler le marbre, & en quel temps. Célébrité de 126 ouvrages en marbre, & de leurs auteurs.

1°. Les premiers qui ſe rendirent célebres en ſculptant le marbre, furent Dipœnus & Scyllis (4), nés en Crete, lorſque l'empire de cette iſle étoit encore ſous la domination des Medes, & avant que Cyrus commençât à régner en Perſe, c'eſt-à-dire vers la 50e olympiade. Ils allerent à Sicyone, qui fut long-temps la patrie de toutes les fabriques de métaux. Les Sicyoniens étoient convenus de prix avec ces artiſtes pour les ſimulacres de quelques dieux, que ceux-ci laiſſerent imparfaits à cauſe d'une injuſtice qu'on leur fit; ils ſe plaignirent, & ſe retirerent chez les Etoliens. Sicyone fut auſſitôt affligée de ſtérilité & d'une famine cruelle. Les habitants ayant conſulté l'oracle, Apollon Pythien répondit qu'ils ſeroient délivrés de leurs maux, ſi Dipœnus & Scyllis achevoient les ſimulacres des dieux; ce qu'on obtint d'eux à force d'argent & de prieres. Ces ſimulacres étoient ceux d'Apollon, de Diane, d'Hercule & de Minerve; le dernier fut depuis frappé de la foudre.

CHAPITRE V.

2°. QUAND ces deux artiſtes parurent, il y avoit déja eu, dans l'iſle de Chio, Malas ſculpteur, puis ſon fils Micciade; après eux ſon petit-fils Antherme de Chio, dont les fils Bupale & Athénis furent très célebres dans cet art : ils étoient contemporains du poëte Hipponax, qui vécut certainement dans la 60e olympiade. En remontant ainſi juſqu'à leur biſaïeul, on trouvera que l'art de ſculpter le marbre a commencé avec les olympiades. Comme Hipponax étoit extraordinairement laid, ces artiſtes expoſerent, par moquerie, ſon portrait dans une ſociété de plaiſants (5). Le poëte, indigné contre eux, donna carriere à ſa vengeance dans des vers ſi mordants, qu'on dit qu'il les força de ſe pendre : ce qui eſt faux; car ils firent encore pluſieurs figures dans les iſles voiſines, comme à Délos, où ils mirent un vers dont le ſens étoit que Chio n'étoit pas fameuſe ſeulement par ſes vins, mais encore par les ouvrages des fils d'Antherme. Les Jaſiens montrent auſſi une Diane de leur façon; & dans l'iſle de Chio même on parle d'une tête de Diane qu'ils ont faite, qui eſt placée fort haut, & dont les ſpectateurs croient que le viſage eſt triſte, quand ils entrent, & gai, quand ils ſortent (6). Il y a de leurs ouvrages à Rome ſur le faîte du temple d'Apollon Palatin, & dans preſque tous ceux qui furent conſ-

truits par Auguſte. Il y en eut auſſi de leur pere dans les iſles de Délos & de Lesbos. Ambracie, Argos & Cléone, ont été remplies des ouvrages de Dipœnus. Tous ces artiſtes n'ont employé que du marbre blanc de l'iſle de Paros, que d'abord on nomma *lychnitès*, parcequ'on le tailloit, ſelon Varron, dans les carrieres à la lueur des lampes. On en a depuis trouvé beaucoup d'autres plus blancs, comme dernièrement dans les carrieres de Lunes. Mais un fait merveilleux qu'on rapporte de celui de Paros, c'eſt que dans un bloc qu'on fendit avec des coins on trouva une figure de Silene (7).

3°. N'oublions pas de remarquer que l'art de ſculpter en marbre eſt fort antérieur à celui de la peinture & à celui de la ſtatuaire, qui l'une & l'autre ont commencé à Phidias, environ 332 ans plus tard, (*a*) & dans la 83e olympiade, (8). On dit que Phidias a lui-même auſſi travaillé le marbre, & que la Vénus d'une beauté exquiſe qu'on voit à Rome dans les portiques d'Octavie, eſt de lui. Il eſt certain qu'il fut maître d'Alcamene, Athénien, qui ſe diſtingue entre les plus célebres, & dont il y a beaucoup d'ouvrages dans les temples d'Athenes. La belle Vénus, hors de la ville, qu'on appelle *Aphrodite aux jardins*,

(*a*) C'eſt-à-dire, après le temps où a commencé la ſculpture en marbre, qui eſt celui de l'inſtitution des olympiades, comme le dit Pline au précédent numéro.

eſt de cet artiſte. On dit que Phidias y mit la derniere main. Phidias eut auſſi pour éleve Agoracrite de Paros, qu'il aima à cauſe de ſa jeuneſſe; c'eſt pourquoi on prétend qu'il mit pluſieurs de ſes ouvrages ſous ſon nom. Les deux éleves concoururent enſemble pour une Vénus; & Alcamene remporta l'avantage, non par ſon talent, mais par le ſuffrage de la ville, qui favoriſa le concitoyen contre l'étranger. C'eſt pourquoi on rapporte qu'Agoracrite vendit ſa figure à condition qu'elle ne feroit pas placée à Athenes, & qu'il l'appella Néméſis. Elle fut placée à Rhamnus, bourg de l'Attique, & M. Varron a donné à cette ſtatue la préférence ſur toutes les autres. Dans Athenes, au temple de la mere des dieux, il y a un autre ouvrage d'Agoracrite.

4°. Chez tous les peuples qui connoiſſent la réputation du Jupiter Olympien, perſonne ne doute que Phidias ne ſoit très célebre; mais afin que ceux même qui n'ont pas vu ſes ouvrages ſachent combien les louanges qu'on lui donne ſont juſtes, nous produirons ſeulement quelques légers traits de ſon génie. Nous ne citerons pas, pour leur donner une idée de l'artiſte, la beauté de ſon Jupiter Olympien, ni la grandeur de ſa Minerve d'Athenes, qui eſt de vingt-ſix coudées, & qui eſt compoſée d'or & d'ivoire; mais le bouclier de cette déeſſe, ſur le tour ſaillant duquel il grava le combat des Amazones; dans la partie concave, le combat des dieux & des

géants ; ſur la chauſſure, celui des Centaures & des Lapithes : tant les plus petites parties de cette ſtatue lui ſemblerent propres à recevoir quelque travail de ſon art (*a*). Il a nommé *naiſſance de Pandore* (9) ce qui eſt repréſenté ſur la baſe : il y a vingt dieux naiſſants ; la Victoire ſur-tout eſt admirable. Les connoiſſeurs admirent auſſi le ſerpent, &, ſous la lance de la déeſſe, un ſphinx de bronze. Cela eſt dit en paſſant d'un artiſte qu'on ne peut jamais aſſez louer, & pour montrer auſſi qu'il a déployé de la richeſſe, même dans les petites choſes (10).

5°. En parlant des ſtatuaires, nous avons fait mention de Praxitele qui s'eſt ſurpaſſé lui-même dans le marbre. Ses ouvrages ſont à Athenes dans le Céramique (*b*). Mais la premiere des ſtatues, non ſeulement de Praxitele, mais de toute la terre, c'eſt ſa Vénus, qui a engagé bien des gens à entreprendre la navigation de Gnide pour la voir. Cet artiſte avoit

(*a*) Ma note ſur ce paſſage, & ſur ce qui peut y avoir quelque rapport, eſt devenue trop longue pour être placée ici. Vous la trouverez page 184 de ce volume, ſous ce titre : *Sur deux ouvrages de Phidias.*

(*b*) Il y avoit deux Céramiques à Athenes : l'un dans la ville, où l'on enterroit ceux qui étoient morts pour la défenſe de la patrie : l'autre hors des murs ; c'étoit le quartier des femmes publiques. Junius penſe que les ouvrages de Praxitele étoient dans le dernier, & qu'il ſe peut que Pline l'entende ainſi.

fait deux Vénus qu'il mit en vente en même temps. L'une étoit couverte d'une eſpece de voile ; &, par cette raiſon, ceux de Cos, qui avoient le choix, la préférerent, quoiqu'ils puſſent avoir l'autre au même prix, croyant montrer en cela de la pudeur & des mœurs ſéveres : les Gnidiens acheterent l'autre. La différence de leur réputation eſt extrême (*a*). Le roi Nicomede voulut dans la ſuite acheter celle des Gnidiens, ſous la promeſſe de payer les dettes de la ville qui étoient immenſes ; mais les habitants aimerent mieux s'expoſer à tout que de s'en défaire, & ils eurent raiſon ; car, par cette figure, Praxitele illuſtra la ville de Gnide. Le petit temple où elle eſt placée, eſt ouvert de toutes parts, afin que la figure puiſſe être vue de tous côtés, ce qu'on croit ne pas déplaire à la déeſſe ; &, de quelque côté qu'on la voie, elle excite une égale admiration. On dit qu'un homme épris d'amour pour cette figure, s'étant caché, en jouit pendant la nuit, & qu'une tache qui y reſta fut la marque de ſa paſſion. On voit à Gnide d'autres ſtatues de marbre d'artiſtes illuſtres : un Bacchus de Bryaxis, un autre Bacchus, & une Minerve de Scopas : &, ce qui prouve le mieux la beauté

(*a*) M. Winckelmann s'eſt mépris dans ſes *Monumenti antichi inediti*, vol. 2, page 36. » *Venere in ambedue i marmi è* » *veſtita, com'era quella di Gnido* ». Plin. l. 36, c. 5. Il confond la Vénus de Gnide qui étoit nue, avec celle de Cos qui étoit drapée.

de la Vénus de Praxitele, c'eſt qu'entre ces beaux ouvrages on ne parle que d'elle ſeule. Il y a de Praxitele un Cupidon que Cicéron reproche à Verrès d'avoir enlevé; c'eſt pour cette figure qu'on alloit voir Theſpies : il eſt aujourd'hui placé dans les portiques d'Octavie (11). Il en fit un autre nu à Parium, colonie de la Propontide : il égale en réputation la Vénus de Gnide, & il a reçu le même outrage (12); car Alchidas de Rhodes en fut épris, & y laiſſa le même veſtige de ſa paſſion (*a*). Les ouvrages de Praxitele, à Rome, ſont une Flore, un Triptoleme, une Cérès dans les jardins de Servilius; les ſimulacres du Bon-Succès & de la Bonne-Fortune, ils ſont dans le Capitole; des Ménades, ce qu'on appelle des Thyades, & des Caryatides; des Silenes enfin; & dans les monuments d'Aſinius Pollion, un Apollon & un Neptune.

6°. Céphiſſodore, fils de Praxitele, fut héritier de ſon talent. On a loué de lui, à Pergame, un grouppe, excellent ouvrage; il ſemble que les doigts ſoient plutôt imprimés ſur un vrai corps, que ſur du marbre (13). A Rome, ſes ouvrages ſont une La-

(*a*) On a imprimé dans l'Encyclopédie : *Cette figure*, dit Pline, *produiſit les mêmes effets ſur les* SŒURS *d'Alchidas de Rhodes.* Art. *Praxitele.* Mais ne ſeroit-ce pas *les ſens* que M. de Jaucourt auroit écrit? L'imprimeur aura vraiſemblablement fait le *qui-pro-quo.* Pline dit : *Adamavit enim eum Alchidas Rhodius, atque in eo quoque ſimile amoris veſtigium reliquit.*

tone dans le temple Palatin, une Vénus dans les monuments d'Aſinius Pollion; & dans l'intérieur des portiques d'Octavie, au temple de Junon, un Eſculape & une Diane.

7°. La réputation de Scopas entre en concurrence avec celle de ces artiſtes. Il a fait une Vénus, le Deſir, & un Phaéton; ſtatues auxquelles on rend à Samothrace le culte le plus religieux. Il a fait auſſi Apollon Palatin, Veſta aſſiſe, qui eſt eſtimée: elle eſt dans les jardins de Servilius, avec deux de ſes compagnes aſſiſes auprès d'elle. Il y en a de pareilles dans les monuments d'Aſinius Pollion, où eſt auſſi le *canéphore* (*a*) du même auteur. Mais les plus renommées de ſes ſtatues ſont dans le temple de Domitius au cirque flaminien, Neptune, Thétis, Achille, & les Néréides aſſiſes ſur des dauphins, ſur des baleines & ſur des chevaux marins; des Tritons, le troupeau de Phorcus, des monſtres marins (*b*), & beaucoup d'autres figures marines, toutes de ſa

(*a*) Qui porte un panier ou une corbeille.

(*b*) *Priſtes*. *Priſtis* eſt chez les naturaliſtes le poiſſon appellé *la ſcie*. (Πρίων, *ſerra*, *une ſcie*.) Ce poiſſon, comme on ſait, porte au bout du muſeau une longue & large ſcie, dentelée des deux côtés. M. Poinſinet traduit des *priſtes*; mais je crois que ce n'eſt pas traduire, attendu que ce mot n'étant pas françois, il ne peut être compris que par ceux qui ſavent déja ſa ſignification: je ne penſe pas que ce ſoit pour cela qu'on faſſe des traductions.

main : bel ouvrage, y eût-il employé toute ſa vie (14). Mais outre ceux dont nous avons parlé, & ceux que nous ignorons, on voit encore de lui un Mars aſſis, de proportion coloſſale, dans le temple de Brutus Callaïque, au même cirque. De plus, on voit au même endroit une Vénus nue, ſupérieure même à la fameuſe Vénus de Praxitele, & qui pourroit illuſtrer quelque autre lieu que ce fût où elle ſeroit placée (15).

8°. A la vérité elle eſt comme perdue à Rome dans le nombre immenſe d'ouvrages que renferme cette ville, où la multitude des devoirs & des affaires ne permet à perſonne d'examiner ces ſortes d'objets. Il faut du loiſir, & le ſilence d'un lieu tranquille, pour ſe livrer à l'admiration convenable à de tels ouvrages. Auſſi ignore-t-on l'auteur de la Vénus que l'empereur Veſpaſien a conſacrée dans le temple de la Paix qu'il a procurée à l'empire. Cette ſtatue eſt digne de la réputation des anciens ſculpteurs. On eſt également incertain ſi la Niobé mourante avec ſes enfants, dans le temple d'Apollon Soſien, eſt de Scopas ou de Praxitele (16), & ſi le Janus apporté d'Egypte, qu'Auguſte a conſacré dans le temple de ce dieu, & qui eſt actuellement caché par l'or, eſt de l'un ou l'autre de ces deux ſculpteurs. On a la même incertitude ſur le Cupidon tenant un foudre, dans les portiques d'Octavie. Ce qu'on aſſure au moins, c'eſt que ſa figure eſt celle qu'Alcibiade avoit à cet âge.

Il y a dans les portiques d'Octavie beaucoup de morceaux qui plaiſent, quoique les auteurs en ſoient inconnus. Quatre ſatyres, dont l'un porte Bacchus enfant, revêtu de la robe de Vénus; un autre préſente également *Libera* (*a*); un troiſieme veut empêcher l'un de ces deux enfants de pleurer; le quatrieme donne à boire à l'autre dans une coupe : & deux Zéphyrs encore, dont les vêtements ſont agités par le vent. On n'eſt pas moins incertain au ſujet des figures qui ſont dans l'enclos du champ de Mars, Olympus & Pan, Chiron & Achille, aſſez particuliérement eſtimés cependant pour mériter que leurs gardiens en répondent ſur leur vie.

9°. Scopas eut pour rivaux & pour contemporains Bryaxis, Timothée & Léocharès, deſquels il faut parler en même temps, parcequ'ils ont travaillé enſemble au tombeau de Mauſole roi de Carie, qui mourut la ſeconde année de la 106e olympiade. Ces artiſtes ont le plus contribué à faire de ce monument une des ſept merveilles du monde. Son étendue eſt, du midi au ſeptentrion, de ſoixante-trois pieds de longueur; ſes faces qui regardent le levant & le couchant ſont moins larges; ſon circuit eſt en tout de

(*a*) Dans l'ancienne mythologie, *Libera* étoit Bacchus femelle, ou Ariane, ou Proſerpine, ou même Vénus. Comme M. Poinſinet change ici le texte, & met *Cereris* pour *Veneris*, ma traduction ne doit pas s'accorder avec la ſienne.

quatre cents onze pieds ; ſa hauteur eſt de vingt-cinq coudées ; il eſt entouré de trente-ſix colonnes : on l'a nommé *pteron* (*a*). Scopas a travaillé la face du côté de l'orient, Bryaxis celle du ſeptentrion, Timothée celle du midi, & Léocharès celle du couchant (17). La reine Artémiſe, qui faiſoit élever ce monument à la mémoire de ſon mari, mourut avant qu'il fût achevé ; ces artiſtes n'abandonnerent cependant pas l'ouvrage, penſant qu'il y alloit de leur gloire & de celle de l'art qu'il fût terminé : aujourd'hui même, on ne ſait encore auquel attribuer la ſupériorité (18). Un cinquieme artiſte eut part à ce monument ; car au-deſſus de l'aile il éleva une pyramide d'une hauteur égale à celle de l'édifice, & formée par vingt-quatre degrés, qui vont en diminuant par le haut, & ſe terminent par une plate-forme ; ce monument eſt ſurmonté par un quadrige de marbre fait par Pythis. Cette addition donne en tout à l'ouvrage cent quarante pieds de hauteur.

10°. On voit à Rome, dans le temple d'Apollon au Palatium, une Diane de la main de Timothée, à laquelle Aulanius Evander a refait une tête. On admire auſſi beaucoup un Hercule de Ménéſtrate, & une Hécate qui eſt à Epheſe derriere le temple de Diane ; les gardiens du temple avertiſſent ceux qui vont la voir, de ne pas la regarder trop fixement, à

(*a*) L'aile.

cauſe du prodigieux éclat du marbre (19). On n'eſtime pas moins les Graces qui ſont dans le veſtibule de la citadelle d'Athenes : elles ont été faites par Socrate ; c'eſt un autre que le peintre, c'eſt lui ſelon quelques-uns (20). A Smyrne il y a de Myron, célebre dans le bronze, une vieille femme ivre, remarquable entre les ouvrages du premier ordre. Aſinius Pollion, eſprit d'une extrême véhémence, voulut auſſi que ſes édifices euſſent le même caractere. On y voit des Centaures portant des Nymphes, par Archéſitas ; les Muſes Theſpiades, par Cléomene ; l'Océan & Jupiter, par Entochus ; des femmes à cheval, par Stéphanus ; Mercure & Cupidon réunis, par Tauriſcus, non pas le ciſeleur, mais celui de Tralles ; un Jupiter hoſpitalier, de Pamphile diſciple de Praxitele ; un grouppe de Zéthus & Amphion avec Dircé, le taureau & le lien, le tout d'un ſeul bloc de marbre. Cet ouvrage, d'Apollonius & de Tauriſcus, a été apporté de Rhodes. Ils ont occaſionné un doute ſur leur pere, ayant déclaré qu'ils regardoient Ménécrate pour tel, mais que leur pere naturel étoit Artémidore (*a*). On eſtime au même endroit un Bacchus d'Eutychis. Près du portique

(*a*) Par un uſage des anciens, ces deux artiſtes, dans l'inſcription du grouppe, ont nommé *leur pere* le ſtatuaire Ménécrate, parcequ'étant leur maître, il étoit leur pere dans l'art ; Artémidore étoit leur pere naturel.

d'Octavie il y a un Apollon de Philiſque, Rhodien : il eſt dans le temple de ce dieu ; Latone, Diane, les neuf Muſes, & un autre Apollon nu. Celui qui, dans le même temple, tient une lyre, eſt de Timarchide. Dans l'intérieur du portique d'Octavie, dans le temple de Junon, il y a deux figures de cette déeſſe ; l'une de Dionyſius & l'autre de Polyclès. La Vénus, encore au même lieu, eſt de Philiſque, & les autres figures ſont de Praxitele. Le Jupiter du temple voiſin eſt des fils de Timarchide. Le Pan & l'Olympus luttants à qui l'emportera ſur la flûte, & qui ſont au même endroit, ont été faits par Héliodore ; ce grouppe eſt le ſecond fameux dans le monde (21). Polycharme a fait la Vénus au bain, & le Dédale debout. On voit combien on eſtimoit l'ouvrage de Lyſias, par l'honneur qu'on lui a fait, puiſque Auguſte l'a conſacré à la mémoire de ſon pere Octavius dans le Palatium, au-deſſus du cintre, dans une niche ornée de colonnes : c'eſt un char à quatre chevaux, avec Apollon & Diane, le tout d'un ſeul bloc de marbre. Dans les jardins de Servilius on eſtime l'Apollon de Calamis le ciſeleur, les athletes au pugilat de Dercylis, & Calliſthene l'hiſtorien par Amphiſtrate.

11°. Il n'y a pas beaucoup d'autres artiſtes dont les noms ſoient fameux, parcequ'il y a des ouvrages exquis où le nombre des artiſtes qui y ont coopéré a été un obſtacle à la réputation particuliere de cha-

cun d'eux : car un ſeul ne doit pas en avoir toute la gloire, & cependant, quand on parle d'un ouvrage, on ne peut les nommer tous. Je citerai, pour exemple, le Laocoon qui eſt dans la maiſon de l'empereur Titus ; ouvrage préférable à tout ce qui a été fait en peinture & en ſculpture (22). Il eſt d'un ſeul bloc, ainſi que les enfants & les replis du ſerpent. Ce grouppe a été fait de concert par les trois excellents artiſtes, Agéſander, Polydore & Athénodore, Rhodiens (23). Cratérus avec Pythodore, Polydecte avec Hermolaüs, un autre Pythodore avec Artémon, & Aphrodiſius de Tralles ſeul, ont également rempli d'excellentes figures les maiſons de Céſar au mont Palatin (24). Diogène, Athénien, a décoré le panthéon d'Agrippa : & les Caryatides qui ſervent de colonnes à ſon temple ſont des plus eſtimées, ainſi que les ſtatues poſées ſur le faîte ; mais, à cauſe de leur élévation, elles ſont moins célébrées (25).

12°. L'Hercule à qui les Carthaginois ſacrifioient tous les ans des victimes humaines, eſt debout par terre, ſans honneur, ſans temple, devant l'entrée du portique des Nations (26). Proche du temple de la Félicité il y avoit les ſtatues des Muſes de Theſpies, de l'une deſquelles Junius Piſciculus, chevalier romain, devint amoureux, ainſi que Varron le rapporte. On admire auſſi Paſitele qui a écrit cinq livres ſur les ouvrages célebres dans le monde. Cet artiſte, né dans la grande Grece à l'extrémité de l'Italie,

& qui reçut le droit de citoyen romain en même temps que ces villes, a fait le Jupiter d'ivoire qui eſt dans le palais de Métellus ſur le chemin du champ de Mars. Il lui arriva qu'un jour faiſant ſur le port, où il ſe trouvoit des bêtes féroces apportées d'Afrique, une étude d'après un lion renfermé dans ſa loge, une panthère s'élança d'une autre loge, & que l'extrême application de l'artiſte le mit en grand danger. On dit qu'il a fait beaucoup d'autres ouvrages; mais ſans ſpécifier préciſément quels ils ſont.

13°. Varron donne auſſi de grands éloges à Arcéſilas, dont il dit avoir eu une lionne de marbre avec laquelle jouoient des amours ailés; les uns la tenoient attachée, les autres la forçoient de boire dans une corne, les autres lui chauſſoient des brodequins; le tout étoit d'un ſeul bloc. Il dit auſſi que les quatorze nations qui ſont autour du théâtre de Pompée ſont de Coponius (27).

14°. Je trouve que Canachus, dont j'ai fait l'éloge parmi les ſtatuaires, a fait auſſi des ouvrages en marbre. Il ne faut pas oublier non plus Saurus & Batrachus, Lacédémoniens, qui ont fait les temples renfermés dans les portiques d'Octavie. Quelques uns penſent qu'ils étoient fort riches, & qu'ils avoient fait ces ouvrages à leurs dépens, ſe flattant qu'on leur accorderoit une inſcription; mais que leur ayant été refuſée, ils ſurent l'uſurper à une autre place & d'une autre maniere. Il eſt certain que

que, ſur les baſes des colonnes, on voit des figures qui repréſentent les choſes mêmes ſignifiées par leurs noms; ſavoir, un léſard & une grenouille (28). Dans le temple de Jupiter, il y a une peinture & d'autres ornements propres à la dévotion des femmes; ce qui eſt, dit-on, arrivé de cette maniere. Quand on porta les ſtatues dans le temple de Junon, les porteurs ſe tromperent; &, par religion, on laiſſa ſubſiſter l'erreur, comme ſi ces dieux eux-mêmes euſſent fait entre eux cet échange. C'eſt pourquoi, dans le temple de Junon, le culte eſt tel qu'il devroit être pour celui de Jupiter.

TAYLOR INST. OXFORD

15°. Ceux qui ont obtenu de la réputation par de petits ouvrages de marbre, ſont Myrmécide qui a fait un char à quatre chevaux & le cocher qu'une mouche couvroit de ſon aile, & Callicrate qui a fait des fourmis dont les pieds & les autres membres ſont imperceptibles (29).

C'eſt là tout ce que nous nous étions propoſé d'écrire de la ſculpture en marbre, & des plus célebres artiſtes qui l'ont exercée.

Voilà tout ce qui concerne la peinture & la ſculpture. Le reſte de ce livre ne traite que des marbres employés dans les édifices, des pyramides, des pierres, du plâtre, de la chaux, &c.

NOTES

SUR LA TRADUCTION

DU TRENTE-SIXIEME LIVRE

DE PLINE.

(1) *Page* 2. Tout ce morceau eſt ſans doute philoſophique : mais l'eſt-il autant de dire que la nature a placé les montagnes où elles ſont, pour aſſigner des bornes aux nations ? Pline eſt reſté en beau chemin : il devoit auſſi nous apprendre ſi les montagnes qui ſe trouvent en grande quantité dans la mer y ſont pour marquer les logis des requins, des baleines, des eſturgeons & des ſoles.

Eſt-ce là de la ſcience, de la philoſophie, de la phyſique ? & peut-on dire que la nature a placé les montagnes ſur la terre, pour ſéparer des nations qui n'exiſtoient pas quand les montagnes, appellées *primitives*, furent formées ? Pline dit pourtant quelques lignes plus haut : *Montes natura ſibi fecerat :* » La nature avoit fait les montagnes pour elle-même.

Pline a raiſonné comme l'abbé Pluche, qui prétend que les marées furent faites pour conduire les vaiſſeaux dans les ports de l'océan, & qui oublie les mers qui ont des ports & point de marée. On lit cependant cette inadvertence contradictoire de notre auteur, comme ſi elle étoit de la plus ſaine logique & du plus beau ſavoir. C'eſt que les hommes ſe laiſſent ordinairement conduire par les mots : ce ſont le plus ſouvent les moteurs & les guides uniques de leurs opinions. Après avoir lu ce latin élégant, cette penſée fauſſe, mais ſéduiſante, *Euehimus, ea quæ ſeparandis gentibus pro terminis conſtituta erant*, il reſte dans la mémoire un beau tour de phraſe, une idée qui paroît hardie, qu'on adopte à cauſe de ſon air de nouveauté, communément on ne va pas plus loin.

Ammien Marcellin emploie la même idée que Pline ; mais il la modifie de maniere qu'elle n'eſt point choquante. Il dit, en parlant des monts *Hæmus* & *Rhodope*, qui ſéparent les Illyriens & les Thraces : *Et (tanquam naturâ in ditionem romanam redigendas nationes circumſitas præноſcente) ita figurata conſulto*, l. 31, c. 10. Ce qui ſignifie : » Et comme ſi la nature, prévoyant que les nations environnantes ſeroient un jour au » pouvoir des Romains, eût conſtruit ces montagnes dans » cette vue ». Le *tanquam* fait diſparoître ce que l'idée auroit ſans lui de ridicule & de faux, & Marcellin n'eſt pas un écrivain de la force de Pline.

Je ne puis ſauver à Pline une contradiction au ſujet du vin rafraîchi. Au livre 31, chapitre 3, il loue Néron d'avoir inventé, par une très ingénieuſe découverte, *ſubtiliſſimo invento*, le ſecret de boire frais & à la neige. Comment concilier ce compliment avec le trait lancé contre ceux qui vont chercher de la neige pour boire frais ?

(2) *Page* 4. Dans le bel article *Théâtre*, par M. le chevalier de Jaucourt, on trouve une traduction du paſſage où Pline décrit, ch. 15 de ce livre, le théâtre de M. Scaurus. Après cette traduction on lit : » Un hiſtorien (*il falloit le nommer*) ajoute » au récit de Pline, que l'entrepreneur chargé de l'entretien » des égoûts de Rome ſe crut obligé d'exiger de Scaurus » qu'il s'engageât à payer le dommage que le tranſport de tant » de colonnes ſi peſantes pourroit cauſer aux voûtes, qui de- » puis Tarquin l'ancien, c'eſt-à-dire depuis près de 700 ans, » étoient toujours demeurées immobiles, & elles ſoutinrent » encore une ſi violente ſecouſſe ſans s'ébranler ».

C'eſt dommage qu'en faiſant cet article, M. de Jaucourt n'ait pas eu ſous les yeux le troiſieme tome de l'Encyclopédie : il y auroit vu dans ſon article *Cloaque*, que c'eſt Pline lui-même qui dit tout cela ; & s'il eût ouvert cet auteur, il y eût trouvé, l. 36, c. 15 (& non pas l. 33, comme l'imprimeur l'a

marqué dans l'article *Cloaque*), *Durant tamen a Tarquinio Priſco annis DCC. prope inexpugnabiles*, &c. » Ces voûtes » exiſtent depuis Tarquin l'ancien, c'eſt-à-dire depuis près de » 700 ans, ſans aucune atteinte ». Il auroit vu auſſi au ch. 2 du même livre, que c'eſt Pline qui rapporte le fait du tranſport des colonnes, & de la caution que demandoit l'entrepreneur des réparations: *Satisdari ſibi damni infecti coegit redemptor cloacarum, cùm in Palatium extraherentur.*

Ceux qui voudront prendre la peine de feuilleter les écrivains qui ont parlé des antiquités romaines, trouveront, après de vaines recherches, tant chez les anciens que chez les modernes, que Pline eſt le ſeul des anciens qui nous ait tranſmis cette particularité. M. de Jaucourt n'a certainement pas entendu que Pline fût lui-même cet *hiſtorien*, parcequ'un ſi bon écrivain ne dit pas: *Pline ajoute au récit de Pline.* Voilà donc un *hiſtorien* imaginaire, dont l'annonce ne pourroit que donner de l'inquiétude à un lecteur qui ne ſeroit pas bien inſtruit ſur cet article, & qui n'auroit pas ſous la main les ſources où il voudroit puiſer pour s'inſtruire: mais je lui conſeille de ſe tenir tranquille; le fantôme d'*hiſtorien* a diſparu.

(3) *Page* 5. On ne conçoit pas trop que le même homme, qui, dans le même ouvrage, donne de grands éloges aux ſtatues de marbre & de bronze, à l'art en un mot, s'aviſe de moraliſer d'un ton lugubre, parcequ'on exploite les carrieres & les mines. Il n'y auroit rien à dire à cette tirade chagrine, ſi elle ſe trouvoit dans le diſcours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon, en 1750. Sur-tout on n'y trouveroit pas de ces eſpeces de pointes: » Par quel plus grand chemin les vices s'in- » troduiſent-ils, que par le chemin public »? *Quâ magis viâ irrepunt vitia, quàm publicâ?*

Si l'auteur célebre de ce *diſcours* eût voulu dire que l'acteur Eſopus avoit fait ſervir ſur ſa table un plat d'oiſeaux qui avoient ſu chanter & parler, il n'eût pas écrit qu'Eſopus avoit

mangé des langues d'hommes à ſon ſouper, *hominum linguas cœnaſſe* (Pline, l. 10, c. 51.); car il ſavoit que des pointes ne ſont pas des figures, que du clinquant n'eſt pas de l'éloquence, & qu'il faut renvoyer ce jargon aux Précieuſes ridicules de Moliere.

Le docteur de l'égliſe qui dit aux païens, *Vous adorez la main de Phidias*, emploie une figure élégante, juſte & forte, délicate. Properce, Martial, & d'autres, l'emploient auſſi: Pétrone dit, *Zeuxidos manus vidi.* Voyez le peu de diſtance qu'il y a quelquefois entre la véritable éloquence & le jargon des pointes: mais pourtant, quelle différence de cette *main de Phidias* & *de Zeuxis* à ces *langues d'hommes* & à *ce grand chemin!*

Les deux traits ſuivans ont entre eux beaucoup plus de reſſemblance. *A ferro ſanguis humanus ſe ulciſcitur; contactum namque eo, celeriùs ſubinde rubiginem trahit.* (Pline, liv. 34, c. 14). » Le ſang humain ſe venge du fer; car auſſitôt » qu'il le touche, il en fait ſortir la rouille.

Ah! voici le poignard qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement! il en rougit, le traître!

Le paſſage où ſe trouvent ces *langues d'hommes*, n'eſt pas non plus du goût de Bayle, ce qui n'eſt pas difficile à croire. » Il me ſemble, *dit-il*, que Pline veut trop faire l'homme » d'eſprit, & que ſa penſée en devient fauſſe ». Puis rapportant l'*hominum linguas cœnaſſe*, il continue ainſi: » Mais quand » Pline ajoute . . . que c'eſt un plus grand déſordre de manger » des langues d'hommes, que de manger les plus excellentes » productions de la nature, ne découvre-t-il pas manifeſtement la fauſſeté de ſa penſée »? *Dict.* article *Eſope*, remarque (A).

(4) *Page 6.* » Pline aſſure, *dit M. de Jaucourt*, que Di» pœne & Scyllis ſe rendirent extrêmement célebres par l'in-

» vention de ſculpter le marbre & de lui donner le poli ». Pline dit plus ſimplement : *Marmore ſcalpendo primi omnium inclaruerunt Dipœnus & Scyllis.* » Les premiers qui ſe ſont fait » un nom en ſculptant le marbre, ont été Dipœne & Scyllis ». Ainſi *donner le poli* eſt du commentaire ; *extrêmement* en eſt auſſi. Cette maniere de citer n'eſt pas bonne, en ce qu'elle fait dire à Pline *une petite choſe* quand il ne la dit pas. Quoique le mot *poli* ne ſoit pas ici dans Pline, il eſt fort en uſage, & beaucoup de gens diſent tous les jours, *Voilà une belle figure, elle eſt bien polie ;* ou bien, *Cette figure ſera belle, quand vous l'aurez polie.* Comment ne pas appercevoir, dans cette façon de parler de la ſculpture & de la voir, une grande connoiſſance de l'art ? En effet, une cheminée ou une table de marbre, & une ſtatue de marbre, ſont des ouvrages de la même matière : peut être bien, la table & la cheminée doivent être polies ; pourquoi pas la ſtatue ? Voilà ſouvent comme on nous juge.

M. de Jaucourt ajoute quelques lignes plus bas : » Dipœne » & Scyllis avoient formé, SELON PAUSANIAS, *l.* 3, *ch.* 25, » un grand nombre d'éleves dont les ouvrages étoient extrê- » mement eſtimés ; tels étoient Léarchus, Théoclès, Dorycli- » das, Médon, Tectéus & Argélion ». Cela pourroit être : mais en vertu de l'habitude qu'on m'a fait contracter ſi à propos de vérifier, j'ai cherché dans Pauſanias, au livre & au chapitre indiqués, & je n'ai pas vu qu'il y fût dit un mot de ces ſtatuaires. Voici ce que j'ai trouvé ailleurs.

Tectéus & *Argélion* ont fait une ſtatue d'Apollon, liv. 2, ch. 32. On voit un Jupiter en bronze, qui eſt de toutes les ſtatues de bronze la plus ancienne ; on dit qu'elle eſt de Léarchus, l. 3, ch. 17. Il y a une ſtatue de Thémis par Dorycli-das, l. 5, ch. 17. Une Minerve armée paſſe pour être de Médon, liv. 5, chap. 17. Il y a des ſtatues de bois de cedre, par Théoclès, l. 6, ch. 19. Si je ne me trompe, voilà tout ce que dit Pauſanias des éleves de Dipœne & de Scyllis que M. de

Jaucourt a nommés. Ainſi, *ſelon Pauſanias*, leurs ouvrages n'étoient pas *extrêmement eſtimés*, puiſque cet écrivain voyageur n'en porte aucun jugement. Quoique cette inattention ne ſoit pas *extrêmement* importante à l'art, il ſemble que l'habitude une fois priſe d'écrire légèrement influe ſur toutes les productions d'un écrivain, & que ſes fautes alors peuvent devenir *extrêmement* importantes.

(5) *Page* 7. On faiſoit donc des portraits dans la 60e olympiade, *imaginem . . . ejus propoſuere*. On en faiſoit auſſi dans la 64e, puiſque Théodore avoit fait ſa propre figure, *qui exprimoit admirablement la reſſemblance*. On en faiſoit auſſi dans la 66e, au temps d'Harmodius & d'Ariſtogiton; ce que les Grecs appelloient *iconicas*, portraits. Pline a dit tout cela; il devoit donc s'en ſouvenir avant d'écrire enſuite, comme il a fait, que Lyſiſtrate *inventa l'art d'exprimer la reſſemblance* dans la 114e olympiade. Je l'ai déja remarqué.

Ce ne ſont là, pourroit-on dire, que de petites inattentions, des erreurs de dates : un écrivain qui paſſe rapidement ſur une matiere qui n'eſt qu'un point dans la carriere qu'il parcourt, ne s'appeſantit pas ſur les dates qui la concernent. Pline vous crie : Je ne ſuis ni peintre, ni ſtatuaire; ce n'eſt pas des beaux arts ſeulement que je traite, c'eſt l'hiſtoire du monde que j'écris. Mais que Pline ait traité des beaux arts *ſeulement*, ou qu'il n'en ait parlé que par occaſion, c'eſt ce qu'il importe peu de ſavoir; la queſtion eſt s'il a bien ou mal raiſonné des arts dont il parle. Si, par un ſophiſme aſſez commun, on vouloit canoniſer les erreurs de Pline, en diſant qu'on doit quelquefois plus à une erreur ſinguliere qu'à une vérité commune, & qu'il n'y a que le petit nombre des têtes hardies qui s'affranchiſſent de la routine; ſi on s'emparoit de ce retranchement, on proſtitueroit une belle & grande vérité, en l'appliquant mal à propos à un objet qui n'eſt point de nature à la recevoir : il n'y auroit guere d'ouvrages qui, par ce ſubterfuge,

ne fuſſent trouvés bons. Par exemple, Moréri, à la premiere édition de ſon dictionnaire, vous auroit dit: Mon article n'eſt qu'une parcelle de mon ouvrage, & n'eſt pas mon objet principal. Il auroit pu ſe moquer ainſi des gens, les mener d'article en article, & leur crier auſſi: Ce n'eſt ni de ceci ni de cela *ſeulement* que j'écris, vous oubliez le titre de mon ouvrage; je ne ſuis ni peintre, ni ſculpteur, ni architecte; j'ai bien autre choſe dans la tête: c'eſt l'hiſtoire entiere de l'univers que je fais. On auroit laiſſé crier l'auteur de l'hiſtoire entiere de l'univers; on lui eût répondu *ſeulement*: Reprenez votre ouvrage, faites-le mieux, ſi vous pouvez, & ſur-tout ne nous bercez plus du moyen de faire & de laiſſer dans un livre toutes les fautes imaginables; *age quod agis.*

Quant aux ſculpteurs Bupale & Athénis, ils méritoient bien les vers du mordant Hipponax. Qu'ils ſe ſoient pendus ou non, c'étoient des lâches qui ſe ſervoient de l'arme des ſots.

(6) *Page* 7. Il ſemble que Pline n'a pas dit aſſez nettement ce qu'il faut penſer de cette tête de Diane; il n'en a pas du tout parlé *comme Raphaël auroit parlé d'une tête de Michel-Ange*: on ne ſait ſi ceux qui entroient & ceux qui ſortoient étoient des viſionnaires en croyant y voir ces deux humeurs ſi contraires, ou ſi vraiment elle paroiſſoit les avoir: le texte ne dit pas l'un plus que l'autre: *Cujus vultum intrantes triſtem, exeuntes hilaratum putant.* La maniere dont une tête eſt éclairée, peut produire, juſqu'à un certain degré, ces deux expreſſions ſi différentes: une lumiere large d'un côté, des ombres coupées de l'autre, ſuffiſent pour occaſionner l'illuſion. Ajoutez que l'emplacement élevé, la poſition de cette tête, le ſens dont elle étoit tournée, pouvoient y contribuer. Peut-être auſſi la tête de Diane étoit-elle travaillée d'un côté différemment que de l'autre, & cela à une fin religieuſe: le peuple, qui ne ſavoit pas le ſecret, y voyoit un miracle; mais le connoiſſeur en ſculpture & en ſupercheries devoit en faire l'obſerva-

tion, & ne pas s'exprimer comme l'imbécille populace qui adoroit la tête de Diane.

Je ſuppoſe que cette tête de la déeſſe étoit dans un lieu de dévotion. Mais ce que je ne ſuppoſe pas, puiſque je l'ai lu, c'eſt la liberté qu'on a priſe de défigurer encore ici Pline. » On » a vu, *dit M. de Jaucourt*, des villes entieres chez ce peu» ple facile à émouvoir, s'imaginer voir changer le viſage de » leurs dieux; c'eſt ainſi que parle Pline des ſuperbes ſtatues » de Diane & d'Hécate, dont l'une étoit à Scio & l'autre à » Epheſe ». Ce n'eſt pas ainſi que parle Pline. On verra, n°. 10 de ce chapitre, qu'il ne dit pas un mot du changement de viſage de cette Hécate, & c'eſt le ſeul endroit où il en parle, à propos du grand éclat du marbre: *Tanta marmoris radiatio eſt.*

Lucien nous conte bien une autre merveille dans ſa *déeſſe de Syrie*. Son temple renfermoit une ſtatue de Junon, qui, ſi on la regardoit en face, vous regardoit auſſi; & de quelque côté qu'on la conſidérât, elle n'en faiſoit pas moins. C'étoit là un beau jeu d'optique, & plus miraculeux que cette Diane, ſans oublier la Minerve d'Amulius. Sans ſuppoſer aucun miracle, c'eſt-à-dire aucun tour de la part des prêtres, on peut croire que les yeux de Junon étoient ſi bien dépourvus du reſſort & du mouvement que ſait mettre l'art dans cette partie, que, ne regardant d'aucun côté, la déeſſe paroiſſoit regarder de tous ceux qu'on vouloit imaginer. Et c'eſt Lucien, qui par fois écrit de la peinture, qui produit ce conte! Quel qu'en ſoit l'auteur, car les critiques ſont partagés, l'ignorance de l'art y eſt évidente. Ne pourrions-nous pas ajouter que les prunelles de la ſtatue étoient comme tant d'autres de ces temps-là, c'eſt-à-dire de pierres précieuſes? Peut-être deux brillants rubis faiſoient-ils toute la merveille; car c'eſt, comme on ſait, un puiſſant moyen pour qu'une ſtatue regarde de côté & d'autre ſans remuer la prunelle.

(7) *Page* 8. Vous voyez bien que Pline le *naturaliſte* n'écrit pas toujours en naturaliſte, mais que, comme un bon & honnête gazetier, il dit ce qu'on *rapporte*, & cela dans une occaſion où il auroit dû rechercher les cauſes, ou, pour le moins, vouloir s'aſſurer de la vérité d'un fait qu'il ſe contente d'appeller *merveilleux*. On eût été fort aiſe de ſavoir ſi la *merveilleuſe figure de Silene* étoit un ouvrage de quelque dieu, de quelque puiſſance ſouterraine, qui ſe mêlât de ſculpture, ou ſi c'étoit un jeu, un haſard de la nature; ou bien ſi ce n'étoit qu'un conte ſemblable à tant d'autres de cette eſpece. Qu'on liſe dans le traité *de la Divination* qu'une tête de Pan fut miraculeuſement trouvée dans un bloc de marbre, c'eſt un conte débité par Carnéades, & dont Cicéron ſe moque : mais le naturaliſte doit-il recueillir froidement de tes puérilités ?

Pline rapportoit volontiers ce qu'il liſoit & ce qu'on diſoit, & ſouvent il l'écrivoit de la meilleure foi du monde. Ce n'eſt pas autant mon affaire de le remarquer, que de relever ſes erreurs ſur la peinture & la ſculpture. Cependant, pour montrer que, ſi cet écrivain a pu s'égarer en traitant des matieres qu'il devoit *néceſſairement* connoître, il a dû à plus forte raiſon ſe tromper dans celles qu'il pouvoit ignorer, je tranſcrirai quelques paſſages de ſon livre, pris çà & là. J'y joindrai des obſervations plus ou moins ſérieuſes, & plus ou moins longues, ſelon l'occaſion, mon humeur & le ſujet. Pour ne pas interrompre mes notes, ou comme on voudra les nommer, par une matiere en quelque ſorte étrangere à leur objet, ces paſſages ſont renvoyés après l'examen de ce 36e livre.

(8) *Page* 8. Quand un écrivain a dit qu'avant la 18e olympiade *on paya au poids de l'or un tableau de Bularque, tant la peinture étoit déja honorée ;* quand il a dit *que, dès le temps de Démarate, la peinture étoit déja parfaite, même en Italie ;* qu'il a nommé Ludius, l'anonyme de Cœrée, Cimon,

Eumarus, Charmidas, Dinias, Hygiémon & Cléophante l'ancien, tous peintres qui vivoient, ou au commencement des olympiades, ou pluſieurs années auparavant, quelques uns même un ſiecle avant leur rétabliſſement ; enfin, quand il dit ici que l'art de faire des ſtatues en bronze a commencé avec Phidias dans la 83e olympiade, quoiqu'il ait dit ailleurs que la premiere ſtatue de bronze d'une divinité qui ait été faite à Rome, le fut après la mort de Sp. Caſſius, environ 40 ans avant la 83e olympiade ; que doit-on penſer de ſa maniere d'arranger les dates, de ſa mémoire, de ſon jugement, de la connoiſſance qu'il a du ſujet qu'il traite, en un mot de ſa façon d'écrire l'hiſtoire de l'art ?

Pauſanias dit, l. 8, c. 14, que les premiers qui aient ſu fondre une ſtatue de bronze, ont été Rhœcus & Théodore, qui vivoient ſous Polycrate de Samos, dans la 42e olympiade, 160 ans avant Phidias. Pline ne ſavoit pas non plus que Tarquin fit ériger au devin Navius une ſtatue d'airain dans la place publique, vers l'an 170, & qu'on la voyoit encore à Rome au temps d'Auguſte. Il n'avoit ſans doute pas lu Denys d'Halicarnaſſe, l. 3, n°. 71 ; car il y auroit auſſi vu qu'Enée fit placer dans la ville de Lanuvium deux ſtatues d'airain, repréſentant, l'une un loup, l'autre un aigle, l. 1, n°. 51. C'étoit trois ans environ après la priſe de Troie, 459 ans avant la fondation de Rome, ſelon la date commune, & conſéquemment 760 ans à-peu-près avant Phidias. Pline lui-même parle des ſtatues de bronze faites au temps de Romulus. Ainſi, comme vous voyez, ſa contradiction eſt évidente & ſon anachroniſme eſt violent. Ce qu'ajoute Denys d'Halicarnaſſe, n°. 59, d'après Timée de Sicile, que *les dieux de Lavinium étoient ou de fer, ou d'airain ; ou de terre cuite de Troie*, fait encore beaucoup remonter l'uſage des ſtatues de bronze, & porte auſſi l'art de modeler fort au-delà de Dibutade, qui vivoit, dit-on, long-temps après la fondation de Lavinium. Tout le

monde ſait que ce Dibutade étoit Sicyonien, *Dibutades ſicyonius figulus*, quoique M. de Jaucourt ait écrit qu'il étoit Corinthien (Encyclopédie, tom. 14, pag. 820). Pour M. de la Nauze, c'eſt un plaiſir de voir comment il laiſſe Pline dans ce filet, en faiſant de ſon mieux pour l'en retirer. Il ne tient pas à lui qu'en changeant *nis* en *rin*, *Caïus Plinius Secundus* ne fût *grand connoiſſeur*, & même toujours *bon raiſonneur*. Voyez la page 270, tom. 25 des Mémoires de l'Académie.

(9) *Page* 10. L'expreſſion grecque employée dans le texte, *Pandoras geneſin appellavit*, prouve que les deux premiers mots, qui ſont grecs, étoient l'inſcription que Phidias avoit miſe ſur la baſe de ſa Minerve. Pauſanias dit en parlant du même ouvrage: Ἐστὶ δὲ τῷ βάθρῳ τοῦ ἀγάλματος ἐπειργασμένη Πανδώρας γένεσις. *l.* 1, *c.* 24. Eſti de to bathro tou agalmatos epeirgaſménè Pandoras geneſis: *La naiſſance de Pandore eſt repréſentée ſur le piédeſtal.* Au lieu de traduire les deux derniers mots, Pline les a écrits en caracteres latins, comme ils l'étoient en caracteres grecs ſur la baſe de cette Minerve. Il a conſervé le génitif grec *Pandoras*; il a terminé l'accuſatif de *geneſis* comme les Grecs le terminent; c'eſt, en un mot, une citation qu'il a faite.

Pauſanias ne permet pas de douter que *Pandore* ne fût repréſentée ſur la baſe. Mais Pline prétend que ſur cette même baſe étoit placée la Victoire en bas-relief, avec Pandore & les vingt dieux naiſſants. Son texte n'eſt pas équivoque; le P. Hardouin l'a bien expliqué dans ſa note, & M. de Jaucourt l'a bien rendu à l'article Phidias. *In baſe autem quod celatum eſt, Pandoras geneſim appellavit. Ibi* (c'eſt-à-dire ſur cette même baſe, comme l'explique le P. Hardouin): *dii ſunt viginti numero naſcentes, Victoriâ præcipuè mirabili.* Cependant Pauſanias, plus exact & plus digne de confiance, puiſqu'il étoit témoin oculaire, nous apprend que la Victoire ne faiſoit pas partie du bas-relief, mais qu'elle étoit de ronde-boſſe à côté de la Minerve.

Pline ne nous a pas moins trompé ſur la place du ſphinx,

qu'il met ſous la lance de la déeſſe. Pauſanias, qui avoit vu l'ouvrage, dit que ce ſphinx étoit ſur le haut du caſque de Minerve; ce qui eſt plus vraiſemblable, & d'ailleurs conforme aux médailles & aux pierres gravées. Meurſius, à qui le texte de Pline déplaît avec raiſon, change *ſub ipſa cuſpide*, » ſous la » lance », en *ſuper ipſam caſſidem*, » ſur ſon caſque », conformément à Pauſanias. (Voyez *Cecropia*, cap. 15.) Mais, avec la permiſſion du ſavant Meurſius, en corrigeant ainſi tous les livres les uns par les autres, aucun écrivain ne ſe ſera trompé.

Quant au ſerpent, Pline, par le tour de phraſe qu'il a choiſi, nous permet de le placer où nous voudrons. J'ai rendu fidèlement l'indéciſion de ce tour dans ma traduction; voici le texte: *Periti mirantur & ſerpentem, ac, ſub ipſa cuſpide, aream ſphingem.* Pauſanias met, ſans aucune indéciſion, le ſerpent au bas de la lance & aux pieds de la figure. M. Poinſinet s'eſt contenté d'écrire: » Les connoiſſeurs admirent auſſi le ſerpent » ſur lequel poſe directement la lance de la déeſſe ». Il ſemble qu'on doit traduire ſon auteur avec toutes ſes fautes; que, s'il met un ſphinx ſous une lance, il faut l'y mettre auſſi, & ne pas donner du Pauſanias pour du Pline.

Le P. Hardouin, dans ſa note ſur ce paſſage, dit qu'il y avoit un autre ſphinx ſur le caſque; & voilà encore, avec un trait de plume à la légere, les deux auteurs accordés comme on en accorde quelquefois. Il réſulte de cette obſervation que, malgré l'eſprit des commentateurs, Pline eſt ſouvent léger, ſouvent infidele, & qu'on ne doit ſe fier à lui qu'avec de bons garants.

(10) *Page* 10. Pline appelle cette multiplicité d'objets, *richeſſe, magnificence*, (*magnificentiam*). Ce n'eſt pas là donner l'idée d'une grande choſe; mais c'eſt prouver *en paſſant*, qu'on n'en a pas des idées juſtes. Le grand goût, ſi éminent dans les belles ſtatues grecques, exclut toute richeſſe inutile, tout ornement ſuperflu: c'étoit ainſi que les auteurs de ces

ouvrages ſublimes les agrandiſſoient. Pline a donc loué Phidias de cela même dont il auroit pu le blâmer, s'il eût connu l'art; & voici à-peu-près ce qu'il eût pu dire : » Phidias, fort éloigné » de ce goût meſquin *qui faiſoit ſes délices du trône d'Apol-* » *lon que Bathiclès avoit ſurchargé d'ornements ;* Phidias, qui, » dit-on, avoit fait une autre Minerve inſultée de près, im- » poſante au lieu de ſa deſtination; Phidias, en un mot, lé- » giſlateur dans ſon art, n'auroit pas dû faire admirer de près » des détails qui alloient être en *pure perte pour les ſpectateurs*, » auſſitôt que la ſtatue ſeroit élevée ».

M. de Jaucourt, au mot *Phidias*, dit que *magnificentia* ſignifie *grande maniere*. Je ſuis toujours fâché de me rencontrer ſi peu avec cet habile littérateur; mais que faire? je ſuis artiſte, & je ne puis pas voir de grande maniere à traiter de petits objets, qui ne ſeront pas même vus quand l'ouvrage ſera placé. Tels étoient les dieux, les amazones, & les petits géants ciſelés ſur le bouclier de la déeſſe.

(11) *Page* 12. On trouve dans l'Encyclopédie, tome 14, page 851, qu'Iſabelle d'Eſt poſſédoit à Mantoue cette fameuſe *ſtatue de l'Amour de Praxitele*, & qu'elle avoit auſſi l'admirable Cupidon endormi de Michel-Ange; que ce Cupidon étoit *ſon chef-d'œuvre, & qu'on ne pouvoit le conſidérer qu'avec des tranſports d'admiration*. M. de Jaucourt, auteur de l'article, cite les Mémoires du préſident de Thou.

Ces *Mémoires* en font mention ſous l'année 1573. Ils diſent que » de Thou, qui avoit un goût fort vif (*) pour les beaux » arts, après avoir conſidéré curieuſement de tous les côtés *le* » *Cupidon de Michel-Ange, lui & ſa compagnie* avouerent

(*) Ces paroles ſemblent prouver, contre l'*opinion commune*, que de Thou n'eſt point auteur de ces Mémoires, parcequ'un homme auſſi honnête ne dit pas qu'il a le goût fort vif. Voyez l'Avertiſſement pour les mémoires, page 4, Londres, 1734.

» tous d'une voix, qu'il étoit infiniment au-deſſus de toutes » les louanges qu'on lui donnoit. *Cependant, après que de* » *Thou & ſa compagnie* eurent reſté quelque temps dans une » admiration qui alloit juſqu'à la ſurpriſe, *on montra l'autre* » *Cupidon*; alors toute la compagnie, comparant l'un avec » l'autre, eut honte d'avoir jugé ſi avantageuſement du pre- » mier, *& convint que l'ancien paroiſſoit animé, & le nouveau* » un bloc de marbre ſans expreſſion ».

Ce trait, s'il n'eſt pas un conte, eſt un monument curieux du défaut de connoiſſances dans les perſonnes qui ont *un goût fort vif pour les beaux arts*. Si le Cupidon moderne paroiſſoit alors un bloc de marbre ſans expreſſion, il devoit paroître tel à *un goût fort vif* qui n'auroit pas vu le Cupidon antique. L'homme d'*un goût fort vif* ne fait de comparaiſon qu'entre certains degrés de fineſſe & de vérité; jamais il n'en fait de l'ouvrage *animé au bloc de marbre*. Mais la premiere figure étant de Buonarotti, il falloit la trouver infiniment au-deſſus de toutes les louanges qu'on lui donnoit : l'autre étoit d'un ancien ſtatuaire grec; il falloit bien qu'au riſque de déraiſonner, elle réduiſît *au bloc de marbre* l'ouvrage moderne. Le chef-d'œuvre de Michel-Ange n'être qu'un bloc de marbre ſans expreſſion, dans le même inſtant & par les mêmes juges qui ſe trouvent *infiniment au-deſſus de toutes louanges!* Quels connoiſſeurs! quel goût vif!

Cela s'écrit pourtant, & des littérateurs le copient, ſans appercevoir que, d'après cette déciſion, on pourroit conclure que Michel-Ange étoit un ignorant ſtatuaire, qui, pour *chef-d'œuvre*, n'avoit produit *qu'un bloc de marbre ſans expreſſion*.

Si nous joignons à ce trait *l'inſtante priere* que fit Michel-Ange à la comteſſe Iſabelle, qu'on ne montrât le Cupidon antique qu'après avoir montré le ſien, afin que la ſupériorité des anciens ſur les modernes fût mieux démontrée, nous trouverons une autre abſurdité : car eſt-il vraiſemblable qu'un artiſte

comme Michel-Ange ait conſeillé, quelque modeſte qu'on le ſuppoſe, le moyen d'avilir ſon propre ouvrage ? Tous ces petits contes paſſent de livre en livre, & ſont avidement ſaiſis par une foule de lecteurs. Mais s'il étoit vrai, ainſi qu'*Aſcagne Condivi* l'aſſure, que le prétendu Amour de Praxitele fût celui que Michel-Ange fit en ſecret, & à qui il caſſa un bras, pour montrer enſuite aux Romains qu'un moderne pouvoit faire une auſſi belle figure d'enfant que les anciens, où en ſeroit le conte inepte inſéré dans les Mémoires du préſident de Thou ? *Condivi* étoit contemporain de Michel-Ange, ſon élevé & ſon ami. C'eſt dans la vie de ce grand artiſte qu'il rapporte le fait : elle fut imprimée du vivant du maître, en 1553, & Condivi le prend à témoin de ce qu'il avance. Michel-Ange mourut en 1564, âgé de 88 ans.

M. de Jaucourt, très éclairé dans les belles lettres, aſſure que l'Amour antique étoit celui que Praxitele avoit donné à la courtiſane Phryné. Ce littérateur eſtimable a ſans doute des garants certains de ſon aſſertion : autrement il n'eût haſardé que des conjectures. Ses garants ou témoins ſont les épigrammes de l'Antholôgie qu'il a publié de faire comparoître. Nous ſuppléerons à ce manque de formalité, & nous verrons ſi elles fourniſſent la preuve qu'il faut à M. de Jaucourt.

Les Mémoires du préſident de Thou diſent bien que cet Amour étoit » un monument antique, tel que nous le repréſentent tant d'ingénieuſes épigrammes que la Grece, à l'envi, » fit autrefois à ſa louange » : mais ils ne diſent pas que c'étoit celui de Praxitele. Quand ils le diroient, l'autorité d'auſſi mauvais juges que l'étoient M. de Thou & les perſonnes qui l'accompagnoient, ſeroit trop foible pour y avoir égard.

Tant d'ingénieuſes épigrammes ſont réduites à quatre ; les autres, faites auſſi ſur des amours, n'ont pas celui-ci pour objet. Voici ces productions ingénieuſes.

» Courbant ſa tête altiere ſous mon joug, Praxitele m'a travaillé

» travaillé de ſes mains captives ; car il m'a fait, en jettant en » fonte moi-même l'amour caché au fond de ſon cœur, & » m'a donné à Phryné pour prix de ce même amour, & » Phryné à ſon tour a mené l'artiſte aux pieds de l'Amour. » N'eſt-il pas juſte en effet que l'Amour ſerve de préſent à » l'Amour ?

» Praxitele a exprimé l'amour qu'il reſſentoit, d'après le » modele gravé dans ſon propre cœur. Il m'a donné à Phryné » pour prix de moi-même ; & ce ne ſont plus mes fleches qui » domtent les cœurs, ce ſont les regards mêmes de ceux qui » me voient.

» Praxitele m'a donné à Phryné ; il a donné l'Amour pour » l'amour, un dieu à une mortelle, & il a reçu un dieu en re- » tour. Elle n'a pas oſé refuſer l'artiſte, car elle a craint que » le dieu ne prît les armes en faveur de l'art ; & ce n'eſt plus » l'Amour né de Cypris qu'elle redoute, mais celui né de » Praxitele, ſachant que ſon art en eſt la mere.

» Les Theſpiens ne révéroient que l'Amour, fils de Cy- » thérée ; ils n'en connoiſſoient point d'une autre origine : » mais Praxitele en a connu un autre ; celui qu'il a vu chez » Phryné, & qu'il lui a donné pour prix de ſes tendres deſirs ».

On demande aux artiſtes & aux vrais connoiſſeurs ſi Bouchardon & Pigalle euſſent été flattés d'une épigramme ſur l'Amour de l'un, où ſur le grouppe de l'Amour & l'Amitié de l'autre, où l'on auroit dit, en ſuppoſant qu'ils étoient amoureux quand ils firent ces beaux ouvrages :

Ne ſoyez point ſurpris que ce marbre animé
Préſente de l'Amour une image fidele :
L'artiſte, en le faiſant, par lui fut enflammé,
Et dans ſon propre cœur il a pris ſon modele.

Si nos deux artiſtes euſſent répondu : Vos vers nous font bien de l'honneur ; mais ils nous en feroient davantage s'ils

diſoient par quel moyen ce marbre eſt animé; nos deux artiſtes euſſent fait une bonne réponſe. En effet, de pareils éloges ne montrent que l'eſprit du poëte, & ne diſent pas un mot des beautés de l'ouvrage, de l'attitude, de l'action, de l'expreſſion, du deſſein, &c. Comment donc M. de Jaucourt a-t il vu dans les épigrammes de l'Anthologie, que le Cupidon de Mantoue étoit celui de Praxitele? & à quel ſigne M. de Thou a-t-il apperçu que c'étoit celui dont elles font mention? La premiere de ces épigrammes dit que la ſtatue étoit de bronze; celle de Mantoue en étoit-elle? ſigne encore fort équivoque, puiſque d'autres ſculpteurs que Praxitele pouvoient avoir fait des Amours de bronze. Et pourroit-on me dire, ces *ingénieuſes épigrammes* à la main, comment on reconnoîtroit, par leur moyen, la ſtatue de Cupidon ſur qui elles ont été faites?

Le foible appui des épigrammes ne doit pas le diſputer un inſtant à l'autorité de Pauſanias, qui, en le regardant comme hiſtorien, méritoit d'être conſulté.

Pauſanias, qui écrivoit plus de cent ans après la mort de Pline, nous apprend que le Cupidon de Praxitele qu'on alloit voir à Theſpies, & que, par un tour aſſez adroit, Phryné obtint du ſtatuaire amoureux, étoit de marbre pentélique; qu'après avoir été enlevé, rapporté, & encore une fois enlevé, il fut enfin conſumé à Rome dans un incendie. (Pauſ. l. 9, c. 27.) Il faut joindre à ſon autorité celle de Pline même, qui place ce Cupidon au rang des ſtatues de marbre; & nous verrons qu'ayant été conſumé avant l'année 927 de Rome, dans laquelle Pauſanias écrivit ſon voyage de la Grece, il n'étoit pas poſſible que cette figure fût à Mantoue l'année 1575 de Jéſus-Chriſt. L'impoſſibilité n'eſt guère fondée que ſur plus de 1420 ans.

Avec moins de précipitation, M. de Jaucourt auroit pu lire dans Pauſanias, à l'endroit cité, que, de ſon temps, le Cupidon que l'on voyoit à Theſpies étoit de Ménodore, ſtatuaire

athénien, qui le fit à l'imitation de celui de Praxitele. Rien alors ne l'eût empêché de le tranſporter à Mantoue, & de le ſuppoſer de bronze.

(12) *Page* 12. Obſervons en paſſant qu'il y a dans l'Encyclopédie un article fort curieux concernant la Vénus dite de Médicis. » La Vénus de Médicis eſt, diſent les *curieux* qui » l'ont vue dans le palais ducal de Florence, le plus beau » corps & le plus bel ouvrage du monde. Cette incomparable » ſtatue a la tête un peu tournée vers l'épaule gauche; elle » porte la main droite au devant de ſon ſein, mais à quelque » diſtance; de l'autre main elle cache, & cependant ſans y » toucher, ce qui fait la diſtinction des deux ſexes. Elle ſe » penche doucement, & ſemble avancer le genou droit, afin » de ſe cacher mieux, s'il lui eſt poſſible. La pudeur & la mo- » deſtie ſont peintes ſur ſon viſage avec une douceur, un air » de jeuneſſe, une beauté & une délicateſſe inexprimables. Son » bras rond & tendre s'unit inſenſiblement à ſa belle main, ſa » gorge eſt admirable; &, pour tout dire, ſi le vermillon & » la voix ne manquoient pas à cette ſtatue, ce ſeroit une par- » faite imitation de la plus belle nature ». (Article *Vénus de Médicis*.)

L'artiſte qui ne conviendroit pas que la Vénus de Médicis eſt un des beaux monuments de la ſculpture grecque, ſeroit obligé de dire les défauts qu'il y trouve, ſous peine d'être regardé comme un détracteur inſenſé des plus beaux ouvrages: ce n'eſt donc pas tant ſur cette ſtatue que portent les obſervations ſuivantes, que ſur la deſcription qu'on vient de lire.

1°. *Les curieux* ne ſont pas toujours des juges propres à conſtater le mérite d'une figure qui ſeroit *le plus bel ouvrage du monde.*

2°. Celle-ci n'a pas ſeulement la tête un peu tournée vers l'épaule gauche; mais en regardant la figure & les deux épaules en face, on voit la tête entièrement de profil.

3°. La Vénus de Médicis ne ſemble point *avancer le genou droit, afin de ſe cacher mieux s'il lui étoit poſſible.* La poſition de ſes jambes & de ſes genoux eſt naturellement celle des jambes & des genoux d'une femme, qui, n'ayant pas les hanches conſtruites comme celles de l'homme, a les genoux rentrés; ce qui paroît ſur-tout quand elle ſe tient debout, un peu ſurbaiſſée, & qu'elle porte ſur une jambe & plie l'autre. Si le ſtatuaire eût voulu qu'elle cherchât à ſe cacher avec ſon genou, il eût fait ce genou plus preſſé contre l'autre, & le pied moins reculé & moins en dehors. Il n'y a qu'à faire poſer tout ſimplement une femme bien faite, la reſſemblance avec la Vénus ſera frappante; la poſition naturelle d'un homme ſeroit bien différente.

4°. Que ſignifie *la beauté & la délicateſſe inexprimables de ſon viſage?* Cela veut-il dire que M. de Jaucourt ne peut l'exprimer? Je ne le crois pas: un homme d'autant de mérite, qui écrit ſi bien, peut exprimer la beauté qu'il voit; & ſans aller à Florence, il eût pu conſulter un aſſez beau plâtre de la Vénus, dans notre Académie. Je crois qu'il ſe tromperoit, s'il entendoit que l'art ne peut rien exprimer d'auſſi beau que cette tête, parceque l'exemple du contraire ſe voit dans quelques autres belles ſtatues, ſoit antiques, ſoit modernes.

5°. *Le bras rond & tendre qui s'unit inſenſiblement à ſa belle main*, peut bien être l'expreſſion d'un curieux: mais ce ne ſeroit ni celle d'un connoiſſeur, ni celle d'un artiſte. Les bras de la Vénus ſont modernes juſques aux coudes, & en tout ils ſont inférieurs au reſte de la figure. Leur union avec les mains pourroit être deſſinée avec plus de grace, ſans ceſſer d'être naturelle, & les mains pourroient être auſſi plus belles.

6°. *Sa gorge eſt admirable*, eſt une phraſe de quatre mots, qui ne donne aucune idée de la forme & de l'âge de cette gorge. Ce n'eſt point celle de la premiere jeuneſſe, mais celle d'une femme faite & bien faite. *Elle a déja*, comme le remarque

Winckelmann, *plus d'étendue & de plénitude que celle d'une jeune fille.* Si M. de Jaucourt eût vu celle d'une Dlle M. . . . . à l'âge qu'elle m'a ſervi de modele, il auroit une piece de comparaiſon qu'il pouvoit cependant rencontrer ailleurs, ſoit dans quelques ſtatues de jeunes filles, ſoit dans de beaux tableaux.

Je ne vois rien qui, pour le caractere général, me retrace la beauté de ce modele vivant : les graces & la ſimplicité du trait y ſurabondoient pour former le plus rare & le plus beau corps de femme que l'œil ait jamais pu voir. Cette fille étoit, à l'égard de la Vénus antique, ce qu'eſt celle-ci comparée à une belle ſtatue de femme comme on en voit. Puget ne l'eût peut-être pas décrite : mais ſon Andromede, en y ſuppoſant plus de fineſſe, de correction, de ce douillet en un mot qui la caractériſe, ſon Andromede me la repréſenteroit. Je n'ai vu que deux matinées ce modele, dont je me ſervis pour étudier la ſtatue qui s'anime dans les bras de l'amoureux Pygmalion, ſon auteur.

7°. *Si le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette ſtatue*, ſeroit-elle encore une ſtatue ? Ne ceſſeroit-elle pas dès l'inſtant, comme celle de Pygmalion, d'être ſtatue ? Au lieu d'être encore *une parfaite imitation de la plus belle nature*, ne ſeroit-elle pas la nature même, c'eſt-à-dire une perſonne vivante ? Miſſon, de qui cet article eſt viſiblement copié, ne dit point : » Si le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette ſtatue, » ce ſeroit une parfaite imitation de la plus belle nature ». Il dit ſimplement : » Il ne lui manque que la voix & le vermillon. . . » En un mot, ce rare chef-d'œuvre eſt une parfaite imitation » de la plus belle nature ». Ce n'étoit pas la peine de changer cette fin, &, d'une idée ſimple & raiſonnable, en produire une dont on n'en peut pas dire autant.

M. de Jaucourt dit quelque part : » Nos artiſtes (il nomme » les peintres, cela eſt égal) devroient bien profiter de l'exem- » ple d'Athénion, pour ne pas négliger les belles-lettres, dont » la connoiſſance eſt ſi propre à rendre leurs travaux recom-

» mandables ». Dans le paſſage qui occaſionne cette remarque, il ne s'agit pas de belles-lettres. Le mot *eruditio*, que Pline emploie, ne ſignifie là que le ſavoir & l'habileté d'Athénion dans la peinture : mais le conſeil n'en eſt pas moins bon. Cependant, ſi M. de Jaucourt eût penſé qu'ailleurs le naturaliſte appelle *erudita operatio* le travail induſtrieux des araignées, leſquelles ne ſe piquent pas de belles-lettres, je crois qu'il auroit mieux choiſi pour appuyer ſon inſtruction, attendu qu'un habile coloriſte n'eſt pas néceſſairement un *exemple* à ſuivre en fait de belles-lettres, mais bien en beau coloris, & que c'eſt du coloris d'Athénion que parle Pline.

(13) *Page* 12. Voilà ſans doute encore un de ces endroits qui font dire que Pline étoit » un grand connoiſſeur, & qu'il a écrit » de l'art, comme auroit pu faire un artiſte qui auroit eu ſon » génie ». On va voir qu'il n'y a rien là qui marque la connoiſſance de l'art. Tous les paſſants qui ont de la ſenſibilité, connoiſſeurs & autres, diſent en voyant le Milon & l'Andromede de Puget, *Ce n'eſt pas du marbre, c'eſt de la chair*; & l'homme de bon ſens & l'artiſte riroient de celui qui prononceroit que chaque paſſant eſt connoiſſeur.

Pline, il eſt vrai, s'exprime ici comme un artiſte : c'eſt que, dans les parties de l'art dont la connoiſſance appartient à tous les hommes, l'artiſte s'exprime comme tous les hommes ; c'eſt que chaque lecteur d'Homere, s'il a du ſens & de l'énergie, dira en mille endroits de l'Iliade, *Ce n'eſt pas de la verſification, c'eſt la nature* ; & qu'un poëte, pour louer Homere, ne s'exprimera pas autrement.

D'ailleurs, ſans vouloir déprimer un ouvrage qui n'exiſte plus, & qui pouvoit être beau, ne peut-on pas dire que cette partie de l'art que Pline loue ici, n'eſt pas même négligée dans de médiocres ouvrages ? L'artiſte commun ne peut ſe diſpenſer de marquer l'impreſſion des doigts ſur la chair, quand la nature en offre l'effet, & que le ſujet le demande. Si le peintre & le

ſtatuaire ne faiſoient paſſer dans leurs ouvrages une vérité dont l'imitation eſt auſſi aiſée qu'elle eſt indiſpenſable, il faudroit les regarder comme des ouvriers inéptes ; or, ce qui eſt ſeulement au-deſſus de l'ineptie ne mérite pas tant d'éloges : celui que Pline fait ici ſeroit donc fort équivoque, s'il n'avertiſſoit que l'ouvrage *fut loué à Pergame*. D'où il réſulte que Pline répete un jugement déja prononcé, ſa phraſe ſignifiât-elle que le travail du grouppe exprimoit bien la chair. L'écrivain nous apprend que l'ouvrage eut de la réputation, il ne veut pas qu'on s'y méprenne ; il dit : *Laudatum eſt ſymplegma, ſignum nobile, digitis corpori veriùs quàm marmori impreſſis.* » Ce grouppe » excellent fut loué par l'expreſſion des doigts imprimés plutôt » ſur un vrai corps que ſur du marbre ». C'eſt comme s'il diſoit : » Je ſuis l'écho, l'organe, qui tranſmet à la poſtérité la répu- » tation d'un grouppe de marbre que je n'ai pas vu, ou qui » n'exiſte plus ; j'ai lu ou entendu dire ce que j'en écris, & je » vous rapporte fidélement par quel mérite cet ouvrage avoit » acquis ſa réputation ». Comment ſe peut-il que des hommes habiles aient tant lu Pline, & qu'ils ne l'aient pas entendu, ſur-tout quand il eſt auſſi clair ?

S'il faut être vrai, s'il faut entendre un écrivain par lui-même, je demande au lecteur ce qu'il entend par ceci : » Il y » a là un pigeon admirable qui boit, & dont l'ombre de la tête » obſcurcit l'eau ». *Mirabilis ibi columba bibens, & aquam umbrâ capitis infuſcans.* (l. 36, c. 25.) Quand on s'amuſe à remarquer une ombre portée par un corps ſur un autre corps, effet des plus communs dans la peinture, ainſi que dans la nature, effet dont l'imitation eſt indiſpenſable au peintre le plus médiocre, écrit-on de l'art comme auroit pu faire un artiſte de génie ? M. de la Nauze a la complaiſance de faire obſerver que ce pigeon étoit en moſaïque ; comme ſi la moſaïque n'étoit pas la copie d'une peinture, ou plutôt une peinture elle-même, & qu'elle ne dût pas imiter les ombres, ainſi que les lumieres.

Et puis ce pigeon étoit exécuté ſur le pavé d'une ſalle à manger, où l'on avoit auſſi repréſenté quelques ordures, comme ſi elles n'euſſent pas été balayées après le repas ; ce qui étoit peut-être de bon goût : en tout cas, cela pouvoit tromper à cauſe du peu de ſaillie ſuppoſée aux objets. Mais croira-t-on que ce pigeon, & d'autres qui étoient également figurés à plat ſur un pavé, faiſoient une pareille illuſion, & que même ils ne produiſoient pas des points de vue ridicules, dont l'œil étoit bleſſé ? Si on voyoit ces ſortes de merveilles ailleurs que dans un livre, on pourroit modérer ſon admiration ; & certainement on la modéreroit, ſi, par exemple, ce pigeon & ſon ombre venoient d'être faits en France. Mais c'eſt dans Pline qu'on lit que le très célebre Soſius exécuta cet ouvrage dans une ſalle de feſtin à Pergame, & le trait d'érudition fait diſparoître le mauvais choix du ſujet. Suppoſons que l'ouvrage ſoit moderne, on craindroit d'écraſer ce pigeon qui ne ſe rangeroit pas ; & tout en admirant le travail, on blâmeroit le défaut de convenance. Cette moſaïque eſt, dit-on, depuis pluſieurs années à Rome, où elle appartient préſentement au pape. Ainſi l'on peut, dans cette ville, juger le talent du très célebre artiſte.

Notre hiſtorien des arts eſt loin ici de vouloir en impoſer ; il ne s'attribue l'avis, les lumieres, le travail de qui que ce ſoit, pour s'en orner enſuite, comme du fruit de ſes connoiſſances profondes & univerſelles. S'il eût employé cet odieux manege, il faut croire que des ſavants euſſent depuis longtemps fait tomber le maſque. Les anciens, qui ne manquoient pas de paraſites du talent d'autrui, avoient auſſi des hommes qui faiſoient juſtice de ces ames viles en les livrant à la riſée publique.

Donnez au vrai mérite le diſcernement, la prudence & la fermeté, ôtez-lui l'extrême cupidité & les prétentions outrées, il ne ſe laiſſera point avilir. Si des méchants accrédités peuvent

le faire ſouffrir, au moins ſera-t-il honnête, & vous aurez fait diſparoître une foule de maux & de ſottiſes. Hommes de génie, hommes vertueux, choiſiſſez ou de l'aviliſſement ou de la haine d'un ignorant titré; ou choiſiſſez votre patron, ſi vous en voulez un qui ne vous aviliſſe pas: les bienſéances ſociales vous diſent aſſez qu'il faut également fuir l'autre extrémité: mais n'oubliez pas que le grand Corneille eut le courage de ne point vendre le Cid au cardinal de Richelieu, juſtice qui lui valut beaucoup de gloire & la haine du miniſtre; mais jettez un voile ſur ſon épître à M. de Montauron.

Si, dans le nombre de ces notes, il ſe trouvoit des idées qui paruſſent ſe répéter, c'eſt peut-être qu'elles répondroient à d'autres idées qu'on ne s'eſt pas laſſé de reproduire dans pluſieurs écrits ſous différentes formes. J'ajoute à celle-ci que, ſi le Céphiſſodore dont il eſt parlé dans le texte eſt le même que nomme Plutarque, il paroîtroit que Praxitele fut beau-pere de Phocion, puiſque ce général athénien épouſa en premieres noces *la ſœur de Céphiſſodore, excellent ſculpteur.* Voyez Plutarque, *vie de Phocion.*

(14) *Page* 14. M. de Jaucourt, au mot *Scopas*, dit à propos de ces figures: *Ce morceau, ſelon toute apparence, avoit été traité en bas-relief.* S'il faut s'en rapporter aux apparences, il ne paroît pas bien décidé que ces différentes figures fuſſent un bas-relief, parceque Pline ſe ſeroit apparemment ſervi de quelque expreſſion capable de nous l'apprendre. On ne parle jamais d'un bas-relief, eſpece particuliere de ſculpture, ſans le nommer ſpécialement, à moins qu'on ne ſoit fort inexact & fort inattentif aux différents procédés de l'art: *car un bas-relief eſt autre choſe que l'art de mouler.* Veut-on que toutes ces figures de Scopas fuſſent renfermées dans un bas-relief? Je ne le diſputerai pas: je profiterai ſeulement de l'occaſion pour obſerver l'idéal & la compoſition de quelques bas-reliefs antiques, dont je ne vois pas que nos écrivains des beaux arts aient parlé.

Aucun artiſte, aucun connoiſſeur inſtruit, aucun antiquaire, n'ignore l'exiſtence des ouvrages dont je vais faire mention: mais pluſieurs perſonnes qui ont lu ou entendu dire que les anciens ſont nos maîtres en tout, ont beſoin d'être détrompées; il eſt à propos de leur prouver que cette regle a, comme toutes les autres, ſes exceptions. Je n'indiquerai que deux ou trois de ces bas-reliefs ridicules.

Dans l'un, Cérès, le flambeau à la main, court les champs pour chercher ſa Proſerpine, que Pluton enleve à deux pas de Cérès, & qu'il va placer dans ſon très petit char conduit par Mercure. Les chevaux ſont déja au grand galop, quoique perſonne encore ne ſoit dans cette voiture commode, & ils menent l'équipage dans les enfers à Pluton, qui, aſſis ſur ſon trône infernal, à quelques pouces de là, *ſe plaint*, dit-on, *à Mercure d'être le ſeul des dieux qui ne ſoit pas marié*. Des nymphes, des naïades, Minerve, Diane, Vénus, n'y ſont pas oubliées; c'eſt un plaiſir de les y voir pêle-mêle, ajouter encore à l'incohérence amphigourique de cette compoſition; car tout eſt ſur un ſeul plan. Le morceau eſt à Rome au palais Mazarin.

Dans un autre bas-relief, vous verrez Minerve qui dit à Perſée d'aller délivrer Andromede, que lui Perſée délivre à l'autre bout du tableau. Au milieu de ces deux Perſées vous aurez le plaiſir de voir naître Vénus du ſein des ondes: ſa gorge & ſa taille ſont d'une fille faite, à la vérité: mais les dieux & les déeſſes, quand il leur plaiſoit, ne paſſoient point du maillot à la puberté; ils naiſſoient adultes. Deux tritons portent la mere des Amours ſur une coquille, comme les ſoldats portoient l'empereur ſur un bouclier; idée cependant tout-à-fait ingénieuſe, & qui caractériſe l'empire de Vénus dans l'univers: mais deux Amours, plus gros que leur mere, terminent la fête & la gâtent, en ſe tenant fort adroitement chacun ſur le bout de la queue d'un triton. Ces trois ſujets, ſavoir, Perſée qui doit délivrer Andromede, Vénus portée ſur une conque,

& Perſée qui délivre Andromede, ſont ſur le même plan, & toutes les figures ſe touchent. L'ouvrage eſt au palais Mathei.

Dans un autre, vous verrez Mercure qui invite une ombre deſcendue de la barque, à faire à pied le reſte du trajet; & tout à côté de Mercure, vous verrez encore Mercure qui conduit une autre ombre. Ce morceau eſt au palais Barberin.

Notez bien toujours que je ne parle pas de l'exécution, qui par fois eſt très bonne dans ces miſérables compoſitions. Cependant, ſi un ſculpteur en produiſoit aujourd'hui de pareilles, on loueroit le travail, & on donneroit à l'auteur un attelier aux *petites-maiſons*. Compoſez & raiſonnez un bas-relief comme celui que vous voyez dans le premier tome de l'*Antiquité expliquée*, planche 48; exécutez-le parfaitement bien, ſi vous pouvez; mais n'allez pas le dire à Rome, où l'original eſt révéré; car on s'y moqueroit, comme de raiſon, de votre eſprit en démence. N'allez pas non plus y dire qu'au Vatican, dans la chapelle Sixtine, Michel-Ange a peint Adam & Eve que le diable invite à manger la pomme, & que tout auprès, dans le même tableau, de la même proportion, un double Adam & une autre Eve ſont chaſſés du jardin par un ange, lequel fait grouppe avec le diable entortillé à l'arbre de la ſcience. Tout cela vous feroit traiter de miſérable épilogueur.

Le ſiecle eſt éclairé ſans doute, & tous ceux qui jugent nos ouvrages croient l'être auſſi; c'eſt pourquoi vous trouverez mille gens qui vous diront, parcequ'ils l'ont entendu dire à d'autres: *Il faut compoſer des bas-reliefs comme l'antique.* Commencez par connoître l'antique, vous ſaurez en quoi il eſt bon à ſuivre, & vous ceſſerez d'exalter ſans diſcernement & ſans diſtinction des ouvrages qui, à des égards, vous feroient pitié, ſi c'étoit nous qui les ſiffions. Vous ſentirez alors que la critique hardie, éclairée, n'eſt point une ſatire; & qu'elle porte la lumiere où des éloges ſouvent faux, ſouvent jettés au

haſard, ne laiſſent que l'obſcurité de l'ignorance & de la déraiſon. C'eſt à l'art à enſeigner l'art.

Cependant on pourroit m'oppoſer un paſſage de Philoſtrate, où Apollonius, regardant des bas-reliefs dans un temple, dit à Damis : » Pour ces ouvrages, nous ne dirons pas » qu'ils ſont ſeulement de fonte, puiſqu'ils reſſemblent à des » tableaux ; nous ne dirons pas non plus que ce ſont des ou- » vrages de peinture, puiſqu'ils ſont de métal ; mais que ce » ſont des ouvrages d'un homme habile dans l'art de fondre » les métaux & dans celui de peindre ». Voilà donc le bas-relief jugé, cent trente ans environ après Pline, comme ayant l'intelligence de la peinture : preuve bien forte contre mon opinion.

J'ai, comme un autre, un peu lu Philoſtrate, qui avoit logé quatre ans chez le peintre Ariſtodeme pour acquérir des connoiſſances dans la peinture, & j'ai le déplaiſir de voir qu'il n'en avoit pas beaucoup profité. Son livre ſur les tableaux ne fait nulle part ſoupçonner que l'auteur de cette déclamation, ſouvent puérile, connût les reſſorts, l'intelligence & la grande magie de l'art. C'eſt même un de ces livres qu'il faudroit ôter d'entre les mains de certains profanes : il pourroit leur ſervir à prouver que la peinture ancienne n'avoit pas encore montré ce que l'Italie a développé ſupérieurement dans la ſuite. Revenons à nos bas-reliefs de Philoſtrate.

Cet écrivain avoit dit un peu plus haut, en parlant des mêmes ouvrages qui repréſentoient les exploits d'Alexandre & de Porus : » Les éléphants, les chevaux, les ſoldats, les » boucliers & les caſques, étoient de cuivre, d'argent, d'or » & d'airain noir ; les épées, les javelots, & les autres armes » ſemblables, étoient de fer : on y remarquoit toutes les qua- » lités d'un excellent tableau ; par exemple, d'un des meil- » leurs de Zeuxis, de Polygnote ou d'Euphranor, artiſtes

» qui ſavoient repréſenter les ombres, le relief, les enfonce-
» ments, &, pour ainſi dire, donner la vie à leurs figures.
» Ces différentes matieres s'étoient, par la fuſion, unies &
» mêlées, enſorte qu'elles faiſoient l'effet des couleurs ».
(Philoſtrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, traduct. imprimée à Berlin, 1774.)

Le bouclier d'Achille ſert ici de modele à Philoſtrate; mais il ne fait pas attention que l'artiſte d'Homere eſt un dieu. Ce qui, dans le poëte, a le privilege de l'invraiſemblance, n'eſt qu'un objet de ridicule chez le ſophiſte, qui obſerve que des peintres qui donnoient, *pour ainſi dire, la vie à leurs figures*, ſavoient *repréſenter les ombres*.

Laiſſant à part le mauvais raiſonnement de Philoſtrate, la reſſemblance qu'il trouve de ces bas-reliefs avec des tableaux paroîtroit ſignifier que la peinture alors étoit, en général, entendue comme les bas-reliefs, *& vice verſâ*. Ainſi les éloges que quelques anciens ont pu faire des bas-reliefs qu'ils voyoient, ne peuvent avoir été fondés que ſur l'idée qu'ils avoient de leur perfection, mais ne prouvent pas que ces ouvrages égalaſſent, pour l'entente, par exemple le bas-relief de l'Algarde repréſentant Attila.

Si Philoſtrate, dont on a imprimé avec prédilection la préface dans le Tréſor des Antiquités grecques, eût paſſé quatre ans chez un ſtatuaire, il faut croire qu'il y eût appris à déraiſonner ſur la peinture. Chez ſon peintre & ſon hôte Ariſtodeme il apprenoit que la ſculpture ne peut exprimer ni la fureur, ni la triſteſſe, ni la joie, tandis que, même avec une ſeule couleur, la peinture y réuſſit, car elle fait voir les ombres. Que voulez-vous demander à un connoiſſeur qui en eſt là? Que voyez-vous autre choſe dans ſon jugement d'un bas-relief, que de l'eſprit qui fait une phraſe par jeu & par antitheſe? Pour ſon petit-fils, c'eſt un diſcoureur, un ſophiſte encore plus renforcé que ſon aïeul. Calliſtrate, qui a auſſi décrit

quelques ſtatues, paroîtroit avoir plus d'intelligence de la ſculpture; mais un jeu d'eſprit continuel, une imagination échauffée ſur des riens, prouvent qu'il étoit auſſi loin que les deux autres des vraies connoiſſances de l'art.

(15) *Page* 14. La Vénus de Praxitele étoit, il n'y a qu'un inſtant, la plus belle qui fût au monde, *in toto orbe terrarum*: & voici pourtant qu'une autre lui eſt ſupérieure en beauté: *Praxitelian illam antecedens*. Contradiction des plus frappantes, & qu'aucun interprete, que je ſache, n'a fait diſparoître, parcequ'en effet le paſſage, comme il me ſemble prouvé par Pline lui-même, ne peut recevoir une autre interprétation.

Cependant, pour n'être pas obligé de convenir qu'il s'eſt contredit, on a eu recours à une interprétation qui me ſemble peu naturelle. Un ſavant très recommandable, M. Brotier, a ſuppoſé que le mot *antecedens* marquoit ici une priorité de temps, & non une ſupériorité de beauté. » Scopas, dit-il, flo» riſſoit, ſuivant Pline, dans la 87e olympiade, & Praxitele » dans la 104e. Ainſi la Vénus de Scopas a précédé celle de » Praxitele par le temps, & non par le mérite.... Pline n'eſt » donc pas en contradiction avec lui-même ». (Voyez les notes de M. Brotier ſur le 36e livre de Pline, tome 6, p. 409.)

Mais Pline, qui dit, en commençant la 7e ſection que Scopas le diſpute aux artiſtes dont il vient de parler, *Scopa laus cum his certat*, fait entendre aſſez clairement que c'eſt du mérite des ouvrages qu'il va entretenir ſes lecteurs, & non de la chronologie. Après avoir dit ailleurs que Scopas parut ſoixante ans environ avant Praxitele, viendroit-il nous répéter ici qu'une Vénus de Scopas étoit faite avant celle de Praxitele? Etoit-ce parceque la Vénus de Scopas ſurpaſſoit par l'ancienneté celle de Praxitele, qu'elle étoit digne d'illuſtrer quelque lieu que ce fût de la terre? ou n'étoit-ce pas plutôt parcequ'elle la ſurpaſſoit en beauté? Pour ſauver à Pline une contradiction, ne voit-on pas qu'on lui prête le propos le plus ridicule? » La

» ſtatue de Scopas étoit digne d'illuſtrer quelque lieu du monde » que ce fût, car elle avoit été faite quelques années avant » celle de Praxitele ».

L'affectation qu'on veut prêter ici à Pline de revenir ſur l'âge de Scopas ſeroit ſupportable, en ſuppoſant que la Vénus de cet artiſte, déja remarquable par des beautés, fût plus ancienne de quelques ſiecles que celle de Praxitele; mais les deux artiſtes étoient contemporains, puiſque l'un pouvoit avoir ſoixante ans, quand l'autre en avoit vingt. Dans un ſiecle où les arts floriſſent, eſt-ce une choſe bien remarquable qu'un ouvrage ait paru vingt, trente, quarante ans avant un autre?

A quoi bon combattre ſi vivement pour cette contradiction de Pline? Eſt-ce donc la ſeule qui ſe trouve dans ſon ouvrage? Sans aller chercher plus loin, l'article même de Praxitele & de ſa Vénus en fournit une, quelque ſens que l'on donne à l'*ante omnia*. Pline vient de dire que la Vénus de Gnide eſt l'ouvrage le plus beau ou le plus célebre de Praxitele; & quelques lignes après, il dit: *Ejuſdem eſt & Cupido nudus, par Veneri Gnidiæ nobilitate & injuriâ.*

Veut-on encore une autre preuve que Pline ne s'accorde pas toujours avec lui-même? Il dit, l. 7, c. 38, que la Vénus de Gnide étoit principalement remarquable par la paſſion qu'elle inſpira, & par le prix qu'y mit le roi Nicomede: *Gnidiâ Venere, præcipuè veſano amore cujuſdam juvenis inſigni, & Nicomedis æſtimatione regis.* Si Pline s'en fût tenu à ce jugement, il n'y auroit pas de contradiction dans le *Praxiteliam illam antecedens*: mais le jugement du livre 36 eſt bien différent du livre 7. Auquel faut-il s'en rapporter, & comment démêler ces deux paſſages qui ſe reſſemblent ſi peu? Tout ce qu'on doit conclure, c'eſt que Pline, qui ſe contredit en parlant d'un même ouvrage, peut, à plus forte raiſon, ſe contredire en parlant d'un autre qu'il lui compare.

Quelqu'un a prétendu que toutes les fois que Pline emploie

le mot *antecedens* pour ſignifier *ſupérieur*, il ajoute un mot qui détermine ce ſens : comme *antecedens pretio ; antecedens divitiis ; antecedens dignitate*, &c. ; & que, lorſque ce mot eſt ſeul, il ſignifie toujours antérieur. Les paſſages ſuivants, tirés de Pline, prouvent que cette perſonne s'eſt trompée.

Sed omnium... potentiam claritatemque antecedunt Praſii. (L. 6, c. 19.) Mais les Praſiens les ſurpaſſent tous en puiſſance & en célébrité.

Reſina Cypria antecedit omnes. (L. 14, c. 20.) La réſine de Cypre ſurpaſſe toutes les autres.

Lucanaque antecedentibus Thurinis. (L. 14, c. 6.) Les meilleurs vins de la Lucanie ſont ceux de Thurium.

Univerſas terras campus Campanus antecedit. (Livre 18, chap. 11.) La Campanie ſurpaſſe en fertilité toutes les autres contrées.

Duritatem lapidis antecedens. (L. 36, c. 24.) Il ſurpaſſe la dureté de la pierre.

Un très habile & très galant homme, exercé par état à la lecture des écrivains de l'ancienne Rome, eut l'honnêteté de m'écrire, pour me propoſer un autre moyen d'accorder Pline avec lui-même. Il convenoit que *tout homme qui connoît tant ſoit peu le génie de la langue latine*, ne peut, dans la phraſe dont il s'agit, donner au mot *antecedens* d'autre ſens que celui dans lequel je l'avois expliqué. Il ajoutoit que le ſavant M. Brotier auroit entendu de même ce paſſage, s'il n'avoit pas voulu, au moyen d'*une ſubtilité grammaticale & étymologique*, *ſauver à Pline la contradiction un peu trop forte que je lui avois fait appercevoir.* Mais en même temps il tâchoit d'établir que cette contradiction n'étoit qu'apparente ; que Pline n'a pas dit nettement que la Vénus de Praxitele étoit la plus belle, & que la phraſe elliptique qu'il a employée peut très bien ſignifier ſeulement qu'elle étoit la plus célebre ; qu'il faut donc lire le paſſage de Pline comme s'il eût écrit : *Ante omnia, & non ſolùm*

ſolùm Praxitelis, verùm & in toto orbe terrarum, (inclyta) *Venus*; que ſon interprétation ne pouvoit être regardée comme purement conjecturale, puiſque l'expreſſion qu'il ſupplée au paſſage de Pline eſt préciſément celle que Pline a employée lui-même au livre 34, ch. 8 : » Praxitele fit une ſtatue de bronze » qui égaloit ſa Vénus de marbre, célebre par toute la terre » ; *Marmoreæ illi ſuæ per terras inclytæ parem.*

Tel étoit le glaive qui devoit trancher la difficulté : mais je n'en ſuis pas moins perſuadé qu'elle ſubſiſte en ſon entier. En effet, ſi la figure de bronze *égaloit* celle de marbre, c'étoit par ſa beauté ; ce fut auſſi par leur beauté que les deux ouvrages devinrent célebres : la célébrité doit être ici regardée comme l'effet, & la beauté comme la cauſe. Pline exprime bien cette cauſe & cet effet, lorſqu'il dit : *Marmore felicior, ideo & clarior.* » Il fut plus heureux à travailler le marbre, » auſſi dut-il au marbre plus de célébrité ». L. 34, c. 8.

Il me ſemble que Pline a renverſé lui-même le moyen que veut employer ſon défenſeur. Dire d'un ſtatuaire qu'il a fait de très beaux ouvrages en bronze, *Fecit ex ære pulcherrima opera* (l. 34, c. 8), & ajouter qu'il s'eſt ſurpaſſé lui-même par ſes ouvrages en marbre, *Marmoris gloriâ ſuperavit etiam ſemet* (l. 36, c. 4), n'eſt-ce pas dire que ces derniers ont une beauté ſupérieure ? Citer en même temps un de ceux-ci, non ſeulement comme au-deſſus de tous les autres chefs-d'œuvre de cet artiſte, *ante omnia non ſolùm Praxitelis*, mais encore comme le premier du monde entier, *verùm & in toto orbe terrarum*, n'eſt-ce pas lui aſſigner une beauté excluſive ? Si Pline avoit voulu dire ſeulement que la Vénus de Gnide étoit la plus célebre de toutes, ſans entendre qu'elle devoit ſa célébrité à ſa beauté, auroit-il ajouté qu'elle excitoit une égale admiration de quelque côté qu'on la regardât ? *Ædicula ejus tota aperitur, ut conſpici poſſit undique effigies dea... nec minor, ex quâcumque*

parte, admiratio eſt. L'admiration peut-elle porter ſur autre choſe que ſur la beauté ?

La deſtruction de la figure de bronze qui fut brûlée ſous le regne de Claude, pourroit fort bien avoir occaſionné une infidélité dans la mémoire de Pline. Comme cette ſtatue n'exiſtoit plus, celle de Gnide, & l'autre qu'on voyoit à Rome, & qu'il ne dit nulle part qui fût de Scopas, étoient l'objet prochain & immédiat de la comparaiſon : & de là vient apparemment le mot *antecedens*, & la contradiction.

Qui peut aſſurer que, pour louer la Vénus de Gnide, Pline, qui copioit ſi volontiers, n'aura pas conſulté quelques Grecs enthouſiaſtes, & que, pour faire l'éloge de l'autre Vénus qu'il voyoit, il ne ſe ſera pas livré à l'exclamation du moment ? A Rome, on devoit dire : *Celle que nous poſſédons eſt ſupérieure à celle de Gnide.* La tête échauffée & troublée par les exclamations des amateurs & des poſſeſſeurs, l'écrivain jette leur déciſion ſur ſon papier ; &, faute de temps pour ſe relire & ſe rectifier, la contradiction reſte.

Voyons maintenant ſi les interpretes ont entendu autrement que moi le mot *antecedens* du paſſage en queſtion. Commençons par les nationaux.

Dupinet traduit : *Surpaſſe en excellence.*

Rollin : *On prétend même qu'elle l'emportoit ſur celle*, &c.

L'auteur du traité de l'opinion : *Elle l'emportoit ſur celle*, &c.

M. de Jaucourt : *Elle égaloit en beauté.*

M. Poinſinet : *Supérieure encore à celle*, &c.

M. de Caylus : *Supérieure encore à celle*, &c.

C'eſt tout ce que je connois d'interpretes françois : aucun n'a traduit *antérieure à celle*, &c. Voyons comment l'ont entendu les étrangers que j'ai pu connoître.

Jean-Baptiſte Adriani : *Que l'on croit ſurpaſſer en beauté celle*, &c.

Chriſtophe Landino : *Qui l'emporte ſur celle*, &c.
Louis Dominichi : *Elle ſurpaſſe beaucoup celle*, &c.
Philémon Holland : *Laquelle ſemble ſurpaſſer*, &c.
De Heurta : *Préférable à celle*, &c.

Winckelmann : *Fut préférée*, &c. Mais il eſt à propos de placer ici le paſſage entier de cet interprete : *Scopas étoit de l'iſle de Paros : il y avoit à Rome une Vénus de lui, toute nue, qui fut préférée à celle de Praxitele.* Voici le paſſage dans la langue de l'auteur : » Scopas war von der inſul Paros : eine » unbekleidete von ihm, Welche zu Rom war ; vurde des » Praxiteles ſtatue dieſer Gottin vergezogen ». (Hiſt. de l'art, p. 338, Dreſde, 1764).

Ce paſſage eſt retranché dans la ſeconde édition, parceque l'auteur s'apperçut apparemment de la faute qu'il avoit commiſe, en donnant à Scopas un ouvrage que Pline ne lui donne pas ; &, dans ſon énumération des travaux de ce ſtatuaire, il fait diſparoître fort à propos le paſſage & la faute. Encore falloit-il que ce point fût clairement expoſé ſous les yeux du lecteur. J'ai vu d'autres interprétations en langues étrangeres, où le ſens du mot *antecedens* eſt conſtamment le même : mais ne pouvant plus me les procurer, je ne riſquerai pas de les citer de mémoire.

Ce fut en février 1783, qu'à mon ſujet, & à l'occaſion du mot *antecedens*, il s'éleva dans Paris une forte diſpute littéraire. Peut-être régnoit-il des deux côtés une égale perſuaſion de la bonté de ſa cauſe : mais un des partis gâta la ſienne par l'amertume & les *quolibets*. Voyez, ſi vous voulez, le journal de Paris, depuis le 25 février juſqu'au 27 avril 1783. Ce fut trop long-temps abuſer de la patience du public.

Une obſervation qu'on auroit dû faire alors & que perſonne ne fit, c'eſt qu'en ſuppoſant que le mot *antecedens*, dans le paſſage dont il s'agit, eût toujours été mal entendu, & que M. Brotier en eût déterminé le premier le véritable ſens, il

falloit conclure que le paſſage étoit très difficile, & rendre à M. Brotier le tribut d'éloges qu'il méritoit; mais qu'on n'avoit pas le droit de lancer ſur l'artiſte, qui avoit interprété ce mot comme tous les hommes de lettres l'avoient fait avant lui; les ſarcaſmes indécents qui lui furent prodigués dans cette diſpute, auſſi bien qu'au ſavant qui prit la défenſe de ſa cauſe. Cette réflexion devoit être à portée même de ceux qui ne pouvoient entrer dans le fond de la queſtion.

(16) *Page* 14. On peut réduire à trois queſtions les remarques ſur ce paſſage. Le grouppe de Niobé, tranſporté depuis peu d'années à Florence, eſt-il celui dont parle Pline? Cet ouvrage eſt-il de la plus belle ſculpture poſſible? Scopas & Praxitele étoient-ils les plus habiles ſtatuaires poſſibles? Suppoſons que ce grouppe ſoit le même dont Pline fait mention, & voyons ſi ſon travail peut donner lieu au doute qu'il ſoit de Scopas ou de Praxitele.

Le ſtyle en général eſt grand dans toutes les figures de cette compoſition, principalement dans celle de Niobé. Le ſtyle de l'Apollon Pythien eſt grand auſſi, & très grand; mais l'exécution de chaque partie de cette figure ſublime eſt de l'étude la plus préciſe, & concourt ainſi à l'éminente perfection. Sans vouloir déprimer le beau grouppe de Niobé, je demande ſeulement à nos habiles artiſtes s'ils voudroient avoir fait le bras & la main dont la mere tient la plus jeune de ſes filles dans ſon giron; s'ils ſeroient curieux d'avoir gravé, ou plutôt gratté l'eſpece de chemiſe qui eſt ſur le corps de cette petite fille; s'ils s'applaudiroient d'avoir fait les jambes & tout le bas du vêtement de la mere; enfin s'ils ſeroient bien aiſes qu'on prît, pour être de leur façon, des draperies exécutées en général comme celles des filles. Mon but & mon intention n'étant pas de rechercher les défauts de cette compoſition, que j'admire pour la grandeur de ſa *maniere*, je n'en fais pas un plus long examen, & je reviens à mon objet.

Il n'eſt pas permis de douter du grand ſavoir de Praxitele ; & l'idée que nous en donne Pline met ce ſtatuaire au-deſſus de ceux dont nous admirons les plus rares chefs-d'œuvre, puiſqu'il a fait une Vénus *qui ſurpaſſoit toutes les ſtatues de la terre.* Ainſi l'Apollon, le gladiateur, le Laocoon, la Vénus de Médicis, &c. &c. &c. pourroient bien être inférieurs aux ouvrages étonnants de Praxitele. Il ne reſte plus qu'à demander à tous les ſculpteurs *de la terre* s'ils aimeroient mieux avoir fait le grouppe de Niobé que les ſtatues précédentes ; & à ſavoir ſi Pline, qui avoit vu le Laocoon, *ouvrage préférable à tout ce qui s'eſt fait en peinture & en ſculpture*, diroit que la Niobé lui eſt préférable. Un homme qui auroit les vraies connoiſſances de l'art ne l'écriroit pas, & conſéquemment il ne mettroit pas en queſtion ſi la Niobé eſt de Praxitele. S'il ne faiſoit que rapporter cette opinion comme un bruit courant, il auroit ſoin, à titre de connoiſſeur qui ne veut pas ſe compromettre, d'avertir que l'ouvrage pourroit bien être des commencements ou de la fin de ce grand artiſte, ou du moins une production dans laquelle il ne s'étoit point ſurpaſſé, au moins pour toutes les parties d'exécution.

TAYLOR INST. OXFORD

Winckelmann s'évertue à exalter les draperies du grouppe de Niobé, qui certainement ne ſont pas des plus belles, quoiqu'il les croie d'une *ſimplicité pure*, & qu'il aſſure que c'eſt *le plus beau monument de draperie que l'antique nous ait laiſſé* ; tandis qu'il parle de la belle Cléopatre, ou nymphe du Belvedere, pour dire ſeulement *que la tête eſt un peu de travers.* (Voyez la traduction de M. Huber, tome 3, p. 167.)

Ailleurs il en dit auſſi deux mots, mais c'eſt pour comparer le coſtume de ſon vêtement à celui de la plus jeune des filles de Niobé : deux objets qui n'ont cependant aucun rapport, puiſque cette petite fille eſt nue juſqu'au-deſſous des feſſes, attendu que ſa prétendue chemiſe n'eſt autre choſe que

de petites rayures ſur la peau, qui repréſentent aſſez naturellement les déchirures d'une flagellation.

Les artiſtes & les vrais connoiſſeurs doivent un peu rire, quand ils voient de pareils jugements où regne une ſorte de découſu qui ne ſe conçoit pas. Ceux qui connoiſſent la belle ordonnance des plis de la Cléopatre, leur harmonie, leur fineſſe, leur beau travail, en un mot leur parfaite imitation de l'étoffe repréſentée, ſavent auſſi que la petite fille de Niobé a deux vêtements, malgré Winckelmann qui nous aſſure *qu'elle n'a que celui de deſſous*, quoiqu'il dût voir l'autre qui eſt beaucoup plus apparent, & qui lui couvre la moitié inférieure du corps.

Il y a un mot dans cet endroit de Pline, qui, s'il eſt dit à propos, prouveroit que la Niobé que nous avons n'eſt pas celle dont il parle. Il dit : *Nioben cum liberis morientem ;* or la Niobé que nous avons n'eſt point mourante. D'ailleurs la fable ne la fait point mourir ; & on ne doit pas plus dire *Niobé mourante*, que la femme de Loth mourante : les gens ainſi changés de ſubſtance, n'étoient pas cenſés mourir. Peut-être Pline aura-t-il vu une autre Niobé, ou qu'il aura écrit *morientem* par inadvertence. C'eſt aux ſavants & aux antiquaires à lever cette petite difficulté. Winckelmann ne s'en eſt pas chargé, quoique ce fût ſon affaire, & qu'il ait agité la queſtion de l'originalité de cet ouvrage antique. Il ſe détermine à croire ce grouppe de Scopas, & dit qu'il y en avoit un autre de Praxitele. Voyez le premier volume de ſes *Monumenti inediti*, page 71. Que l'ouvrage ſoit de Praxitele ou de Scopas, je ne crois pas devoir rétracter ce que j'en ai dit.

Mais voici ce que je crois pouvoir ajouter, & le prendra qui voudra pour un blaſphême ou pour un crime de leſe-antiquité. Cette plus jeune fille de Niobé, qu'eſt-elle autre choſe dans le marbre antique, qu'une enfant qui s'eſt jettée dans le giron de

ſa mere pour y cacher elle & ſa frayeur ? J'y vois, à la vérité, un grouppe de deux belles figures ; mais le ſtatuaire l'a regardé ſans doute comme le *nec plus ultrà* de ſon ſujet. Si cet artiſte avoit vu ce que j'ai vu, ſon idée lui eût paru bien commune, &, quoique naturelle, il lui eût donné l'excluſion.

Un vieillard paralytique vouloit ſe ſervir de ſon bâton d'appui pour ſe lever de ſon fauteuil, & la mere d'une petite fille de ſix ans s'avançoit pour le ſoutenir. Le bâton gliſſe, le vieillard retombe ſur ſon ſiege : le dépit que ſa mal-adreſſe lui cauſe contre lui-même ſe peint ſur ſes traits ; & en même temps, par le mouvement naturel que fait un homme qui tombe, le bâton ſe leve, & ſemble menacer la femme qui s'approche. Celle-ci fait un cri, effrayée de la chûte du corps peſant qui peut entraîner avec lui le fauteuil en arriere. Ce cri, ce geſte involontaire, cette expreſſion d'effroi d'un côté, de colere de l'autre, trompent l'enfant. La fleche & l'éclair n'ont pas plus de célérité que le trait ſublime, l'élan ſubit de cette enfant ſi tendre, qui, en s'élançant dans le ſein de ſa mere, croyoit la garantir du prétendu péril. Ses petits bras, ſon corps frêle, elle ſe les repréſentoit d'une aſſez vaſte étendue pour envelopper ſa mere qu'elle croyoit en danger, & qui, avec le malade, partageoit alternativement ſes regards : elle l'eût emportée, cette mere, a-t-elle dit après, ſi elle en avoit eu la force. Voilà ce que ſon ame, ſublime alors, exagéroit ſous nos yeux.

Dans le marbre, Niobé veut, d'une main, cacher l'enfant, tandis que, de l'autre, elle ſoutient en l'air & en avant un pan de ſon manteau. C'eſt ainſi qu'elle croit garantir du courroux des dieux cette enfant réfugiée dans ſon ſein. Dans notre ſcene, l'enfant couvre & protege la mere avec tout ſon corps. Que dire de plus, ſinon que, dans notre heureux grouppe, la mere & l'enfant étoient vêtues de blanc ; approximation favorable, qui aſſimile en quelque ſorte nos perſonnages avec un beau marbre, ou qui, du moins, le rappelle fortement à l'eſprit par la conſor-

mité de la couleur : le triomphe du génie ſculptural & pittoreſque eſt de ſaiſir de ſemblables ſcenes. L'artiſte, comme le philoſophe, peut être sûr d'avoir réuſſi, quand, ſuivant l'expreſſion de Fontenelle, il a pris la nature ſur le fait.

Mettez cette idée à la place de l'autre; Apollon & Diane irrités à la place du vieillard. La mere, c'étoit Mme Falconet, ma bru; l'enfant, ma petite-fille de ſix ans; & le vieillard, c'étoit moi-même. Nous l'avons tous vue, cette ſcene rapide; & j'ai dit : Les Grecs nous ont encore laiſſé de quoi moiſſonner avec gloire.

Mes chers confreres, je vous préſente la faucille, & que grand bien vous faſſe. J'ai ſoixante & huit ans, je ſuis paralytique, & je vis encore en 1784. Eh! qui peut aſſurer que long-temps avant les ſiecles dont nous n'avons plus que de foibles lueurs, on ne faiſoit pas de belles ſtatues, & que ces ſtatues ne furent pas anéanties & oubliées ainſi que l'art qui les avoit produites? Notre petit monde a ſubi tant de révolutions! Il peut donc y avoir eu des Niobés compoſées conformément à l'idée que je préſente, ou des traits équivalents, ſoit de l'hiſtoire, ſoit de la fable : car l'une & l'autre occuperent toujours les humains.

Mais, ſans aller nous perdre dans les *peut-être* les plus éloignés, tenons-nous-en aux temps connus; & nous y pourrons trouver des enfants qui garantiſſent auſſi ſubitement, & avec la même ſublimité d'expreſſion, leur pere ou leur mere menacés d'un grand danger. Ainſi l'idée que je repréſente n'eſt pas d'une invention nouvelle : le modele s'en trouve dans la nature, & auroit pu être obſervé, ſaiſi, copié par les artiſtes de tous les temps.

(17) *Page* 16. Un quarré qui ſur deux côtés porte 63 pieds de largeur, & dont les deux autres côtés ſont moins larges, ne peut faire un circuit de 411 pieds. Si le texte eſt corrompu, c'eſt depuis fort long-temps, puiſque nous ne voyons pas qu'on l'ait

encore rétabli ; car je lis dans le manuſcrit de Pétersbourg, comme on lit par-tout ailleurs, ſoit dans les imprimés, ſoit dans les manuſcrits, *ſexagenos ternos pedes*. Cependant M. Poinſinet vient de changer ce 63 en 163 ; & dans une note il dit que, deux côtés ayant chacun 163 pieds de largeur, les deux autres avoient chacun 55 pieds & demi. Mais la ſomme de ces quatre meſures étant 437 pieds, ce ſera 26 pieds que M. Poinſinet aura mis de trop, puiſqu'il n'en faut que 411 ſelon le texte. Il a vu l'infirmité & l'a voulu corriger, mais pas aſſez heureuſement. Je la vois auſſi, ſans imaginer aucun moyen d'y remédier ; car tant qu'il y aura *breviùs a frontibus*, il ne ſera pas poſſible de s'en tirer avantageuſement pour Pline.

Quand, pour autoriſer le *toto circuitu* du texte, il y auroit eu autour de cet édifice un mur ou un foſſé, comme le dit ſans héſiter le P. Hardouin dans ſa note, la meſure du circuit ou du pourtour n'en ſeroit pas moins de 411 pieds. Je ne crois pas non plus qu'il nous ſoit permis d'augmenter ni de diminuer cette meſure, à moins pourtant que nous ne la trouvions abſurde, ou que nous n'ayons de plus ſûrs mémoires que le texte de Pline, auquel nous ſommes réduits pour toute lumiere. Mais qui a dit au P. Hardouin qu'il y avoit là un mur ou un foſſé ?

(18) *Page* 16. Pline, l. 34, c. 8, ſ. 19, place le ſtatuaire Scopas dans la 87e olympiade : cependant il le fait travailler au tombeau de Mauſole juſqu'après la mort d'Artémiſe, qui arriva la deuxieme année de la 108e olympiade ; d'où il s'enſuit que Scopas auroit eu alors 88 ans, ne fût-il né que dans la 87e olympiade. Mais ſuppoſons que, dans cette même 87e olympiade, il eût déja 30 ans, âge où un artiſte peut commencer à devenir célebre, & nous trouverons qu'il pouvoit bien en avoir 112 environ, à la mort d'Artémiſe, arrivée deux ans après celle de Mauſole, qui mourut la deuxieme année de la 106e olympiade, dit Pline lui-même au chapitre 6 de ce livre : c'eſt 28

olympiades après le temps où nous pouvons raiſonnablement ſuppoſer que naquit Scopas. C'eſt-là un trop grand âge pour négliger d'en faire la remarque, ſur-tout quand c'eſt l'âge d'un artiſte célebre qui travaille à une des ſept merveilles du monde. Nous ne voyons nulle part deux ſculpteurs nommés Scopas.

Il ne s'agit pas de ſavoir ſur laquelle des deux dates Pline s'eſt trompé; il eſt ſeulement queſtion de ce qu'il dit, & on peut ajouter cette inattention à toutes celles qu'on a déja vues, comme une nouvelle preuve de ſes inconſéquences. Il copioit un écrivain qui mettoit Scopas dans la 87e olympiade; il en copioit un autre qui le faiſoit travailler au tombeau de Mauſole: mais il ne réfléchiſſoit pas ſur l'impoſſibilité de ces deux faits. De Piles fait bâtir, lui, ce tombeau par Alcamene, éleve de Phidias. Il en dit tant d'autres de cette eſpece, qu'il faudroit trop ſouvent répéter les repréhenſions qu'il mérite. Voilà donc comment on écrit l'hiſtoire de l'art, comment cette hiſtoire trouve des milliers d'approbateurs; & certains de ces approbateurs ne veulent pas qu'on l'écrive mieux!

(19) *Page* 17. On n'entend pas trop ce que pouvoit être ce *prodigieux éclat du marbre.* S'il provenoit du poli, le prodige étoit le même à toutes les ſtatues de marbre poli; ſi c'étoit la blancheur propre du marbre, il n'y avoit encore rien de bien particulier; ſi pour conſerver cette blancheur & ce poli, les ſacriſtains frottoient ſouvent la ſtatue, leur propreté ne s'accordoit pas avec l'objet d'une ſtatue, qui eſt de pouvoir être regardée ſans bleſſer la vue par trop de luiſant. Un homme accoutumé à voir & à bien voir de la ſculpture, en eût fait l'obſervation. Il n'y eût pas manqué, ſi, comme Pline, il ſe fût moqué de la ſuperſtition qui déifioit ceux que les ſtatues repréſentoient. Quand on a dit, *Deumque faciendo, qui jam etiam homo eſſe deſierit,* » On fait un dieu de celui qui, en ceſſant de vivre, n'eſt » même déja plus un homme (l. 7, c. 55.) », on peut laiſſer

entendre par un mot *que ce prodigieux éclat du marbre* étoit entretenu par les prêtres d'Hécate, & qu'ils en profitoient pour faire croire au peuple imbécille que l'œil des profanes ne pouvoit impunément ſoutenir l'éclat de cette redoutable divinité.

(20) *Page* 17. Remarquez que Pline met ces Graces de Socrate au nombre des ouvrages *fameux*, & qu'il dit qu'elles n'étoient pas *moins eſtimées* que l'Hercule de Méneſtrate, qu'on *admiroit beaucoup*. Il ne paroît pas qu'il y ait là rien de repréhenſible : cependant, ſi ces Graces paſſoient pour être de Socrate le philoſophe, on trouvera que Pline prenoit à la volée ce qu'il rencontroit, ſans trop ſe ſoucier de la valeur de ſes jugements. Pour ne pas tout donner aux conjectures, appuyons-nous de bonnes autorités, c'eſt-à-dire des meilleures que nous puiſſions avoir.

Pauſanias, dont les recherches exactes vont quelquefois juſqu'aux plus minutieux détails, dit au livre premier, ch. 22 : » En entrant dans la citadelle, on trouve devant le veſtibule » un Mercure & les Graces attribuées à Socrate, fils de So» phroniſque, celui que la Pythie déclara le plus ſage des » hommes ». Il dit ailleurs : » J'ai déja parlé des Graces que l'on » a miſes à l'entrée de la citadelle d'Athenes, ſtatues qui ont » été faites en marbre par Socrate, fils de Sophroniſque, l. 9, » c. 35 ». Diogene Laërce & Suidas, dont il eſt inutile de rapporter les paroles, confirment la même opinion, & il paroît par ces témoignages réunis, que c'étoit aſſez généralement celle de l'antiquité ; elle attribuoit cet ouvrage au philoſophe Socrate.

Il ne reſte plus qu'une obſervation à faire, pour juger ſi cette production pouvoit être comparable à ce *qu'on admiroit beaucoup*, & ſi on avoit raiſon de ne la *pas moins eſtimer*. Socrate, éleve de ſon pere, quitta la maiſon paternelle & la ſculpture à l'âge de dix-ſept ans environ, pour ſe retirer auprès du philoſophe Archélaüs. Voyez, & dites ſi vous croyez qu'à cet

âge un jeune homme puiſſe faire des ſtatues de marbre égales en beauté à celles des grands artiſtes. C'eſt une queſtion dont je ne prends point la déciſion ſur mon compte : mais j'aſſure que ſi Socrate fit ces figures à 17 ans, & qu'elles fuſſent auſſi belles qu'on le dit, il mérite une place diſtinguée ſur la liſte des *enfants célebres*.

Vaſari nous dit auſſi que Michel-Ange, n'ayant pas encore travaillé le marbre, fit, à l'âge de 14 ou 15 ans, la copie d'une tête de faune antique, & que cette copie égaloit l'original. A dix ans, le Bernin fit une tête de marbre, admirée, dit-on auſſi, par les connoiſſeurs. La différence eſt grande entre ces têtes, quelque ſurprenantes qu'elles fuſſent, & un grouppe de marbre peut-être coloſſal, compoſé, drapé, deſſiné, exprimé, étudié enfin d'après le naturel, par un enfant de 16 ou 17 ans. Les études qu'il a fallu faire avant de produire la Vénus de Médicis & les autres chefs-d'œuvre de la ſculpture grecque, n'indiqueroient-elles pas que l'étonnant mérite du jeune Athénien pourroit bien être un peu romaneſque ? Si c'étoit une inſpiration de ſon démon familier, nous n'aurions plus rien à dire : mais Socrate avertit dans Platon, que cet eſprit ne l'inſpiroit que pour le détourner, & non pour le faire entreprendre.

Ainſi le grand nom du philoſophe n'auroit-il pas un peu influé ſur l'ouvrage du jeune artiſte ? Athenes ſe diſtinguoit dans l'art de raſſembler les extrêmes : elle le montra ſur-tout à l'égard de Socrate. L'inſtant d'après la ciguë fut celui de ſa ſtatue faite en bronze par Lyſippe ; & comme de la ſtatue à l'autel il n'y a qu'un pas, Socrate eut auſſi une chapelle. Pourquoi la pénitence de ſes exécuteurs n'auroit-elle pas pouſſé l'enthouſiaſme juſqu'à regarder ſes foibles eſſais en ſculpture comme des ouvrages *admirables ?*

Les Athéniens, qui paſſoient avec tant de chaleur & de légèreté d'une affection à l'autre, érigerent 360 ſtatues d'airain à Démétrius de Phalere ; pluſieurs étoient équeſtres, dit-on, ou

ſur des chars à deux chevaux ; elles furent faites en moins de 300 jours : demandez à Pline & à Diogene Laërce, qui le rapportent, ſi c'eſt un conte, & croyez-en ce qu'il vous plaira. Démétrius avoit beaucoup de crédit & de mérite ; il falloit bien qu'il eût auſſi des ennemis aſſez puiſſants pour le faire condamner à la mort : mais s'étant ſauvé, leur fureur attaqua ſes ſtatues, jetta les unes dans l'eau, briſa les autres, & fit des pots de chambre de quelques-unes. Soyez ſûrs cependant qu'Athenes enſuite honora la mémoire de l'archonte philoſophe ; le tableau de Parrhaſius peignoit ce peuple on ne ſauroit plus juſte. Pour notre Pline, il aura rencontré la tradition concernant les ſtatues des Graces, il ſe ſera peu inquiété de leur véritable auteur, puis il aura très imparfaitement dépoſé le fait dans ſon ouvrage.

Un écrivain cependant qui ne ſeroit pas Pline, & qui voudroit ſe piquer d'exactitude ſur les faits qu'il ſe chargeroit de rapporter, ne prendroit-il pas les meilleures informations concernant l'auteur & le mérite d'un ouvrage qui portoit un ſi beau nom, ſachant d'ailleurs que Socrate avoit été ſtatuaire dans ſa jeuneſſe ? Il ſemble que ſi on interrogeoit cet écrivain ſur le fait dont il eſt queſtion, voici à-peu-près ce qu'il pourroit répondre : » Pline eſt ici un mauvais modele ; il ne lui » ſuffit pas de dire, en parlant de ces ſtatues des Graces, *Elles* » *ſont d'un autre Socrate que le peintre, elles ſont de lui ſelon* » *quelques-uns* (*Quas Socrates fecit, alius ille quàm pictor : idem,* » *ut aliqui putant*), parceque cette légèreté, cette inattention, » eſt une faute un peu trop forte pour un juge & un hiſtorien » des beaux arts ; elle jette une fauſſe idée dans l'eſprit du lecteur, ou ne lui en laiſſe aucune. Si Pline ſavoit que ces ſtatues étoient réputées pour être du philoſophe, il n'avoit » pas de plus belle occaſion de le dire ; ſi, au contraire, il ſavoit » ou croyoit qu'elles n'en fuſſent pas, c'étoit encore ici la place » pour réfuter l'opinion qui les lui attribuoit. Or, il a manqué

» à l'une & à l'autre de ces deux obligations ; je ne puis donc » le regarder ici comme un modele. Je dis même qu'il eſt » propos de cenſurer de pareilles fautes quand on les rencon» tre. Il faut s'élever contre elles, afin d'affoiblir le crédit des » opinions qui tendent à les préconiſer ; c'eſt oppoſer des di» gues à l'inondation univerſelle. Il faut, autant qu'il eſt poſſi» ble, y apporter la modération de la ſaine critique, & éviter » un excès qui pourroit avoir cependant ſon utilité, s'il arrêtoit » l'exceſſive crédulité ; mais gardons-nous toujours de l'un & » de l'autre de ces deux extrêmes ». Voilà, ſi je ne me trompe, ce que diroit un écrivain exact, un homme qui ſe piqueroit d'avoir le ſens droit.

Il y a des gens qui ont écrit ſur l'art autant que Pline, & à qui les particularités de l'art ſont auſſi étrangeres. La connoiſſance de certains traits hiſtoriques eſt cependant ſi néceſſaire pour en écrire, que ſans elle, non ſeulement on jette un louche ſur la plupart des choſes qu'on avance, mais que l'on produit auſſi, ſans l'appercevoir, des jugements tels que pourroit bien être celui qui occaſionne cette note.

Je ne la finirai pas ſans parler d'un académicien qui » poſſe» doit très bien la profonde connoiſſance de l'antiquité, & cette » critique judicieuſe & ſûre qui étoit le fruit de ſes veilles » ; dit le dictionnaire de Moréri. Socrate avoit, dit-on, une patience merveilleuſe à ſouffrir les injures : j'en aurois autant ſi j'étois Socrate ; mais ne pouvant atteindre à cette ſublimité, l'on voudra bien me permettre, au moins, quelques mots d'obſervation.

En commençant la vie du philoſophe, Charpentier dit : » Le pere de Socrate étoit ſculpteur, & ſe nommoit Sophroniſ» cus ; ſa mere étoit ſage-femme, & s'appelloit Phénarete : le » mérite du fils a ſauvé leurs noms de l'oubli où leur baſſeſſe » les avoit condamnés, & leur a donné l'immortalité qu'ils ne » ſe pouvoient acquérir ».

Il eſt à croire que, ſi le fils de Sophroniſque avoit eu pour pere le bourreau d'Athenes par exemple, notre académicien auroit ſubſtitué quelque terme plus énergique à celui de *baſſeſſe*. Mais n'inſiſtons pas ſur le mot, parlons de la choſe; interrogeons *cette critique judicieuſe, & cette profonde connoiſſance de l'antiquité*. Eſt-ce bien le critique ſavant, judicieux, & qui n'ignoroit pas les noms de tant d'artiſtes célebres qui *ſe ſont acquis l'immortalité*; eſt-ce bien lui qui s'abandonne à une auſſi *baſſe* invective? Eſt-ce lui qui ne voit pas que, ſi le ſtatuaire Sophroniſque eût été ſur la ligne des Apelles, des Phidias & de tant d'autres, ſon nom peut-être, ſans le mérite de ſon fils, nous ſeroit parvenu à côté de ces noms illuſtres? Non, ce n'eſt point le ſavant qui tombe dans une faute ſi *groſſiere*; il connoiſſoit trop bien l'antiquité. Qui eſt-ce donc? Je vais vous le dire.

Charpentier donna *la vie de Socrate* en 1650, & l'académie royale de peinture & ſculpture venoit d'être fondée en 1648.... *Des peintres & des ſculpteurs! Une académie royale! Mais cela eſt ridicule!* C'eſt ainſi que, dans une compagnie qui n'étoit pas la nôtre, on parloit alors de notre inſtitution. Je ne vous dis que ce que nous ſavons tous, par de bons mémoires lus dans nos aſſemblées. Vous voyez que ce n'eſt pas plus la profonde connoiſſance & la critique judicieuſe qui forment ici le ſtyle de l'académicien Charpentier, qu'elles ne formoient celui de l'académicien de la Nauze, quand il écrivoit que les artiſtes étoient mépriſables, & je crois vous dire ce que c'eſt.

Depuis plus d'un ſiecle, on a lu & réimprimé cette vie de Socrate; & nous ne voyons pas qu'aucun écrivain ait donné le moindre ſigne d'improbation à la petite phraſe de Charpentier. De notre part, il ne pourroit y avoir que la pitié, l'ignorance ou la ſtupidité, peut-être auſſi la baſſeſſe craintive, ou bien encore la patience de Socrate, qui pourroient nous fer-

mer la bouche . . . . . Mais laiſſons l'éminent Charpentier exhaler ſa mauvaiſe humeur, & n'ayons ni humeur ni baſſeſſe. Diſons ſeulement que le pere du philoſophe étoit ouvrier en pierre, λιθοξόος, & que ſon fils avoit trop de ſens pour l'inſulter, mais qu'il fit rougir plus d'un pédant.

Jettons l'œil un inſtant ſur une autre idée, qui, ſi elle n'eſt ni juſte, ni même vraiſemblable, n'a pas du moins le ton atrabilaire du doyen de l'académie françoiſe. L'auteur de la *Félicité publique* dit, page 31, tome premier: » Les arts agréables, tels que la peinture, la ſculpture, l'architecture; les » talents frivoles, tels que la poéſie & la muſique, occupent » l'enfance de l'eſprit humain ». Ce n'eſt pas certainement de l'enfance individuelle qu'il s'agit; car les enfants ne s'occupent guere, généralement parlant, des arts dont il eſt fait mention: ce ſera donc de l'enfance des ſociétés. Cependant nous voyons toujours les grands artiſtes contemporains des ſavants & des grands hommes en plus d'un genre, dans les pays où nos arts ont atteint le plus de perfection. C'eſt ce que je crois trouver dans l'hiſtoire ancienne & dans la moderne. Mais comme je puis me tromper, l'une & l'autre ſont entre les mains de tout le monde, & M. le chevalier de Chatellux permettra qu'on y regarde.

Si le ſiecle d'Alexandre, celui d'Auguſte, celui de Léon X, & celui de Louis XIV, ont été l'enfance de la Grece, de Rome, de l'Italie moderne & de la France, qu'on nous indique au moins le temps de leur maturité, & quand l'eſprit humain fut élevé, dans ces différents pays, à une plus grande hauteur. Je ſuis fâché qu'Homere n'ait eu qu'un *talent frivole*; cette idée ne paroîtroit-elle pas étrangement philoſophique?

Il eſt vrai qu'ailleurs M. le chevalier de Chatellux convient que, *parée des attraits de la poéſie, la vertu fut plus touchante, & le plaiſir plus ſéduiſant*, & que la muſique *fit couler les larmes les plus délicieuſes que l'enthouſiaſme ait jamais offertes aux*

aux talents (tome 2, page 88). Souffrons les erreurs d'un écrivain qui ſait les rectifier, & convenir avec tant de ſenſibilité que la muſique & la poéſie ne ſont pas des talents frivoles, & ſur-tout qui ſait dire après quelques points : *Je m'arrête, & je crains l'attrait naturel qui m'attacheroit trop à des objets ſi intéreſſants.*

(21) *Page* 17. M. Poinſinet dit qu'il ne faut plus lire *Heliodorus*, parceque cette leçon eſt abſurde, mais *Heli'orus*, qui ſignifie *une connexion ou aſſemblage du ſoleil grec & du ſoleil égyptien.* Il dit même : *Je ſerois d'avis de lire ici Herm'Orus.* Quelque ſavantes que ſoient la note & la nouvelle leçon de M. Poinſinet, je m'en tiens à *Heliodorus*, parceque c'eſt le nom du ſculpteur qui fit le grouppe de *Pan & Olympus*, qu'on retrouve le même nom parmi les ſtatuaires au livre 34, ch. 8, & que Pauſanias nomme également ce ſculpteur Ἡλιόδωρος, *Heliodorus.* Il faut obſerver auſſi que Pline, en nommant les ouvrages, ne manque pas d'en nommer les auteurs : pourquoi auroit-il excepté celui d'un grouppe qui étoit le ſecond fameux dans le monde ? *Quod eſt alterum in terris ſymplegma nobile ?* paroles que M. Poinſinet n'a pas traduites. J'approuve ſouvent ſes interprétations, je cherche même à m'y conformer autant qu'il m'eſt poſſible ; que me coûteroit-il de croire le mot *Heliodorus* abſurde, ſi, comme on le voit, cette leçon n'avoit pas tout en ſa faveur ?

(22) *Page* 19. Ainſi le grouppe de Laocoon eſt préférable au Jupiter de Phidias » que perſonne n'a égalé » : *Quem nemo æmulatur* (l. 34, c. 8, ſect. 19, n°. 1). Il eſt préférable à la Vénus de Praxitele, » La plus belle figure qui fût au » monde », *Ante omnia... in toto orbe terrarum* (l. 36, c. 5, n°. 5), & à celle qu'on voyoit à Rome, » qui l'emportoit » ſur celle de Praxitele » : *Praxiteliam illam antecedens* (l. 36, c. 5, n°. 7). Enfin, le grouppe de Laocoon étoit préférable aux ouvrages d'Apelles, » qui a ſurpaſſé tous les artiſtes

» qui l'avoient précédé & qui devoient le ſuivre » : *Verùm omnes priùs genitos futuroſque poſtea ſuperavit Apelles Cous* (l. 35, c. 10, n°. 10). Si c'eſt là ce qu'on appelle *parler comme un artiſte*, on voit bien que c'eſt comme un artiſte qui raiſonneroit mal des productions de ſon art.

Il ne faut pas chicaner ſur le mot *ſtatuaria*, que Pline emploie ici au lieu de *ſculptura*, qui paroîtroit plus convenable, puiſque le Laocoon n'eſt pas un bronze, genre d'ouvrage qu'il nomme ordinairement *ſtatuaria*. Il prend ici ce mot dans une acception plus étendue, & qui déſigne l'art en général : le collectif qu'il fait de la peinture & de la ſculpture n'en laiſſe aucun doute; car pourquoi excepteroit-il de ſa comparaiſon les ouvrages en marbre, tandis qu'il y admet ceux de peinture? Sa comparaiſon eſt abſolue; il regardoit, en la faiſant, le Laocoon comme ſupérieur aux autres productions de l'art, ſoit tableaux, ſoit ſtatues. Reſte à ſavoir ſi ce jugement eſt d'accord avec ceux qu'il porte ailleurs : on vient de voir ce qui en eſt.

Mais je voudrois bien qu'on répondît juſte aux queſtions ſuivantes. Pourquoi Pline, qui s'amuſe par fois à des minuties ſur les arts, comme je le remarque ailleurs, & qui voyoit le Laocoon, ne dit-il pas au moins une partie de ce que les modernes en diſent? Pourquoi ne marque-t-il pas les traits les plus caractériſtiques de cet ouvrage ſublime? Pourquoi s'en tient-il à une eſpece de lieu commun, équivalent à celui-ci, *C'eſt la plus belle choſe du monde?* Eſt-ce bien là prendre les yeux de Timomaque pour juger du Laocoon, ainſi qu'on le rapporte, article *Laocoon*, dans l'Encyclopédie? A-t-on ſenti, en faiſant cette application au jugement de Pline, combien elle eſt fauſſe, & que Timomaque, impatienté par un ignorant critique qui ne voyoit pas combien l'Helene de Zeuxis étoit belle, pouvoit lui répondre par un mot d'humeur & d'enthouſiaſme, *Prends mes yeux, & tu la trouveras divine?* A-t-on apperçu que les lecteurs, à qui Pline n'avoit pas garanti la durée

du Laocoon, avoient autant de droit à l'inſtruction ſur ce morceau que ſur cette mere mourante qui, dans le ſac d'une ville, paroiſſoit ſentir & craindre que ſon enfant ne ſuçât le ſang au lieu du lait déja tari? Falloit-il plus d'efforts à l'écrivain pour l'un que pour l'autre, ſur-tout quand il ne dit pas que le tableau d'Ariſtide eſt préférable à tout ce qu'on a fait en peinture & en ſculpture? En attendant une bonne réponſe à ces queſtions, voici la mienne. Pline avoit ſouvent en eſprit & en ſtyle ce qui lui manquoit en connoiſſance & en jugement: On peut lui appliquer le proverbe dont il ſe ſert en parlant des Grecs: *Non conſtat ſibi diligentia.*

Voilà comme il écrit des arts; voilà comment *ſes lignes* ſont des garants certains pour tranſmettre le vrai mérite à la poſtérité. Il eſt beau d'y arriver: il peut l'être autant de la mériter, n'y arrivât-on pas; tant de circonſtances peuvent en empêcher! témoin *Agaſias*, *Apollonius*, *Glycon*, & l'auteur de l'Apollon, qui nous ſont connus ſeulement par un morceau de marbre que le moindre accident pouvoit mettre en pouſſiere comme tant d'autres.

Ces artiſtes étoient aſſurément célebres de leur vivant, parcequ'on ne fait pas un Apollon, un gladiateur, un torſe, un Hercule Farneſe, pour ſon coup d'eſſai. Cependant *les lignes* contemporaines ſe ſont tues; ou ſi elles ont parlé, elles ont ſubi le ſort de tant d'autres productions adreſſées à la poſtérité, que je ſuis loin de mépriſer cependant. Si j'y avois un droit bien acquis, je vous proteſte que Pline m'en feroit paſſer l'envie: il eſt ſi mal informé, il informe ſi mal, ce qu'il dit de l'art eſt quelquefois ſi gauche ou ſi commun, qu'il ſeroit peut-être plus avantageux de n'être point célébré, que de l'être de ſa façon.

(23) *Page* 19. Des auteurs prétendent que le Laocoon de Rome n'eſt pas celui dont parle Pline. Sans entrer dans cette diſcuſſion, j'obſerve qu'on n'a cru ſavoir le nom des trois artiſtes

que par le témoignage de Pline, & que le grouppe romain n'eſt pas d'un ſeul bloc; voilà ce qu'on ſait, & voici ce que j'ajoute. Un homme arrivant de la Grece m'apporta, il y a quelques années, à Pétersbourg, la main gauche d'un Laocoon tenant un tronçon de ſerpent. Le marbre étoit grec, mais ſi grugé, ſi gâté, que ne croyant pas qu'il valût ce qu'on m'en demandoit, je le rendis. Cependant le peu qui reſtoit du travail me fit naître des ſoupçons, & je les conſerve. Si le Laocoon de Pline n'eſt pas le nôtre, je ne crois pas que nous ayons à regretter ſa perte. J'ignore pourquoi M. Poinſinet n'a pas traduit, *Qui eſt in Titi imperatoris domo.*

(24) *Page* 19. On peut ajouter à ces exemples celui de Praxitele, qui exécuta le conducteur d'un char de Calamis; procédé qui *fait honneur à ſon cœur;* celui d'Apollonius & de Tauriſcus, qui firent de concert le grouppe de Dircé. On pourroit y joindre auſſi quelques traits plus modernes de l'union des artiſtes qui ont concouru à la perfection d'un ouvrage. L'antiquité nous en fournit pluſieurs autres que Pline n'a pas rapportés; je citerai ſeulement, d'après Pauſanias, les deux freres Thylacus & Onéthus, qui, *avec leurs enfants,* exécuterent une ſtatue de Jupiter, & dont les noms ont été conſacrés ſur l'ouvrage même par une inſcription. Timarchide & Timoclès firent enſemble un Eſculape. Onatas & ſon fils, ou ſon éleve Callitélès, exécuterent un Mercure, ainſi que l'inſcription de la ſtatue le témoigne.

Il y a donc quelques artiſtes qui ne ſont pas bleſſés qu'un autre mette la main à leur ouvrage, & veuille bien concourir à ſon ſuccès. Leurs contemporains & la poſtérité couronnent donc leur réuſſite & leur vertu par des éloges. Flattés du plaiſir de voir réuſſir une belle choſe, animés du ſeul deſir de la bien faire, ces artiſtes ont aſſez d'élévation pour perdre de vue la petite jalouſie, & aſſez de courage pour ſe mettre au-deſſus de la méchanceté, qui n'a de force que pour empoiſonner ce

qu'elle n'oſeroit entreprendre. Ces ames honnêtes, car il faut qu'elles le ſoient autant l'une que l'autre, ſentent que ſi l'ouvrage eſt beau, il en réſultera néceſſairement que ceux qui l'ont fait ſont d'habiles gens.

Il faut au moins, dira-t-on, dans une grande production, montrer qu'on eſt en état de l'exécuter ſoi-même; mais ſi l'artiſte qui en eſt chargé confioit à ſon fils ou à ſon éleve quelques unes des parties de l'ouvrage, & que c'en fuſſent des principales, ne trouveriez-vous pas qu'il auroit tort? — Je ne ſais; mais changeons de propos, attendu qu'il eſt indécent de rire au nez des gens qui nous parlent, & que vous m'en donnez une furieuſe envie. Dites-moi votre avis ſur un trait dont on me parloit dernièrement: voici le fait.

Un homme avoit ſuffiſamment de quoi vivre à ſon aiſe, & ſon bien lui appartenoit. Il lui prit un jour la fantaiſie de tirer de ſon coffre deux ou trois mille piſtoles (je ne me ſouviens pas bien préciſément de la ſomme), & d'en faire préſent à un jeune commerçant, qui les employa de maniere à en retirer un profit conſidérable. Mais la conduite de l'homme à ſon aiſe fut blâmée par les commeres & les piſifs de ſon quartier. Ils diſoient: Voyez un peu la bizarrerie! M. Philotime peut-lui-même faire valoir ſon bien, & il s'aviſe d'en donner une belle & bonne partie à un autre; on n'eſt point fait à ces manieres, & nous tracaſſerons la conduite extraordinaire de M. Philotime. Voilà ce que l'on me contoit; qu'en penſez-vous? — Que les hommes ſont des monſtres; que M. Philotime eſt le maître de ſon bien; que l'uſage qu'il en fait eſt beau & honnête; que ſon cœur eſt bon; que l'œil des commeres & des oiſifs de ſon quartier eſt mauvais; que ſi le jeune commerçant a fait un auſſi bon uſage de la ſomme qu'en auroit pu faire celui qui la lui a cédée, toutes les voix honnêtes ſe réuniront pour approuver un procédé d'autant plus louable, qu'il eſt un peu rare; & qu'en un mot, vous n'avez pas opéré ſur moi l'effet que j'ai produit

ſur vous, parceque des noirceurs bêtes ne me donnent pas envie de rire. — Bon, des noirceurs! tenez-vous-en aux bêtiſes, & riez toujours. Quant à votre autre jugement, je croirois volontiers que vous avez raiſon, & la choſe à préſent ne me paroît pas même devoir être diſcutée. — Comment raiſon! & ſi bien raiſon, que vous & moi voudrions ſouvent nous endormir avec la penſée douce d'en avoir fait autant: voilà mon avis. Mais vous m'avez fait une ſupercherie; vous avez changé de propos, ſans doute parceque vos ſtatuaires vous embarraſſoient un peu, & que vous apperceviez que je n'approuvois pas leur conduite. — Eh! vous la louez au-delà de mes eſpérances. — Moi? je n'ai pas dit un mot qui reſſemble à un éloge. — Quoi! vous ne venez pas de dire que toutes les voix honnêtes ſe réuniront pour approuver celui qui diſpoſe d'une partie de ſon bien à une fin honnête? Vous ne vous êtes pas emporté contre les hommes? Vous ne les avez pas traités de monſtres, parceque les voiſins de M. Philotime ont l'œil mauvais? Ne voyez-vous pas que ce M. Philotime eſt un artiſte qui cede une partie de ſa propre réputation à un autre jeune artiſte qui ſait y faire honneur? Quand vous admirez le grouppe du Laocoon, n'eſt-il pas vrai que vous ne demandez pas ſi c'eſt Agéſander, ou Polydore, ou Athénodore, qui a fait la tête; mais que vous regardez ſi cette tête eſt belle, ſi elle répond au reſte; & que vous comblez d'éloges les trois artiſtes qui ont concouru de concert à la beauté de l'ouvrage? Vous ne demandez pas non plus ſi l'un des trois étoit un éleve, parceque vous ſavez que votre queſtion ſeroit d'un imbécille, attendu qu'on eſt ordinairement éleve de quelqu'un, & que, ſans miracle, un éleve peut avoir autant ou plus de talent que ſon maître.

Vous ne reſſemblez pas ſans doute à certains raiſonneurs qui font ce puiſſant ſyllogiſme: *Un maître en ſait plus que ſon éleve, ainſi l'ouvrage de l'éleve eſt néceſſairement inférieur à*

celui du maître. M. Jourdain ne raiſonnoit pas autrement ; mais M. Jourdain étoit d'ailleurs un fort bon homme, & ſans noirceur. Il n'étoit pas non plus de ces gens qui pourroient dire : » Si nous euſſions été du temps de Thylacus, d'Onéthus, » de leurs enfants & de leur Jupiter, nous euſſions blâmé Thylacus, Onéthus, leurs enfants & leur Jupiter. Nous euſſions » traité avec la même baſſeſſe & la même indécence Timoclès, Timarchide, Onatas avec ſon fils ou ſon éleve. Et que » ſavez-vous ſi dans la 88e olympiade nous n'euſſions pas auſſi » tracaſſé les auteurs ſublimes du Laocoon ? Mais auſſi vous » pouvez compter qu'en l'an de grace 3772 nous ne taririons » pas ſur l'éloge des productions de cette préſente année 1772. » Voilà notre maniere de penſer & d'agir dans certaines circonſtances ; car ce ſont bien plus les circonſtances que le » mérite d'un ouvrage, qui déterminent notre penchant à » louer ou à blâmer ».

Si ces gens-là avoient au moins quelques vraies connoiſſances de l'art, on pourroit leur dire : Voyez ſi l'ouvrage de l'éleve eſt inférieur à celui du maître, puiſqu'il ne s'agit que de cela. Obſervez d'ailleurs que, ſi ce maître a du talent & des yeux, il ne laiſſera pas dans ſon ouvrage une partie inférieure au reſte. Obſervez encore que, ſi, par exemple, il étoit queſtion d'une figure dont la tête fût un portrait, & que l'éleve eût abſolument dirigé ſes études vers ce genre qui ne ſeroit pas autant celui du maître, il y auroit tout à parier que l'ouvrage de l'éleve ne déparetoit pas celui du maître ; car il faut ſuppoſer qu'ils ont au moins l'un & l'autre quelque théorie des parties de l'art qu'ils n'exercent pas, & qu'en raiſon de l'importance de l'ouvrage, l'intérêt de ſa perfection doit augmenter dans l'eſprit de l'artiſte qui en eſt chargé. — Mais ſi le maître a fait cette tête ? ſi le tout n'eſt qu'une convention entre lui & ſon éleve ? — Comment ! depuis un inſtant votre œil eſt devenu mauvais ! Votre honnêteté, votre raiſon, ne vous diſent

pas que, ſi ce maître n'étoit plus, ou qu'il fût long-temps éloigné de ſon éleve, ſa convention auroit été le trait d'un inſenſé, attendu qu'alors l'éleve, dépouillé de ſon ſavoir d'emprunt, ne ſeroit plus qu'un objet de riſée & de mépris? Or il ne faut pas ſuppoſer les gens plus bêtes que de raiſon. Pourquoi, ſi vous avez des talents, vous évertuez-vous, comme ceux qui n'en ont point, à gâter une action honnête? Eſt-ce parceque vous ne la concevez pas, ou qu'on vous pouſſe à la dénigrer? Je ne vous dis rien de la poſtérité; nos petits travers n'y ſeront pas connus: mais cette vindicte actuelle & publique, ce tribunal univerſel auquel *tout homme* eſt ſoumis, nous traduit continuellement à ſa juſtice, & flétrit quiconque a mérité de l'être. Croyez-moi, toutes les fois que les hommes voudront ou pourront faire uſage de leur raiſon, ils ſeront tout auſſi ſurpris que vous l'étiez il n'y a qu'un inſtant, de ſe trouver honnêtes. — Adieu; je vais dire aux méchants, aux commeres & aux oiſifs, que la ſottiſe & la malignité ne font pas fortune quand elles ſont pénétrées.

Si cette note n'eſt pas claire, en voici l'explication. Madame Falconet, ma bru, a modelé la tête coloſſale de Pierre le Grand: quelques perſonnes *bien honnêtes* s'occuperent à jetter du ridicule ſur cette action doublement vertueuſe. La note parut, & ces *braves gens* virent alors que leur maniere d'inſulter n'étoit pas heureuſe. Mais comme un peu de honte eſt bientôt paſſé, ils reprirent courage, dit-on, ſur nouveaux frais. Si vous avez vu des loups enragés faire le dégât chez de paiſibles laboureurs, je n'ai plus rien à vous dire.

Je fis imprimer en 1771 que la tête de la ſtatue de Pierre le Grand étoit modelée par mademoiſelle Collot. M. Saly fit paroître, en 1773, la note que voici; elle eſt dans une apologie qu'il a faite de ſon ouvrage, page 13.

» Un artiſte qui ſe voue à la ſculpture, doit néceſſairement » étudier tout ce qui exiſte dans la nature. Ses ouvrages, quoi-

» que d'une exécution très longue & extrêmement ingrate, ne » reconnoiſſent point de bornes. Les *Memper*, les *Both*, les » *Wynants*, les *Moucheron*, les *Ruiſdaal*, & beaucoup d'au- » tres peintres, ſe ſont acquis une grande réputation, quoi- » qu'ils euſſent fait faire, par d'autres peintres, des figures dans » leurs payſages. L'on ne pardonneroit pas à un ſculpteur, & » on ne le qualifieroit pas de grand artiſte, s'il empruntoit la » main d'un confrere habile pour exécuter, mieux qu'il ne le » pourroit faire, quelques parties principales de ſon ouvrage. » L'art qu'il profeſſe & les préjugés exigent de lui qu'il traite » tout également bien, & même, quoique privé de l'impor- » tant ſecours des couleurs, qu'il donne à la terre, à la cire, » au bronze & au marbre, autant de vie & d'expreſſion qu'en » peut donner le peintre : tel eſt le ſort de l'exigeant art de » la ſculpture ».

Lorſqu'en 1772 j'écrivois que pluſieurs ſtatuaires avoient fait enſemble un même ouvrage, & qu'on les en avoit loués, je n'avois pas vu cette note, que je n'ai rencontrée qu'en janvier 1776. Si j'euſſe prévu ce que peut-être j'ai fait dire à mon confrere, j'aurois changé de ton. Mais puiſque mon ignorance me diſculpe, je laiſſe ce que j'ai dit, comme je l'ai dit : j'ajoute ſeulement ici quelques obſervations ſur la note de M. Saly ; elles prouveront que je n'y répondois pas.

Si cet habile artiſte avoit un avis, je puis en avoir un autre, & croire que la ſculpture a des bornes, & même plus que la peinture, parceque tout ce qui dépend de l'eſprit humain eſt plus ou moins borné. L'aveu eſt humiliant ; mais l'opinion contraire ne dégraderoit-elle pas un peu le jugement ?

Les peintres de payſage que M. Saly oppoſe aux ſculpteurs, & auxquels il permet de faire exécuter leurs figures par d'autres peintres, ne me paroiſſent pas un objet de comparaiſon fort exact, & je crois que c'étoit les peintres d'hiſtoire qu'il falloit nommer. Comme ils ont beaucoup plus de rapport avec les ſta-

tuaires, on auroit mieux jugé ſi vraiment ceux-ci perdent *la qualification de grands artiſtes* pour avoir fait exécuter par d'autres des parties de leurs ouvrages. Il eſt vrai que nous autres artiſtes nous n'aſpirons pas à *la qualification de grands logiciens.*

Je ne répéterai pas ce que j'ai rapporté des ſtatuaires anciens : M. Saly les connoiſſoit & les reſpectoit ſans doute; & je penſe qu'il attribuoit à d'autres cauſes, qu'au défaut de talent, l'union de ces artiſtes ſublimes. A ces exemples j'ajoute ſeulement celui des deux freres *de Marſy*. Ils ont fait de concert le beau grouppe de Latone au parc de Verſailles, & l'autre beau grouppe des chevaux du ſoleil, aux bains d'Apollon, dans le même parc. Cependant il n'eſt encore venu dans l'eſprit de perſonne, que cette conduite méritât d'être inſultée, & qu'elle ôtât aux deux *freres* la qualité de *grands artiſtes ;* leur union mérita des éloges. Le plus habile (Gaſpard) mourut à 36 ans.

M. Saly n'ayant rien dit des peintres d'hiſtoire, j'en parlerai, mais en peu de mots, & je me renfermerai dans trois ou quatre exemples. Rubens, qui pluſieurs fois fit exécuter, dans ſes compoſitions, des animaux par Sneyders, & d'autres parties par différents éleves qu'il avoit formés, étoit-il ou non un grand artiſte ? Le Brun, qui fit exécuter les chevaux des batailles d'Alexandre par Van-der-Meulen, étoit-il ou non un grand artiſte ? Charles Parrocel, qui fit faire par J. B. Van-Loo le portrait de Louis XV ſur le corps du roi qu'il peignoit à cheval, étoit-il ou non un grand artiſte ? Boucher, qui fit exécuter par M. Roſſelin un ajuſtement de dentelle à un grand portrait de Madame de Pompadour (c'étoit une des parties principales de ce tableau), étoit-il ou non un grand artiſte ? J'oublioit qu'on trouve une eſtampe gravée par M. Will, repréſentant Louis XV à cheval d'après un tableau de C. Parrocel : la tête du roi eſt faite *par J. Chevalier, d'après le buſte fait par J. B. Le Moine.*

M. Saly, qui ſavoit tout cela, n'ignoroit pas non plus qu'un peintre d'hiſtoire doit étudier, au moins comme un ſculpteur, *tout ce qui exiſte dans la nature.* Il ſavoit auſſi qu'une action honnête vaut bien une belle tête en ſculpture (j'aime à croire qu'il avoit ce préjugé); & je prends la liberté de dire, contre ſon opinion, que, ſi quelque choſe nous déplaît dans la conduite ou dans les ouvrages de notre confrere, il faut le dire poliment; attendu que, ſans avoir penſé à nous répondre, ce confrere pourroit malheureuſement avoir adreſſé juſte, & cela ſeroit un peu déſagréable, & peut-être humiliant.

(25) *Page* 19. Un antiquaire (Winckelmann) prétend qu'on pourroit ſuppoſer que Pline emploie le mot *Caryatides* pour ſignifier ces figures d'hommes qui ſoutiennent la ſaillie des corniches, & que les Grecs nommoient *Atlanti*, & les Romains *Telamones*. La dénomination de *Caryatides* étant plus connue, Pline, ajoute-t-il, l'aura, par cette raiſon, employée de préférence. La conjecture eſt d'autant plus étrange, que Pline étoit Latin, que ſes lecteurs l'étoient, & que le mot *Telamon* étoit auſſi connu à Rome que celui de *Caryatides*. Winckelmann liſoit pourtant cette phraſe de Vitruve, lib. 6, c. 10: *Item, ſi qua virili figurâ ſigna mutulos aut coronas ſuſtinent, noſtri* Telamones *appellant.* » Et ſi quelques figures d'hommes ſoutiennent les mutules ou les corniches, nous les appellons » *Telamons* ».

Il paroît donc certain que Pline voyoit des *Caryatides*, & non pas des *Telamons*, quand il diſoit des *Caryatides*. Mais pourquoi l'antiquaire ne le veut-il pas? Je vais vous le dire. Son objet étant qu'un torſe de jeune homme expoſé dans une cour du palais Farneſe, & qu'on voit gravé dans la 21e planche des proportions de Gérard Audran, avoit autrefois été dans le Panthéon, il falloit bien que, malgré Pline & Vitruve qui l'incommodoient, ſa volonté fût faite. La force de l'imagination, ou de ce que vous voudrez, a fait paſſer l'antiquaire par deſſus

deux vérités ſimples : il ne trouvoit pas que Pline fût aſſez repréhenſible d'ailleurs; il lui prête une faute de plus. Ses lecteurs étoient alors bien plus loin de lui, que ſon opinion; & pourtant il écrivoit pour être lu, puiſqu'il fit imprimer ſes *Monumenti antichi inediti*, à Rome, 1767, *a ſpeſe dell' autore.* Winckelmann avoit déja produit cette prétendue Caryatide, ainſi que pluſieurs autres monuments, dans ſon *Hiſtoire de l'art*, ce qui ne rend pas plus exact le titre *inediti*. Je dois ajouter que, vers l'année 1680, les meilleurs artiſtes croyoient ce torſe fait par l'auteur de l'Antinoüs, qui certainement n'auroit pu travailler au Panthéon d'Agrippa.

(16) *Page* 19. Quelque réſolution que j'aie priſe de relever, non ſeulement les erreurs de Pline ſur l'art, mais auſſi *quelques-unes* d'écrivains qui ont mal entendu cet auteur, j'ai héſité long-temps ayant de me décider à en relever une ſi ſinguliere, qu'il faut y regarder à deux fois pour la croire. Mais comme il peut ſe trouver des lecteurs auſſi peu attentifs que des écrivains, je vais encore l'obſerver. C'en eſt ici la place, puiſqu'un Hercule en eſt l'objet, & que celui du texte eſt le dernier dont il ſoit parlé dans la traduction.

Voici ce qu'on lit dans le 14e tome de l'Encyclopédie, page 838: » On ne trouve ſur les ſtatues grecques qui nous ſont de» meurées, aucun des noms que Pline nous a rapportés. — » L'Hercule Farneſe porte le nom de Glycon Athénien ». Juſqu'ici cela eſt exactement copié d'après le comte de Caylus, qui l'avoit tiré du baron de Stoſch; mais à la page ſuivante, où l'on copie un autre écrivain, on lit: » Pline parle avec diſ» tinction de la ſtatue d'Hercule qui préſentement eſt dans la » cour du palais Farneſe »; & l'on oublie, dans un cas où une citation eût été fort néceſſaire, d'indiquer l'endroit où Pline a parlé de cette ſtatue.

Nos idées ſont déſunies, déſaſſemblées, quand nous parlons de ce que nous ignorons. Ce que nous n'avons pas étudié, n'exiſte

pour nous qu'à l'inſtant que nous nous en occupons, & diſparoît l'inſtant d'après; les notions qui nous en reſtent ſont vagues ou ſe diſſipent entièrement.

Mais voyons ce qui auroit pu induire M. de Jaucourt à croire que, malgré ſa déclaration, « qu'on ne trouve ſur les ſtatues » grecques aucun des noms que Pline nous a rapportés, *cet* » *auteur auroit cependant* parlé avec diſtinction de la ſtatue » d'Hercule qui préſentement eſt dans la cour du palais Far- » neſe ».

Pline ne fait mention que de douze ſtatues d'Hercule : une de Polyclete, une de Myron, une d'Euthycrate, une d'Iſidore, une qui repréſentoit Hercule furieux; une qui étoit nommée Triomphale, parcequ'à certains jours on la revêtoit d'une robe de triomphe; il n'en dit ni bien ni mal : une *qu'on voit*, dit-il, au Capitole; elle étoit de bronze : une d'Alcon; elle étoit de fer : une de Dipœne & de Scyllis : une qui étoit fort admirée, *in magna admiratione*; elle étoit de Méneſtrate : une de terre cuite, de la façon de Turianus : enfin celle qui étoit devant le portique des nations, poſée par terre, ſans honneur, ſans réputation, *inhonorus*. Quelle ſeroit donc dans ce nombre *la ſtatue d'Hercule qui préſentement eſt dans la cour du palais Farneſe, & dont Pline parle avec diſtinction*, ſans pourtant nous dire le nom de ſon auteur, quoiqu'elle *porte celui de Glycon Athénien ?*

Si notre littérateur a penſé à ce qu'il écrivoit, il a dû faire cette eſpece de dilemme, pour écrire comme il a écrit:

On ne trouve ſur les ſtatues grecques qui nous ſont demeurées aucun des noms que Pline a rapportés.

L'Hercule Farneſe porte le nom de Glycon Athénien.

Cependant Pline a parlé avec diſtinction de la ſtatue d'Hercule qui préſentement eſt dans la cour du palais de Farneſe.

Donc Pline a parlé de l'Hercule de Glycon.

Donc Pline a parlé & n'a pas parlé de l'Hercule de Glycon.

Si M. de Jaucourt eût préféré la lecture de Pline pour ce fait à celle de l'abbé du Bos, il n'auroit pas commis une faute de plus, & je n'aurois pas fait cette note. Du Bos dit, *Réflexions ſur la poéſie & la peinture*, t. 1, p. 351, Paris, 1755: » *Pline* » *parle avec diſtinction de la ſtatue d'Hercule qui préſentement* » *eſt dans la cour du palais Farneſe*, & Pline écrivoit quand » Rome avoit déja dépouillé l'Orient d'un des plus beaux mor- » ceaux de ſculpture qui fuſſent à Rome ». Il y avoit cependant pluſieurs années que M. Richardſon le fils s'étoit cru fondé à relever cette erreur de l'abbé du Bos, dans ſon livre *des ſtatues, tableaux & deſſins, en Italie*, page 583 : mais il n'eſt pas poſſible de tout lire. Si un homme du mérite de M. de Jaucourt ajoute encore à de pareilles fautes, que doit-on attendre de ceux qui écrivent & qui parlent avec bien moins d'eſprit & de connoiſſances diverſes ?

J'avois oublié, dans ce que j'ai écrit ſur le Marc-Aurele, de demander à M. de Jaucourt par quel motif il a ſouſtrait de mon article *Sculpture* les hommages que je rends à la mémoire du célebre Puget, & l'endroit où je ſévis, par un trait de ſentiment, contre les détracteurs de la belle ſculpture grecque. Je ſais que mes *Réflexions ſur la ſculpture* étant imprimées, elles n'étoient plus à ma diſpoſition ; & que les ayant faites pour l'Encyclopédie, elles appartenoient aux éditeurs, qui me les avoient demandées : mais je ſais auſſi qu'il faut eſtimer aſſez les hommes, ſur-tout les hommes qui obligent, pour les conſulter ſur leurs propres ſentiments, avant de mutiler, de défigurer & d'appauvrir leurs productions. Je ſais que, s'il eſt malhonnête, il eſt également mal-adroit d'employer dans ſes phraſes *imprimées* ce qu'on a ôté des phraſes *imprimées* d'un autre. Si traiter un peu trop cavalièrement ceux qui nous ſervent de leur mieux, eſt une ſatisfaction, elle devroit au moins le céder à ce que nous nous devons à nous-mêmes. Qui : mais comme tout eſt en proportion chez nous, la plus forte affection l'emporte ; ainſi j'ai tort.

M. de Jaucourt, qui a fait un éloge de Puget, a peut-être cru qu'il étoit inutile que je parlaſſe auſſi de cet artiſte ; à la bonne heure. En ce cas il devoit faire cet éloge ſans y mettre aucune de mes penſées & de mes expreſſions, après les avoir fait diſparoître de mon écrit. Si certains procédés ne ſont pas la conſéquence de l'opinion qu'on a quelquefois du public, qu'eſt-ce donc ? Ce public n'eſt pas toujours ſi bête, à beaucoup près, qu'il ſembleroit que certaines manieres d'en uſer avec lui pourroient le ſuppoſer.

Je conclus que M. de Jaucourt auroit pu ſe mieux conduire à l'égard du public, au ſien & au mien, & qu'il eût mieux fait de parler, dans ſon éloge de Puget, du *Saint-Alexandre Pauli*, du *Saint Sébaſtien*, & du *grouppe de l'Aſſomption de la Vierge*, ouvrages ſi célebres de ce grand artiſte.

Je n'ai pas la centieme partie des connoiſſances de M. de Jaucourt ; mais je connois peut-être aſſez Pline & les arts dont il parle, pour aſſurer qu'une déclaration qui ſe trouve dans l'Encyclopédie, après l'article *Peintres grecs*, n'eſt point exacte. Voici cette déclaration : » Nous avons puiſé nos recherches dans » un grand nombre d'ouvrages, pour traiter ces articles avec » ſoin ; & c'eſt bien notre faute ſi nous n'avons pas réuſſi «. Nous allons voir que M. de Jaucourt eſt beaucoup trop ſévere ſur ſon propre compte, & qu'il pourroit n'avoir *pas réuſſi*, ſans que ce fût ſa faute.

Ce n'eſt aſſurément pas dans cette formule que ſe trouve le défaut d'exactitude, puiſqu'elle eſt modeſte & faite ſelon l'équité la plus ſtricte ; mais c'eſt dans le principe qui lui ſert de baſe. Vous auriez beau conſulter *un grand nombre d'ouvrages* ſur un art quelconque ; vous auriez beau vous entourer des 24 in-folio du *Theſaurus antiquitatum romanarum*, & du *Theſaurus græcarum antiquitatum* ; où les membres de Pline & ceux des autres anciens qui ont écrit des antiquités grecques & romaines, ſont diſperſés : ſi vous n'êtes pas vous-même

artiſte, & artiſte éclairé, vous pouvez être ſûr de ne pas *réuſſir*; à moins cependant que vous ne ſoyez un très bon connoiſſeur. Fuſſiez-vous plus éloquent que Démoſtene & Cicéron; euſſiez-vous écrit ſur l'idéal de l'art mieux que le meilleur artiſte: dès l'inſtant que vous vous jetterez dans les détails, que vous y mettrez du vôtre, que vous ne conſulterez pas l'artiſte, l'erreur vous attend à chaque trait de plume; & plus *vous puiſerez vos recherches dans un grand nombre d'ouvrages*, plus vous ſerez environné de difficultés, puiſque vous manquerez du principe qui peut les applanir & vous empêcher de copier indiſtinctement la vérité & l'erreur. Ce principe n'appartient qu'à l'artiſte, & tout au plus à un fort petit nombre de connoiſſeurs. Ce ne ſeroit donc pas *la faute* de M. le chevalier de Jaucourt, ſi, en écrivant de nos arts, il n'avoit *pas toujours réuſſi*.

Il me reſte à dire que M. Poinſinet traduit le commencement de ce n°. 12, dans un ſens que je ne vois pas au latin. » Il n'y a point de temple, fait-il dire à Pline, qui ne fût ho» noré d'un ſimulacre de marbre, tel que l'Hercule debout & » ſans piédeſtal .... Il embellit aujourd'hui à Rome le por» tique aux Nations ». Il ſemble que cette traduction ſoit plutôt celle des éditions qui portent: *In honore eſt & in templo illo.* Ce n'eſt cependant pas la leçon que, ſelon le meilleur texte, donne M. Poinſinet. Voici le latin: *Inhonorus eſt, nec in templo ullo Hercules, ad quem Pœni omnibus annis humanâ ſacrificaverunt victimâ, humi ſtans, ante aditum porticûs ad Nationes.* Il faut bien que je me ſois trompé, mais je n'y ſaurois que faire: tant que je ne verrai pas autrement, je ne pourrai me rectifier; & je croirai toujours que ce latin ſignifie: » L'Hercule » à qui les Carthaginois ſacrifioient tous les ans des victimes » humaines, eſt debout par terre, ſans honneur, ſans temple, » devant l'entrée (ſur le chemin, *aditus*) du portique aux Na» tions ». Les Romains, en détruiſant Carthage, enleverent

les

les monuments de l'art avec les autres richeſſes qu'ils y trouverent : mais ayant aboli les ſacrifices humains, cet Hercule, apporté à Rome, fut mis à terre comme un miſérable trophée, dans une place où s'aſſembloient les nations étrangeres. Il n'eut point de temple ; car ſi ce dieu carthaginois & cruel eût été remis en honneur, il auroit pu rappeller au peuple que les victimes humaines lui étoient agréables. Belle oſtentation, & qui honore les vainqueurs de Carthage ! Voilà, ſi je ne me trompe, le ſens hiſtorique du paſſage ; & comme Pline a dû y penſer en écrivant, un traducteur manqueroit à ſon devoir s'il s'en écartoit ſans y penſer mûrement lui-même. Des éditeurs ont imprimé comme étant de Pline, que cet Hercule étoit en honneur & dans ſon temple, *in honore & in templo illo*, quoiqu'ils laiſſaſſent dans le texte, qu'il étoit *ante aditum porticûs*, devant l'entrée du portique. Auſſi le P. Hardouin dit-il ſans détour : *Cela eſt certainement inepte (quod ſanè ineptum eſt)*. Il a raiſon, mais c'eſt le texte de la premiere édition de Rome, 1470.

(27) *Page* 20. J'ai pluſieurs fois obſervé que Pline a compilé de différents auteurs grecs & latins ce qu'il écrit dans les trois livres qui traitent de la peinture & de la ſculpture. Je prie ceux des lecteurs qui n'ont pas juré de fermer les yeux, & qui n'ont aucun intérêt de les fermer à d'autres ; je les prie, dis-je, de voir ſi ce chapitre n'eſt pas entièrement copié de Varron, & ſi Pline ne le dit pas lui-même à chaque inſtant. Mais ſi vous voulez avoir des idées nettes ſur cette petite diſcuſſion, prenez un Pline, vous y verrez au commencement une table qui contient les noms des auteurs qu'il a copiés : parmi ces noms vous trouverez ceux de quatorze ou quinze artiſtes qui ont écrit de leur art. Je les ai nommés dans une des notes ſur le 35e livre. Comme on ne s'empreſſe pas de vous en parler, j'ai cru qu'il étoit à propos de vous indiquer cette circonſtance. Liſez auſſi l'épître dédicatoire de Pline à Titus ; elle vous apprendra que

ceux qui ont oſé dire que cet écrivain ne compoſoit pas ſon ouvrage de tous les livres qui lui convenoient, ſont des gens bien étranges : vous pourrez alors comparer la conduite de Pline à la hardieſſe de ces Meſſieurs.

M. Poinſinet a oublié de traduire que Coponius étoit l'auteur des quatorze nations qu'on voyoit autour du théâtre de Pompée. *Idem & à Coponio XIV nationes, quæ ſunt circa Pompeii theatrum, factas autor eſt.*

(28) *Page* 21. Ici Pline ceſſe de parler des grands ouvrages de ſculpture ; ainſi on peut remarquer qu'il a paſſé ſous ſilence le trône du temple d'Amyclès fait par Bathyclès, ſculpteur de réputation, qu'il n'a pas ſeulement nommé. Il eſt vrai que Pauſanias n'ayant fait ſon ample deſcription de cet ouvrage que pluſieurs années après la mort de Pline, celui-ci ne pouvoit pas la copier, & vraiſemblablement il ne voyoit rien dans ſes auteurs qui fît mention du trône d'Amyclès. Quoi qu'il en ſoit ; nous allons en examiner l'idéal ſur le rapport de Pauſanias, & apprécier auſſi le jugement que fait M. de Jaucourt de cette compoſition, où il paroît que la ſculpture, la ciſelure, la gravure, étoient jettées à profuſion, quoiqu'on ait *extrêmement vanté* le mérite de l'auteur.

M. de Jaucourt, à l'article de cet ancien artiſte, & à propos de ſon ouvrage, dit : » Voilà ſans doute le ſujet le plus vaſte » que la ſculpture ait jamais traité. L'imagination ne ſe prête » point à un ſi prodigieux travail, & comprend encore moins » comment tant d'objets différents, repréſentés en petit, étoient » ſi diſtincts & ſi nets, qu'à lire la deſcription qu'en fait Pauſa- » nias, on croiroit qu'il parcourt des yeux une galerie de ta- » bleaux grands comme nature ».

Aſſurément Pauſanias n'y épargne rien. Là, c'eſt Jupiter & Neptune qui enlevent Taïgete ; Atlas y tient auſſi ſa place ; ici, vous voyez le combat d'Hercule avec Cycnus ; ailleurs, Théſée traîne le Minotaure ; là, c'eſt une danſe de Phéaciens ; & la

reſte, car la deſcription eſt fort longue ; & ſi je vous nommois cinquante ou ſoixante de ces *objets* qu'elle préſente *en petit*, je n'aurois pas encore tout dit, que vous fermeriez le livre. Ce ſeroit bien pis, ſi on vous diſoit tout : le patient Pauſanias avoue lui-même, après avoir un peu ennuyé, que s'il rapportoit tout ce qui eſt gravé ſur ce trône, le récit en deviendroit ennuyeux.

Il eſt probable qu'un ſiecle avant Phidias, l'art ne produiſoit pas encore des chefs-d'œuvre. Ainſi, quoi qu'en diſe M. de Jaucourt, qui a conſacré quelques-unes de ſes lignes aux beaux arts, il aura prévu que ſa comparaiſon de toutes ces *petites repréſentations avec une galerie de tableaux grands comme nature*, ſeroit priſe pour une critique du trône d'Amyclès. Il a dû s'applaudir d'un avertiſſement auſſi délicat de ne lire qu'avec beaucoup de précautions les littérateurs qui écrivent de l'art un peu en détail. Ce n'eſt pas ſans en avoir ri le premier qu'on dit : *Tant d'objets repréſentés en petit étoient ſi diſtincts & ſi nets, &c.* & qu'on ajoute : *Voilà ſans doute le ſujet le plus vaſte que la ſculpture ait jamais traité ;* parceque celui qui écrit ainſi plus d'un millier d'années après la deſtruction de l'ouvrage, n'a pu s'aſſurer, ſur la foi de Pauſanias, que ces objets fuſſent *ſi diſtincts & ſi nets* ; que de plus, l'écrivain, qui a ſans doute commencé par bien connoître les meilleures productions de l'art, doit ſavoir qu'une ſurabondance d'ornements qui n'ont de liaiſon que la matiere ſur laquelle ils ſont repréſentés, n'eſt pas un ſujet, mais la broderie d'un ſujet. Si tous ces petits ſujets étoient repréſentés ſur un même fond, comme on en voit des exemples dans des bas-reliefs antiques, c'étoit un ridicule aſſemblage d'actions paſſées dans des temps différents, & placées dans un même tableau ; & s'ils étoient ſéparés par des bordures, c'étoit l'hiſtoire des héros & des dieux miſe en madrigaux, ſous la forme d'un échiquier, comme on l'a fait depuis à Florence & ailleurs ; mais c'étoit dans les temps gothiques du Giotto. Je n'attaque pas le beau travail des portes du baptiſtere de S. Jean-

Baptiſte, faites, cent ans avant Raphaël, par *Lorenzo Guiberti*? je ne les ai pas vues, & je reſpecte trop le jugement de Michel-Ange, qui diſoit qu'elles devroient ſervir de portes au paradis; mais la compoſition n'en eſt pas moins en échiquier. On n'écrit pas de l'art ſans ſavoir tout cela.

Si on avoit eu des doutes ſur l'intention de M. de Jaucourt, ſa comparaiſon des petits bas-reliefs avec une galerie de tableaux grands comme nature, les auroit diſſipés: car on ne s'eſt pas plus aviſé d'appeller une galerie de tableaux *un vaſte ſujet*, qu'une bibliotheque *un gros volume*, à moins que ce ne fût par plaiſanterie & pour jetter du ridicule ſur quelque ouvrage dont les parties n'auroient entre elles aucune liaiſon. Quand un homme de beaucoup d'eſprit dit une abſurdité, il ne faut pas s'y laiſſer prendre; ſouvent elle cache une ironie très fine, à la maniere de Socrate.

La preuve en eſt dans l'Encyclopédie, au mot *Phidias*. Après quelques détails ſur les petits ornements du bouclier de Minerve, M. de Jaucourt continue ainſi: » Mais Phidias ſe vit obligé » de ſe prêter au goût des Grecs, qui aimoient paſſionnément » ces ſortes de petits morceaux; le trône d'Apollon, par Ba» thyclès, faiſoit leurs délices ». Celui qui n'écrit pas au jour la journée, doit être lu par analogie; ſes idées tiennent à un principe, à une chaîne qu'il ne faut pas rompre, ſi on veut entendre l'écrivain. Si donc M. de Jaucourt excuſe Phidias d'avoir fait certains *petits morceaux* par complaiſance, c'eſt qu'il juge que ces petits morceaux ont beſoin d'indulgence: & ſi ailleurs il ne s'explique pas auſſi nettement; ſi, au contraire, il affecte des éloges outrés, & certainement déplacés, on doit voir ce qu'il a dans l'eſprit, on doit ſaiſir ſa chaîne.

Quant aux Grecs, on ſait qu'ils étoient légers, & qu'ils pouvoient bien n'avoir pas encore perfectionné leur goût pour la grande ſculpture au temps de Phidias. On connoît l'aventure des deux Minerves. On n'a pas oublié la réponſe d'Euripide aux

Athéniens, cinquante ou ſoixante ans avant Phidias ; comment il leur prouva que le peuple n'a pas le droit de commander au génie, & qu'un homme qui ſait faire une grande choſe, doit ſavoir auſſi réſiſter aux importuns, même à Athenes. En un mot, on ſait que par-tout de grands hommes en tous genres ont devancé leur ſiecle & l'ont éclairé.

M. de Jaucourt a retranché du récit de Pauſanias une partie qui paroît cependant néceſſaire, puiſque c'eſt la deſcription du dieu. La voici : » Le milieu du trône eſt la place du dieu. C'eſt » là qu'eſt poſée ſa ſtatue. Autant que j'en ai pu juger, elle eſt » au moins de trente coudées. Ce n'eſt point Bathyclès qui l'a » faite ; car c'eſt une ſtatue d'un goût fort ancien & ſans art, » qui, à la réſerve du viſage, des mains & du bout des pieds, » eſt toute ſemblable à une colonne d'airain : elle a la tête dans » un caſque, & tient dans ſes mains une lance & un arc. La » baſe de cette ſtatue eſt faite en forme d'autel ».

Cette baſe eſt, comme on le penſe bien, garnie, ainſi que le trône, d'une quantité *de petits objets différents*. Mais ce qu'on ne conçoit pas auſſi bien, c'eſt ſon uſage. Sert-elle de ſoutien au trône & au dieu ? Eſt-elle poſée ſur le trône & ſous les pieds du dieu, *qui eſt tout ſemblable à une colonne d'airain?* Ce dieu eſt-il aſſis ou debout ? En un mot, cette maniere de décrire eſt-elle d'un homme qui connoît les grandes machines en ſculpture, qui en a le goût, qui ſait en juger ? M. de Jaucourt ; qui aura ſenti que le ridicule aſſemblage de tant *de petits objets* ſuffiſoit pour donner à ſon lecteur une idée de cette production, aura volontiers ſupprimé la deſcription manquée de la poſture du dieu. C'eſt auſſi ſans doute par la même raiſon qu'il ne dit rien de cette *troupe* qui avoit aidé Bathyclès, quoique Pauſanias n'ait pas manqué de l'inſcrire ſous la dictée de ſon *Cicerone* ou du Sacriſtain. » Tout en haut, dit-il, Bathyclès a » repréſenté une troupe de Magnéſiens qui danſent & ſe ré- » jouiſſent ; ce ſont ceux qui lui avoient aidé à faire ce ſuperbe

» trône ». Sont-ce tous les hommes de ſes atteliers qu'il faiſoit danſer ainſi ſur la tête du dieu ? ou ſont-ce des artiſtes dont les portraits méritoient de paſſer à la poſtérité ? En tout cas, cette idée bouffonne, ou, ſi l'on veut, cet acte religieux, étoit mal placé au-deſſus de la tête du dieu.

Je ſoupçonnerois fort que ce Bathyclès n'étoit pas un merveilleux ſtatuaire. Il pouvoit être l'entrepreneur de ce trône, en avoir fait exécuter les petits bas-reliefs, & la plupart des autres figures, par ces gens *qui danſoient* tout au haut du trône; ce qui, en terme de maçon, s'appelle chez nous *le bouquet*. Bathyclès faiſoit des coupes fort vantées pour le temps; mais cela ne prouve pas aſſez pour les grandes & *ſuperbes* compoſitions. Qu'il ait fait quelques-unes des parties qui enrichiſſoient ce *ſuperbe trône*, à la bonne heure; qu'il y ait même aſſez bien réuſſi, cela eſt croyable : mais ſur quel fondement pourrions-nous aſſurer que la totalité produiſit un bel effet ? A moins d'une deſcription qui nous donnât la forme générale & l'idée juſte de la diſtribution de chaque partie, il ne nous eſt pas poſſible d'aſſurer la beauté d'une décoration. Mais ſi le deſcripteur nous préſente les objets d'une maniere oppoſée au but & à l'eſprit de l'art, il ſemble que ſa deſcription nous autoriſe à blâmer l'ouvrage. Ou le trône d'Amyclès étoit ſans goût, ſans dignité, ou Pauſanias eût décrit plattement la chaire de S. Pierre du cavalier Bernin.

Un très bon ſculpteur d'ornements ſe diſpoſoit à exercer ſon art pour décorer le tombeau d'un cardinal. Michel-Ange, conſulté par le pape ſur le projet, dit qu'il ne falloit pas embarraſſer un ouvrage de ces ſortes d'ornements, attendu que, s'ils ſont riches, ils défigurent les figures; au lieu qu'un ſeul bas-relief bien fait eſt beaucoup plus beau, & qu'il accompagne les ſtatues mieux que toute cette broderie, dont elles ſont ennemies. (Voy. Vaſari, *vita di Simone Moſca*.)

Il n'y a rien là de nouveau, dira-t-on; le plus mince con-

noiſſeur en ſait autant. Si cela eſt, Pauſanias, qui ſe complaît aux ornements du Jupiter Olympien, & à ceux du trône d'Apollon, étoit donc au-deſſous d'un connoiſſeur ? *Les Grecs, qui aimoient paſſionnément ces ſortes de petits morceaux*, n'avoient donc pas plus de goût ? Cette derniere conſéquence eſt un peu dure ; mais ce n'eſt pas moi qui en fournis la majeure. Elle pourroit auſſi faire penſer que Phidias avoit moins que Michel-Ange le goût de la décoration ; car il n'eſt pas bien prouvé que les petits ornements dont il environnoit ſes ſtatues, n'y fuſſent placés que par complaiſance pour les Grecs.

Dans le paſſage qui occaſionne cette note, & ſelon l'édition d'Hardouin, Pline dit qu'un léſard & une grenouille ſont gravés ſur les baſes des colonnes : *In columnarum ſpiris inſcalpta*. M. Poinſinet traduit, *gravés en creux*, & ſans doute il traduit bien. Cependant Winckelmann, qui a vu ces animaux, dit qu'ils ſont en relief dans les volutes des chapiteaux ; il les a fait graver & les a donnés dans ſes *Monumenti antichi inediti*, en propoſant de lire *capitulorum* au lieu de *columnarum*. Pline ſe tromperoit donc ; car il eſt certain que par *ſpira* il entend *le bâton*, *le tore* qui forme la baſe d'une colonne : *Primùm*, dit-il ailleurs, *columnis ſpira ſubdita*, & *capitula addita*. (chap. 23, ſect. 56 de ce livre.)

Voici pourtant une difficulté. Pline à Rome pouvoit à chaque inſtant voir ces chapiteaux, ces colonnes & ces baſes : Winckelmann a dû les voir auſſi pluſieurs fois. Comment donc l'un voyoit-il en haut ce que l'autre voyoit en bas ? Autre difficulté. La premiere édition de Rome dit que la grenouille & le léſard ſont dans l'architrave, *in columnarum epiſtyliis*. Mais que ce ſoit ſur les baſes ou dans l'architrave que les ait vus Pline, il en faut croire de préférence le deſſein & la gravure, puiſqu'ils ſont figurés d'après l'objet même. Cet exemple n'engage pas autrement à donner ſa confiance à notre Pline.

(29) *Page* 21. Voilà des gens qui avoient la main fine

adroite. Celui qui à une certaine diſtance avoit l'art de ſoufflet des pois, & de les faire paſſer, ſans en manquer un, par le trou d'une aiguille, n'étoit pas mal-adroit non plus : ſa récompenſe fut un boiſſeau de pois qu'Alexandre lui fit donner ; car il encourageoit les talents. Ce n'eſt pas que ces ouvrages vétilleux n'aient une ſorte de mérite, à-peu-près comme celui qu'on doit accorder à certaines découpures ſurprenantes, au *Pater* grand comme l'ongle, & à l'Iliade dans une coque de noix. Mais plus cette ſculpture approche du vrai par la maigreur & la ténuité du travail, ſur-tout dans les objets imités de proportion naturelle, plus elle s'en éloigne par le défaut d'harmonie, & moins elle fait illuſion, ne préſentant que le ſquelette de la nature, décharné & deſſéché. C'eſt principalement dans les fleurs où l'on peut en faire la remarque.

Comme toute peine mérite ſalaire, on doit compatir à la patience, à la légèreté, à l'adreſſe de la main de quelques hommes qui ſe condamnent à ces minutieux travaux ; mais leur nom ne doit pas figurer ſur la ligne de ceux des grands artiſtes, ni paſſer avec eux à la poſtérité. Si Pline ſe fût contenté des exemples ſurprenants qu'il rapporte de la perſpicacité de la vue, rien ne ſeroit mieux ; Callicrate & Myrmécide y figurent à merveille. Si l'exactitude hiſtorique vouloit que leur nom parût encore ici, le vrai goût de l'art eût fait ajouter à un hiſtorien connoiſſeur quelques mots pour apprécier d'auſſi petits talens, & ne leur accorder que l'eſtime convenable.

On voit dans les lettres de madame de Sévigné (lettre 214, Amſterd. 1766) qu'un homme avoit fait à Paris, pour chef-d'œuvre, un petit chariot traîné par des puces. Quoique l'auteur eût peut-être ſurpaſſé les deux artiſtes grecs, il n'eſt ſeulement pas nommé, & le fait n'eſt rapporté qu'en faveur d'un mot du Prince de Conti, qui diſoit : *Le harnois eſt fait par quelque araignée du voiſinage* : c'eſt tout ce que méritent ces ſortes de chefs-d'œuvre. Que Cicéron, Varron, & d'autres, aient fait men-

tion de Myrmécide, & de ſes productions microſcopiques, cela ne prouve autre choſe, ſinon qu'ils en ont parlé ſans les ranger ſur la ligne des artiſtes d'une toute autre eſpece, pas même immédiatement après.

L'empereur Julien dit que Phidias ne fut pas ſeulement ſage, σοφὸς, c'eſt-à-dire ſavant, habile, par ſon ſimulacre d'Olympie ou d'Athenes, mais qu'il acquit encore de la gloire par de petits ouvrages qui renfermoient un grand art, tels qu'une mouche, une cigale & une abeille, qu'il fit en bronze. (Epître 8.) Pour Nicéphore Grégoras, il dit que Phidias fut grand chez les Grecs par cette abeille & cette cigale, mais pas autant que par ſon Jupiter Olympien. (Hiſt. l. 8.) La reſtriction eſt accommodante. A quoi tient-il qu'on ne diſe que ces deux auteurs apoſtaſioient le bon goût; car je n'oſe pas croire qu'ils n'aient jamais ſenti ce qui conſtitue le grand ſtatuaire. Mais Elien, en parlant des petits ouvrages de Myrmécide & de Callicrate, dit ſenſément: » A mon avis, un homme judicieux ne » louera ni l'un ni l'autre; car qu'eſt-ce autre choſe qu'une » vaine perte de temps »? *Quorum ſanè neutrum, meâ ſententiâ, laudaverit ſapiens: quid enim hac aliud ſunt, quàm vana temporis jactura?* (Var. hiſt. lib. 1, c. 17.)

M. Poinſinet, tome 3, p. 95, dit que Myrmécide a *mérité ou plutôt obtenu qu'Elien fit mention de lui.* Quelle mention! Quoique Périclès *raffolât*, dit-on, de ces petits ouvrages, & que Séneque ait dit, *Magni artificis eſt totum clauſiſſe in exiguo*, je n'en approuve pas moins la juſte application que M. Mariette fait à ces laborieuſes bagatelles (tome 2, p. 423) de ces deux vers de Martial:

Turpe eſt difficiles habere nugas,
Et ſtultus labor eſt ineptiarum. Lib. 2, ep. 86.

» Il eſt honteux d'avoir de ces difficultueuſes niaiſeries; & c'eſt un ſot » travail que celui qui ne produit que des ſottiſes ».

M. Mariette s'entendoit mieux aux beaux arts que Périclès

& Séneque. Voilà cependant ce que Pline appelle avoir eu de la réputation : *Famam conſecuti ;* car il s'agit de Myrmécide & de Callicrate.

Si, dans le nombre de ces notes, il s'en trouvoit qui ne rempliſſent pas exactement leur objet, il en reſteroit peut-être encore aſſez pour prouver que Pline s'entendoit mal en peinture & en ſculpture. N'y en eût-il qu'une qui atteignît ce but, je n'aurois pas perdu mon temps. Je l'ai déja dit, je le répete, & tout lecteur honnête & intelligent le ſentira : mon unique vue eſt d'être utile à l'art, en attaquant dans ſa cauſe une prévention dont les conſéquences injuſtes ont été long-temps importunes aux artiſtes.

Si j'ai relevé quelques erreurs d'autres écrivains que Pline, c'eſt qu'elles ſont pour la plupart liées à ſon ouvrage, & qu'elles ont pour baſe la fauſſe opinion qu'il étoit *un grand connoiſſeur*. Quelque liberté que je me ſois permiſe de dire des vérités, je n'ai jamais eu l'intention mal-honnête de bleſſer perſonnellement des hommes dont je révere les talents. Je prie même ceux qui voudront bien s'en donner la peine, de marquer les fautes qu'à cet égard j'aurois pu commettre. Il eſt beau de fournir des motifs de reconnoiſſance. L'artiſte qui écrit ceci prétend moins avoir toujours raiſon, qu'il ne deſire de trouver la raiſon. Mais les enthouſiaſtes perdroient avec lui leurs plus belles déclamations ; les froids chicaneurs ſans goût, ſans principes, ſans ame, gens qui vous arrêtent ſur des mots, & qui ne ſe doutent point du fond ; eſprits niaiſement angulaires, dont les carnes vous heurtent ſans vous inſtruire, n'opéreroient pas davantage : ceux qui, par exemple, s'appeſantiroient ſur une idée, ſur une phraſe détachée du corps de l'ouvrage, & qui craindroient d'y trouver une explication favorable dans l'ouvrage même, quoiqu'elle y fût ; ceux-là, dis-je, auroient auſſi le doux plaiſir de triompher à leur aiſe. En un mot, toute maniere de voir & de reprendre qui ne tendroit qu'à la tracaſ-

ſerie, ſeroit accueillie avec l'indifférence qu'on lui doit. La ſaine diſcuſſion, au contraire, fût-elle aſſaiſonnée de quelques traits piquants, ſera reçue avec les égards qu'elle mérite. Mais ſi l'erreur ſur Pline étoit ſi bien accréditée qu'on voulût encore la ſoutenir, celui qui l'a démontrée laiſſeroit les gens tranquilles pendant tout le temps de leur ſommeil : *Qui vult decipi, decipiatur.*

Joignons à toutes ces notes une remarque de M. Cochin ſur les peintres & les ſtatuaires anciens. Cet artiſte célebre la fit pour ſervir d'antidote à un mauvais écrit intitulé, *Des peintres anciens & de leurs manieres.* Elle eſt inſérée dans *le nouveau choix de mercures & autres journaux.* Extraordinaire de juillet, 1681, page 156, tome 10.

» Le diſcours précédent, curieux en ce qu'il donne ce qu'on » recueille des hiſtoriens ſur les anciens peintres grecs, eſt cependant défectueux par l'ordre alphabétique que l'auteur y a » donné : on ne peut, par ce moyen, ſuivre les gradations par » leſquelles l'art a pu parvenir à ſa perfection. Les adorateurs » de l'antiquité y trouveront ſans doute l'idée des plus grandes beautés de la peinture. Cependant, ſi l'on veut peſer la » valeur des éloges, la plupart tombent ſur des choſes de ſi » peu d'importance, & ſouvent ſi ridicules, qu'il paroîtra évident que ces écrivains n'avoient point, ou très peu de connoiſſances dans les arts dont ils ont parlé. Ne ſeroit-il pas » pardonnable d'oſer croire qu'ils nous ont tranſmis, ſans » choix, les fables que leur débitoient les Grecs, grands admirateurs de tout ce qui étoit dans leur pays? Il ſemble » qu'on liſe l'hiſtoire de Cimabué, de Ghioto, & de ces autres » mauvais peintres qui n'ont fait qu'ouvrir la voie, & que le » vrai mérite de leurs ſucceſſeurs a fait oublier, ſi ce n'eſt aux

» citoyens des villes où ils ſont nés, qui ont un intérêt de » gloire à les vanter.

» Cimon fait la découverte de ce qui ſaute aux yeux, & » ſans quoi il n'y a ni peinture, ni deſſein. Il arrive à repré- » ſenter les cavités & les boſſes des plis des draperies. Hygié- » mon parvient à mettre quelque différence entre les deux ſexes. » *Panænus*, frere du célebre Phidias, oſe hazarder d'ouvrir la » bouche à quelques unes de ſes figures. Le fameux Timanthe » doit une partie de ſa célébrité à un tableau grand comme l'on- » gle. Pluſieurs années après, Apollodore inventa le mêlange » des couleurs pour peindre la chair & le clair-obſcur. Qu'étoit » donc la peinture auparavant? Il eſt vrai que ce ſont les pein- » tres les plus anciens, & que l'art pouvoit être encore dans » ſon enfance. Mais le fameux Zeuxis & Parrhaſius, dont les » morceaux les plus célebres ſont des raiſins & un rideau; le » grand Apelles même qui peint les viſages des perſonnes de » maniere à faire deviner non ſeulement leur âge, mais même » combien ils vivront, qui ſe donne la peine de rendre juſ- » qu'aux pores de la peau; un Protogene qui met ſept ans à » faire un portrait: qu'en conclure, ſinon, ou qu'on entend » mal les auteurs, ou que ce ſont de mauvais juges? Leurs » éloges ridicules ne donnent aucune lumiere ſur les talents » de ces peintres célebres, & n'oppoſent rien de ſolide au » doute qu'on pourroit former ſur la véritable valeur de ces » maîtres, relativement au degré où l'art a été porté dans les » derniers ſiecles.

» Ce qui donne le plus de force aux conjectures favorables, » pour juſtifier le reſpect que nous portons à ces noms illuſtres, » c'eſt la véritable beauté des ſculptures antiques qui nous » ſont reſtées. Mais il eſt à remarquer qu'on n'en attribue au- » cune, avec certitude, à ces noms conſacrés avec tant de » vénération dans l'antiquité, les Phidias, les Praxitele, &c. » On en infere ordinairement que leurs ouvrages étoient

» encore ſupérieurs à ceux que nous poſſédons : mais on en » pourroit conclure toute autre choſe, c'eſt-à-dire que les » Grecs avoient conſacré les noms des premiers inventeurs » des arts qui étoient arrivés à quelque degré de beauté, » quoiqu'inférieure à ceux qui les ont enſuite perfectionnés. » L'art devenu plus commun, ſon mérite, quoique peut-être » plus grand, a dû moins étonner. On pourroit ne pas trou- » ver ce doute ſans fondement, ſi l'on vouloit faire attention » aux honneurs divins accordés aux inventeurs des choſes les » plus ordinaires & les plus néceſſaires à la vie, comme le la- » bourage, l'art de préparer le blé, & autres.

» *Panænus*, le frere de Phidias, c'eſt-à-dire du plus grand » ſculpteur qui ait jamais exiſté, pluſieurs années avant qu'A- » pollodore eût inventé le mêlange des teintes & le clair-obſ- » cur, eſt vanté pour avoir le premier oſé ouvrir la bouche » de ſes figures. La peinture faiſoit des progrès bien lents en » comparaiſon de la ſculpture, ou Phidias n'étoit pas un auſſi » grand artiſte qu'on le ſuppoſe. On ſe refuſe à accorder ſa » croyance aux noms de Phidias & de Praxitele inſcrits ſur les » piédeſtaux des deux grouppes qui ſont à *Monte-Cavallo*, » parcequ'on ne trouve pas ces ouvrages dignes de l'opinion » qu'on a de ces ſculpteurs. Cependant, il eſt difficile qu'il n'y » ait eu aucun fondement à cette aſſertion ; ſans cela, on eût » pu mieux choiſir pour placer ces noms illuſtres. Concluons » que le doute ſubſiſte avec fondement, & que l'autorité des » auteurs qui nous ſont parvenus eſt de peu de valeur, vu les » petiteſſes qu'ils nous vantent avec emphaſe ».

On peut ajouter à cette remarque générale de M. Cochin l'éloge que Boccace a fait du Giotto ſon ami.

» Ebbe Giotto uno ingegno di tanta eccellenzia, che niuna » coſa dalla natura, madre di tutte le coſe, ed operatrice col » continuo girar de' cieli, fu, che egli con lo ſtile e con la » penna, o col pennello non dipigneſſe ſi ſimile a quella, che

» non ſimile, anzi piu toſto deſſa pareſſe: in tanto, che molte » volte nelle coſe da lui fatte ſi trova, che il viſivo ſenſo de » gli uomini vi preſe errore, quello credendo eſſer vero, » che era dipinto. E perciò havendo egli quell' arte ritornata » in luce, che molti ſecoli ſotto gli errori d'alcuni, che più a » dilettar gli occhi degl' ignoranti, chè a compiacere all' in- » telletto de' ſavi dipignendo, era ſtata ſepolta, meritamente » una delle luci della Fiorentina gloria dir ſi puotè, e tanto » più quanto con maggiore umiltà maeſtro degli altri in ciò » vivendo quella acquiſtò, ſempre rifiutando d'eſſer chiamato » maeſtro ». (*Boccacio, giornata 6, novella 5.*)

Les plus célebres peintres de l'antiquité n'ont pas été loués avec plus d'emphaſe; Pline a tout au plus égalé ſes éloges à celui-ci. Cependant, qu'eſt devenue cette *lumiere de la gloire florentine?* Les beaux eſprits d'alors louoient à perte de vue de médiocres peintres, parcequ'ils ne voyoient rien qui pût les éclairer ſur le vrai mérite de l'art. Les éloges des anciens pourroient bien avoir, juſqu'à un point, le même défaut. Sommes-nous bien aſſurés que ces écrivains connuſſent le beau poſſible en peinture? Nous comparons le peu qui nous eſt parvenu de celle des Grecs ou des Romains avec celle des modernes: mais ceux-là n'en pouvoient pas faire autant de la leur avec la nôtre. Que n'auroient-ils pas dit d'un Raphaël, d'un Dominiquin, d'un Titien, d'un Correge, d'un Paul Véroneſe, d'un Guide, &c. s'ils euſſent vu leurs ouvrages! Que ne diroit pas Boccace, s'il les voyoit à côté des foibles productions de ſon ami! Et ſi Ange Politien pouvoit comparer avec les chefs-d'œuvre des grands peintres italiens ces deux vers de ſon épitaphe du Giotto,

Naturæ deerat noſtræ quod defuit arti.
Plus licuit nulli pingere, nec meliùs.

n'eſt-il pas vrai qu'il auroit à rougir de les avoir faits, ou qu'il en riroit lui-même? Au temps de Malherbe, un peintre

de fleurs ſe nommoit Rabel, & le poëte fit ces quatre vers.

Quelques louanges non pareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au-deſſus de lui.

Soyez amoureux des éloges; voyez comme on les donne quelquefois, & qui l'on met au-deſſus d'Apelles! L'éloge de la part des grands artiſtes, des vrais connoiſſeurs, des nations éclairées, voilà celui qu'il faut mériter; il aſſure l'eſtime de la poſtérité : dédaignons les autres, fuſſent-ils de Malherbe.

Pour moi, je ris quand je vois ce même Giotto faire les compoſitions des ouvrages exécutés par André Piſano, attendu que le peintre & le ſtatuaire, dans ces temps du berceau de l'art en Italie, avoient un droit égal au talent de mal compoſer. La morgue d'un côté, la baſſeſſe de l'autre, ne ſont pas moins riſibles, quand Girardon exécute ſur les deſſeins de le Brun de médiocres ſtatues, tandis qu'il fait faire & les bains d'Apollon, & le tombeau du cardinal de Richelieu. Si le Brun a donné la compoſition de ces deux ouvrages, que Girardon eût auſſi bien compoſés, il n'en a pas donné l'étude, le deſſein, le drapé, la belle exécution, toutes les parties, en un mot, qui en font le plus grand mérite; & Girardon nous a laiſſé des morceaux de ſa compoſition, qui prouvent combien aiſément il auroit pu ſe paſſer du génie de le Brun. Mais celui-ci jouoit du ſceptre, & l'autre s'en laiſſoit battre.

Si on veut juger du goût meſquin & gothique du Giotto, il faut voir la fameuſe porte de bronze exécutée par *Andreas Ugolini Piſano.* J'en ai eu ſous les yeux un très beau plâtre à Pétersbourg : d'autres bas-reliefs du même compoſiteur & du même ſculpteur en ſont auſſi la preuve. Mais cela n'eſt ni vu, ni ſenti, par des milliers de raiſonneurs qui ſont les entendus.

La meilleure raiſon dont on ſe ſerve pour prouver que les peintres anciens faiſoient les plus beaux tableaux poſſibles,

c'eſt que les ſtatues antiques ſont les plus belles poſſibles, & on dit : *Agaſias* témoigne pour *Apelles*. On ne prend pas garde que la ſculpture ne fournit ce témoignage que pour quelques parties ſeulement, & que la peinture en embraſſe d'autres, qui, portées au plus haut degré poſſible, & réunies à celles qui lui ſont communes avec la ſculpture, conſtituent la perfection de l'art.

. . . . . *Facies non omnibus una,*
Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum.

J'ai oui dire ; mais j'ai de la peine à le croire, que certains défenſeurs de la peinture ancienne prétendent qu'un tableau eſt parfait, s'il repréſente tout ce que peut repréſenter la plus belle ſculpture. Ce n'eſt aſſurément ni un philoſophe, ni un connoiſſeur, qui auroit cette idée de la peinture. Le connoiſſeur ſait que la peinture réduite en camaïeu, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une copie de la ſculpture, qui n'a ni le mérite de ſes difficultés, ni celui de ſon exécution : il ſe garderoit bien ſur-tout de prêcher le *monochromiſme* à l'école françoiſe. Le philoſophe ſait que la diverſité des couleurs concourt, dans le ſyſtême de la nature, tout autant que les formes, à l'harmonie univerſelle. Ainſi le philoſophe & le connoiſſeur ſentent le charme qui réſulte du concours du coloris & des formes.

Le coloris foible & ſans vigueur fut long-temps, & fort à propos, reproché à l'école françoiſe. Cette maladie cependant n'attaqua ni *la deſcente de croix* de Jouvenet, ni quelques autres tableaux à peu près du même temps. Enfin, à commencer du ſallon de 1781, on a vu renaître le bon coloris dans l'école françoiſe. C'eſt à ce retour de ſanté que nous devrons l'eſtime & le ſuffrage univerſel. Evitons les rechûtes, continuons à peindre, & que de fauſſes déclamations, de pernicieux préjugés, ne nous ferment plus les yeux.

J'ai oui dire auſſi qu'un tableau des mieux coloriés ſe trouve réduit au blanc & au noir quand il eſt gravé ; qu'il n'a

plus

plus cette harmonie, ce charme du coloris, & que, malgré cette réduction, il peut encore repréſenter le choix, le deſſein, les caracteres, les expreſſions, la compoſition, que le peintre a mis dans l'original. Ceux qui font ce raiſonnement, ſont, à l'égard de la couleur, comme ces gens qui, ſans ſavoir pourquoi, parviennent à haïr les hommes dont ils ignorent le mérite. Mais on peut leur répondre : Faites graver d'après un grand maître de l'école vénitienne, ou tel autre bon coloriſte qu'il vous plaira; faites auſſi graver d'après un camaïeu, & qu'il y ait dans les deux tableaux les beautés de la ſculpture grecque; mettez les deux eſtampes l'une à côté de l'autre, & vous verrez ſi le blanc & le noir de la premiere ſera ſemblable au blanc & au noir de la ſeconde. Cette premiere ſera bien une autre impreſſion ſur vos ſens & ſur votre ame. En rapportant ces deux effets à la muſique des anciens, l'un ſera le mode phrygien, l'autre ne ſera que le lydien, quelque harmonie & même quelque mélodie qu'il puiſſe avoir; car vous n'ignorez pas qu'il y a dans la peinture une mélodie oculaire, comme dans la muſique & dans le diſcours il y en a une auriculaire. Si vous êtes ami éclairé de l'art, & point aveugle volontaire, ſi vous êtes ſenſible & point tracaſſier, vous ſentirez l'éloquence du beau coloris; vous verrez de combien il l'emporte, à mérite égal d'ailleurs, ſur un tableau foiblement colorié; vous conclurez que l'un eſt la *choſe*, & l'autre l'*à-peu-près*, & vous n'oſerez plus dire qu'un enfant eſt auſſi grand qu'un homme fait.

Mais Philoſtrate ne dit-il pas qu'un ſimple trait, à peine ombré, peut auſſi parfaitement rendre tous les objets de la nature que le tableau le mieux colorié? Peut-être l'aurez-vous lu dans la vie d'Apollonius : ſi vous l'avez lu, convenez que le ſophiſte grec a penſé de la peinture un peu différemment que je n'en penſe, & que ce qu'il dit peut aller à-peu-près juſqu'au camaïeu, tandis que c'eſt de toute l'étendue de l'art que je vous parle : en un mot, ſi votre propoſition eſt celle de Philoſtrate,

vous voyez que je n'ai rien à démêler ici ni avec vous, ni avec lui.

Encore un mot à ceux qui oublieroient que la faculté d'écrire ſa penſée appartient à tous les hommes, qu'elle a ſa baſe dans l'éducation générale, & qu'elle s'augmente plus ou moins dans tous les états qui ne ſont pas abjects.

Celui qui écrit ſur un ſujet qu'il ne connoît pas, ou qu'il connoît mal, quelque eſprit & quelques talents qu'il ait d'ailleurs, s'expoſe à écrire des ſottiſes; & il en écrit, s'il ſe livre aux détails.

Celui qui, ſans prétention au talent littéraire, n'écrit que de ce qu'il profeſſe, & de ce qui peut y avoir des rapports, n'eſt pas repréhenſible; parcequ'on ne l'eſt pas de parler & d'écrire de ce qu'on ſait, ne fût-on ni correct ni élégant.

Si quelqu'un prétendoit que l'artiſte ne peut pas même écrire paſſablement de ce qu'il fait, on pourroit prier ce *quelqu'un* de faire un tableau ou une ſtatue qui approchaſſent de ce qu'écrit l'artiſte, qui puſſent être regardés comme ſon écrit peut être lu, & l'on exigeroit de ce quelqu'un qu'il n'eût pas recours au teinturier. On s'en remettroit, après l'épreuve, à la déciſion de celui qui auroit eu la complaiſance de la faire, pour ſavoir ſi le champ de certains arts eſt auſſi aiſé à parcourir que celui de quelques autres. Nous excluons l'artiſte abſolument ignorant; nous admettons uniquement celui que l'éducation & quelques connoiſſances qui en réſultent néceſſairement, ont tiré de la claſſe d'ouvrier.

On auroit beau nous dire : Le littérateur, par exemple, ne prétend faire ni peinture, ni ſculpture; il croit ſeulement s'y connoître aſſez pour en écrire : or il écrit mieux que l'artiſte. On répondroit : Vous êtes à côté de la queſtion, il faut vous y ramener. Il s'agit d'exercer un art; & non pas ſeulement d'en raiſonner; le littérateur doit donc faire un tableau, le peintre ou le ſculpteur doit donc écrire, afin qu'on puiſſe bien voir,

dans deux talents qui ne ſont pas ceux de celui qui les exerce-roit, laquelle des deux productions feroit le plus hauſſer les épaules. Voici l'unique mot de l'artiſte qui veut écrire : *Je fais un peu votre métier, faites un peu le mien.* Ce mot eſt ſimple, il eſt clair, il faut y répondre.

Ainſi, Meſſieurs, ſi l'écrit de l'artiſte eſt utile à l'art, s'il eſt penſé, raiſonné, il peut & doit être lu : péchât-il par le coloris & la correction, il aura ſon effet ; car de quoi s'agit-il entre l'écrivain littérateur & l'écrivain artiſte, lorſqu'ils écrivent de l'art, ſinon de raiſonner juſte ſur un ſujet particulier ? or il n'y a perſonne qui ne ſente que toutes les préſomptions ſont en faveur de l'artiſte. Raiſonner juſte eſt la queſtion ; bien écrire en eſt une autre.

Honorons les talens, encourageons tout ce qui tend à leurs progrès ; & ſi nous ne corrigeons pas certaines prétentions qui ne peuvent qu'augmenter les fauſſes connoiſſances, montrons au moins que nous en avons pénétré l'erreur & l'injuſtice. *Il aura ſa fureur pour peine*, diſoit le préſident de Thou en parlant de Scioppius. Ceux qui diroient que l'artiſte en écrivant ne produit qu'un labeur informe, & conſéquemment inutile, auroient auſſi leurs vaines & inutiles clameurs pour ſalaire.

Les têtes ſaines, honnêtes, inſtruites, n'ont pas beſoin d'être averties que tout ceci ne les regarde pas.

On ne diſtingue pas généralement aſſez le vrai ſavant, dans quelque genre que ce ſoit, de l'homme qui, grace à ſa mémoire, à une ſorte de routine & à des connoiſſances légeres, pour la plupart fort iſolées, répete au haſard & ſouvent fort mal ce que d'autres ſavent bien. Le premier ne fonde ſa doctrine que ſur la nature ; ſon génie, ſa ténacité à l'étude, la pratique, l'expérience, forment & conſtituent ſes connoiſſances : elles lui ſont propres, tandis que celles des autres, ſi communes parmi nous, & qui font pour quelque temps des réputations, ne ſont que d'emprunt.

Ceux d'entre les beaux eſprits dont nous ſommes inondés, qui, pourvus d'une ſorte d'imagination qu'on peut prendre pour du génie, tiennent leurs livres de comptes avec le plus d'ordre, ſont auſſi ceux qui ſe font le plus de cette réputation éblouiſſante : mais gloire paraſite, vraie ſingerie, ſa durée ne devroit être que d'un inſtant.

Si tant de gens ſe ſont imaginé que Pline a dit des merveilles ſur les beaux arts, n'en cherchons pas la cauſe ailleurs que dans le défaut de principes. C'eſt auſſi de là que vient la ſurpriſe de le voir réduit à ſi peu de choſe après un regne long & brillant.

J'oſerois croire que mes démonſtrations du peu de connoiſſance de Pline dans l'art, & chemin faiſant celles que j'ai pu donner de l'incertitude des déciſions prononcées par d'autres écrivains, pourroient bien n'être pas abſolument mauvaiſes, puiſqu'on entend déja dire à de prétendus connoiſſeurs : » J'ai » bien autre choſe dans la tête que des babioles comme la » peinture & la ſculpture ». Voilà le dernier retranchement derriere lequel ils ſe ſauvent. Hélas ! que pourroit-on ſouhaiter de mieux, ſinon qu'ils euſſent toujours tenu le même langage ?

C'eſt avoir beaucoup fait pour un art, que d'en avoir dégoûté ceux dont l'intérêt qu'ils y prennent, ne peut que nuire à ſes progrès & perpétuer les fauſſes connoiſſances. Celui qui travaille à rétablir les droits des hommes vraiment intelligents & modeſtes, en a d'aſſurés à leur gratitude ; détromper, c'eſt inſtruire. Ainſi trop long-temps obſédés par le vain fantôme du faux ſavoir, dégagés en partie des entraves de la ſuffiſance, les bons eſprits pourront plus aiſément ſe débarraſſer du reſte & ſe faire entendre.

Fin des notes ſur le XXXVI livre de Pline.

SUR

DEUX PEINTURES

DE

POLYGNOTE.

PLINE a paſſé trop légèrement ſur l'ouvrage fameux que Polygnote peignit à Delphes. *Hic Delphis ædem pinxit*, eſt une phraſe trop ſeche, trop laconique, pour des peintures qui devoient faire époque dans l'hiſtoire de l'art. Mais Pauſanias, par une longue deſcription, nous a bien dédommagés du ſilence de Pline. Nous allons donc jetter un coup-d'œil ſur le narré du deſcripteur, ſur l'idéal de l'ouvrage, & ſur le jugement que M. le comte de Caylus a fait de l'un & de l'autre.

Oublions qu'il eſt preſque de foi d'adorer les anciens les yeux fermés : regardons, ſur la deſcription d'un témoin oculaire, une des belles productions d'un peintre célebre, & tâchons de voir ſi l'ouvrage répondoit dans toutes ſes parties aux éloges qu'on en a faits : c'eſt peut-être un moyen de s'aſſurer ſi quelquefois on n'exagere pas la beauté d'un ouvrage médiocre, & s'il n'arrive pas auſſi qu'on loue mal une belle production. Pour me conduire dans cet examen avec quelques précautions, j'ai pris un Pauſanias

grec, dont on m'a expliqué le texte avec la plus grande exactitude; ainſi je haſarde mes obſervations.

A Delphes, dans le Leſché, *vous verrez*, dit Pauſanias, *une peinture qui repréſente la deſtruction de Troie, & le départ de la flotte des Grecs* (*a*). Rien ne ſeroit plus naturel ni plus vrai à repréſenter dans un ſeul tableau, pourvu cependant que l'un ne fût que l'acceſſoire, & l'autre le principal. Mais comme Pauſanias nous a conſervé lui-même l'inſcription originale du tableau, & qu'il n'a ſans doute pas apperçu qu'elle contrediſoit l'expoſé qu'il donne ici, nous nous en rapporterons à l'autorité la plus certaine; la voici : *Polygnote de Thaſe, fils d'Aglaophon, a peint la deſtruction de la forteresſe de Troie* (*b*). Et, comme dans le même tableau le retour des Grecs eſt auſſi repréſenté, on ne peut diſconvenir qu'il n'y ait là une double action, & même un anachroniſme.

Echœax deſcend de l'échelle du vaiſſeau de Ménélas, tenant un vaſe de cuivre à mettre de l'eau (ὑδρία). Il n'y a pas de mal à repréſenter un ſerviteur qui va chercher de l'eau pour l'équipage; mais c'eſt

(*a*) Ἴλιόν τε ἐσῆλθον ἑαλωκυῖαν καὶ ἀποπλοῦς ὁ Ἑλλήνων. Phoc. lib. 10, chap. 25.

(*b*) Γράψε Πολύγνωτος, Θάσιος γένος, Ἀγλαοφῶντος υἱός, πρὸς τῇ ἄνῃ Ἰλίου ἀκροπόλει. Phoc. lib. 10, ch. 27.

une petiteſſe d'écrire ſon nom à côté de lui ſur le tableau : c'en eſt une autre de s'amuſer à le rapporter de préférence, quand il s'agit de décrire un grand ſujet (*a*).

Polygnote a repréſenté Neſtor, & auprès de lui ſon cheval, qui paroît vouloir ſe rouler ſur le ſable. Nous ne connoiſſons pas ſans doute le coſtume des anciens Grecs, comme on le connoiſſoit au temps de Polygnote; mais il ſemble que le vieux Neſtor ne devoit pas être venu à cheval juſqu'au rivage, & que ſon char, *auprès de lui*, eût été plus convenable & plus dans le ſujet.

Non loin de Neſtor, il y a pluſieurs captives. On croiroit, avec cette compagnie, être toujours au bord de la mer; mais on en eſt peut-être à une lieue; c'eſt-à-dire qu'on eſt avec Épéus, repréſenté nud, jettant par terre les murs des Troyens, ces murs qui avoient tenu dix ans contre l'ennemi. C'étoit un hardi & vigoureux garçon que cet Epéus, attendu qu'il ſe mit nud comme la main pour avoir plus de force,

(*a*) L'abbé Gédoyn, dans ſa note ſur ce paſſage, dit que *cet Echœax portoit une urne où l'on avoit apparemment renfermé les cendres de Phrontis.* Mais ce Phrontis eſt occupé à diſpoſer des crocs ſur le vaiſſeau de Ménélas. Si l'abbé Gédoyn, avant de faire ſa note, avoit conſulté le troiſieme livre de l'Odyſſée, il auroit vu que le pilote Phrontis ne mourut ſur le vaiſſeau de Ménélas qu'après le départ des Troyens, & avant que la flotte eût gagné le promontoire de Malée.

& pour mieux ſe garantir des démolitions qui pouvoient lui tomber ſur le corps : car il ne s'amuſa pas à *araſer* les murs ; il les *abattit*, les *renverſa de fond en comble*, les *fit ſauter*, les *détruiſit*, les *démolit juſqu'au ſol* (*a*).

Après avoir décrit une belle ſcene qui ſe paſſe dans la ville entre Ajax, Caſſandre & les Atrides, Pauſanias nous ramene à Neſtor, qui, comme on a vu, étoit ſur le rivage ; mais il eſt venu dans la ville auprès du cheval de bois. Je ne ſuivrai pas le deſcripteur dans tous les détails, dont les uns, quoique mal faits, ne donnent aucune mauvaiſe idée du tableau, & les autres ſont trop équivoques pour oſer décider ; mais je demanderai pourquoi le corps de Polydamas eſt ſous une cuvette placée ſur un piédeſtal de pierre, & pourquoi *Sinon* emporte le corps de Laomédon, qui avoit été tué par Hercule quelques 50 ans avant la priſe de Troie.

O Polygnote, ſi vous avez fait un beau tableau, ou mal-à-propos deux beaux tableaux dans un, comme on les fait paſſer miſérablement à la poſtérité ! Et ſi c'étoit un ouvrage médiocre, que ceux qui s'efforcent à en exalter le mérite ſont plaiſants !

M. le comte de Caylus, dont la paſſion pour les arts fut toujours ſoutenue par de continuelles re-

(*a*) Γίγραπται δὲ καὶ Ἔπειος γυμνὸς καταβάλλων ἐς ἔδαφος τῶν Τρώων τὸ τεῖχος. Phoc. cap. 26.

cherches dans l'antiquité, étoit trop éclairé pour ne pas ſentir les défauts du tableau de Polygnote. Sa droiture & ſes lumieres lui en ont fait avouer une partie : s'il a été plus réſervé ſur les autres, s'il a même cherché quelquefois à montrer en beau ce qui devoit lui paroître ridicule dans cet ouvrage, c'eſt que ſon cœur honnête étoit toujours favorable aux foibleſſes de ſes amis : belle qualité, quand il ne s'agit que de ſes amis, & qu'on les diſtingue de ſes préjugés. Il a eu moins d'indulgence pour Pauſanias ; il eſt convenu qu'en parlant beaucoup de l'art, cet écrivain a montré qu'il n'en avoit aucune connoiſſance. Quoi qu'il en ſoit, le tableau du peintre grec n'eſt plus ; mais comme le deſcripteur eſt entre les mains de tout le monde, nous pouvons juger du plus ou moins de juſteſſe des raiſons de M. de Caylus. Je reſpecte la mémoire de cet amateur diſtingué, autant que je reſpectois ſa perſonne, lorſqu'il ſiégeoit dans notre académie. Si j'oſois alors n'être pas toujours de ſon avis, s'il ne ſe rendoit pas toujours au mien, c'eſt que nous avions l'un & l'autre la liberté académique, & que nous en uſions ; auſſi approuvoit-il ma franchiſe. C'eſt avec cette même liberté que je vais parcourir ſon jugement de l'ouvrage de Polygnote ; jugement dépoſé dans les archives publiques de l'académie des inſcriptions & belles-lettres.

Prêtons-nous, pour un inſtant, à l'invraiſem-

blance ; oublions que d'un côté du tableau eſt une ville dont l'intérieur fait ſcene ; oublions qu'à l'autre bout eſt un port qui ne devroit s'appercevoir que dans l'éloignement : ſi vous voulez que ce ſoit le départ des Grecs, la ville ne devoit être vue que dans le fond du tableau. Oublions que les vainqueurs s'embarquent, tandis qu'ils maſſacrent encore dans la ville, quoiqu'ils ne ſoient partis qu'après la ruine entiere des malheureux Troyens. Obſervons ſeulement que Polygnote n'a repréſenté qu'un ſeul vaiſſeau, ſans aucune indication qui fît ſoupçonner la flotte grecque. » Il prouve par cette conduite, *dit* » *l'auteur du mémoire*, une grande intelligence de » compoſition. Il ſe contente de faire voir le plus » conſidérable vaiſſeau de cette flotte, & ſuppoſe » les autres placés de façon à ne pouvoir être vus ». (Hiſtoire de l'académie des belles-lettres, t. 27.) Ne pourroit-on pas dire au contraire : Faites appercevoir quelques mâts, quelques voiles, quelques proues, quelques poupes derriere votre vaiſſeau, ſi vous voulez qu'on préſume une flotte de 1000 ou 1200 vaiſſeaux, comme étoit celle des Grecs : c'eſt *la grande intelligence de compoſition.* N'y manquez pas, pourroit-on ajouter, en ſe ſervant des propres expreſſions de M. de Caylus, page 43, *parceque votre art eſt muet, & que vous êtes obligé de recourir à des ſignes pour vous faire entendre.* Il ſeroit même inutile d'avertir qu'on regarderoit un tableau où

ſeroit traité le même ſujet avec une conduite auſſi aride, comme une production *ſans goût*, ſans génie, ſans vraiſemblance.

Venons à la duplicité d'action qui eſt niée tout net dans le mémoire, quoiqu'elle ſoit certaine dans Pauſanias; raiſon particuliere de nous arrêter ſur ce point & de l'examiner attentivement.

» Il n'y a point ici, *dit-on*, de duplicité d'action; » en même temps que les Grecs ſe préparoient au » départ, ils achevoient de ruiner la ville de Troie. » Il n'y avoit ni interruption dans la compoſition de » Polygnote, ni ſéparation dans le tableau. Une » ville, une campagne, une côte, fourniſſent de » grandes variétés à un artiſte; le peintre en a ſu pro- » fiter » (p. 43). Cela eſt net; voyons ſi cela eſt exact.

Agamemnon & la plupart des principaux capitaines étoient partis; les Troyens étoient ou ſauvés en petit nombre, ou priſonniers, ou maſſacrés. Pour ſuppoſer que ce qui reſtoit de Grecs *achevoit de ruiner la ville de Troie*, il falloit au moins y laiſſer quelques troupes: mais il n'y a pas un ſoldat dans la ville; ſept ou huit généraux y ſont encore, qui ont ſans doute défendu à aucun ſoldat de s'y trouver. Voilà d'abord une invraiſemblance qui affoiblit l'intérêt du ſujet, qui refroidit la compoſition.

» Il n'y avoit ni interruption dans la compoſition » de Polygnote, ni ſéparation dans le tableau ». Tant pis vraiment. Il reſſembloit donc à ce bas-relief

antique, à un des bouts duquel Minerve dit à Perſée d'aller délivrer Andromede, & où Perſée délivre Andromede à l'autre bout. Il n'y a point dans ce bas-relief de *ſéparation;* la ſeule *interruption* qui s'y trouve au milieu, c'eſt la naiſſance de Vénus entre deux tritons: du reſte, c'eſt le même terrain, la même eau, le même plan. Ce ſculpteur l'emporte ſur Polygnote; il a compoſé trois ſujets dans une bordure, & il s'en faut que cet exemple antique ſoit le ſeul.

» Une ville, une campagne, une côte, fourniſ-» ſent de grandes variétés à un artiſte ». Aſſurément. Mais quand l'artiſte préſente ces objets ſur une ligne parallele aux deux côtés de la bordure du tableau, & que cette campagne n'a que quelques toiſes de face, a-t-il profité de ces *grandes variétés* que lui fournit ſon ſujet? Où ſont ces champs troyens qui étoient entre la ville & la flotte? Cette vaſte ſcene de carnage, où eſt-elle? Voilà donc encore de l'invraiſemblance & de la débilité.

» Le peintre en a ſu profiter ». Il n'y paroît pas. D'ailleurs, cette ſuppoſition n'eſt-elle pas trop hardie? Ne faudroit-il pas voir le tableau avant de la faire? & ne jugeroit-on pas mieux, par ce moyen, du parti que le peintre a pu tirer de la gêne où il s'eſt mis, avant de décider que ſur une ligne de quelques toiſes, préſentée en face, il a ſu *profiter* des variétés que peut *fournir* un terrain vaſte, car il faut

ſuppoſer ſes figures grandes au moins comme le naturel? Parlons net; cela eſt impoſſible au peintre le plus ingénieux, dans un pareil ſujet. Voilà donc un tiſſu de contradictions, d'anachroniſmes, d'invraiſemblances; ou du moins voilà des raiſons qui balancent un peu l'éloge de cette compoſition. Si l'eſprit de contradiction eſt un défaut, celui d'engouement en eſt un autre, & beaucoup plus contraire à la découverte du vrai, dans quelque matiere que ce ſoit.

L'action ridicule, extravagante & impoſſible de cet Epéus *nud* qui renverſe de groſſes murailles, à deux pas d'Hélene, de Neſtor, &c. (*a*), qui n'ont pas peur d'en être écraſés, & le plat épiſode du cheval de Neſtor qui ſe roule ſur le ſable à côté de ſon maître, ſont deux points que M. de Caylus ne

(*a*) Euripide, dans ſa tragédie d'Hélene, ſuppoſe que cette princeſſe ne fut pas enlevée par Pâris, mais qu'elle fut tranſportée en Egypte par Mercure, & qu'elle y reſta ſous la garde de Protée; que Pâris n'emmena dans ſa patrie qu'un nuage reſſemblant à Hélene, & que ce nuage fut la cauſe de la guerre de Troie. Philoſtrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane, eſt d'accord avec Euripide. Il ſuppoſe même que les Grecs ne tarderent pas à être inſtruits de ce fait. » Quand nous eûmes appris la vérité, fait-il dire à Achille dans une apparition, » nous continuâmes à battre Troie, afin de ne pas nous en » retourner avec honte & ignominie ». Mais en jugeant un peintre qui a travaillé d'après le récit d'Homere, c'eſt Homere que nous devons ſuivre.

juge pas : ils s'expliquent en effet assez bien eux-mêmes. Mais pour l'autre Nestor qui est dans la ville, notre amateur assure » qu'il seroit injuste de » mettre cette erreur sur le compte de Polygnote, » & même de Pausanias ; qu'il faut que ce nom soit » corrompu, & que, dans l'un ou l'autre endroit, » il s'agisse d'un autre guerrier que Nestor » (page 45). L'observation auroit plus de force, si nous n'avions des exemples antiques d'un même personnage répété dans un même tableau ou bas-relief ; si Polygnote n'eût pas fait deux sujets sur un même fond ; & si, de tant de commentateurs, de scholiastes & de traducteurs, quelques uns eussent pensé à rectifier *ce nom corrompu.* Quelques lignes plus bas, l'auteur du mémoire, en voulant expliquer ou corriger Pausanias, l'a un peu gâté. Il lui fait dire que Priam *est tué* par Néoptoleme : Pausanias dit qu'ayant été arraché de l'autel, il fut tué par ce jeune guerrier ; ce qui est un peu différent & sauve au tableau un anachronisme qu'il ne falloit pas y ajouter.

Ne lisant que l'extrait du mémoire de M. de Caylus dans les volumes de l'académie des inscriptions, je ne sais de qui est l'observation suivante. Pausanias rapporte les noms de quelques corps morts, & fait d'autres détails, car il aime à en faire ; sur quoi l'observateur dit : » L'exactitude du peintre à » exprimer les moindres circonstances de nombre, » de position & d'armures, prouve combien les

» artiſtes de l'antiquité étoient ſcrupuleux dans l'ob-
» ſervation des faits : auſſi étoient-ils regardés com-
» me hiſtoriens » (page 45). On ne s'y attendroit pas, lorſqu'il s'agit d'un tableau où l'ordre & la vérité ſont bleſſés à tout inſtant. Voici donc ſur ce ſingulier paſſage quelques obſervations auſſi bonnes à dire qu'elles ſont aiſées à faire. 1°. Polygnote a exprimé *les moindres circonſtances de nombre.* (Qui vous l'a dit, & comment ſavez-vous que ce nombre fût complet ? Si je compte exactement les figures d'un tableau, en réſultera-t-il que le peintre n'en aura mis ni trop ni trop peu, parceque j'aurai compté juſte ?) 2°. Il a été *exact dans les poſitions.* (Vous avez donc vu ſon tableau ailleurs que dans Pauſanias, qui ne deſſine aucune poſition ?) 3°. Il a été *exact dans les armures.* (Que ſavez-vous ? Parcequ'il a repréſenté des caſques, des cuiraſſes de telle ou telle forme, eſt-ce une preuve certaine que les Grecs & les Troyens, lorſqu'ils combattoient enſemble, les portoient préciſément ainſi, environ 660 ans avant Polygnote ? & ne ſeroit-il pas poſſible qu'il eût armé ſes héros, comme l'étoient les Grecs (*a*) de ſon temps ?) 4°. *Il étoit regardé comme hiſtorien.*

(*a*) Plutarque, *vie de Marcellus*, dit qu'en Sicile, à Enguie, on voyoit dans un temple de grandes lances & des caſques d'airain, dont les uns portoient le nom de Mérion, & les autres celui d'Achille. Mais ſommes-nous ſûrs que Polygnote ait

(Êtes-vous ſûr qu'un tableau qui doit repréſenter la ſuite d'un incendie, & où il n'y en a pas un veſtige; un tableau qui vous préſente un grand cheval de bois ſur quatre jambes, quand il s'agit d'une poutre pour battre en breche; un tableau qui contient des contradictions, des anachroniſmes; un tableau où la plupart des noms ſont changés ou *inventés* par le peintre; où des gens ſont à côté de ceux qu'on égorge, & tout auprès de gros murs qu'on abat, ſans plus d'émotion que s'ils n'en ſavoient & n'en voyoient rien; êtes-vous ſûr, dis-je, que ce tableau puiſſe être regardé comme l'hiſtoire?) Il n'eſt pas croyable que ce ſoit M. le comte de Caylus qui ait fait tant de mépriſes, car il étoit vraiment connoiſſeur.

Enfin, le froid épiſode de ces gens qui chargent tranquillement des proviſions ſur un âne, eſt tranſformé en précepte. » Ces détails, *dit-on*, caracté- » riſent le ſujet, & l'art du peintre conſiſte à les » placer ». On pourroit croire cependant que l'entente, l'expreſſion, les grandes convenances, une compoſition en un mot, où le peintre n'auroit pas beſoin d'écrire le nom & l'action de chaque figure auprès d'elle, comme dans le tableau de Polygnote, caractériſeroient beaucoup mieux un ſujet. Nous ne

---

connu ces armures? Il falloit s'en tenir à la vraiſemblance, & ne pas riſquer une affirmation ſur un fait auſſi peu certain.

mépriſons

mépriſons pas *les détails* épiſodiques ; mais comme ils ne caractériſent le plus ſouvent que des circonſtances particulieres, & rarement le ſujet, nous ne leur donnons que la derniere place dans un ouvrage de génie. Ainſi, par tout où nous pourrons appliquer cette image de Virgile,

. . . . . *Crudelis ubique*
Luctus, ubique pavor, & plurima mortis imago ;

nous ne chargerons point tranquillement nos proviſions ſur un âne.

Ce ſeroit dommage de priver le lecteur d'une aſſez plaiſante note qu'a faite M. l'abbé Gédoyn à propos des écriteaux plaqués auprès de chaque figure : on verra du moins que ſi le tableau de Polygnote a été mal décrit, le traducteur de la deſcription renchérit de ſon mieux ſur ſon original.

» Cet endroit nous apprend que dans ce tableau » où il y avoit plus de 80 figures, chaque figure » principale étoit marquée par une inſcription : » c'étoit l'uſage des peintres de l'ancien temps (*de* » *celui de l'ignorance de l'art*), & je ne puis croire » que leurs tableaux en fuſſent défigurés, puiſqu'ils » ont fait l'admiration des Grecs & des Romains, » dont le goût pour la peinture valoit bien le nôtre. » Un uſage contraire a prévalu, & fait ſouvent d'une » belle tapiſſerie ou d'un beau tableau une énigme » pour les regardants. Ces inſcriptions donnoient

» d'abord l'intelligence du ſujet, & mettoient le » ſpectateur à portée de juger ſi chaque partie de » ſujet étoit bien exécutée ».

Quiconque ſait en gros l'hiſtoire grecque trouvera peu vraiſemblable qu'à Delphes, dans la 84.e olympiade, la priſe de Troie fut une énigme pour les regardants. On croiroit voir M. Gédoyn, ſe promenant dans les rues de Paris un jour de Fête-Dieu, lire avec ſatisfaction le petit rouleau qui ſort de la bouche des perſonnages dans les *tapiſſeries* gothiques, & donner à ces tapiſſeries la préférence ſur celles qui n'ont pas l'écriteau. Il faut pourtant convenir que, dans un ſiecle où les arts ont fait tant de progrès, il eſt triſte d'entendre encore d'auſſi pauvres raiſonnements. Qui croiroit qu'un homme d'eſprit a pu dire qu'une inſcription à côté d'une figure mettroit à portée de juger ſi cette figure eſt *bien exécutée ?* Un autre auroit dit au moins, *bien penſée.* La populace dit ſans doute beaucoup d'impertinences, quand elle eſt devant un tableau où elle ne voit ni le nom des perſonnages, ni l'annonce du ſujet, deux choſes qu'il ne faut pas confondre. Mais comme un tableau n'eſt pas fait pour la populace excluſivement, les ſpectateurs inſtruits inſtruiſent ceux qui ne le ſont pas, ſur-tout quand ce tableau reſte public; & l'on doit laiſſer à l'enfance de l'art la petite inſcription, parcequ'alors n'ayant pas d'idée de l'effet général, on n'apperçoit pas que

l'inſcription puiſſe détruire un accord qu'on ne connoît point. Ainſi quand la peinture ne parloit pas encore, elle avoit beſoin de ce mauſſade interprete. Cependant, voyez le peuple ignorant écouter une tragédie où les perſonnages ſont nommés, & dites s'il ſait bien ce qu'il voit & ce qu'il entend. La connoiſſance des noms a-t-elle jamais appris à bien juger d'un drame & d'un tableau ?

Je ſuppoſe que chaque lecteur connoît Pauſanias, au moins par une traduction ; ainſi je ne craindrai point d'aſſurer que ſi un peintre moderne eût compoſé le même, ou les mêmes ſujets, à la maniere de Polygnote, on lui diroit : Troie priſe & pas une maiſon brûlée ou renverſée, eſt une ſottiſe. Point de ſoldats dans une ville où des généraux tuent encore, eſt une ſottiſe. Après un carnage effroyable, dix ou douze corps morts de compte fait, eſt une ſottiſe. Laomédon parmi ceux qu'on vient de tuer cinquante ans après ſa mort, eſt une ſottiſe ; & c'en eſt une autre d'avoir placé dans le tableau ce perſonnage, s'il n'étoit pas le pere de Priam, parceque la reſſemblance de nom doit néceſſairement tromper le ſpectateur. Epéus *nud*, qui renverſe de fond en comble les murs de Troie, eſt un compoſé de deux ou trois ſottiſes, attendu qu'Epéus, fils de Panopée, roi de la Phocide, & roi lui-même après ſon pere, avoit comme les autres de quoi ſe vêtir ; qu'ainſi c'eſt une faute groſſiere de n'avoir repréſenté que lui

ainſi nud, & de l'avoir placé tout auprès de ces dames qui attendent que le vaiſſeau ſoit prêt. D'ailleurs, de ce qu'Epéus inventa une machine pour enfoncer les murailles d'une ville, & que cette machine a été nommée le *cheval de bois*, il ne s'enſuit pas que cet inventeur ſoit tout nud pour abattre les murs de Troie (*a*). Des perſonnages dont les noms ſont *inventés*, tandis que le ſujet en fournit en abondance, eſt une ſottiſe. Des gens qui ſe tiennent tranquillement auprès de ceux qu'on maſſacre, des femmes aſſiſes à deux toiſes de gros murs qu'on démolit, eſt au moins une ſottiſe. Trois ou quatre toiſes d'eſpace au camp des Grecs, depuis la ville juſqu'à la mer, eſt une ſottiſe. Repréſenter Troie aſſez proche du vaiſſeau, pour que tous les perſonnages, tant de la ville que du navire, ſoient également apperçus, eſt une ſottiſe. Le nom & l'action de chaque perſonnage écrits ſur lui ou à côté, eſt une ſottiſe. Neſtor

(*a*) Pline, liv. 7, ch. 56, dit que cette machine étoit le *belier*. On avoit ſans doute figuré une tête de cheval à la poutre qui battit les murs de Troie. Pauſanias, liv. 1, ch. 23, dit qu'il a vu dans la citadelle d'Athenes un cheval de bronze, fait ſelon l'opinion reçue, & des flancs duquel des guerriers étoient prêts à ſortir. Je n'ai pas trouvé qu'il diſe ailleurs qu'on eût conſervé en Grece la longue poutre inventée par Epéus, & que lui Pauſanias ait vu cette poutre. Il pourroit donc bien y avoir une mépriſe dans l'article *Enchantement*, page 189, *Queſtions ſur l'Encyclopédie*.

dans la ville & Neſtor ſur le rivage, eſt une ſottiſe. Un ſeul vaiſſeau, quand il s'agit d'une flotte de 1000 ou 1200 vaiſſeaux, eſt une ſottiſe. Enfin, des gens qui chargent tranquillement & mal-à-propos des proviſions ſur un âne, quoique ce ſoit une bonne précaution, n'en eſt pas moins une ſottiſe en peinture. Voilà ce qu'on diroit à un peintre moderne; & je ne vois pas trop ce qu'il auroit de bon à répondre, ſinon une meilleure compoſition, ſans laquelle on ne pourroit le *regarder comme hiſtorien.*

Ainſi qu'au poëte, il eſt permis au peintre & au ſculpteur de ſuppoſer, de créer, de choiſir des incidents ſur leſquels l'hiſtoire ne prononce pas. Aller au-delà, c'eſt ouvrir la porte au caprice, à la licence, à l'invraiſemblance, aux contradictions, aux abſurdités. Bien entendu auſſi qu'autant de fois que l'artiſte abandonne le thême hiſtorique, c'eſt autant de beautés & d'intérêt qu'il s'engage à mettre dans ſon ouvrage. Mais point d'entorſe à l'hiſtoire, & ſur-tout au bon ſens, s'il vous plaît; & quand ce ne ſeroit que pour notre honneur, ne préconiſons jamais des ſottiſes.

Malheureuſement Pauſanias a détaillé le trône d'Amyclée, celui du Jupiter Olympien (je ne parle pas de la ſtatue ſublime, car *c'eſt Jupiter, & non pas ſon marche-pied, qu'il faut admirer*), & les tableaux de Polygnote, compoſitions dont l'idéal prête furieuſement à la cenſure, malgré les efforts de leurs

apologiſtes pour en interpréter favorablement les défauts. Qui nous aſſurera que ces ouvrages loués légèrement tout haut, d'après tant d'oui-dire, mais dont le foible aura été ſenti par quelques eſprits attentifs qui ſeulement en auront trop étendu les conſéquences, n'aient pas ſervi de fondement tacite à l'opinion répandue, que notre affaire eſt ſeulement de ſavoir tenir le porte-crayon, le pinceau, l'ébauchoir & le ciſeau? La voilà peut-être, cette ſource de tant de préjugés dépoſés dans des écrits ignoramment éloquents, & dont ceux d'entre nous qui n'oſent ni réfléchir ni parler, ſont encore les victimes, eux & leurs ouvrages. La puſillanimité détruit la hardieſſe de penſer, & accoutume aux idées médiocres; & la conſéquence néceſſaire de cet état eſt de ſe taire par honte, par crainte & par foibleſſe.

Si l'idéal du grouppe de Laocoon manque de juſteſſe; ſi dans cet *ouvrage préférable*, dit Pline, *à tout ce qui a été fait en peinture & en ſculpture*, les convenances du ſujet ne ſont pas obſervées; ſi le fameux Moïſe de Michel-Ange peche auſſi de ce côté, à combien plus forte raiſon nos artiſtes ſeront-ils accuſés de ne ſavoir pas penſer! Oui; mais voyez l'Apollon & tant d'autres beaux ouvrages d'artiſtes qui ſans doute ont penſé; voyez ceux de Puget, ceux du Pouſſin, &c. vous trouverez que des peintres, que des ſculpteurs, peuvent joindre au génie la

juſteſſe dans les penſées : ces dons de la nature ſont quelquefois étouffés par la tyrannie dogmatique ; il faut avoir le courage d'en ſecouer le joug.

M. le duc d'Antin, ſurintendant des bâtiments du roi, *ordonnoit* un jour à Bouchardon d'ôter un muſcle qu'il trouvoit de trop dans un modele de ce ſavant artiſte (le duc d'Antin étoit fort gras) ; Bouchardon lui répondit ſenſément : » Mais, monſeigneur, ſi je l'ôte, il faudra que j'aie la peine de le » remettre, car ce muſcle eſt néceſſaire à l'action » de cette figure ; il eſt dans la nature, & je l'ai étudiée » : réponſe qu'aucun artiſte habile n'a jamais eu occaſion de faire à M. le marquis de Marigny (*a*).

(*a*) Quand je travaillois au grand modele de la ſtatue de Pétersbourg, M. de Betzky vint un jour dans mon attelier pour me dire : » Ne penſez qu'à exécuter votre modele, & moi je » m'occuperai à faire l'armature pour ſoutenir le cheval ſur » les pieds de derriere ». Cette propoſition me parut ſi ſingulière, que je répondis : » Monſieur eſt donc forgeron ; car c'eſt » un habile forgeron qu'il me faut à préſent, puiſque l'armature fut conçue avec le ſujet, quand je reçus à Paris les ordres de Sa Majeſté Impériale, & que vous le ſavez bien ». Nous avions dans l'attelier, & ſous les yeux, un petit modele en fer de cette armature : je l'y avois placé pour tranquilliſer ceux qui paroiſſoient craindre que le bronze ne ſe ſoutînt pas. M. de Betzky fut mécontent de ma réponſe, à laquelle j'ajoutai : » Aſſurez-vous, monſieur, que votre propoſition ne peut être » écoutée que par des artiſtes aſſez bas pour s'y ſoumettre ; » que chacun doit faire ſon métier ; qu'il ne faut ravir à per-

Quel artiſte n'a pas été plus ou moins la victime de vexations qui enfin l'ont rebuté, qui lui ont fait abandonner ou gâter un ouvrage? Il faut manquer de pain, d'honneur ou de talent, pour ſe ſoumettre deux fois à ces tyrans du génie. L'artiſte, direz-vous, n'aura pas bien entendu ce que l'amateur lui preſcrivoit. Dites plutôt que, ſi un mal-adroit touche un inſtrument, il n'en tirera que des ſons faux, & que ſouvent il le déſaccordera. Mais vous ne ferez pas tel tableau, telle ſtatue. Eh! vous en ferez d'autres.

Et ma réputation, direz-vous, que deviendra-t elle? Les protecteurs & leurs ſatellites la détruiront. — Ces gens-là, quelques ſingeries qu'ils aient employées, n'ont jamais ſu faire ni détruire de réputation en aucun genre, à qui mérita d'en avoir une. — Mais le

» ſonne ce qui lui appartient; & qu'à Paris, M. le directeur » général ne vient pas dans nos atteliers s'expoſer à nous dire, » *Je vous ferai ceci, je vous ferai cela*, parcequ'il ſait bien » que c'eſt notre affaire & non la ſienne ». M. de Betzky fit encore plus mécontent, & ſortit auſſitôt ſans répliquer. M. le comte Carburi étoit préſent.

Je rapporte ce petit incident, parcequ'on écrivit à Paris que j'avois inſulté M. de Betzky, & que quelques perſonnes y prirent l'*inſulté* pour l'*inſultant*. Le fait avoit été ſi bien défiguré, qu'il ne venoit pas à l'eſprit qu'on avoit ſuppoſé l'artiſte aſſez imbécille pour projetter un bronze coloſſal, ſans penſer aux moyens de l'aſſurer dans la ſituation qu'il lui donnoit; & que, la petite armature n'eût-elle pas été déja faite, on inſultoit un homme qui ne s'étoit pas mis dans le cas de l'être.

découragement, le dégoût, peut-être l'entier abandon du travail! — Hé bien, courez donc attendre les gens aux barrieres. Levez-vous matin pour aller ſaluer profondément des valets. Introduit chez leur maître, montrez-lui en tremblant des productions qu'il regardera peut-être d'un œil de dédain. S'il vous loue, ſoyez comblé de ſon éloge imbécille, applaudiſſez à ſa critique ridicule; car vous attendez qu'il parle au miniſtre, ou qu'il vous y préſente. Suppoſons que vous obteniez cette faveur, & qu'elle vous ſoit avantageuſe, votre ame ſera dégradée; & ſi vous ne devenez pas un artiſte médiocre, vous ſerez à coup ſûr un homme rampant.

Paſſons à une autre production de Polygnote, puiſque M. le comte de Caylus en parle auſſi: le tableau repréſentoit la deſcente d'Ulyſſe aux enfers.

On ſait qu'Ulyſſe, arrivé chez les Cimmériens, fit une foſſe, y répandit les effuſions, égorgea les victimes du ſacrifice, évoqua les ombres, & particuliérement celle de Tirésias; qu'elles arrivérent en foule du fond de l'Erebe, mais qu'Ulyſſe *ne deſcendit pas* dans la demeure de Pluton: c'eſt en abrégé l'hiſtoire de cette fable poétique. Nous allons voir juſqu'à quel point le tableau s'y rapporte, & s'il prouve mieux que l'autre, que ſon auteur doit être regardé *comme hiſtorien.*

Feu M. le Lorrain, peintre à talent, a gravé ce tableau ainſi que le précédent; il a mis de l'eſprit

dans la touche, du goût dans les figures, & de l'intelligence dans la compoſition; c'eſt-à-dire, autant qu'on en peut mettre quand on n'eſt pas libre. Forcé de ſuivre le texte traduit de Pauſanias, il n'a pu ſe garantir de pluſieurs fautes qu'il n'eût point faites aſſurément s'il eût compoſé ſous une dictée plus raiſonnable. L'objet de cette opération étoit de faire trouver les deux compoſitions de Polygnote le moins mal poſſible.

Feu M. le comte de Caylus ne laiſſoit guere à un artiſte qu'il conduiſoit & qu'il aimoit, la dangereuſe liberté de s'égarer dans les ſentiers ardus & périlleux du génie. Nous pouvons donc regarder comme de lui les ſujets qui ſe trouvent dans le 27e tome de l'hiſtoire de l'académie: nous étant arrêtés fort long-temps au premier, nous paſſerons rapidement ſur celui-ci.

J'en regarde la compoſition, & je demande: Sont-ce les champs élyſées? Je n'en ſais rien; puiſque j'y vois des coupables qui ſouffrent les peines des damnés. Eſt-ce donc l'affreux Tartare? Je n'en ſais rien, puiſque j'y vois les ames heureuſes qui goûtent les douceurs de l'autre vie. Quel qu'il ſoit, c'eſt le ſéjour des ombres: chacune y fait ſon office; les Danaïdes, Tantale, Siſyphe, &c. C'eſt l'enfer en un mot; l'Achéron & la barque du ténébreux nocher n'en laiſſent aucun doute. Et tout au beau milieu des enfers on voit une petite foſſe creuſée pour faire

ſortir du ténébreux ſéjour les ombres que le prudent Ulyſſe évoque de toutes ſes forces, quoiqu'il y ait quatre-vingt de ces gens-là de côté & d'autre autour de lui dans le tableau. Il eſt vrai que cette compagnie n'a point du tout l'air de penſer à Ulyſſe, qui de ſon côté le lui rend bien. Y a-t-il un autre enfer *au-deſſous* de celui où ſe fait l'évocation? ou bien l'artiſte a-t-il eu raiſon d'y placer Ulyſſe, puiſqu'il étoit de foi qu'il n'y deſcendit pas?

Le beau ſujet pour une tête poétique! Quels effets! quels reſſorts! quelle magie de couleurs, de lumiere & d'ombre! quelles machines un Rubens eût fait jouer! C'eſt lui qui eût évoqué les ombres & tous leurs preſtiges; il nous eût menés aux enfers (*a*).

(*a*) C'eſt en Flandre, à Anvers ſur-tout, qu'il faut voir ce peintre dans les compoſitions à grands reſſorts. Je ne parle pas de ſes différents ouvrages que j'ai vus; je me borne à dire ici que ſa fameuſe deſcente de croix eſt un des plus effrayants tableaux que je connoiſſe, & peut-être celui qui, en me préſentant ce que l'art a de plus expreſſif, m'a le plus fait horreur. L'idée d'un corps divin n'avoit pas pénétré l'artiſte: ſon Chriſt mort eſt un vil ſupplicié qu'on détache du gibet; ſi on ne voyoit pas la croix, on penſeroit que c'eſt même de la roue. Chaque fois que je verrois ce tableau, je croirois être à la Greve, quand on en ôte un malfaiteur après l'exécution.

Eſt-ce ou n'eſt-ce pas l'éloge de Rubens que je fais? Je n'en ſais rien: je peins l'effet que ſon tableau fit ſur moi, quand je le vis à Anvers; & ſi, en ne le voyant plus, les traces en ſont en quelque ſorte affoiblies, elles ont cependant aſſez de force

Quand on a vu notre décoration de Caſtor & Pollux, quand on a vu celle d'Enée aux enfers par Servandoni, on vient bâiller à la deſcription glacée du froid tableau de Polygnote.

Je ne m'y arrête plus que pour dire un mot de l'ombre de Phedre, qui eſt là ſuſpendue à une chaîne qu'elle tient des deux mains. *Cette diſpoſition préſente avec moins d'horreur ſa funeſte mort*, dit l'auteur du mémoire. *Un tel ménagement*, ajoute M. de Caylus, *me ſurprend de la part d'un artiſte ſi ancien. L'enfance de l'art n'a pas ordinairement le ſentiment ſi délicat.* Polygnote étoit contemporain de Sophocle;

---

encore pour me faire à-peu-près la même impreſſion. Reconnoiſſons dans d'autres grands artiſtes, ſoit grecs, ſoit modernes, la ſublimité ſimple; mais nous ne pouvons nous ſouſtraire à l'empire que l'art du peintre belge exerce ſur notre ame.

J'honore un écrivain dont l'ouvrage, en cinq volumes, a été imprimé à la Haye. Que ſon ſujet l'ait plus ou moins engagé à parler de la peinture, c'eſt ce qu'il ne nous importe pas ici de ſavoir. Mais c'eſt particulièrement à Rubens à répondre à la petite phraſe que voici: » La nature n'a pas beſoin de » grandes *maſſes* de lumiere & d'ombre pour produire des » beautés pittoreſques; & ſi le peintre les trouve néceſſaires, » c'eſt comme une aide à la foibleſſe de ſon art ». (Tome 3, page 452.) Alexandre étoit plus excuſable dans l'attelier d'Apelles: c'étoit chez ſon peintre, & les tableaux devoient être à lui. Encore lui diſoit-on: *Votre Majeſté fait rire mes petits broyeurs de couleurs* . . . . . Mais c'eſt à Rubens à répondre.

le ſiecle de Sophocle n'étoit pas celui de l'enfance du *ſentiment*, du goût, du raiſonnement, des bienſéances. Mais nous allons voir qu'un peintre n'avoit pas beſoin de recourir à tant de cauſes pour repréſenter Phedre ſuſpendue ; & M. de Caylus oublioit que ce qu'il donne pour un *ménagement* de la part du peintre, étoit un uſage des anciens. Ils avoient imaginé *l'oſcillation* pour repréſenter les ſuicides, parcequ'ils croyoient que l'ame de ces gens-là n'étoit jamais en repos dans les enfers : *Aliæ panduntur inanes ſuſpenſæ ad ventos.* Ainſi Polygnote, *délicat* ou non, a peint une *oſcillation* ; ce qui n'indique pas le genre de mort. Phedre ſe pendit : ſi elle ſe fût empoiſonnée, noyée, ou poignardée, l'artiſte eût repréſenté ſon ombre également ſuſpendue & oſcillante ; ce qui ne ſuppoſeroit ni un *ſentiment ſi délicat*, ni aucun *ménagement* de ſa part. La religion des Grecs, ou leurs loix, refuſoient la ſépulture aux ſuicides. On avoit la ſuperſtition de les repréſenter par de petites figures ſuſpendues à des cordes, & de les balancer en l'air. On croyoit qu'après cette cérémonie l'ame paſſoit le Styx, & les funérailles étoient cenſées faites. Il y a donc plus lieu d'être ſurpris des fautes de jugement que des *ménagements* qui ſont dans le tableau de Polygnote.

Voilà ce qu'il m'a paru néceſſaire d'obſerver & de dire, parceque, d'un côté, je n'ai encore vu perſonne qui osât blâmer ce que je viens de reprendre, & que,

d'un autre, je l'ai entendu louer juſqu'au délire par des hommes qui, du même pas, vont prêchant ces travers aux artiſtes & à d'autres. Je ne finirai pas cependant ſans rapporter le commencement du mémoire dont on a vu quelques traits : l'art & les artiſtes y ſont trop intéreſſés pour le paſſer ſous ſilence. Je rapporte ſans rien décider.

» M. le comte de Caylus, qui joint au goût des » lettres une étude profonde des arts, ne permet » de parler de peinture qu'à ceux qui en ont étudié » les principes. Pour traiter un ſujet il ne ſuffit pas » de ſavoir écrire ; il faut connoître à fond ſa ma- » tiere : l'ignorance ſe trahit au milieu des graces » du ſtyle.

» Comme la peinture eſt faite pour les yeux, il » ſemble qu'il ne faille que des yeux pour en déci- » der ſouverainement. La poéſie, dont le caractere » eſt naturellement dominant, fiere de ce droit d'aî- » neſſe qu'elle s'attribue, peut-être à juſte titre, » ſur tous les arts, prétend les juger ſans les en- » tendre : elle ne daigne plus s'inſtruire, & ne re- » tient que le droit d'en parler. Les premiers poëtes » avoient mérité leur réputation, autant par l'éten- » due de leurs connoiſſances, que par le brillant » de leur imagination. Les modernes, ſatisfaits des » dons de la nature, ne prennent aucun ſoin de » nourrir leurs talents par le ſavoir & par la ré- » flexion ; ils regardent la peinture comme une de

» leurs dépendances ; ils s'élevent fort au-deſſus des » artiſtes, & s'arrogent ſur l'art le même droit que » ſur ceux qui le pratiquent. De là naiſſent ces com- » paraiſons, ces alluſions, ces deſcriptions expo- » ſées en termes magnifiques, mais contredites par » les lumieres & le bon ſens des artiſtes ».

On voit bien que je copie ce paſſage, afin de le mettre ſous les yeux des artiſtes qui n'auroient pas actuellement les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres, & pour leur faire connoître à fond la marche adroite, mais pas fort droite, de ceux qui font les petits dragons dès qu'ils voient l'écrit d'un particulier, & qui obſervent un profond ſilence ſur une opinion dépoſée & conſacrée dans les *Mémoires* de l'académie, quoiqu'il y ait à travers cette opinion des coups d'eſcourgée appliqués ſur eux à bras raccourcis. Ces meſſieurs ne ſeront jamais artiſtes ; ils n'ont donc preſque rien à ménager de ce côté-là. Mais comme ils n'ont pas autant d'indifférence pour l'académie des belles-lettres, ils ſe gardent bien de s'y frotter.

Mais je n'ai pas vu les ouvrages de Polygnote ; comment puis-je les connoître & en juger ? Sans m'amuſer à répondre encore à cette queſtion ſi ſouvent répétée, & dont la foibleſſe a été ſi aiſément démontrée, voici ce que j'ai à dire à ceux qui ne ſe laſſent point de la reproduire : Soyez contents ; je vous préſente un homme qui a pu voir ces ouvrages,

& qui va vous dire nettement & en peu de mots ce qu'on en doit penſer. S'il ne les a pas vus, il fonde au moins ſon jugement ſur la réputation univerſelle qu'avoit de ſon temps, & chez les vrais connoiſſeurs, le mérite de Polygnote; ce qui donne une grande force à ſon argument.

» On dit que les premiers peintres célebres, dont » les ouvrages ne ſont pas ſeulement recommanda- » bles pour leur ancienneté, ſont Polygnote & » Aglaophon, dont la couleur foible a encore des » partiſans. Quoique les productions de ces artiſtes » ne fuſſent que groſſieres, & comme les indices » prochains d'un art futur, ces gens-là les préferent » aux grands maîtres qui ont paru depuis; mais c'eſt » ſeulement pour briguer, ſelon moi, le titre de » connoiſſeurs » (*a*).

Si on croyoit qu'il ne s'agit dans ce paſſage que de la préférence de quelques amateurs pour le coloris ſévere de cet ancien maître ſur celui des maîtres plus modernes, je crois qu'on ſe tromperoit. La propoſition de Quintilien eſt plus univerſelle, & la queſ-

(*a*) Primi, quorum quidem opera non vetuſtatis modò gratiâ viſenda ſint, clari pictores fuiſſe dicuntur Polygnotus atque Aglaophon, quorum ſimplex color tam ſuî ſtudioſos adhuc habet, ut illa propè rudia, ac velut futuræ mox artis primordia, maximis qui poſt eos exſtiterunt auctoribus præferantur, proprio quodam intelligendi (ut mea fert opinio) ambitu. *Quint. lib.* 12, *cap.* 10.

tion

tion du coloris n'y eſt que particuliere. Quintilien fait la généalogie de l'art en commençant par Polygnote; &, par gradation, il va juſqu'aux plus grands artiſtes. S'il a marqué en quoi celui-ci & celui-là péchoient ou excelloient, c'eſt qu'il vouloit indiquer par quels moyens l'art s'eſt perfectionné, & que cette comparaiſon lui ſervoit à démontrer, de la même maniere, les progrès de l'éloquence.

» Juſqu'à Polygnote, dit M. de Jaucourt, les » peintres ne s'étoient ſervis que d'une ſeule cou- » leur; ce qui faiſoit donner à leurs ouvrages le » nom peu avantageux de μονοχρώματον ou μονοχρώον, » que Quintilien nous rend par les mots de *ſimplex* » *color*. Polygnote employa quatre couleurs..... » Pline nous apprend que Polygnote & Mycon fu- » rent les premiers qui firent uſage de l'ochre jaune». (Encycl. tome 12, page 263.)

On pourroit ajouter, d'après Pauſanias, que Polygnote employoit auſſi le pourpre, puiſque dans le tableau du ſac de Troie il fit Hélénus vêtu de pourpre. Ainſi Quintilien auroit contre lui l'autorité de Pline, celle de Pauſanias & celle de M. de Jaucourt: car c'eſt aux ouvrages mêmes de Polygnote que cet orateur donne le nom peu avantageux de *ſimplex color*. Si pourtant, par ces deux mots, Quintilien entendoit un *coloris foible* ou peu varié, il n'auroit plus contre lui que l'autorité de M. de Jaucourt, laquelle peut-être ne ſeroit pas ſuffiſante.

Quoi qu'il en ſoit des quatre couleurs, ſi, comme le dit Pline, depuis Polygnote juſqu'à Apelles incluſivement, on n'en employa pas davantage, on étoit donc bien peu avancé dans le coloris. Il en réſulteroit auſſi que nous répétons bien légèrement les éloges que les anciens en ont faits, ſans qu'ils ſe doutaſſent que le vrai coloris paroîtroit un jour dans quelques parties de l'Italie & dans les Pays-Bas.

Il eſt à croire que M. Mengs n'avoit pas lu Pauſanias; car il paroît ignorer que Polygnote fit au moins deux compoſitions qui contenoient beaucoup d'objets. Je ſuis loin de faire un crime à l'artiſte moderne de ſon plus ou moins de lecture: il étoit peintre, & peignoit bien. Mais puiſqu'il écrivoit auſſi, il ne devoit pas dire: » Les tableaux les plus célè-
» bres de Polygnote étoient compoſés d'un très petit
» nombre de figures, & ſes compoſitions ne conte-
» noient pas beaucoup d'objets ». *Voyez* Trad. des œuvres de M. le ch. Ant. Raph. Mengs, page 210, Amſterdam, 1781.

QUELQUES IDÉES

SUR

LE BEAU DANS L'ART,

OCCASIONNÉES

PAR UN PASSAGE DE PLINE.

PLINE, comme on ſait, dit que pour faire aux Agrigentins un tableau qu'ils devoient conſacrer dans un temple, Zeuxis examina leurs filles nues, & qu'il en choiſit cinq pour peindre d'après elles ce que chacune avoit de plus beau. Ce trait doit naturellement ſuggérer quelques idées à l'artiſte; auſſi n'ai-je pas manqué, bonnes ou mauvaiſes, de jetter ſur mon papier celles qui me ſont venues. Mais ce que deux ou trois lignes m'ont fait dire s'étant trop accru pour une note, j'ai dû en enlever ce qui ne ſe rapporte pas abſolument à Pline, & lui donner place avec d'autres articles que j'ai cru devoir conſerver.

Bacon dit quelque part (*a*): » L'idée du peintre » qui, pour repréſenter Vénus, déroba ſes traits à

(*a*) Voyez *Analyſe de la philoſophie du chancelier Bacon*; tome 1, chap. 41.

» pluſieurs modeles, ne devoit faire qu'une beauté » de fantaiſie fort imparfaite, parcequ'elle n'imi- » toit pas le déſordre gracieux & l'imperfection mê- » me de la nature ». Cependant le même Bacon, en parlant des langues, dit, chap. 10: » Semblable à la » Vénus d'Apelles, compoſée de pluſieurs modeles » de beauté, elle caractériſeroit mieux les paſſions, » peindroit tous les objets, auroit tout à-la-fois plus » d'énergie & d'harmonie, & ſeroit, par excellence, » le langage de la nature ». Sans connoître l'art, on y prend des comparaiſons; & comme on n'a pas d'idées nettes, de principes fixes, on tombe, quelque génie que l'on ait, dans les contradictions. Bayle, article *Zeuxis*, dit: » Au fond, il n'avoit beſoin que » de ſon imagination pour faire une beauté ache- » vée; car il eſt certain que nos idées vont plus loin » que la nature ».

C'eſt ſur l'autorité de Cicéron que Bayle ſe fonde ici; mais une erreur appuyée ſur un texte mal entendu, n'en eſt que plus fragile. Après avoir établi que le beau en tout genre eſt fort au-deſſous de la beauté primitive & originale, qui ne peut tomber ſous aucun ſens, & qui n'eſt viſible qu'aux yeux de l'eſprit, l'orateur ajoute en parlant de Phidias: » Certainement il n'avoit pas un modele ſemblable » qu'il copiât exactement, lorſqu'il faiſoit ſon Ju- » piter ou ſa Minerve: mais il avoit dans l'eſprit un » certain modele d'un beau exquis, qu'il conſidé-

» roit, ſur lequel il tenoit les yeux attachés, & » qui dirigeoit ſon art & ſa main » (*a*).

Veut-on que, ſelon la traduction de M. l'abbé Colin, Cicéron ait dit que *Phidias n'avoit pas devant les yeux un modele matériel?* Ce ſeroit lui faire dire que l'artiſte ne travailloit que de pratique, qu'il ne faiſoit point ſes études d'après le naturel, & qu'il étoit par conſéquent un ſtatuaire maniéré : mais je crois que Bayle eſt ſeul repréhenſible, & que, pour cette fois, Cicéron a parlé de l'art comme on en parloit à Rome; attendu que là, comme ici, ce devoit être un lieu commun, & que chaque amateur diſoit que, pour repréſenter un héros, un dieu, l'artiſte doit agrandir, anoblir l'individu qui lui ſert de modele.

Cicéron ne dit pas excluſivement, » Il n'avoit beſoin que de ſon imagination » : mais, ſi je ne me trompe, voici le ſens de ſes paroles : » Phidias ne » s'en tenoit pas au modele d'après lequel il étu» dioit, & ne croyoit pas qu'il lui ſuffît pour don» ner à ſon ouvrage la reſſemblance d'une divinité, » mais, &c. » ; ce qui eſt fort différent, puiſque

(*a*) Nec verò ille artifex, cùm fecerat Jovis formam aut Minervæ, contemplabatur aliquem è quo ſimilitudinem duceret : ſed ipſius in mente inſidebat ſpecies pulchritudinis eximiæ quædam, quam intuens, in eaque defixus, ad illius ſimilitudinem artem & manum dirigebat. (*Orator.* n°. 2.)

l'un exclut le *modele matériel*, & que l'autre le ſuppoſe.

Ainſi voilà comment Bacon, génie du premier ordre, & Bayle, littérateur de la plus vaſte érudition & d'un eſprit étonnant, raiſonnent quand ils parlent un peu trop de la pratique & des moyens d'un art qu'ils ne connoiſſoient pas : exemple qui devroit réfréner les déciſions de tant de gens de mérite, qui parlent auſſi mal de la peinture & de la ſculpture avec infiniment moins d'eſprit, de ſavoir & de génie, que ces deux hommes illuſtres. Ce qui produit tant d'équivoques & de mépriſes dans nos jugements, c'eſt que nous adaptons les objets à nos idées, au lieu de former nos idées ſur les objets mêmes. La premiere méthode eſt prompte & convient à notre impatience; l'autre eſt lente & trop laborieuſe pour notre pareſſe.

Après Cicéron, Séneque le rhéteur produiſit, à ſa maniere, la même idée : Philoſtrate lui donne encore une autre forme. Voici ce qu'il dit en parlant de la ſtatue de Jupiter & de celle de Minerve : » C'eſt l'imagination qui a fait cela ; & l'imagination eſt un bien plus grand maître que l'imitation : » celle-ci copie ce qu'elle voit, & l'autre repréſente » au naturel même ce qu'elle n'a jamais vu. La ſurpriſe & la terreur ſont ſouvent la cauſe que l'imitation manque ſon but ; & il n'y a rien qui le faſſe manquer à l'imagination, qui, ſans ſe trou-

» bler, conſidere ce qu'elle s'eſt repréſenté. Il faut » que celui qui ſe figure l'image de Jupiter, le voie » avec l'enthouſiaſme de Phidias, comme ſi ce dieu » étoit préſent, accompagné du ciel, des heures » & des aſtres ». (*Vie d'Apollonius de Tyane, l.* 4.)

J'ignore comment la ſurpriſe & la terreur ſont cauſe que l'imitation manque ſon but: j'aurois cru que c'étoit la froideur. De plus, Philoſtrate ne diſtingue pas la penſée d'un ouvrage d'avec ſon exécution: il ne paroît pas ſe douter que l'artiſte copie le naturel qu'il a ſu choiſir, ſans préjudicier à l'idée qu'il a de ſon ſujet. L'Apollon eſt fait d'après le naturel, & le ſtatuaire n'en a pas moins ſenti la divinité du dieu: je crois qu'en ſe figurant l'image d'Apollon, il le voyoit avec l'enthouſiaſme de Phidias.

Comment Bayle ne s'eſt-il pas ſouvenu que l'imagination ne fait autre choſe que modifier des idées & des formes ſur le modele de celles que nous avons reçues des objets; que c'eſt ainſi que ſe produit le beau qu'on appelle *idéal*, & que je crois être le beau compoſé ou de *réunion*; parceque, les parties qui le conſtituent étant éparſes dans les différents objets de la nature, l'enſemble que notre imagination en compoſe n'eſt que leur aſſemblage & leur réſultat? Ainſi le peintre & le ſculpteur, quelque imagination qu'ils aient, ne peuvent qu'imiter la nature. *Il eſt* donc *certain que nos idées*, produiſiſſent-

elles des monſtres, ne *vont* pas *plus loin que la nature*. Cette obſervation, qui ſert de réponſe à Bayle, en ſert auſſi à l'idée fauſſe de Bacon. Sa mépriſe a peut-être ſéduit M. Burke, & peut avoir été la baſe de quelques endroits de ſes *Recherches philoſophiques ſur l'origine des idées que nous avons du beau & du ſublime :* très bon ouvrage à pluſieurs égards. Mais ces habiles modernes avoient, comme on l'a vu, des exemples dangereux chez les anciens.

Un fort habile peintre, qui n'eſt pas françois, ne paroît pas non plus être de cet avis. Je voudrois pouvoir adopter ſa définition du *ſtyle ſublime* dans l'art; mais du moins je crois devoir la rapporter: » L'artifice de ce ſtyle conſiſte, *dit-il*, à ſavoir for» mer une unité, en joignant dans un même objet » les idées du poſſible & de l'impoſſible » (*a*). Il applique cette définition au Jupiter & à la Minerve de Phidias, ainſi qu'à l'Apollon du Belvedere. Pour le Jupiter & la Minerve, je ne les ai pas vus; mais je n'ai rien apperçu d'impoſſible dans l'Apollon, qui me paroît au contraire la *réunion* des parties conſtituantes, analogues & naturelles, auſſi convenable-

(*a*) El artificio de eſte ſtilo conſiſte en ſaber formar una unitad de ideas de lo poſible e impoſible junto en un miſmo objecto. (*Carta de D. Antonio Rafael Mengs. Madrid*, 1776.) Cet ouvrage, de 74 pages, termine le ſixieme tome d'un *Voyage d'Eſpagne*, écrit en eſpagnol.

ment choiſies, que ſupérieurement rendues par l'artiſte.

Ce n'eſt pas, comme l'obſerve M. Burke, dans les productions des arts ſeulement que nous devons chercher les regles & l'étendue de l'art; c'eſt le *nullam artem in ſe verſari* de Cicéron; c'eſt ce beau exquis dont Phidias avoit l'idée, & ſur lequel il tenoit les yeux attachés, lorſqu'il faiſoit ſon *Jupiter* & ſa *Minerve;* c'eſt la penſée de Platon, quand il dit qu'un peintre qui voudroit repréſenter la beauté ſeulement d'après la plus belle femme qu'il connût, n'auroit produit cependant que la copie d'une image, d'une partie de la beauté, & non pas une imitation de la vraie beauté; c'eſt la penſée d'Ariſtote, quand il dit que les bons peintres, en donnant aux objets leurs véritables formes, les font cependant plus beaux, parcequ'ils forment plutôt leurs caracteres d'après le beau de la nature univerſelle, que d'après un ſeul individu. Il eſt étonnant que Bacon, ce génie ſi ſingulier, n'ait rien apperçu de tout cela: il eſt plus étonnant encore qu'il ait eu une opinion contraire, & auſſi diamétralement oppoſée au but de l'art: il ne l'eſt pas autant qu'il ait trouvé des approbateurs.

Mais prenons garde que, voulant donner de l'extenſion à nos recherches, nous ne perdions de vue le point où ſe trouvent raſſemblés les principes du vrai beau. Les monuments qui nous reſtent de

la belle ſculpture grecque, ayant été faits, ſans contredit, d'après la plus belle eſpece humaine, ſont ſeuls capables de former ou de rectifier notre goût, & de nous conduire ſûrement au meilleur choix des objets naturels, comme je l'ai dit plus haut.

Ces monuments précieux nous apprendront que, le beau individuel étant fort rare, ſur-tout dans nos climats occidentaux, des hommes ſavants dans cette partie ſont enfin parvenus, ſous le plus beau ciel, & par les combinaiſons de pluſieurs ſiecles, à fixer l'idée du beau. Ajoutez à la nature du climat la forme du gouvernement, l'éducation & phyſique & morale; tout aura concouru néceſſairement à produire notre plus belle eſpece. Que le beau, dont les ſtatuaires grecs nous ont tranſmis le modele, ſoit un beau individuel, un beau collectif, un beau *de réunion*, il ſera toujours pour ceux que de vaines recherches n'empêcheront pas de l'appercevoir & de le ſentir, le beau par excellence.

Sur ce pied-là, me dira-t-on, le beau ne ſera donc nulle part que dans la Grece? Pardonnez-moi; mais ailleurs il eſt plus rare, & la force de l'habitude a tant de pouvoir ſur nos organes, qu'elle les diſpoſe à goûter & à imiter difficilement ce que nous voyons peu. Comme certains pays, quoique ſitués ſous les mêmes paralleles, peuvent beaucoup varier entre eux par la température de l'air, ils peuvent auſſi varier dans la beauté de leurs productions. C'eſt dans

ce ſens que la Grece a produit la plus belle eſpece humaine; mais les ardeurs brûlantes de la zone torride, & les glaces du cercle polaire, ne produiſent pas la beauté. Il y a, dans la partie du nord que j'habite actuellement, des têtes qui auroient ſervi de modèle à Phidias pour celle de ſa belle Minerve; & le goût du ſtatuaire, que des minois lubriques ou chiffonnés n'avoient pas dépravé, les lui auroit fait regarder comme il voyoit les belles têtes grecques; mais ces têtes n'y ſont pas communes.

Qu'il y ait des hommes dont les recherches ne s'étendent guere au-delà de ce qui les environne, tous les pays en produiſent; mais il y en a quelques uns qui cherchent le beau, le bon & le vrai, ailleurs que dans leurs foyers. Ne diſons donc pas comme M. le comte Algarotti, ſur-tout quand nous parlerons de la peinture & des peintres: » Egli e una aſ-» ſai comune opinione tra i Franceſi, che ſotto il » felice loro cielo ſia nata e creſciuta ogni coſa bel-» la, e quaſi che ſtimino perduta opera e vana il cer-» care più là » (*a*); parceque nous ferions gratuitement une imputation injuſte aux artiſtes françois.

Si M. Algarotti a voulu parler du peu de goût qu'il auroit pu ſuppoſer aux François en général pour les voyages, il devoit en chercher la cauſe ailleurs que dans l'opinion qu'il leur prête, d'imaginer *que tout*

(*a*) *Saggio ſopra l'academia di Francia.*

ce qu'il y a de beau, naît & croît ſous leur ciel heureux. Combien de nations plus voyageuſes que la françoiſe, & qui en cela ont bien raiſon, ſe croient, chacune en ſon particulier, les premieres nations du globe! Eh! tout peuple ne croit-il pas ſon pays plus beau que les autres? Voilà un bel homme, dit-on dans les Alpes, c'eſt dommage qu'il n'ait pas un goître. Les députés Kamtchadals, qui vinrent à Pétersbourg il y a quelques années, diſoient: » L'im-» pératrice n'y penſe pas de vivre dans un pays où » l'on étouffe de chaud; elle devroit venir habiter » notre beau climat ». M. Algarotti devoit ſavoir que beaucoup de François voyagent avec fruit, & ſur-tout il ne devoit pas placer ſon reproche dans un écrit où il traite des études que nos peintres & nos ſtatuaires vont faire avec empreſſement en Italie. Revenons aux principes du beau dans la ſculpture grecque.

Avec ces principes, on eſt un peu ſcandaliſé quand on lit dans l'ouvrage de M. Burke (ſections 4, 6 & 9, de la troiſieme partie), *que la proportion, la convenance & la perfection ne ſont point la cauſe de la beauté dans l'eſpece humaine.* Comment un très habile homme & de beaucoup d'eſprit n'a-t-il pas apperçu que des raiſons qu'il donne il ne réſulte tout au plus que le joli, l'agréable? C'eſt peut-être parce-qu'il n'eſt ni peintre ni ſculpteur. S'il eût fait des ſtatues ſur les principes du beau qu'il veut établir, il

eût bientôt ſenti, même avec moins d'eſprit qu'il n'en a, que les grands artiſtes grecs ont penſé, autant qu'il ſoit poſſible, à ce qui conſtitue la beauté dans l'eſpece humaine; il eût ceſſé de les contredire, & les eût étudiés. Je n'en dirois pas autant d'un homme dont le goût ne ſeroit que national, ou qui l'auroit dépravé; mais, ſans pratiquer l'art, ſi M. Burke eût obſervé les belles ſtatues grecques, s'il les eût examinées en connoiſſeur inſtruit, il auroit ſenti que le vrai beau, le beau abſolu, conſiſte dans *la proportion, la convenance & la perfection.* Au reſte, en voulant définir le beau, M. Burke a très bien dit ce que c'eſt que le joli, dont le beau chimérique eſt tout voiſin.

L'artiſte qui paſſe ſa vie à étudier tous les objets de ſon art, ne doit pas être ſurpris de trouver à chaque inſtant des hommes qui, occupés d'autres ſoins, n'entendent pas bien ſa langue; mais que ces mêmes hommes prétendent lui en enſeigner le rudiment, c'eſt ce qu'il a quelque droit de ne pas écouter. Laiſſez à l'artiſte la connoiſſance du beau dans l'eſpece humaine, c'eſt particulièrement ſon affaire; & ſi vous voulez l'aider dans ſes ouvrages, apprenez comme lui à connoître ce beau.

M. Burke a beaucoup parlé du ſublime. Je n'en dirai que deux mots, & ſans examiner » ſi la vue » d'un mur nud, d'une grande hauteur & d'une lon» gueur conſidérable, eſt ſans doute ſublime », ou

ſi cette vue porte l'ame à la ſtupidité, je remarquerai qu'un architecte habile & digne de beaucoup d'éloges a copié cet endroit de l'ouvrage de M. Burke; qu'il y a cru, & qu'il a penſé, en 1764, que chacun pourroit y croire. Le livre anglois fut traduit en 1765, par M. l'abbé D. F. C'eſt cette traduction que je lis, & où je ne trouve rien de remarquable que le ſublime d'un grand mur nud. Mais deux hommes de mérite peuvent ſe rencontrer dans un même ſujet.

M. Burke définit le *ſublime* dans les objets matériels, *tout ce qui imprime de la terreur*. Ne réſulteroit-il pas de cette définition trop vague, que le gibet, qu'un roué, ſeroient ſublimes? que les fantômes, les apparitions quelconques, ſeroient ſublimes? que le voleur qui appuie au coin d'un bois le piſtolet ſur la poitrine du paſſant, fournira un objet ſublime? que les ſouris & les araignées ſeroient ſublimes pour ceux à qui elles *impriment de la terreur?* Cependant, comme il y a des hommes qui, ſans être ſtupides, enviſagent froidement les dangers; qu'il y en a qui n'ont peur ni des revenants, ni des ſouris, ni des araignées; il en réſulte que la définition n'eſt rien moins qu'exacte. Le vrai ſublime eſt eſſentiel; il eſt réel, abſolu, & n'eſt relatif que dans des cas très particuliers. L'océan eſt ſublime; l'habitude, la ſtupidité, la ſurdité, la cécité, peuvent ſeules en diminuer ou en empêcher l'effet ſur notre *ſenſorium*. L'océan fait naître des idées que ne donne jamais un

mur nud, de quelque hauteur & grandeur qu'on le ſuppoſe. J'ai éprouvé l'effet d'un grand mur nud; il eſt très propre à faire dormir, pour peu qu'on le regarde attentivement.

L'incendie d'une vaſte forêt, l'embraſement d'une grande ville, une roche effroyable dont la cime eſcarpée couvre l'abyme des mers, & que l'onde en fureur paroît à chaque inſtant faire écrouler dans ſes gouffres: les tempêtes, les ouragans, les typhons, l'éruption d'un volcan jointe au tremblement de terre qui abyme & fait diſparoître les villes, ſont des horreurs ſublimes. Une digue rompue en Friſe ou en Zélande eſt une horreur ſublime. Les effets phyſiques & moraux du tonnerre lancé de la main des rois & des tyrans atroces, impriment la même terreur; car, ainſi que des vertus, il eſt des atrocités ſublimes. Il ne faut pas, pour qu'une action le ſoit, qu'elle ait néceſſairement une conformité avec la raiſon, l'ordre & nos devoirs.

L'embarras où ſe trouvent & où laiſſent leurs lecteurs la plupart des auteurs qui ont écrit du beau, relativement à l'art, peut venir de pluſieurs cauſes: 1°. de la rareté du vrai beau; 2°. de n'en avoir cherché l'exemplaire que dans les individus d'un climat; 3°. de l'impoſſibilité où ſont ordinairement les gens de lettres d'étudier la ſculpture grecque, & de la comparer avec le naturel qui peut y avoir des rapports; 4°. & conſéquemment de prendre le joli pour

le beau ; ce qui les conduit à croire que le beau n'eſt que relatif, parceque le joli, variant à l'infini, doit être perpétuellement relatif. Si, au lieu de chercher le beau dans un traité ſur le beau, les écrivains conſultoient les grands artiſtes, quand il s'en trouve, ils s'égareroient moins en voulant les inſtruire. Le goût le moins dépravé par l'éducation, le préjugé, l'habitude, eſt le plus ſûr. Nous faiſons comme le cordonnier du tableau d'Apelles, & nous avons raiſon comme lui : mais ſi nous allions plus loin que le beau dans l'eſpece humaine & dans les objets matériels, nous pourrions auſſi mériter la réprimande, *Ne ſutor ultra crepidam.*

J'ai vu dans les priſonniers turcs, & dans d'autres hommes venus de la Grece, des preuves perpétuelles que l'*Apollon* & l'*Hercule*, par exemple, ne ſont rien moins que des figures abſolument idéales : à Paris je le croyois. Je ſais auſſi que dans la Crimée, & au nord de la Grece, on voit communément des femmes dont la tête eſt ſemblable à celle de la belle Niobé antique. Les naturels de ce pays, autrefois la Cherſoneſe Taurique, conſervent encore les traits que nous admirons dans les belles ſtatues grecques.

Héſiode appelle la Chalcis d'Eubée, *Calligunaica*, c'eſt-à-dire, abondante en belles femmes. Nymphodore (qu'importe que ce ſoit celui d'Amphipolis ou celui de Syracuſe ? on n'a plus leurs ouvrages) aſſuroit que toutes les femmes naiſſoient très belles dans l'iſle

l'iſle de Ténédos, & ſurpaſſoient en beauté les autres Grecques. Demandez-vous comment elles étoient belles? Je viens de vous le dire; comme les belles ſtatues, & différemment belles encore que la Vénus de Médicis: ſelon les individus, il y avoit des variétés; mais toutes étoient le type de la beauté. Les voyageurs modernes en diſent autant des femmes de Catane en Sicile, de celles de Trepani, & de pluſieurs autres endroits de la grande Grece, où les profils & la forme générale des têtes ſont ſemblables à celle que nous voyons dans les belles ſtatues grecques. Je puis aſſurer qu'à Franeker, ville de la province de Friſe, j'ai vu preſque toutes les femmes belles, ſurtout dans la jeuneſſe, & avant qu'elles fuſſent déformées par l'âge & l'embonpoint (*a*). Mais nos talents ne ſont pas cultivés dans ce pays. Les femmes ſont belles auſſi, dit-on, dans les provinces d'Angleterre, & particulièrement en Ecoſſe.

Les écrivains ſpéculatifs qui font leurs obſervations à l'opéra, dans nos cercles galants, ſur tous les préaux où nos dames vont faire aſſaut de beauté, & qui ne voient que les hommes de nos villes, doivent néceſſairement écrire ſur le beau comme ils en écrivent. Que ne peut-on dire, ſans offenſer perſonne,

(*a*) Un voyageur anglois diſoit en les voyant: » Ce ſont de » jolis petits cochons de lait quand elles ſont jeunes, & de vi» laines truies quand elles ſont vieilles ».

qu'un traité ſur le beau eſt preſque toujours un cours de galimatias ! Platon, tout Grec & tout ſavant qu'il étoit, ne vous enſeignera pas à le faire autrement; car ſon *premier Hippias* dit bien ce qui n'eſt pas le beau, mais il n'établit rien ſur la nature du beau : je n'ai pas vu qu'ailleurs il connût ou parlât du beau relatif à l'art, quoiqu'il eût peint, dit-on, dans ſa jeuneſſe.

Je n'en excepte pas même l'*Eſſai ſur le beau* du P. André, quoique je connoiſſe le mérite de cet ouvrage & ſa réputation. Mais ce que j'y lis ſur la peinture, me paroît tantôt ſi trivial, & tantôt ſi faux, qu'en eſtimant d'ailleurs cette production, je dis : » On veut donc toujours parler d'un art ſans y rien » entendre, & croire que l'érudition ſuffit pour y » avoir des connoiſſances ! »

Après avoir dit librement mon avis ailleurs ſur quelques erreurs de M. Winckelmann, je dois avec la même candeur convenir que je n'ai rien lu de mieux ſur le beau dans l'art, que ce qu'il en a écrit : il étoit fondé ſur l'unique baſe qui ſoit ſolide ; & ſoit qu'il dût cette vérité à quelques artiſtes, ſoit qu'il la tînt de ſes obſervations propres, il a touché le but. J'ai repris cet écrivain où j'ai cru qu'il méritoit de l'être ; ce qui auroit pu s'étendre davantage : mais que ſont les mépriſes d'un homme contre la raiſon qu'il peut avoir d'ailleurs ?

Si je raſſemblois ce qu'il y a de bon dans l'*Hiſtoire de l'art*, je le ferois avec la même franchiſe, & je

pardonnerois à l'auteur d'avoir avancé, dans la premiere édition de cet ouvrage, que la France avoit à peine produit deux peintres célebres. (pag. 29 & 30 de l'original allemand, 1764.)

Un François, Vigneul de Marville, n'admettoit non plus que le Pouſſin, le Sueur, & à peine le Brun en faveur de ſa fécondité. On ne peut ſoupçonner Winckelmann d'avoir copié Vigneul de Marville : mais ſon mépris pour notre école lui a fermé les yeux juſqu'à un excès ſouvent ridicule. Trop de préjugés, & peut-être trop peu de connoiſſance des ouvrages de nos artiſtes, l'empêchoient d'appercevoir combien on en peut compter qui, malgré certaines préventions nationales, peuvent être mis au nombre des peintres célebres. Mais un François qui ne reconnoîtroit pas la ſupériorité des grandes écoles italiennes, & qui, avec le courage peu éclairé du marquis d'Argens, s'efforceroit de nous agrandir aux dépens de nos maîtres, auroit un droit à nos remerciements ſans doute ; mais nous lui dirions : *Prenez garde ; vous n'êtes pas armé à votre avantage, & vous attaquez des géants cuiraſſés de maniere qu'ils ſont invulnérables.*

Il étoit bien naturel qu'un François qui guindoit notre école ſur des échaſſes, pour la mettre à la hauteur de celles d'Italie, excitât l'animadverſion d'un Italien ; auſſi M. le comte Algarotti n'y a-t-il pas manqué. Ses deux eſſais ſur la peinture ſont, à quelques compliments près faits aux Anglois qui en mé-

ritent, & à de petites imputations faites aux François qui ne les méritent pas abſolument, un bon répertoire de lieux communs ſur l'art; c'eſt l'humeur d'un homme d'eſprit. M. Algarotti écrit mieux de la peinture que M. d'Argens, qui croyoit, parcequ'il avoit voulu peindre chez Cazes, & qu'il avoit reſſaſſé de Piles, pouvoir mettre notre école à côté de l'italienne: mais ces deux titres l'ont laiſſé, comme de raiſon, juge aveugle & froid compilateur. La plupart de ſes paralleles ſont un peu riſibles, même pour un François; celui ſur-tout de Mignard avec le Correge. Mais au fond, l'un de ces meſſieurs eſt-il beaucoup plus connoiſſeur que l'autre? Je ne le crois pas.

Je ſuis fort éloigné d'avoir de l'humeur contre M. d'Argens, qui m'a placé honorablement dans ſon livre; mais ma reconnoiſſance n'a rien de commun avec la vérité, qu'il faut avoir pour premier objet. Je ſouhaiterois ſincèrement qu'en tête des éloges inſpirés par le patriotiſme d'un auſſi galant homme, on ne pût pas mettre pour épigraphe: *Dulce & decorum eſt pro patria mori.* (Il eſt doux, il eſt beau de mourir pour la patrie.) Mais ſi ſon livre eſt mort, pourquoi donc le reſſuſciter? C'eſt qu'un bon ami des François peut doucement prendre le livre de M. d'Argens, & le faire lire avec précaution à des gens tout diſpoſés à le trouver excellent. Un autre, par une amitié contraire, peut en faire autant de celui de M. Algarotti à des perſonnes qui ont intérêt d'y

croire, comme à l'oracle de l'art. L'eſprit de ces perſonnes-là ne s'éclairera pas à la vérité, mais leurs préjugés s'augmènteront; elles auront un peu plus de torts, de travers & d'entêtement qu'elles n'en avoient avant d'avoir lu: & voilà comment certains écrits font certains connoiſſeurs (*a*).

Si ces occupations de mes ſoirées ruſſes étoient jamais retrouvées dans quelque coin, on y verroit

(*a*) Un homme qui ne ſe laiſſoit point aveugler par des préventions nationales, & qui rendoit juſtice aux talents dans quelque pays qu'ils euſſent pris naiſſance, c'étoit M. Guglielmi, peintre romain. Il eſt mort à Saint-Pétersbourg en 1773, le 2 février, vieux ſtyle, &, ſuivant nous, le 13, âgé de 58 ans. Quand j'ai loué, pour la premiere fois, le talent de cet habile artiſte, il étoit vivant, & l'on pourroit croire que je voulois ſeulement acquitter une lettre trop complimenteuſe qu'il m'avoit adreſſée. J'aurois trop à rougir de ce petit trafic, tout commun qu'il eſt, & je n'ai écrit que ce que j'ai ſenti. Aujourd'hui que je regrette M. Guglielmi, je ratifie le bien que j'en ai dit alors, & j'ajoute que l'impartialité de cet Italien étoit peut-être ce qu'il y a de plus rare parmi les juges artiſtes de ſon pays. Voici pourquoi il s'élevoit au-deſſus des préjugés.

Il étoit éclairé; il avoit vécu, étudié & voyagé en artiſte obſervateur, en homme ſenſible; il poſſédoit ſupérieurement la métaphyſique & la théorie de ſon art; il ne trouvoit ſans ceſſe à genoux devant les merveilles de l'Italie: la diſcorde entre nous eût donc été comme impoſſible. Notre blâme & notre éloge, de quelque ouvrage que ce fût, étoient preſque toujours unanimes; & lorſqu'il s'y rencontroit quelque diverſité,

qu'un artiſte françois déteſtoit la morgue & la partialité; qu'il étoit fâché que d'honnêtes gens, dans un ſiecle éclairé, tinſſent encore à de petites prédilections nationales, & qu'ils ſemblaſſent ignorer que

---

il en réſultoit une inſtruction. Si M. Guglielmi me développoit les beautés des productions que je n'ai pas vues, ſa véracité m'en découvroit également les défauts.

Nos fréquents entretiens étoient l'ame d'une bonne poétique de l'art, & nous devions la réaliſer ſous la forme d'une correſpondance épiſtolaire. Que de traits de génie, que de choſes neuves, la chaleur & l'eſprit naturel de cet artiſte auroient produits par l'action de ce frottement! En un mot, jamais peut-être deux artiſtes n'ont été plus faits pour la communication, la vérité ſimple, & pour le parfait mépris de toute morgue nationale; c'étoit bien unanimement, bien cordialement, que les milliers de ſottiſes produites par ce défaut nous faiſoient hauſſer les épaules.

Hélas! feu M. Guglielmi eut la foibleſſe d'entreprendre le portrait de l'impératrice; & les premieres études qu'il en fit lui réuſſirent on ne peut guere plus mal: ce n'étoit pas ſon genre; & comme Pline le dit de Pauſias, *quoniam non ſuo genere certaſſet*. On en rit cruellement à la cour, ſans égard pour le talent qu'il avoit d'ailleurs. Il avoit cependant montré un beau & grand deſſein terminé d'une victoire ſur les Turcs, & de belles eſquiſſes de plafond coloriées; mais ces traits de génie ne furent pas liſibles pour tout le monde. Guglielmi moqué, découragé, ſentit vivement le coup, & en peu de jours une fievre putride le mit au tombeau. J'ai vu la cauſe & le terme de cet accident; ce que je n'avois pu en ſavoir, il me l'apprit dans les inſtants où il ne déliroit pas encore: mais il ne ſut pas, lui, ce que j'en ſavois, & que je ne devois pas dire à un mourant.

les ſots & les faux ſavants ſont par-tout la plus nombreuſe famille ; comme auſſi que tous les pays policés ont produit de grands hommes dans plus d'un genre.

Si un roi de France ou d'Angleterre eût autrefois conquis l'Italie & l'eût conſervée, ſoit de droit divin, ſoit par celui du plus fort ; poſſeſſeurs des monuments de la Grece & de l'ancienne Rome, les François ou les Anglois euſſent enſeigné la peinture aux autres nations. Nous avons été des premiers étudier l'art en Italie ; nous y allons encore ; nous y avons une académie : & l'on oſe nous imputer dans un livre italien *de croire que toutes les belles choſes ſont nées ſous notre ciel heureux, & que c'eſt peine perdue que d'aller les chercher ailleurs !* Je ne crois pas la nation françoiſe aſſez ignorante pour être ſi préſomptueuſe & ſi inconſéquente. Nos artiſtes ſurtout deſirent avec ardeur le voyage d'Italie (*a*). Per-

(*a*) Voyez *Examen critique des différentes écoles de peinture ;* Berlin, 1768. Voyez auſſi les lettres de M. le comte Algarotti. M. Murr, auteur d'une *Bibliotheque de peinture, ſculpture & gravure* (Francfort, 1770), dit que *cet ouvrage eſt très médiocre :* il m'avoit auſſi paru tel, & je l'ai laiſſé entrevoir. Je trouve dans la préface d'un dictionnaire portatif d'Italie, Paris, 1775, que » ceux de nos artiſtes qui n'ont point eu » occaſion de voir l'Italie n'imaginent pas que les arts puiſſent » être portés à un plus haut degré de perfection qu'ils l'ont été » en France ». M. le comte Algarotti nous fait un reproche

» goût eſt venu de France & d'Allemagne en Italie,
» dans l'architecture, la peinture, la ſculpture, &c...
» Tant de corruption ne ſeroit jamais née d'elle-
» même en Italie ». J'ignore à quel degré l'enthouſiaſme eſt parvenu pour ce livre en Italie ; mais je ſuis fâché que trop d'injuſtices le défigurent en plus d'un endroit : il contient pluſieurs bons jugements qu'on voit par-tout ailleurs, & qui font encore plaiſir, quelque part qu'on les retrouve.

Les Italiens qui ne prendroient pas à gré quelques obſervations que j'ai pu faire ſur des artiſtes de leur pays, voudront bien permettre que je rappelle ici comment nous traite cet écrivain leur compatriote, & comment il juge nos meilleurs artiſtes. Le temps de votre gloire eſt paſſé, pourrois-je lui dire ; vous en convenez : mais vous vous en dédommagez en inſultant, par un aſſez plat ſarcaſme, les artiſtes d'une nation qui, loin de vous déprimer, va toujours étudier les chefs-d'œuvre dont vous êtes encore les gardiens.

DU TABLEAU

DE TIMANTHE

Repréſentant le ſacrifice d'Iphigénie.

PLINE dit : » Pour Timanthe, il eut le génie très » fécond. Son Iphigénie fut célébrée par les éloges » des orateurs. L'ayant repréſentée debout devant » l'autel où elle devoit être immolée, il peignit tous » les aſſiſtants dans l'affliction, particulièrement l'on- » cle de cette princeſſe ; & ayant épuiſé les différents » caracteres de la douleur, il voila le viſage d'Aga- » memnon, ne trouvant plus poſſible de le faire » paroître avec l'expreſſion convenable à ſa ſitua- » tion (*a*) ».

Si Timanthe, ayant épuiſé tous les caracteres de la triſteſſe & de l'affliction, fut obligé de voiler le viſage d'Agamemnon, c'eſt qu'il ne ſavoit pas placer ſes perſonnages de la maniere la plus convenable à leur donner le plus ou le moins d'intérêt néceſſaire dans ſa compoſition, ou qu'il ignoroit la gradation des caracteres.

(*a*) Nam Timanthi vel plurimùm adfuit ingenii. Ejus enim eſt Iphigenia, oratorum laudibus celebrata, quâ ſtante ad aras periturâ, cùm mœſtos pinxiſſet omnes, præcipuè patruum, & triſtitiæ omnem imaginem conſumpſiſſet, patris ipſius vultum velavit, quem dignè non poterat oſtendere. *Lib.* 35, *cap.* 10.

Voyons en deux mots ſi Timanthe ſavoit rendre les expreſſions. Pline dit qu'Ariſtides fut le premier qui peignit l'ame, les ſentiments, les caracteres, les troubles de l'eſprit. Or, cet Ariſtides étoit en réputation vers la 108e ou 110e olympiade, environ ſoixante ans après Timanthe. Vous voyez bien que Timanthe ne devoit pas être trop ſavant dans une partie qui ne fut connue que ſoixante ans après lui. Les contemporains, qui n'avoient pas encore vu chez les peintres de véritable expreſſion, admiroient les tableaux qui en ſuppoſoient, comme on admira les ſtatues de Dédale & la premiere montre qui fut faite. Ces contemporains écrivirent, furent copiés par d'autres, qui le furent auſſi; & Pline compila ce qui lui en parvint. Voilà comme il écrivoit l'hiſtoire de l'art, comme il entendoit lui-même ce qu'il écrivoit, comme on le ſait lire, & comme la poſtérité a de bons mémoires.

Mais ſuppoſons que Timanthe, emporté par les expreſſions dont il étoit vivement pénétré, les eût épuiſées ſur les autres figures, il ſut habilement, dit-on, réparer cette faute par un grand trait de génie: c'eſt ce que nous allons voir.

L'étendue de l'eſprit, la force de l'imagination, & l'activité de l'ame, voilà le génie. (Encyc. art. *Génie.*) Ainſi, quand on ſe reſſouvient de ce qu'un autre a fait, on a de la mémoire & point de *génie*. Quand on fait ce qu'un autre a fait, & qu'on fait préciſé-

ment la même choſe, on n'*imagine pas*, on imite. Quand un autre, dans l'*activité de ſon ame*, a trouvé un trait de *génie*, il diſpenſe la nôtre de la même activité, lorſque nous voulons exécuter une choſe pareille. Appliquons ces définitions au prétendu trait de génie de Timanthe.

Euripide, par le temps où il vivoit, auroit été le pere de Timanthe; il avoit fait ſon Iphigénie plus de cinquante ans avant que celui-ci fît la ſienne. Il dit: » Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal; » il gémit; il détourne la vue; il verſe des larmes, » & ſe couvre le viſage de ſa robe (*a*) ». Trait que le poëte avoit habilement préparé, en faiſant dire à Agamemnon : *J'ai honte de verſer des larmes; & en même temps, infortuné que je ſuis, parvenu au comble de la calamité, j'ai honte de n'en pas répandre.* Il paroît de là que ce n'eſt pas tant pour laiſſer imaginer au ſpectateur l'expreſſion de la plus forte douleur qu'Euripide couvre le viſage du pere d'Iphigénie, que pour conſerver la décence de ce roi de tant de rois: caractere que le poëte a fort ingénieuſement ſoutenu au moment qui précede la cataſtrophe. J'ignore ſi d'autres ont fait attention à cette nuance délicate; mais le pere Brumoy ne l'a point apperçue, & M.

(*a*) Remarquez qu'Euripide fait couvrir le viſage d'Agamemnon lorſque ſa fille s'achemine à l'autel, qu'il la rencontre & qu'elle lui parle; ce qui n'eſt pas l'inſtant du ſacrifice.

Racine le fils l'a fait diſparoître dans ſon examen d'Iphigénie. On pourroit, ce me ſemble, élever ſon pere ſans abaiſſer ſon aïeul. Ainſi on a mal vu, ſi je ne me trompe, le trait que le peintre a emprunté du poëte, tant qu'on n'y a vu que le voile d'une douleur inexprimable. Ce n'eſt pas trop avancer que de dire : Toute la Grece ſavoit par cœur l'Iphigénie d'Euripide, & le peintre Timanthe ne l'ignoroit pas. Comment donc des hommes d'eſprit, des ſavants ſans nombre, tant chez les anciens que parmi les modernes, ont-ils pris le change ? Pourquoi ſe ſont-ils extaſiés ſur cette prétendue imagination de Timanthe ? & comment n'ont-ils pas vu que ſon génie n'étoit là qu'une copie de celui d'Euripide ?

Quant aux Grecs, ils retrouvoient avec plaiſir, dans le tableau de leur peintre, l'Agamemnon de leur poëte. » Voilà, dit le pere Brumoy dans une note ſur » ce paſſage, voilà ce qui a donné lieu au tableau ſi » vanté de Timanthe ; le poëte méritoit au moins » autant d'éloges que le peintre (*a*) ». Après une obſervation auſſi juſte, auſſi frappante, après la publication en françois de l'Iphigénie d'Euripide, comment des écrivains françois ont-ils le courage de dire encore, *Timanthe* IMAGINA *de repréſenter Agamem-*

(*a*) D'autres prétendent que Timanthe doit ſon voile à Homere, qui fait couvrir le viſage de Priam de ſon vêtement après la mort de ſon fils Hector.

non la tête voilée? M. de Jaucourt, qui copioit les diſcours de M. de Caylus, voyoit pourtant la note, page 197, tome 25 des Mémoires de l'académie, où il eſt dit que Timanthe *étoit redevable à Euripide du trait qui lui a fait le plus d'honneur dans ſon tableau.* Il avoit dû lire auſſi dans les *Réflexions ſur la poéſie* de M. Louis Racine : *Agamemnon eſt préſent au ſacrifice; mais il s'eſt voilé le viſage : voile heureux dont fit uſage le peintre vanté par Cicéron!* Cela étoit imprimé dès l'année 1747.

Dès que le poëte eſt antérieur au peintre, il eſt démontré que le premier ôte au ſecond l'invention du voile, & c'eſt une vérité dont il n'eſt plus permis de s'écarter.

Pline vouloit, comme tant d'autres, voir dans Timanthe un peintre de génie; ainſi, toute idée qui ne le lui eût pas préſenté tel, devoit s'affoiblir, diſparoître même, au point de le laiſſer entièrement livré à ſon opinion. Cette Iphigénie avoit été célébrée par des orateurs, *Oratorum laudibus celebrata.* C'en étoit aſſez pour Pline. Eh! ne l'en plaiſantons point: c'en eſt aſſez pour des milliers de gens d'eſprit, je n'oſe pas dire de ſavants. C'eſt ainſi qu'emportée par le torrent de l'autorité, la préoccupation jointe à l'ignorance de la choſe, n'apperçoit que ce qu'elle a bien réſolu de voir. Nous dépendons de tant de cauſes qui nous tyranniſent, que fort peu de ces beaux parleurs qu'on appelle gens d'eſprit, ſont

en état d'agir autrement : il faut du travail & d'excellents organes pour ſe conduire le moins mal poſſible ; & voilà l'eſprit juſte.

Si l'autorité des anciens, & celle de quelque homme que ce ſoit, quand elle n'eſt fondée que ſur elle-même, étoit un rempart contre la ſaine critique, où en ſeroient les ſciences & les arts? Il y a tant de matieres dont quelques écrivains ſe ſont emparés, & ſur leſquelles ils ſe ſont aviſés de trancher net, quoiqu'ils y fuſſent peu éclairés ! Si des hommes profondément inſtruits & tenaces conſacroient leurs veilles à ces mêmes ſujets, quels ſervices ne rendroient-ils pas à l'eſprit humain ? L'homme qui cherche de bonne foi la vérité dans quelque matiere que ce ſoit, ne ſe trouveroit pas égaré par des guides infideles. Nos jugements, avant d'être formés, ſont pervertis par des écrivains légers, qu'une vaine renommée a métamorphoſés en docteurs irréfragables.

Il y a une petite obſervation à faire encore à l'occaſion du paſſage de Pline ; je m'y arrête, parceque le texte eſt ſous mes yeux. Pline dit, *Patris ipſius vultum velavit ;* & dans le 12e vol. de l'Encyclop. page 264, on lit, *Velavit ejus caput*, dit Pline, *& ſuo cuique animo dedit eſtimandum.* Les recueils ou la mémoire de M. de Jaucourt l'auront trompé. Peut-être auſſi ſe ſera-t-il mépris en liſant ce latin dans l'abbé du Bos : le nom de Pline & celui de Quintilien, placés quelques mots avant le paſſage, peuvent induire

induire en erreur quand on eſt preſſé. Quoi qu'il en ſoit, cette fin de phraſe eſt de Quintilien, *de Inſtit. orat. l. 2, c. 13.*

M. de Jaucourt obſerve au même endroit que le Pouſſin a employé dans ſon Germanicus l'idée de Timanthe, & donne à entendre par ſes expreſſions que c'eſt ſans la devoir au peintre grec, attendu que *le tableau de Timanthe ne ſubſiſtoit plus quand le Pouſſin fit le ſien.* Le tableau d'Euripide ſubſiſtant lorſque Timanthe fit le ſien, ce peintre pouvoit bien devoir ſon idée au poëte, & le Pouſſin peut devoir également la ſienne au même poëte qui ſubſiſte encore, ou à la tradition ſur le tableau de Timanthe. *Imiter & copier* ne ſont pas ſynonymes: on peut imiter l'idée d'un tableau, quand, par une deſcription exacte, cette idée eſt dépoſée chez un écrivain; alors on n'a pas beſoin du tableau pour employer la même idée: mais pour copier le tableau, on ſait que ſa préſence eſt néceſſaire.

Ainſi M. de Jaucourt pouvoit dire, par exemple, qu'une femme auprès du lit de Germanicus mourant n'eſt pas Agamemnon qui voit arriver ſa fille dans le camp des Grecs pour y être aſſaſſinée à la vue de toute l'armée; que le Pouſſin a dû prendre dans la nature, comme tous les peintres & les ſculpteurs, l'idée d'une femme qui eſſuie ſes larmes avec un mouchoir; qu'il n'y a pas d'actrice qui n'en faſſe autant tous les jours au théâtre, ſans penſer ſeu-

lement qu'il ait exiſté un tableau de Timanthe.

Mais il ne falloit pas donner, pour preuve du génie autodidacte du Pouſſin, la nonexiſtence du tableau de Timanthe; parceque ſi le Pouſſin eût voulu recourir à d'autres autorités qu'à celle de la nature, pour ſavoir s'il devoit donner un mouchoir à ſon Agrippine, & qu'il eût cru bonnement que la tête d'Agamemnon couverte lui fût néceſſaire, n'avoit-il pas Euripide, Cicéron, Pline, Quintilien & Valere-Maxime? Mais le Pouſſin eût montré auſſi peu de ſens & de jugement dans ſon art, qu'Euripide mettoit d'intelligence dans le ſien. Quel rapport, en effet, entre le mouchoir d'Agrippine & le manteau d'Agamemnon? Revenons au tableau grec.

Nous diſtribuons volontiers le blâme & l'éloge un peu trop légèrement. De ce qu'Euripide a voilé ſon Agamemnon, s'enſuit-il que Timanthe a dû voiler le ſien? Avant de décider ce point, il faut examiner les raiſons du poëte, & voir ſi le peintre en avoit de ſemblables. Si Euripide eſt parti du cruel embarras où ſe trouvoit Agamemnon, qui, comme pere, ne pouvoit retenir ſes larmes, &, comme roi, les vouloit cacher à ſes prêtres & à ſon armée, Timanthe a bien fait d'imiter Euripide. Mais ſi, comme on le ſuppoſe communément, le poëte, n'ayant d'autre objet que celui de laiſſer de l'exercice à l'imagination du ſpectateur, employa l'artifice de ce voile, ne pourroit-on pas, en ſe rappellant les uſages du théâtre

grec, appercevoit que les maſques des acteurs s'oppoſoient abſolument à l'effet des expreſſions compoſées & ſucceſſives (*a*)? raiſon aſſez forte pour qu'Euripide jettât un voile ſur le viſage de ſon acteur, ſi la ſcene eût été en action; mais puiſqu'elle n'eſt qu'en récit, il eſt évident que l'objet du voile étoit de conſerver le caractere d'Agamemnon, comme on l'a vu plus haut. Otez cette unité de caractere, vous trouverez que le récit eſt un voile ſuffiſant, qui laiſſoit tout le jeu à l'imagination du ſpectateur, & qu'il étoit très inutile de lui dire que le roi s'étoit effectivement voilé le viſage. Quant à Homere, les mêmes raiſons ſont pour lui contre Timanthe.

Il n'en eſt pas ainſi du tableau de ce peintre, ſi l'on veut que ſon voile ne fût mis que pour cacher

(*a*) C'eſt dommage que dans l'*Eſſai ſur l'art dramatique*, ouvrage d'un penſeur très hardi, on trouve, page 333, que le maſque des anciens étoit une peau délicate, preſque auſſi fine que l'épiderme, preſque tranſparente, & à travers de laquelle les mouvements de l'ame étoient exprimés par le jeu des muſcles & des fibres, qui les rendoit très ſenſibles. Si cela étoit, on n'avoit qu'à laiſſer voir la peau du viſage, elle en eût fait, pour le moins, autant. Il ſemble auſſi qu'un fait invraiſemblable, & contredit formellement par une foule de preuves de la plus grande force, ne doit pas être avancé ſans l'appuyer au moins de quelque autorité, & M. Mercier n'en produit point. Chacun ſait comment étoient faits les maſques des acteurs au temps d'Euripide.

une expreſſion inexprimable. 1°. La peinture n'admet point les maſques ſur le viſage de ſes acteurs. 2°. Le peintre expoſe ſa ſcene en action. Timanthe devoit donc prendre un autre parti que le poëte, ſous peine d'être un peintre ſans jugement, un ſervile imitateur. C'eſt ainſi qu'en croyant célébrer un ancien, on n'en fait qu'un artiſte médiocre : obſervation qu'on auroit dû faire avant d'écrire que les peintres & les ſtatuaires doivent prendre non ſeulement leurs ſujets chez les poëtes, mais peindre auſſi d'après eux les épiſodes, les emblêmes ou allégories; comme ſi une idée, quelquefois très ingénieuſe ou ſublime en poéſie, n'étoit pas ſouvent ridicule ou monſtrueuſe en peinture & en ſculpture.

Mais accordons au peintre grec le ſens, le diſcernement, qui doivent lui appartenir, & diſons qu'il a vu Agamemnon comme Euripide l'avoit vu; c'eſt-à-dire, pere & roi en même temps, voulant cacher & réunir l'ame d'un pere & la majeſté du trône : métaphyſique des plus ſubtiles dans le cas dont il s'agit. Ne diſons donc plus *que Timanthe* IMAGINA *de repréſenter Agamemnon la tête voilée*, attendu que nous dirions un menſonge, & que peut-être nous ferions une imputation à un artiſte qui ne l'auroit pas méritée, ſi nous ajoutions comme les orateurs : » Ti-
» manthe couvrit la tête d'Agamemnon, parce-
» qu'ayant épuiſé ſur tous les aſſiſtants la triſteſſe,
» le chagrin, l'abattement, les pleurs, les gémiſſe-

» ments, les ſanglots, les cris, & toute l'amertume » de la douleur, il n'avoit plus d'expreſſion aſſez » forte; &, par cette invention, il a laiſſé au ſpec- » tateur à imaginer l'excès d'affliction où étoit plon- » gé ce pere infortuné ». Voyez Cicéron, *Orator*, num. 74; Quintilien, l. 2, c. 13; Valere-Maxime, l. 8, c. 12, & Pline.

Ces remarques étoient faites, lorſque les *Queſtions ſur l'Encyclopédie* parurent. On y lit, à la page 295, premiere partie: » Si le peintre Timanthe ve- » noit aujourd'hui préſenter à côté des tableaux du » Palais royal ſon tableau du ſacrifice d'*Iphigénie*, » peint de quatre couleurs; s'il nous diſoit, Des gens » d'eſprit m'ont aſſuré en Grece que c'eſt un artifice » admirable d'avoir voilé le viſage d'*Agamemnon*, » dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de » *Clytemneſtre*, & que les larmes du pere ne déſho- » noraſſent la majeſté du monarque; il ſe trouveroit » des connoiſſeurs qui lui répondroient: C'eſt un » trait d'eſprit, & non pas un trait de peintre. Un » voile ſur la tête de votre principal perſonnage » fait un effet affreux dans un tableau: vous avez » manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de *Ru-* » *bens*, qui a ſu exprimer ſur le viſage de *Marie* » *de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abatte- » ment, la joie, le ſourire & la tendreſſe, non pas » avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes » de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* ca-

» chât un peu ſon viſage, il falloit qu'il en cachât » une partie avec ſes mains poſées ſur ſon front & » ſur ſes yeux, & non pas avec un voile que les » hommes n'ont jamais porté (*a*), & qui eſt auſſi » déſagréable à la vue, auſſi peu pittoreſque, qu'il » eſt oppoſé au coſtume; vous deviez alors laiſſer » voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut » cacher; vous deviez exprimer dans ſes muſcles les » convulſions d'une douleur qu'il veut ſurmonter; » vous deviez peindre dans cette attitude la majeſté » & le déſeſpoir. Vous êtes Grec, & *Rubens* eſt » Belge; mais le Belge l'emporte ».

L'auteur de cette obſervation n'eſt pas ce qu'on appelle un connoiſſeur en peinture; on apperçoit même qu'il ne s'en pique pas, quand il dit qu'il falloit voir couler les pleurs d'Agamemnon, & qu'il pouvoit cacher une partie de ſon viſage avec ſes mains poſées ſur ſon front & ſur ſes yeux: ce n'eût été qu'un perſonnage du ſecond ordre. Il ne connoît pas non plus aſſez le tableau de Timanthe, quand il fait dire

(*a*) Mais ſi c'étoit ſa robe. Euripide ſe ſert, il eſt vrai, du mot πέπλος. Il ne faut pas entendre ici par ce mot un voile de femme, mais celui dont les hommes ſe couvroient la tête quand ils offroient des ſacrifices. Cicéron dit, *obvolvere* (envelopper, cacher); Quintilien dit, *velare* (couvrir); Valere-Maxime dit, *involvere* (envelopper); Pline dit, *velare* (couvrir). Cela peut ſe faire avec une robe ou un manteau d'homme.

à l'artiſte qu'il a voilé la tête d'Agamemnon dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de Clytemneſtre: il ne paroît pas, ſelon les écrivains qui en parlent, que Clytemneſtre aſſiſtât au ſacrifice; ſelon Euripide, elle s'étoit retirée dans ſon palais. Voyez cependant, malgré ſes fautes, de combien cet obſervateur l'emporte ici ſur le prétendu connoiſſeur Pline. C'eſt qu'il ne copie pas ſans jugement des éloges antiques. C'eſt qu'il voit, comme tous les hommes bien organiſés, une partie de l'art qui appartient à tous les hommes, ſans qu'ils aient beſoin d'être connoiſſeurs; car ce qu'il fait dire à des connoiſſeurs n'eſt autre choſe que le jugement d'un eſprit droit qui raiſonne ſur l'idéal d'un tableau.

M. de Voltaire avoit déja fait à peu près les mêmes obſervations dans ſes *nouveaux Mélanges philoſophiques* (troiſieme partie, p. 362, in-8°. 1765).

» Certains traits d'imagination ont ajouté, dit-on,
» de grandes beautés à la peinture. On cite ſur-tout
» cet artifice avec lequel un peintre mit un voile
» ſur la tête d'Agamemnon dans le ſacrifice d'Iphi-
» génie; artifice cependant bien moins beau que ſi
» le peintre avoit eu le ſecret de faire voir ſur le
» viſage d'Agamemnon le combat de la douleur
» d'un pere, de l'autorité d'un monarque, & du
» reſpect pour ſes dieux; comme Rubens a eu l'art
» de peindre, dans les regards & dans l'attitude de
» Marie de Médicis, la douleur de l'enfantement,

» la joie d'avoir un fils, & la complaiſance dont elle » enviſageoit cet enfant ».

Ce peu de paroles annonce un obſervateur ſenſible, qui ne veut pas qu'on lui donne un foible tour d'adreſſe pour un trait de génie. Quant à l'expreſſion de Marie de Médicis, peut-être n'eſt-elle pas bien préciſément un objet de comparaiſon avec Agamemnon témoin du meurtre de ſa fille. Mais ſi Rubens eût voilé le viſage de la reine pour quelque raiſon que ce fût, tous les perſonnages du tableau euſſent-ils concouru à l'intérêt du ſujet, on en ſeroit réduit aux vaines déclamations, aux exclamations vagues ſur le voile myſtérieux. La belle carriere que ce ſeroit pour les ſcrutateurs profonds ! Et qui ſait ſi Timanthe, fatigué des *ſi* & des *mais*, ne s'eſt pas ainſi débarraſſé de beaucoup de tracaſſeries de la part des gens d'eſprit de ſon temps, leſquels prêchoient, obſédoient, & faiſoient peut-être auſſi, comme au nôtre, manquer une belle choſe à un artiſte ?

Si Rubens eût traité le ſujet de Timanthe, vous lui euſſiez vu développer tous les reſſorts de l'art : jugez-en par ſa Marie de Médicis. Mais s'il eût manqué ſon Agamemnon, bien plus difficile encore, je ne répondrois pas qu'alors il ne lui eût jetté un voile ſur le viſage ; & à coup ſûr il eût trouvé des admirateurs enthouſiaſtes de ſa foibleſſe. Voyez par le tableau du Luxembourg ce qu'une tête, peinte avec

tout le ſentiment d'un grand maître, fait ſentir & dire; comparez-le aux idées vagues & incertaines, ou plutôt au ſilence qu'a produit le voile de Timanthe: car vous ne pouvez rien me citer de tout ce qui en a été dit & écrit, où la nature de l'expreſſion cachée ſous ce voile ſoit fixée autrement que ſelon l'imagination, qui varie à l'infini chez tous les hommes. Le tableau des onze mille vierges, avec ſon rideau qui le couvre tout entier, pourroit faire imaginer auſſi les plus belles choſes du monde à celui qui auroit le cerveau aſſez creux pour s'en donner la peine. Mais vous ne préférerez pas le maſque illuſoire & menteur au viſage qui vous dit une vérité frappante; & vous regarderez comme un tribut payé à la coutume tyrannique & moutonniere, ces trois vers qu'un de nos poëtes a fait paroître encore en 1769:

D'atteindre à ſa douleur l'artiſte déſeſpere;
Il cherche, héſite, enfin le génie a parlé:
Comment nous montre-t-il Agamemnon? voilé.

Ne faiſons ni voiler ni pleurer Agamemnon, parcequ'en peinture le voile eſt une ſottiſe foible, & que l'extrême douleur ne fait pas verſer de larmes, elle les arrête. Agamemnon voit lever le couteau ſacré ſur le ſein de ſa fille: la pâleur eſt ſur ſon viſage; le ſaiſiſſement eſt prêt à lui ôter le ſentiment; il ne ſe ſoutient que par le choc des convulſions intérieures;

ſa majeſté, ſa fierté, ſont devenues torpeur. Si ſes bras abattus & roidis ont quelque mouvement, ils ne l'expriment que par la violente contraction des muſcles : le ſerrement eſt univerſel. Agamemnon exiſte-t-il? il ne le ſait pas ; l'empire du roi ſur le pere, celui du pere ſur le roi, ſont auſſi difficiles à diſtinguer qu'ils ſont confondus. Si vous voulez tempérer toute l'expreſſion de la douleur d'un pere dans ce fatal moment, que ce ſoit par l'expreſſion de la fermeté d'une ame forte qui cede à la néceſſité divine & humaine. Peignez les plus beaux traits, un homme de la proportion la plus noble, l'habillement le plus majeſtueux, le plus impoſant : voilà mon Agamemnon. Il déchireroit votre ame, vous ſeriez vous-même cet Agamemnon. Mais étoit-il poſſible de le repréſenter ainſi ſoixante ans avant qu'on sût peindre l'expreſſion ? Pour Clytemneſtre, on ſent bien que ſi elle eût aſſiſté au ſacrifice, elle fût tombée évanouie. On peut ſans doute faire encore d'autres fort beaux Agamemnons, qui ne ſeroient ni celui de Voltaire ni le mien.

Mais voici où le voile eſt à propos, où il eſt indiſpenſable, où il faut laiſſer agir l'imagination du ſpectateur ſur l'objet principal. Suppoſez un perſonnage très intéreſſant, qui, dans une émeute, ait eu le viſage fracaſſé au point d'être défiguré d'une maniere affreuſe. Cachez ſa tête avec ſa robe, faites ruiſſeler le ſang ſur ſon vêtement de deſſous ; mon

imagination verra le viſage le plus horrible, mais qu'il ne vous eſt pas permis de montrer à découvert. Voilà ce qu'il faut laiſſer peindre au ſpectateur.

Mais un pere affligé! mais un roi! mais Agamemnon! Vous êtes peintre, & vous me cachez la ſituation la plus expreſſive, la plus intéreſſante; & vous employez encore le ſophiſme pour me faire approuver ce vol que vous me faites! Vous n'êtes qu'un peintre foible, un homme ſans reſſorts; vous ne connoiſſez pas tous ceux de votre art. Qu'importe l'eſpece de voile dont vous vous ſervez? mains jointes, bras levés, tel autre geſte qui me cache le viſage du héros; en voilant Agamemnon, vous avez dévoilé votre foibleſſe.

Mais quoique le viſage d'Agamemnon ſoit caché, ſon attitude ne peut-elle pas, dira-t-on, exprimer la douleur, l'abattement, le déſeſpoir? En ce cas, on peut voiler toutes les figures d'un tableau; leurs attitudes ſuffiront pour donner l'idée de leurs expreſſions. Oui, mais l'imagination du ſpectateur, échauffée par les expreſſions des autres perſonnages, ne conçoit-elle pas encore plus que l'artiſte n'auroit pu lui repréſenter? Je n'en crois rien, parceque cela dépend du plus ou moins de juſteſſe & de vivacité que le ſpectateur a dans l'imagination. Or un effet auſſi incertain, auſſi conditionnel, ne doit point être donné pour regle; & l'impreſſion reçue de la part des autres perſonnages pourroit bien être autant de pris ſur l'Agamemnon.

Voyez ce qui ſe paſſe au théâtre : ſouvent on reproche avec raiſon à de fort bonnes pieces que les caracteres du ſecond ordre nuiſent au perſonnage principal, & le voile d'un beau récit n'y ſupplée pas toujours. Si on vous arrache des larmes en vous racontant la cataſtrophe d'Hippolyte, c'eſt que vous avez vu Hippolyte, que vous l'avez entendu parler, que le tiſſu de ſes aventures vous a paſſé par les yeux & par les oreilles ; la ſucceſſion ſeule a fait chez vous ce que l'inſtant unique de la peinture n'y peut jamais produire, ſi cet inſtant eſt maſqué.

Pourquoi la Judith de Rubens fait-elle frémir ? pourquoi laiſſe-t-elle dans l'imagination des traces profondes ? C'eſt qu'il a montré une bouchere qui hache le cou d'un homme endormi. Le ſang jaillit ſur les bras de l'exécutrice. Holoferne lui mord deux doigts de la main qu'elle appuie ſur ſon viſage. Rubens a peint *une Juive inſpirée* ; il a déployé toute l'horreur du ſujet. Peignez les mœurs, le caractere des perſonnes, des nations, vous peindrez la nature. Si des coutumes trop délicates ne vous laiſſent pas cette liberté, renoncez ou à la peinture, ou à de pareils ſujets.

» Le goût que tous les hommes ont pour la peinture, dit M. de Caylus, eſt l'effet d'un ſentiment » naturel, preſque indépendant de l'intelligence, » dont la ſource eſt dans le penchant que nous avons » à l'imitation, & qui n'a pas beſoin d'être démontré

» quand même le ſentiment pourroit l'être. Un art
» qui, au privilege d'animer, d'embellir & de per-
» pétuer tous les êtres, joint l'avantage de fixer, de
» remplir même le plus actif & le plus vaſte des
» ſens, de parler à l'eſprit & ſouvent au cœur, a
» dû s'emparer de tout temps de l'eſtime univerſelle
» des hommes.

» Mais autant l'attrait de la peinture eſt vif, ſé-
» duiſant, général, autant elle eſt expoſée à des ju-
» gements précipités, injuſtes & bizarres. La plu-
» part de ceux qui prétendent au nom de *curieux*,
» amateurs ſans connoiſſance, ou remplis de préven-
» tions, croiroient déroger à leurs droits, s'ils laiſ-
» ſoient paſſer une ſeule occaſion de décider ſur une
» matiere reconnue pour dépendre du goût. La ré-
» ſerve & la modeſtie des amateurs éclairés & des
» artiſtes mêmes ne ſauroient arrêter ce penchant à
» juger les productions d'un art ſur lequel ceux qui
» prononcent le plus hardiment ne ſe ſont jamais
» aviſés de faire la moindre réflexion. A quoi ſe ré-
» duit en effet l'examen d'un tableau pour le plus
» grand nombre des ſpectateurs qu'il attire? à quel-
» ques ſenſations ſuperficielles & momentanées,
» dont on ne cherche à démêler ni la ſource ni les
» rapports. Et quel eſt ordinairement le réſultat de
» cette attention paſſagere? une déciſion ferme &
» dogmatique, telle qu'on pourroit l'attendre de
» ceux qui ont paſſé leur vie à réfléchir ſur les diffi-

» cultés & ſur les myſteres de l'art. Les artiſtes ſa-
» vent aſſez le cas qu'ils doivent faire de ces ſortes
» de juges : ils mettent avec raiſon au même taux &
» leurs cenſures & leurs éloges.

» Mais la ſociété fournit une autre eſpece de ju-
» ges véritablement dignes d'attention, & d'autant
» plus redoutables, que les peintres ſont commu-
» nément moins en garde contre eux. Je parle de
» ces hommes qui, verſés dans un ſeul genre, ont
» l'injuſte habitude de ne conſidérer dans les ouvra-
» ges de peinture que la partie dont ils ſont le plus
» affectés, ou dont ils ont fait une étude particu-
» liere. Ces examens partiels ou de détail ont cela
» de dangereux, que n'ayant l'air ni de l'injuſtice
» ni de la prévention, ils diſpoſent les perſonnes
» peu inſtruites à juger de l'enſemble d'un ouvrage
» d'après la déciſion qu'elles ont entendu porter ſur
» quelqu'une de ſes parties.

» Ces juges peuvent ſe réduire à trois claſſes : à
» l'homme de lettres, qui n'obſerve que le point
» d'hiſtoire & le *coſtume* ; à l'homme d'eſprit, qui
» n'eſt touché que des expreſſions ; à l'homme de
» l'art, qui ne conſidere que l'exécution ».

L'écrit dont j'ai extrait ce paſſage n'eſt qu'une petite brochure de 51 pages, laquelle n'eſt guere connue que de quelques artiſtes, & qui d'ailleurs eſt fort ſujette à ſe perdre ; c'eſt pourquoi il étoit plus ſûr de copier que d'y renvoyer. M. Touſſaint a inſéré

dans ſes *Obſervations périodiques ſur la phyſique, l'hiſtoire naturelle & les arts*, une réponſe fort ironique & fort dure à cet écrit de M. le comte de Caylus. Je n'examinerai pas ici juſqu'à quel point l'un & l'autre juges ont tort ou raiſon ſur le fond du ſujet qu'ils traitent. Comme il s'agit entre eux d'un tableau que je n'ai revu qu'un inſtant chez le roi de Pruſſe il y a pluſieurs années, je riſquerois trop de me tromper ſi j'en diſois mon avis. Mais ayant ſous les yeux l'écrit de M. Touſſaint, je puis aſſurer qu'il eſt plus qu'indécent de répondre aux dernieres paroles du préambule qu'on vient de lire : *il n'eſt point du nombre de ces trois ſortes de ſpectateurs.*

Quoiqu'il ſoit permis de relever les erreurs de quelque écrivain que ce ſoit, il ne s'enſuit pas qu'on doive ſe permettre de tacher ainſi ſon papier, eût-on même été publiquement inſulté. Si votre caractere vous porte à la rectitude, qu'il vous faſſe donc auſſi rendre hommage aux bonnes qualités de votre adverſaire. M. le comte de Caylus nous a laiſſé de très bonnes choſes : ſes ouvrages ſont par fois repréhenſibles ſans doute ; mais en réſulte-t-il qu'il n'étoit ni *homme de lettres*, ni *homme d'eſprit*, ni en quelque ſorte *homme de l'art* ? S'il n'a produit aucune compoſition, aucune étude d'après le naturel, rien de ce qui conſtitue vraiment l'artiſte ; s'il a même été preſque toujours aidé & conduit par des graveurs & d'autres artiſtes, dans les traits qu'il a calqués ſur le

cuivre, on ne doit pas moins le regarder, pour cette partie, comme un homme qui joueroit fort paſſablement de quelque inſtrument, & n'auroit pas le génie, l'habitude, les connoiſſances qu'il faut pour compoſer. Malgré le ſarcaſme de M. Touſſaint, M. le comte de Caylus méritera toujours la réputation d'amateur particulièrement diſtingué.

On retrouve encore, dans le *Supplément à l'Encyclopédie*, l'admiration ſurannée pour le voile d'Agamemnon. *Quand ſon viſage*, dit-on, *ne ſeroit pas voilé, nous en pourroit-il dire plus que ſa préſence ſeule n'en dit* (article *Exécution*)? Oui, vraiment, il nous en diroit plus. N'exprimât-il que la pieuſe réſignation aux décrets divins, ou le phlegme d'un fanatiſme froid bien caractériſé, ne diroit-il pas déja plus qu'avec un voile? Et ſi la douleur qui convient au pere d'Iphigénie étoit viſible, ne l'emporteroit-elle pas ſur quelque autre ſituation que ce fût? Oubliez qu'il exiſta jamais un tableau de Timanthe, & tout ce que le voile du principal perſonnage a fait dire; concevez un Agamemnon qui ne ſoit pas voilé; concevez ce malheureux pere, tel que vous pouvez vous le peindre à vous-même par la penſée, & vous ſentirez que l'imitation aveugle eſt toujours un obſtacle au progrès des arts, & que la reſſource d'un artiſte qui mit à la place du talent une penſée, ingénieuſe ſi l'on veut, vraie même, puiſqu'à la rigueur Agamemnon peut s'être caché le viſage, n'eſt pas un exemple

exemple à ſuivre. On voit aſſez que l'auteur de cet article ne ſe doute pas ici de ce que peut la peinture ſans le ſecours d'un voile.

Parler ſans diſcrétion, imprudemment, diſcourir ſans raiſon, avancer quelque choſe à la volée; tout cela s'exprime en latin par le mot *effutire.* C'eſt, dit M. Brotier dans une note latine, ce que M. de Voltaire & moi avons fait en vain contre le voile d'Agamemnon: *Vana multa adversùs illud velamen effutiere Cll. Voltaire & Falconet.* Il ajoute qu'il ſeroit honteux de nous réfuter: *Qua refutare puderet.* J'en ſuis d'autant plus fâché, que je deſire une réfutation bien ſenſée, bien ſentie, point moutonniere, & que je promets ma converſion à qui voudra me réfuter ainſi. Il eſt encore temps, puiſque j'exiſte, & que je pourrois faire publiquement ma rétractation. Je crois qu'on ne feroit pas mal de comprendre auſſi M. le comte de Caylus dans la claſſe des *diſcoureurs à la volée:* j'ai produit ſon titre, & M. Brotier n'a pas jugé à propos d'y avoir égard; ce qui eſt d'autant plus fâcheux que M. de Caylus reſpectoit l'antiquité.

Après avoir dit que Raphaël a peint un Chriſt mort, & que, pour mieux exprimer la douleur de Marie, il a voilé ſa tête, M. Brotier ajoute que le chemin de la ſuprême gloire n'eſt pas d'envier & d'injurier les anciens, mais de les louer & de les imiter: *Non per invidiam conviciaque antiquorum,*

ſed per eorum laudes & imitationem, ad ſummam gloriam eſt via (*a*). Je ne me croyois pas ſi avancé dans le chemin de la gloire. Je ne penſois pas même qu'on en méritât pour louer, comme je l'ai fait quelquefois avec aſſez de force, les beautés des anciens. Mais puiſque cela peut en mériter, j'ai donc fait la premiere moitié du chemin. Pour l'autre, malgré mes efforts, je n'ai pas ſu y parvenir; car elle eſt bien autrement difficile à faire qu'un éloge. Si, faute de diſcernement, j'euſſe voulu imiter les défauts des anciens, peut-être aurois-je trouvé des hommes éclairés qui m'en auroient détourné, & qui ne m'auroient pas conſeillé non plus de les louer par ce côté: j'aurois dû le ſouhaiter au moins. En blâmant leurs défauts, je n'ai donc fait pour d'autres que ce que j'aurois dû vouloir qu'on eût fait pour moi: j'étois *artiſte*, & je pouvois auſſi devenir *juge*. En un mot, quand M. Brotier nous l'interdiroit, quand Raphaël auroit voilé ſa vierge, montrons la douleur d'un pere affligé; montrons les angoiſſes d'une mere, quand il le faut; & ne craignons pas de faire paſſer dans l'ame du ſpectateur la plus vive affection du perſonnage:

. . . . . *Si vis me flere, dolendum eſt*
Primùm ipſi tibi.

Si pourtant M. Brotier eût fait attention à ces

(*a*) Voyez le Pline de M. Brotier, notes ſur le livre 35, tome 6, page 381.

paroles de l'évangile, *omnia conſummata ſunt*, il n'eût pas confondu les deux voiles, & nous auroit pu montrer ici Raphaël plus grand que Timanthe. Marie ſenſible a été pénétrée de douleur en voyant ſouffrir l'humanité divine : mais quand l'homme n'eſt plus, quand le myſtere eſt conſommé, elle ſe recueille, & cache ſous un voile les reſtes de ſa triſteſſe. Homere a dû traiter tout différemment un ſujet tout humain. A la mort d'Hector, Priam ſe roule dans la fange ; il veut aller trouver Achille : ſes ſujets le retiennent à peine. Mais neuf jours après ſon malheur, accablé par la fatigue, il s'enveloppe la tête de ſon manteau ; ſon viſage eſt encore ſouillé de la pouſſiere qu'il a ramaſſée en ſe roulant ſur la terre. *Iliade, livre 22, vers 408 & ſuivants ; livre 24, vers 163 & ſuivants.*

Le *refutare puderet* eſt à mes yeux le voile de Timanthe : mais que m'importe, ſi beaucoup d'autres parties m'en dédommagent ? Ce n'eſt pas ſur quelques expreſſions dont je pourrois me plaindre, que je dois juger un ſavant dont le mérite eſt généralement reconnu.

SUR DEUX OUVRAGES DE PHIDIAS.

On a vu, dans le *chapitre cinq* du *livre trente-ſix*, que Pline, en parlant des plus beaux ouvrages de Phidias, appuie ſur de petits détails. Son intention eſt bonne aſſurément, & ce n'eſt pas à cet égard qu'il eſt répréhenſible. Mais c'eſt ainſi qu'en croyant donner l'idée d'un grand ſtatuaire, on la donne d'un artiſte minutieux, ſurchargeant de petits détails, qui ne pouvoient ſe bien voir que de près, un grand ouvrage qui ne pouvoit ſe bien voir que de loin, c'eſt-à-dire à trente toiſes de diſtance. Si la ſtatue étoit ſur un piédeſtal proportionné à ſa hauteur d'environ quarante pieds, le piédeſtal pouvoit en avoir vingt, ce qui en produit ſoixante. Or, pour bien voir un objet élevé, on ſait qu'il faut une reculée de deux ou trois fois ſa hauteur : ainſi, à vingt ou trente toiſes, qui faiſoient cette reculée, comment voyoit-on les ornements du bouclier & de la chauſſure? & comment, de plus près, pouvoit-on appercevoir le deſſus de cette chauſſure où étoit gravé le combat des Centaures & des Lapithes? Mais Pline n'eſt que l'hiſtorien de ces ouvrages, ne lui demandons rien de plus; s'il a quelquefois des vues très fines, très juſtes, très délicates, c'eſt qu'il n'y a pas un homme d'eſprit qui n'en ait.

C'eſt pourtant une aſſez plaiſante façon de raiſonner que celle-ci : Pour donner une idée du génie qui chanta la colere d'Achille à ceux qui n'ont pas lu l'Iliade, je leur parlerai de quelques petits vers de la façon d'Homere. C'eſt tout juſte comme Pline ici nous parle de Phidias.

Mais ſi Phidias n'a point fait ces petits ornements; s'ils n'ont été ajoutés à ſa Minerve d'or & d'ivoire que pluſieurs années après la mort de l'auteur, que deviendra l'exactitude de Pline & de ceux qui le copient ſans regarder ailleurs ? Au ſurplus, le lecteur peut ſavoir que le milieu des yeux, les prunelles de cette Minerve, étoient de pierres précieuſes, que Phidias avoit cru être les mieux aſſorties & les plus reſſemblantes à l'ivoire. L'artiſte & le vrai connoiſſeur doivent juger ſi cette pratique, aſſez connue par d'autres figures antiques, ajoute ou non à la beauté d'une tête. Si la pierre étoit brillante, on en ſait le mauvais effet; ſi elle étoit du ton de l'ivoire, à quoi bon cette recherche, dont il n'étoit pas poſſible de juger à cent vingt ou cent trente pieds au moins de diſtance ? Enfin, ſi l'avantage étoit dans la dureté de ces pierres, Phidias vouloit donc que les prunelles duraſſent plus que le reſte de la tête ?

J'ai fait des fautes, & beaucoup; j'en corrige à chaque inſtant, & j'eſpere bien en faire encore : pour cela jetterai-je mon travail au feu ? je ne le crois pas.

Je ne voudrois pas non plus y jetter le dernier ouvrage de M. Winckelmann, tout repréhenſible qu'il eſt, puiſqu'à travers ſes foibleſſes, on y trouve quantité de choſes curieuſes & profitables. Voici une aſſertion de ce ſavant antiquaire concernant les prunelles en pierres précieuſes. On lit dans le traité préliminaire de ſes *Monumenti antichi inediti*, page 55: » Lo ſteſſo Giove Olimpico di Fidia aveva la pupilla » fatta d'una gemma incaſtratavi ». Cela me parut certain, ſur-tout en voyant au bas de la page: *Plat. Hipp. maj. p.* 349, *l.* 7.

Dans la foule innombrable de mes ignorances étoit compriſe la matiere des prunelles du Jupiter de Phidias, ou pour mieux dire, je les avois toujours crues d'ivoire. J'eus cependant recours à Platon, & je me fis expliquer ſon grec à l'endroit cité; j'ai auſſi conſulté la traduction de M. Grou. Il eſt queſtion, dans ce paſſage, de la Minerve d'or & d'ivoire, & nullement du Jupiter Olympien, dont qui que ce ſoit, excepté M. Winckelmann, n'a écrit qu'il avoit les prunelles de pierres précieuſes. Voyons ce que dit d'une autre Minerve de Phidias un deſcripteur plus exact, & témoin oculaire: la ſtatue étoit de bronze.

Pauſanias, l. 1, c. 28, dit: » Mys, excellent » graveur, a repréſenté ſur le bouclier de la déeſſe » le combat des Centaures & des Lapithes, & plu-

» ſieurs autres hiſtoires, d'après les deſſeins de Par-
» rhaſius, fils d'Evenor. Cette ſtatue eſt ſi haute, que
» l'aigrette du caſque & la pointe de la pique peu-
» vent être apperçues de Sunium », c'eſt-à-dire de cinq lieues d'Athenes.

Le ſcrupuleux Pauſanias, qui ne fait grace de rien à ſon lecteur, parle ailleurs de la Minerve du *Parthénon*, qui étoit, comme on ſait, dans la citadelle d'Athenes, & ne dit pas un mot de toute cette ciſelure, gravure, &c. dont Pline fait mention; détails qu'il ne manque cependant jamais d'écrire quand il en a l'occaſion. Ne ſe pourroit-il pas que ces deux Minerves de Phidias euſſent été confondues dans la tête de l'écrivain latin, & qu'il eût attribué à l'une ce qui appartenoit à l'autre? Je ſuis loin de le vouloir aſſurer; mais j'aimerois mieux Pline avec un défaut de mémoire, que Phidias avec un défaut de goût: cela ne ſe compare pas.

Ne ſeroit-il pas poſſible encore, comme il eſt dit plus haut, qu'on eût chargé d'ornements ſuperflus cette Minerve de Phidias quelques années après ſa mort, comme on avoit fait celle de bronze. Il ſeroit glorieux pour la mémoire d'un artiſte célebre, dont on nous dit le génie ſi grand, ſi ſublime, de ne le pas voir minutieux dans ſon art, ſur-tout lorſque nous avons lieu de ſoupçonner le contraire.

Si Parrhaſius, fils d'Evenor, qui vivoit après Phi-

dias, & qui n'a dû faire cette addition qu'après la mort de l'auteur, a bien eu le courage de préſider une fois à la broderie du bouclier d'une Minerve, pourquoi n'en auroit-il pas fait autant au bouclier & à la chauſſure de l'autre? Pourquoi ne ſe ſeroit-il pas trouvé un autre *Mys* & un autre *Parrhaſius?* Si vous avez quelques préſomptions qu'un homme du plus grand mérite n'a pas fait une ſottiſe, pourquoi la lui imputer? Vous auriez beau dire que ce ſont *ſeulement quelques légers traits de ſon génie*, cela s'appelle toujours rapetiſſer mal à propos un grand mérite, parceque ces prétendus traits de génie gâtent une belle & grande choſe, ou lui ſont fort inutiles. Mais ſi vous avez de bonnes preuves, donnez-les; montrez le grand artiſte par ſes endroits foibles tout auſſi volontiers que par ſes plus beaux côtés. Dites avec quelques hiſtoriens que Phidias a exécuté en or tous ces enjolivements ſuperflus à la beauté de ſa Minerve; convenez qu'il eût peut-être mieux fait de ne l'en pas charger. Dites que, s'il n'eût pas placé, comme le rapporte Pauſanias, la ſtatue de la Victoire, d'environ quatre coudées, à côté de ſa Minerve de vingt-ſix coudées, cette Victoire, quoiqu'admirable, n'eût pas jetté dans l'idéal de l'ouvrage une incohérence qui ne peut jamais manquer de révolter. Prenez cette occaſion pour développer les principes de l'art, & vous inſtruirez; mais ne vous ſervez pas ſur-tout de

ce dicton trivial, *Il faut avoir de l'indulgence*, parcequ'en fait d'ouvrages, il n'eſt ſouvent qu'un faux-fuyant de l'ignorance & de la médiocrité, *qui ne ſont pas indulgentes*, & qu'il n'a jamais concouru au progrès des talents. Liſez la page 318 du tome 25 des Mémoires de l'académie; ce que M. de Caylus y dit de cette Minerve de Phidias, eſt excellent & judicieux.

Voulez-vous ſavoir ſi Phidias aimoit à charger ſes ouvrages d'ornements nuiſibles à l'effet, ou du moins ſuperflus? liſez la deſcription ſans goût que fait le même Pauſanias du Jupiter Olympien. Tâchez d'appercevoir ſi cette quantité d'ornements de toute eſpèce concouroit au vrai but de l'art ou s'en éloignoit; laiſſez là les éloges que les écrivains ont pu faire de cet enſemble, ces éloges fuſſent-ils l'écho de l'admiration des contemporains; & ſi, après en avoir jugé par le goût univerſel, qui l'emporte ſur les fantaiſies des temps & des pays particuliers, vous trouvez que le Jupiter, avec tous ſes ornements, étoit encore grand, majeſtueux, ſublime, vous pourrez trouver qu'en retranchant une partie de ces ſuperfluités, il eût été, en proportion du retranchement, plus majeſtueux & plus ſublime encore. Mais avant d'accuſer ou d'abſoudre Phidias, voyez bien ſi la deſcription de Pauſanias peut vous mettre en état de juger; car vous n'avez qu'elle pour toute reſſource.

Strabon, qui avoit vu le temple d'Olympie & la ſtatue de Jupiter, eſt, à quelques égards, à l'abri de ces reproches. Il obſerve, comme chacun ſait, que Phidias prit ſi bien ſes meſures dans ſon Jupiter, que la ſtatue ne pouvant ſe tenir debout ſans enlever le toit avec ſa tête, il la fit aſſiſe; mais ſi juſte, qu'elle touchoit preſque à la voûte: *Fecit tantæ magnitudinis, ut, quanquam templum eſt maximum, tamen videatur bonam proportionis rationem duxiſſe, quòd ſedentem finxit, ita ut vertice culmen propemodum tangat, & ex ipſa ſpecie appareat eum, ſi ſurgeret ſeque erigeret, tecto templum nudaturum eſſe.* Strab. p. 354.

Nous n'exigeons pas que Strabon explique ce qu'il entend par » Prendre ſi bien ſes meſures, qu'une » ſtatue ne pouvant ſe tenir debout ſans enlever le » toit, on la fit aſſiſe; mais ſi juſte, qu'elle touchoit » preſque à la voûte ». Eſt-ce que cette ſtatue étoit toute faite & debout, & que la trouvant trop grande pour la place, on l'accommoda de façon qu'elle fût aſſiſe? Eſt-ce que le ſtatuaire, en prenant bien ſes meſures pour qu'elle n'enlevât pas le toit, ne pouvoit pas la faire debout & moins grande? Ou bien avoit-on obligé Phidias à faire ſon Jupiter de quatre-vingt-dix pieds? & ne pouvant le faire tenir debout à cette proportion, le réduiſit-il à ſoixante en l'aſſeyant? Expliquera qui pourra cette énigme inutile.

Strabon a bien vu un objet qui ne demandoit que des yeux : il a mal raiſonné quand il a été au delà de ſes connoiſſances : voilà tout ce qu'il en faut ſavoir.

Il eſt certain auſſi que cette diſproportion entre un temple & une ſtatue eſt repréhenſible, & qu'il faut être un Adrien pour en punir la critique. On n'ignore pas que cet empereur prétendoit tout ſavoir, & qu'il envoya les deſſeins de ſon temple de Vénus à l'architecte Apollodore, plutôt pour le braver, que pour le conſulter ; que celui-ci, entre autres défauts, obſerva que les déeſſes placées dans cet édifice étoient ſi grandes, qu'elles n'auroient pu ſe lever ni ſortir ; & qu'enfin Adrien, outré & confus d'une critique auſſi judicieuſe que déſeſpérante parce qu'il n'y avoir plus moyen d'en profiter, fit aſſaſſiner l'artiſte, & le temple n'en fut pas mieux proportionné avec les ſtatues. Dion, un des auteurs qui rapportent ce fait, dit auſſi que la jalouſie d'Adrien contre ceux qui ſe diſtinguoient dans les ſciences & dans les arts régloit ordinairement leur ſort : il les opprimoit ou les faiſoit mourir, ne voulant pas être ſurpaſſé en quelque talent que ce fût. Adrien n'étoit pas cependant un fort méchant empereur : exemple frappant de la manie de croire tout ſavoir. Donnez du pouvoir à certaines gens, & vous verrez ce que deviendront ſous leur ſceptre les ſciences & les beaux arts.

Afin de n'avoir plus rien à dire du Jupiter de Phidias, je place ici une mépriſe de M. Winckelmann : elle en vaut la peine, parcequ'on trouve à chaque pas des gens qui regardent cet antiquaire comme un docteur irréfragable, & qui, ſans pouvoir juger de la vérité ou de la fauſſeté de ce qu'il avance, vous oppoſent innocemment ſon autorité. Montrons-leur encore comment M. Winckelmann, tout ſavant qu'il étoit, voyoit & liſoit quelquefois.

A la page 256 de l'*Hiſtoire de l'art*, premiere édition en allemand, on trouve que Quintilien dit : » Un autre artiſte que Phidias auroit mieux travaillé » les ornements de la ſtatue de Jupiter, que Phidias » lui-même ». La nouvelle édition offre encore le même paſſage, puiſqu'il ſe trouve dans la traduction de M. Huber, tome 2, page 256. Cependant il paroît certain que Quintilien dit le contraire. Après avoir avancé que les plus grands maîtres d'éloquence doivent enſeigner juſqu'aux plus petites parties de cet art, parcequ'il n'eſt pas poſſible que celui qui excelle dans de grandes choſes ignore les plus petites, il ajoute : » J'aimerois autant dire que Phidias » repréſenta admirablement Jupiter, mais qu'un au» tre auroit mieux travaillé les ornements de ſa ſta» tue ». *Niſi fortè Jovem quidem Phidias optimè fecit, illa autem quæ in ornamentum operis ejus accidunt alius meliùs elaboraſſet.* (Inſtit. orat. l. 2, c. 3.)

Quintilien s'eſt un peu trompé : il a d'autant plus mal choiſi ſa comparaiſon, qu'un ſculpteur moins ſavant, moins grand, moins élevé que Phidias, pouvoit avoir plus que lui l'adreſſe & la ſorte de patience qu'il faut pour travailler des ornements. Mais ce n'eſt pas de la mépriſe de Quintilien qu'il eſt ici queſtion, c'eſt de l'inexactitude de M. Winckelmann ; & l'on voit juſqu'où elle alloit quand il décidoit, ſans ſe douter qu'il pouvoit ſe tromper, & il en douta quelquefois trop peu.

Ce n'eſt plus de Phidias ni de ſon Jupiter que je vais parler : mais, à ſon occaſion, je crois pouvoir obſerver la petite mépriſe d'un homme de lettres diſtingué & ami de nos arts. Quoique le ſujet ne touche pas immédiatement à l'art, il y a pourtant un rapport aſſez direct pour que le ſtatuaire puiſſe s'en occuper.

L'auteur de l'article *Lyrique* dans le *Supplément à l'Encyclopédie*, voulant répondre à une objection qu'on lui avoit faite, me paroît s'être trompé. On lui demande ſi ce qui, dans l'imagination du poëte & de ſes lecteurs, étoit noble & grand, ne deviendroit pas *puérile & meſquin*, ſi l'on vouloit le rendre viſible aux yeux ſur le théâtre. Voici ſa réponſe : » Ce qui n'eſt » pas devenu *puérile & meſquin* ſous le pinceau du » Titien & de l'Albane, ſous le ciſeau de Praxitele » & de Phidias, quoique rendu viſible aux yeux,

» peut ne pas être *puérile & meſquin* ſur la ſcene. Les » peintres & les ſtatuaires n'ont fait des divinités » d'Homere que de beaux hommes & de belles femmes ; & peut-être ſeroit-il contraire au bon ſens » d'être plus difficile ſur le merveilleux théâtral ».

Il me ſemble que voici à-peu-près ce qu'on pourroit répliquer à M. Marmontel. Non, il ne ſeroit pas contraire au bon ſens d'être plus difficile ſur le merveilleux théâtral : le ſpectateur qui voit la ſtatue de Jupiter, ſait qu'elle n'eſt qu'un marbre inanimé qui la repréſente ; mais, au théâtre, il ſe fait ou ſe veut faire une illuſion complete. C'eſt le dieu que le poëte a voulu faire paroître, & non l'acteur. Auſſi le ſpectateur le voit-il comme il voit un avare dans une piece où un avare eſt mis ſur la ſcene, avec cette différence qu'un homme eſt ſemblable à un homme, que celui qui joue l'avare pourroit être avare en effet, & qu'un acteur ne peut faire croire qu'il ſoit un dieu. Et d'ailleurs, quelle différence entre le Jupiter de Phidias, par exemple, & le plus impoſant acteur qui joue le dieu ! Le beau, le majeſtueux, le ſublime, ſont au moins réunis par le grand ſtatuaire dans la repréſentation convenue du dieu : mais le comédien friſé, rougi, pomponé, brillanté, peut il jamais approcher du dieu d'Homere ? En a-t-il les ſourcils ? Ajoutez qu'un homme a toujours quelque défaut corporel ou habituel, & ce défaut rend le prétendu dieu ridicule.

Repréſenter un dieu, eſt ſans doute, à la rigueur, une tâche impoſſible : mais l'acteur qui approche le plus de la perfection en eſt bien plus éloigné que le grand peintre ou le grand ſtatuaire. Le premier n'a, pour cette repréſentation, que ſa perſonne, & le ſecond a toute l'étendue de ſon art. Enfin on ne peut établir aucun parallele entre la production de l'artiſte, & le jeu & la figure ajuſtée du chanteur de l'opéra.

AVERTISSEMENT.

MONTRER que Pline s'eſt égaré en traitant des matieres qu'il devoit *néceſſairement* connoître, c'eſt prouver à plus forte raiſon qu'il a dû ſe tromper dans celles qu'il pouvoit ignorer. Je vais donc tranſcrire quelques paſſages de ſon livre, pris çà & là. J'y joindrai des obſervations plus ou moins ſérieuſes & plus ou moins longues, ſelon l'occaſion, mon humeur & le ſujet. C'eſt un argument *à fortiori*, dont j'ai abſolument beſoin; & j'oſe croire que quelques lecteurs pourront penſer comme moi ſur les erreurs de Pline dans les arts, lorſqu'ils auront vu ſes erreurs en phyſique.

Les enthouſiaſtes de Pline ne manqueront pas de dire que je ſuis dur, injuſte, inconſidéré; mais ſi de trois cents paſſages environ que je reprends, j'ai ſeulement tort de la moitié, il en reſtera plus qu'il ne faut pour me donner raiſon.

PASSAGES

PASSAGES DE PLINE,

Où il eſt à peine fait mention de la peinture & de la ſculpture, & qui prouvent cependant que cet auteur pourroit bien avoir écrit de ces deux arts ſans trop s'y entendre.

Pline, quoiqu'écrivain admirable, a été convaincu, comme chacun ſait, de s'être trompé plus d'une fois ſur les choſes de la nature.

Boileau, Réflex. crit. ſur Longin; réflex. 3.

Le chevalier de Jaucourt (article *Verona* de l'Encyclopédie) dit en parlant de Pline, & ne faiſant peut-être que paraphraſer Vigneul de Marville: » La » deſtinée de ce grand écrivain eſt que tout le monde » l'admire, & que perſonne n'ajoute foi à ſes récits: » mais, pour le juſtifier en deux mots, il n'a eu au- » cun intérêt à s'abuſer lui-même, & à tromper ſon » ſiecle, ni les ſiecles ſuivants. J'ajoute que l'on dé- » couvre tous les jours des faits que l'on regardoit » dans ſes écrits comme d'agréables imaginations, » qu'il avoit rapportées tout au plus ſur la foi de » gens auxquels il a trop déféré ». (Encyclopédie, tome 17, page 88.)

Si cette apologie eſt bonne, il n'y a pas un livre, quelque mauvais qu'il ſoit, dont on ne pût juſtifier

l'auteur en disant *qu'il n'a eu aucun intérêt à s'abuser lui-même, & à tromper son siecle, ni les siecles suivants.* Je pourrois même avec ce raisonnement faire l'apologie de mes observations sur Pline; car je n'ai aucun intérêt à m'abuser ni à tromper qui que ce soit. » Les écrivains de l'histoire naturelle, » dit le chancelier Bacon, qui n'avoient aucun inté- » rêt à s'abuser & à tromper, ont débité de bonne » foi des fausſetés grossieres: leur érudition en a » imposé; & combien d'absurdités ont pris créance » sur leur témoignage »! *Analyse de la philosophie*, chap. 2.

Je crois qu'en littérateur instruit, M. de Jaucourt n'auroit pas dû parler des faits qu'on découvre tous les jours dans les écrits de Pline, puisqu'il devoit savoir que c'est dire: *On découvre des faits dans les auteurs que Pline a compilés.* Nous verrons si d'ailleurs Pline est à l'abri de la censure autant qu'on nous le dit, & si toutes ses *imaginations* sont *agréables*. Ecoutons cet auteur.

» De quelque partie de la terre qu'on regarde le » monde, on se voit toujours au milieu de ses di- » mensions, & de toutes parts on n'apperçoit qu'un » hémisphere convexe, ce que la seule figure ronde » peut expliquer » (*a*).

(*a*) Oculorum quoque probatione, quòd convexus mediusque quacumque cernatur, cùm id accidere in alia non possit figura. (L. 2, c. 2.)

Cet argument populaire, dit M. Poinſinet, *eſt indigne d'un philoſophe, qui ne doit point juger de l'eſſence des choſes par l'écorce & par l'apparence. Qu'a de commun l'illuſion ou l'inſuffiſance de notre vue avec les proportions réelles des choſes? &c.*

Voilà donc Pline qui, tout en débutant, raiſonne d'une maniere indigne d'un philoſophe. Par qui ce défaut d'eſprit philoſophique lui eſt-il reproché? par ſon traducteur. Il faut obſerver que, par cette expreſſion *le monde*, Pline n'entend pas le globe terreſtre, mais le ſyſtême entier de l'univers. Je ne ſuivrai pas notre naturaliſte dans ce qu'il écrit ſur l'aſtronomie, parceque cette ſcience m'eſt inconnue; c'eſt aux aſtronomes à en juger: il y a quelque apparence que Pline pourroit bien n'en pas ſortir victorieux, s'il faut s'en rapporter à ce mot de M. de la Lande: *Il n'entendoit rien à l'aſtronomie, & copioit les auteurs comme il les trouvoit.* (Lettre de M. de la Lande à M. de Broſſes, inſérée dans *l'Hiſt. de la rép. rom.* tome 1, page 568.)

Je puis, ſans être aſtronome, me permettre une obſervation. Pline, chap. 12 de ce livre, après avoir fait l'éloge des inventeurs de l'aſtronomie, qui ont pénétré de ſi profonds myſteres, s'écrie par un trait d'orateur: » Donnez l'eſſor à votre génie, interpretes » du ciel, vous qui pouvez comprendre les ſecrets » de la nature, vous qui, par la ſcience que vous avez » inventée, avez vaincu les dieux & les hommes ».

Mecti ingenio eſte, cœli interpretes, rerumque naturæ capaces, argumenti repertores quo deos hominesque viciſtis.

Onze chapitres plus loin, & comme ayant oublié ce bel hommage, il dit, en parlant des aſtronomes qui meſurent les diſtances reſpectives des planetes: » Il eſt étonnant juſqu'où va l'arrogance de l'eſprit hu» main, lorſqu'excitée par quelque léger ſuccès, com» me dans les objets dont nous venons de parler, elle » donne carriere à ſon impudence, & que ceux qui ont » oſé deviner la diſtance du ſoleil à la terre, en font » autant du ciel, parceque le ſoleil en eſt le centre, » & préſument qu'ils vont bientôt meſurer du doigt » l'univers même ». *Mirum quò procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata ſucceſſu, ſicut in ſupra dictis occaſionem impudentiæ ratio largitur: auſique divinare ſolis ad terram ſpatia, eadem ad cœlum agunt, quoniam ſit medius ſol, ut protinùs mundi quoque ipſius menſura veniat ad digitos.*

Le reproche eſt adreſſé premièrement à Pythagore, qui comparoit la diſtance harmonique des aſtres aux diſtances des tons de la muſique, & enſuite à ceux qui calculoient, auſſi par leur diſtance, le temps que mettent les aſtres à faire leurs révolutions, &c. C'eſt tout cela qu'au chapitre 22 il appelle des ſubtilités plus agréables que néceſſaires, *Jucundâ magis quàm neceſſariâ ſubtilitate;* & qu'au chapitre 23 il dit n'être bon qu'à occuper le loiſir de gens en démence;

Id enim velle penè dementis otii eſt. Voilà donc un éloge & un blâme ſur le même ſujet, & par conſéquent une contradiction.

M. Poinſinet, qui s'eſt permis ici une interprétation peu fidele & trop emphatique, dit dans une note ſur le paſſage *Mirum quò procedat*: » Toute cette » phraſe eſt de la plus grande richeſſe de tours, » d'expreſſions & de figures. Par un artifice d'élo- » quence ſingulièrement remarquable, Pline y loue » le génie humain de la maniere la plus délicate, la » plus adroite, & en même temps la plus neuve: » car c'eſt en cenſeur qu'il ſe déguiſe pour rendre » ſes éloges plus piquants ».

Aſſurément il eſt bien déguiſé, & je doute qu'une maniere de louer qui ne pourroit être compriſe, fût en effet la plus adroite. D'ailleurs, quand Pline veut louer ou blâmer, il ne prend pas de détours; & l'on voit qu'il donne à Veſpaſien les louanges les plus rondes, lorſqu'il auroit pu les aſſaiſonnér de quelque délicateſſe.

Quoi! l'on dira que Pline prend un tour ironique pour continuer l'éloge, en feignant de le changer en blâme. Un homme qui ſait écrire ne conduit pas ſon diſcours d'une maniere ſi bizarre dans un ſujet ſérieux. Mais c'eſt une maniere commode & aſſez uſitée de vouloir donner pour une plaiſanterie, dans les auteurs que l'on défend, ce qu'on ne pourroit autrement excuſer. C'eſt ainſi qu'on a voulu faire paſſer

pour une ingénieuſe plaiſanterie la demande fort ſérieuſe que fait Cicéron à Luccéius, lorſqu'il le prie de lui donner des louanges au-delà de ce qu'il en mérite, & même un peu plus que la vérité ne le permet : *Pluſculùm etiam quàm concedit veritas largiare.* Non que je veuille comparer la faute de Pline à celle de Cicéron ; faute qui a fait dire à Montaigne : » Ceci » ſurpaſſe toute baſſeſſe de cœur en perſonne de tel » rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire » du caquet & de la parlerie, &c. » (l. 1, c. 39.)

Il me reſte à dire, à l'occaſion du chapitre 25 de Pline, qu'il y met le ſoleil au centre de l'univers, & qu'au chapitre 69 c'eſt la terre qui prend cette place à ſon tour, ce que prouvent, dit-il, d'invincibles arguments. Je trouve cependant cette contradiction moins choquante que l'exagération qu'il ſe permet, chapitre 26, au ſujet d'Hipparque qui fit le dénombrement des étoiles, ce que, dit Pline, Dieu lui-même n'auroit pas la témérité d'entreprendre : *Rem etiam Deo improbam enumerare ſtellas.* C'eſt ce que M. Poinſinet appelle une *figure expreſſive & hardie* : ſi hardie, qu'on la prendroit pour le rêve d'un fébricitant.

» S'il faut croire ce qu'on dit d'Anaximandre, » phyſicien de Milet, il y avoit en lui une inſpi- » ration immortelle & vraiment divine. On aſſure » qu'il avertit les Lacédémoniens d'abandonner leurs

» maiſons & leur ville, parcequ'un tremblement de » terre alloit les engloutir. En effet, toute la ville » fut renverſée; & une grande partie du mont Tay- » gete, qui formoit une ſaillie en poupe de vaiſ- » ſeau, s'étant détachée, acheva de l'accabler ſous » ſes ruines. On vante auſſi, mais comme une choſe » divine, une prédiction de Phérécyde, maître de » Pythagore: il prédit, ayant bu de l'eau d'un cer- » tain puits, que, dans le même lieu, il y auroit un » tremblement de terre. Si tout cela eſt vrai, quelle » différence y a-t-il entre de tels hommes & un » dieu, à l'immortalité près » (*a*)?

Joignons à ce paſſage celui qu'on va lire, & une ſeule obſervation ſera leur développement.

» LES navigateurs prévoient auſſi avec certitude » un tremblement de terre, lorſqu'ils ſont frappés, » quoiqu'il n'y ait pas de vent, par le flot qui ſe

(*a*) Præclara quædam eſſe & immortalis in eo, ſi credimus, divinitas perhibetur Anaximandro, mileſio phyſico, quem ferunt Lacedæmoniis prædixiſſe ut urbem ac tecta cuſtodirent, inſtare enim motum terræ; cùm & urbs tota eorum corruit, & Taygeti montis magna pars ad formam puppis eminens abrupta, cladem inſuper eam ruinâ preſſit. Perhibetur & Pherecydi Pythagoræ doctori alia conjectatio, ſed & illa divina: hauſtu aquæ è puteo præſenſiſſe ac prædixiſſe ibi terræ motum. Quæ ſi vera ſunt, quantùm à Deo tandem videri poſſunt tales diſtare, dum vivant? (L. 2, c. 79.)

» gonfle ſubitement, ou qui éprouve un violent re-
» moux. Alors ce qui eſt contenu dans les vaiſſeaux
» s'agite, craque, ſe heurte, comme il arrive dans
» les édifices ébranlés : on voit les oiſeaux ſe percher
» avec appréhenſion. Un tremblement prochain eſt
» auſſi précédé d'un ſigne dans le ciel ; on diſtingue
» par un temps ſerein, ſoit durant le jour, ſoit peu
» après le coucher du ſoleil, une ligne de nuage
» fort étendue & déliée. Enfin l'eau des puits eſt
» alors plus trouble & d'une mauvaiſe odeur » (*a*).

Puiſque le cerveau humain eſt le rendez-vous de toutes les abſurdités imaginables, ne ſoyons pas ſurpris de celles que renferment ces deux paſſages, dont voici la ſubſtance : *Anaximandre & Phérécyde ſont des dieux ; car ils prévoient ce que les navigateurs & ceux qui ont des puits ſavent auſſi prévoir.* Il faut convenir que cette façon de raiſonner eſt bien particuliere. Quant à la ligne de nuage fort étendue & déliée, c'eſt aux naturaliſtes de juger ſi c'eſt un ſigne de tremblement de terre, & ſi Ariſtote, que Pline copie là mot à mot, a eu raiſon de l'avancer.

(*a*) Navigantes quoque ſentiunt, non dubiâ conjecturâ, ſine flatu intumeſcente fluctu ſubitò aut quatiente icti. Intremunt verò & in navibus poſita, æquè quàm in ædificiis, crepituque prænunciant : quin & volucres non impavidæ ſedentes. Eſt & in cœlo ſignum, præceditque motu futuro, aut interdiu, aut paulò poſt occaſum ſereno, ceu tenuis linea nubis in longum porrectæ ſpatium. Eſt & in puteis turbidior aqua, nec ſine odoris tædio. (L. 2, c. 81.)

Mais avant de m'engager davantage, je ferai parler Saint-Evremond, des Maiſeaux & Bayle. Voici ce que dit le premier dans une lettre au maréchal de Créquy : *Je connois un des ſavants hommes de l'Europe* (Iſaac Voſſius) *de qui vous pourrez apprendre mille choſes curieuſes ou profondes, en qui vous trouverez une crédulité imbécille pour tout ce qui eſt extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.* Le ſecond rapporte ce paſſage en 1700 ſous l'année 1681, *vie de Saint-Evremond*, adreſſée à Bayle, qui, dans ſes réponſes aux queſtions d'un provincial, tome 4, page 178, éd. de 1707, dit : *Pline paroît avoir eu ce même eſprit ; il étoit athée, mais d'ailleurs aſſez crédule pour le merveilleux.*

» Une plante de pouliot, deſſéchée & ſuſpendue » dans une chambre, fleurira le propre jour du » ſolſtice d'hiver, l'air dont elle eſt gonflée venant » à rompre les membranes extérieures » (*a*).

Une plante deſſéchée qui fleurit étant ſuſpendue à un plancher, préciſément à l'arrivée du ſoleil au tropique du capricorne, a bien l'air d'un conte de bonne femme, dit M. Poinſinet.

Les veſſies (membranes) *remplies d'air peuvent bien s'entr'ouvrir aux approches de l'hiver ; mais que*

(*a*) Floret ipſo brumali die ſuſpenſa in tectis arentis herba pulegii : rumpuntur intentæ ſpiritu membranæ. (L. 2, c. 41.)

ce ſoit préciſément le premier jour de cette ſaiſon, c'eſt ce qui ne peut être admis que par un eſprit qui aime l'extraordinaire, & qui ne voit dans les faits les plus ſimples que des choſes ſurprenantes, dit M. Guettard, page 391, tome 1 du Pline de M. Poinſinet.

» Les tremblements de terre ne ſont pas des maux » iſolés, & dont le danger ne conſiſte que dans les » ſecouſſes qui les accompagnent : mais ils préſa- » gent d'autres malheurs égaux à ceux qu'ils cau- » ſent, & même plus grands encore. Jamais la ville » de Rome n'a tremblé que ce ne fût un pronoſtic » de quelque fâcheux événement futur » (*a*).

Si Pline eût entendu que les tremblements de terre ſont une cauſe occaſionnelle de quelques autres fâcheux événements, comme il en arrive alors qui en ſont effectivement les ſuites naturelles, il auroit eu raiſon. Mais il entend qu'ils ſont un pronoſtic, *prænuntium*, envoyé pour préſager, à la maniere des augures, qu'il arrivera quelque choſe d'extraordinaire, comme lorſqu'il dit (l. 2, c. 27) que les feux couleur de ſang qui paroiſſent au ciel, annoncent de grandes calamités : *Ingentium malorum prænuntium*. Quelle philoſophie !

(*a*) Nec verò ſimplex malum, aut in ipſo tantùm motu periculum eſt : ſed par aut majus oſtentum. Nunquam urbs Roma tremuit, ut non futuri eventûs alicujus id prænuntium eſſet. (L. 2, c. 84.)

Cicéron met préciſément les mêmes raiſons dans la bouche de ſon frere Quintus, mais c'eſt pour s'en moquer enſuite lui-même. Il eſt aſſez ſingulier que Pline, dans le dialogue *de Divinatione*, ait préféré le raiſonnement de l'interlocuteur, qui n'y eſt introduit que pour être réfuté.

» Depuis peu, vers la fin du regne d'Auguſte, » une certaine femme du peuple, nommée *Fauſta*, » accoucha de quatre enfants à Oſtie, deux garçons » & deux filles, préſage certain de la famine qui » ſuivit » (*a*).

Quatre gemeaux préſager une famine! cela eſt auſſi curieux dans une hiſtoire naturelle, que d'y trouver des femmes qui accouchent d'un ſerpent, d'un éléphant, d'un hippocentaure, ainſi que ce naturaliſte oſe l'avancer dans le même chapitre.

Enfin, il y eut une famine. Si les laboureurs de ces contrées euſſent eu la main heureuſe, peut-être y auroit-on eu plus de pain: »Car il y a des gens qui » ſont nés avec la main heureuſe, & par qui le grain » ſemé eſt plus fécond, ſans qu'on puiſſe rendre rai- » ſon de cette prérogative ». *Fit quoque quorumdam occultâ ratione, quòd ſors genialis atque fœcunda eſt*, l. 18, c. 24.

(*a*) Proximè, ſupremis divi Auguſti, Fauſta quædam è plebe, Oſtiæ duos mares, totidem feminas enixa, famem quæ conſecuta eſt portendit haud dubiè. (L. 7, c. 3.)

Montaigne (liv. 2, chap. 30) décrit un enfant monſtrueux : » Ce double corps, dit-il, & ces mem-
» bres divers ſe rapportant à une ſeule tête, pour-
» roient bien fournir de favorables prognoſtiques au
» roi de maintenir ſous l'union de ſes loix ces
» parts & pieces diverſes de notre état. Mais de peur
» que l'événement ne le démente, il vaut mieux le
» laiſſer paſſer devant ; car il n'eſt que de deviner en
» choſe faite ». Puis il ajoute avec Cicéron : *Afin qu'après qu'elles ſont arrivées, on les faſſe quadrer par quelque interprétation avec les conjectures qu'on en peut tirer* (de Divinat. l. 2, c. 31). Comparons la froide & ſuperſtitieuſe crédulité que Pline montre ici, avec la tête philoſophique, mais non infaillible ni toujours égale, de Montaigne ; & nous verrons lequel des deux jugements doit mériter notre approbation.

Pline, dans l'exorde du ſeptieme livre, dit que la nature, cruelle dans l'excès même de ſes faveurs, a laiſſé comme en doute ſi l'homme a trouvé en elle une mere ou une fâcheuſe marâtre : *Ut non ſit ſatis æſtimare, parens melior homini, an triſtior noverca fuerit.* Puis, faiſant l'énumération des miſeres de notre enfance, il dit : » On lui garrotte généralement
» tous les membres ». *Vincula excipiunt & omnium membrorum nexus.* Un philoſophe former un chef d'accuſation contre la nature de ce qui n'eſt que la

coutume de quelques nations ! Il devoit ſavoir qu'à Sparte les enfants n'étoient ni liés ni garrottés par des langes & des maillots.

Cet exorde contient une invective contre l'homme, qui n'eſt qu'une déclamation preſque inſenſée, & qui ſe termine par aſſurer que l'homme ſeul ſe bat contre ſon eſpece : comme ſi les lions, les tigres, les coqs, & tant d'autres animaux, ne ſe livroient pas de cruels & ſanglants combats ; comme ſi l'araignée ne mangeoit pas l'araignée ; comme ſi les gros brochets ne mangeoient pas les petits ; & enfin comme ſi, en cela même, l'homme ne reſſembloit pas le plus aux autres animaux, ajoute M. Poinſinet, de qui ſont ces dernieres obſervations.

» SELON l'ordre de la nature, l'homme a coutume » de venir au monde par la tête, & d'en ſortir par » les pieds (*a*) ».

Le chapitre qui contient ce paſſage eſt un de ceux où Pline découvre le plus ſon penchant à la crédulité. C'eſt là qu'il croit que les hommes qui naiſſent par les pieds, ſont malheureux, ou cauſent le malheur du monde. Agrippa, gendre d'Auguſte, & Néron, ſont ſes preuves ; & c'eſt à eux qu'il borne ſes recherches philoſophiques à ce ſujet.

(*a*) Ritu naturæ, capite hominem gigni mos eſt, pedibus efferri. (L. 7, c. 8.)

» CEUX dont la mere meurt en les mettant au » monde, naiſſent ſous de plus heureux auſpices, » comme Scipion, le premier Africain, &c. » (*a*).

Bonne phyſique ! bon jugement ! bonne philoſophie ! & toujours des exemples qui prouvent également bien ! Et les enfants dénaturés s'écrieront : Ah ! ſi ma mere étoit morte en me mettant au monde, je ſerois heureux.

» DEPUIS qu'on entend dire que, par enchante- » ment, on force les ſerpents à ſortir de leur trou » pour ſe livrer d'eux-mêmes à la mort, perſonne » n'a encore décidé ſi le fait eſt vrai ou faux » (*b*).

Eſt-ce ainſi que doit penſer un philoſophe ? eſt-ce le langage d'un naturaliſte ? Ce doute abſurde, cette indifférence de choix, pour rejetter ou pour admettre un tel effet de la puiſſance magique, ne montrent-ils pas combien les principes de Pline étoient foibles & incertains.

» PRÈS de la ſource du Nil eſt un animal ſauvage » aſſez petit, nommé *catoblépas*, & dont les mem- » bres ſont engourdis ; à peine peut-il porter ſa tête

(*a*) Auſpicatiùs enectâ parente gignuntur : ſicut Scipio, Africanus prior, natus, &c. (L. 7, c. 9.)

(*b*) Quippe obvium ſerpentes extrahi cauſâ, cogique in pœnam, verum falſumve ſit vita non decreverit. (L. 8, c. 16.)

» qu'il tient toujours baiſſée contre terre : bonheur » pour l'eſpece humaine ; car tous ceux qui rencon- » trent les regards de cet animal expirent auſſi- » tôt » (*a*).

Que le regard de cet animal tue les gens ſubite- ment, c'eſt une fable qu'on ne s'amuſe pas à réfu- ter, & qu'il faut placer avec celle du baſilic. Mais ce qu'il ne faut pas négliger d'obſerver, c'eſt que Pline croit l'une & l'autre. C'eſt qu'en parlant en- ſuite du baſilic, en le décrivant comme s'il le voyoit, nous montrant ſa tête ceinte d'un diadême, ſa mar- che grave & majeſtueuſe, ſon ſouffle empeſté qui brûle les arbres, briſe les pierres, fait mourir les hommes & les chevaux, & après avoir dit que l'o- deur de la belette tue ce prétendu monſtre, il ajoute : » Preuve que, dans la nature, il n'y a nulle force qui » n'ait ſa rivale ». *Adeò naturæ nihil placuit eſſe ſine pari.* Vous voyez que vérité ou fable, notre Pline a ſous la main une ſentence toute prête pour appuyer ce qu'il rapporte.

» Les ours en naiſſant ne ſont qu'une maſſe de » chair blanche informe, un peu plus groſſe que

(*a*) Juxta hunc (Nilum) fera appellatur *catoblepas*, mo- dica alioquin, cæteriſque membris iners, caput tantùm præ- grave ægre ferens : id dejectum ſemper in terram, aliàs inter- necio humani generis, omnibus qui oculos ejus vidêre confeſ- tim expirantibus. (L. 8, c. 21.)

» des rats, ſans yeux, ſans poil; leurs ongles ſeu-
» lement ſe diſtinguent: c'eſt en léchant cette maſſe,
» que la mere lui donne peu à peu la figure de l'a-
» nimal » (*a*).

Pline en dit autant des lionnes & des femelles des renards (l. 10, c. 63); mais comme d'autres femelles en font autant à leurs petits, & que les Groenlandoiſes & les Eskimauſes lechent auſſi leurs nouveaux nés, dont la peau eſt couverte alors d'une viſcoſité gélatineuſe, il faut croire que ſi on ôtoit un petit à une de ces meres avant qu'elle eût perfectionné ſa forme, il ne ſeroit jamais conformé ſelon ſon eſpece. Voyez cependant M. de Buffon (Hiſt. nat. tome 8, page 255, in-4°), & laiſſez dire à Ovide & à Pline qu'un ours n'eſt ours qu'après avoir été léché. Si Elien le dit auſſi, c'eſt qu'il a puiſé ſa ſcience en hiſtoire naturelle où Pline puiſoit la ſienne. Sans être naturaliſte, mais pour occuper ſes loiſirs comme il le dit lui-même, il fit des extraits dans les ouvrages qu'il liſoit ſur cette matiere. C'eſt ainſi qu'il compoſa dix-ſept livres & les intitula : ΠΕΡΙ ΖΩΩΝ ΙΔΙΟΤΗΤΟΣ, *de la nature des animaux.* Cet écrivain ne doit donc pas être d'une bien grande autorité en hiſtoire naturelle; & ſi j'ai quelquefois occaſion de le

(*a*) Hi (urſi) ſunt candida informiſque caro, paulò muribus major, ſine oculis, ſine pilo; ungues tantùm prominent: hanc lambendo paulatim figurant. (L. 8, c. 36.)

citer

citer, c'eſt que, par ſon ouvrage, on voit mieux encore comment Pline fit auſſi le ſien.

Tous deux menteurs, ils aimoient également les contes qu'ils ramaſſoient. Mais quoique Pline embelliſſe les ſiens par plus d'imagination, Rabelais n'en prend pas moins de l'humeur contre lui dans le chapitre ſixieme de ſon *Gargantua*, quand il dit plaiſamment & à ſa maniere : » Toutefois je ne ſuis point » menteur tant aſſuré comme il ha eſté. Liſez le ſep- » tieme de ſa naturelle hiſtoire, chap. 3, & ne m'en » tabuſtez plus l'entendement ».

» Dans la derniere extrémité, les hériſſons lâ- » chent par vengeance leur urine, qui putréfie leur » peau & leurs piquants, n'ignorant pas qu'on leur » fait la chaſſe pour avoir cette dépouille » (*a*).

Comme on trouve ſouvent cette accuſation dans Pline contre pluſieurs animaux, & qu'elle eſt toujours fauſſe & ridicule, je ne crois pas devoir m'arrêter à celle-ci.

» Les chiens ſont les ſeuls animaux qui connoiſſent » leur nom & la voix de leur maître » (*b*).

(*a*) In deſeſperatione verò, urinam ex ſe (erinacei) reddunt tabificam, tergori ſuo ſpiniſque noxiam, propter hoc ſe capi gnari. (L. 8, c. 37.)

(*b*) Soli (canes) nomina ſua, ſoli vocem domeſticam agnoſcunt. (L. 8, c. 40.)

Pline oublie que les chats, les chevres, les biches privées, le cheval, & même pluſieurs oiſeaux, connoiſſent leur nom & diſtinguent la voix de leur maître; enfin *il oublie ce qu'il a dit plus haut de l'éléphant*, dit M. Poinſinet.

» Un cheval auquel on avoit bandé les yeux pour » lui faire couvrir ſa mere, n'eut pas plutôt connu à » qui il avoit eu affaire, qu'il courut ſe jetter du » haut en bas d'un précipice, & ſe tua. J'ai appris » que, dans le territoire de Réatine, une jument, » par la même cauſe, mit en pieces celui qui l'avoit » fait couvrir; car ces animaux connoiſſent leurs » parentés » (*a*).

La philoſophie, la critique & le naturaliſme de Pline étant égaux ici, toute obſervation ſeroit ſuperflue. Diſons ſeulement qu'ayant trouvé cela dans Ariſtote & dans Varron, il le croit & le rapporte, ſans avertir que tout au plus ce pourroient être des faits très particuliers. Pline avoit ſes garants, dira-t-on; & qui peut nous les garantir ſur de tels faits?

» Il eſt certain qu'en Portugal, aux environs de

(*a*) Alium (equum), detracto oculorum operimento, & cognito cum matre coïtu, petiiſſe prærupta, atque exanimatum. Equæ eadem ex cauſa in reatino agro laceratum prorigam invenimus; namque & cognationum intellectus in iis eſt. (L. 8, c. 42.)

» Lisbonne & du Tage, les cavales conçoivent par » le ſouffle du vent d'oueſt, en ſe tournant de ſon » côté; & les poulains qu'elles engendrent ainſi, » ſont très prompts à la courſe, mais ils ne vivent » que trois ans » (*a*).

Celui-là n'eſt pas équivoque; & quand un naturaliſte écrit *conſtat* (il eſt certain, c'eſt un fait conſtant), on peut aſſurer qu'il croit ce qu'il dit. Le nôtre le croit d'autant mieux, que Columelle, un de ſes garants, l'aſſure. Varron, un autre de ſes garants, le croit auſſi, quand il dit: *Res incredibilis, ſed vera.* M. Poinſinet de Sivry, nouveau traducteur de Pline, dit ſur ce paſſage un mot d'un grand ſens: » On peut en cette occaſion appliquer à notre au- » teur lui-même ce qu'il dit ſi judicieuſement plus » haut, qu'il n'eſt ſi impudent menteur qui ne trouve » ſon garant ». Le P. Hardouin avoit fait la même obſervation; & tout cela n'a pas beſoin de commentaire.

TAYLOR OXFORD

» Lisbonne eſt renommée pour ſes cavales qui » conçoivent par le ſouffle du vent d'oueſt » (*b*).

(*a*) Conſtat in Luſitania, circa Olyſipponem oppidum & Tagum amnem, equas, favonio flante, obverſas animalem concipere ſpiritum; idque partum fieri, & gigni perniciſſimum ita, ſed triennium vitæ non excedere. (L. 8. c. 42.)

(*b*) Olyſippo (oppidum) equarum è favonio vento conceptu nobile. (L. 4, c. 22.)

Notre naturaliſte, bien perſuadé du fait, s'eſt complu, comme on l'a vu dans l'article précédent, à le reproduire, en y ajoutant des circonſtances qui, ſelon lui, le rendent plus certain. Permis à Virgile de chanter cette fable en beaux vers latins, & à Homere de faire, en beaux vers grecs, engendrer les chevaux d'Achille par le zéphyr.

Cette fable abſurde étoit ſi bien imprimée chez Pline en principe, qu'il ne faut que des yeux pour s'en convaincre. *Hoc (favonio) maritantur viveſcentia è terra: quippe cùm etiam equæ in Hiſpania, ut diximus, Hic eſt genitalis ſpiritus mundi.* (L. 16, c. 25.) » Le vent d'oueſt procure la fécondité à toutes les productions de la terre, & même aux cavales en Eſpagne, comme je l'ai dit ailleurs. C'eſt » l'eſprit générateur du monde ». Vous voyez que cette prétendue conception étoit ſi piquante & ſi curieuſe pour Pline, qu'il y revient encore, & d'aſſez loin, avec beaucoup d'aſſurance. Nectenabo avoit auſſi en Egypte des cavales qui concevoient au henniſſement des chevaux de Babylone. Mais Eſope, habile à répondre aux contes *de ma mere l'oie*, fit fouetter un chat à la cour de ce roi d'Egypte, parcequ'il avoit, lui dit-il, étranglé la nuit précédente, à Babylone, le coq du roi Lycérus.

» En rongeant les boucliers d'argent de Lanuvium, les rats préſagerent la guerre des Marſes;

» & en rongeant auſſi les courroies de la chauſſure » de Carbon dans la ville de Cluſium, ils préſa- » gerent la perte de ce général » (*a*).

On peut aſſurer que ces ſortes de travers que Pline avoit dans l'eſprit, préſageoient qu'avec beaucoup de mérite il feroit une compilation remplie de choſes exactes & d'abſurdités, d'éloquence & de déclamations.

» Si, après l'accouplement, les taureaux s'en vont » à droite, il eſt de tradition qu'ils ont engendré des » mâles; ſi à gauche, des femelles » (*b*).

Les bonnes femmes qui menent leurs vaches au taureau, peuvent débiter de ſemblables traits d'hiſtoire naturelle. Les originaux de Pline ſont ici Columelle, Varron, & d'autres.

» La voix des dauphins eſt ſemblable au gémiſ- » ſement humain, leur dos eſt voûté, leur muſeau » camus: c'eſt pour cela que, par un ſens admira- » ble, ils reconnoiſſent tous le nom de *camus*, &

(*a*) Arroſis Lanuvii clypeis argenteis, marſicum (murem) portendêre bellum: Carboni imperatori apud Cluſium faſciis quibus in calceatu utebatur, exitium. (L. 8, c. 57.)

(*b*) Tradunt autem, ſi poſt coïtum ad dextram partem abeant tauri, generatos mares eſſe; ſi in lævam, feminas. (L. 8, c. 45.)

» qu'ils préferent qu'on les appelle ainſi » (*a*).

Si par le mot *ſimus* (camus) il faut entendre un nez court & retrouſſé, nous aurons de la peine à croire que Pline ait vu des dauphins. Ce poiſſon, dont on connoît pluſieurs eſpeces, a le muſeau pointu : l'une ſur-tout l'a fort alongé, on l'appelle *bec d'oie ;* tous en général ſont nommés *cochons marins*, & ne ſont pas camus. Klein, dans ſon *Hiſtoria piſcium*, en donne des gravures qui n'en laiſſent aucun doute.

Je voudrois bien demander à Pline comment les nations maritimes qui ne parlent ni grec ni latin, appelleroient les dauphins, s'il leur prenoit envie de s'en amuſer. Si Pline me répondoit que ce poiſſon a l'intelligence des langues, je n'aurois plus rien à lui demander. Le reſte du chapitre n'eſt pas écrit avec plus de ſens.

Pline continue d'y parler des qualités naturelles des dauphins, & raconte comment, dans la province narbonnoiſe (le Languedoc), ils s'aſſocient avec les pêcheurs pour faire la pêche des mulets ou muges. A l'entendre, ce ſont autant de chiens de meute, dreſſés à cet exercice. M. Aſtruc (Hiſt. nat. du Languedoc) a prouvé que ce n'eſt tout au plus qu'un fait

(*a*) Pro voce (delphinis) gemitus humano ſimilis, dorſum repandum, roſtrum ſimum. Qua de cauſa nomen *ſimonis* omnes miro modo agnoſcunt, maluntque ita appellari. (L. 9, c. 8.)

particulier, ſi même il n'eſt pas faux. Les choſes, dit-il, qui ne dépendent que des loix de la nature, & que les animaux font ſans éducation & par la force de leur inſtinct, ſont auſſi invariables que la nature elle-même. On pêche encore des muges au même endroit, & les dauphins n'y donnent plus les mêmes ſecours; d'où M. Aſtruc conclut fort juſte que ce que les animaux ne font plus aujourd'hui, on eſt forcé de convenir qu'ils ne l'ont jamais fait.

Mais d'autres que Pline, Oppien, par exemple, ont rapporté des faits ſemblables. C'eſt, continue M. Aſtruc, que les filets des pêcheurs ſe ſeront trouvés pleins de poiſſons que les dauphins chaſſoient, & qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour avoir fait croire à ces pêcheurs que c'étoit pour eux que les dauphins travailloient. Ils le dirent, on l'écrivit, & ce fut de l'hiſtoire naturelle.

» Lorsque la nacre voit la main de l'homme, » elle ſe reſſerre & cache ſes richeſſes, ſachant bien » que c'eſt pour elles qu'on la recherche; & ſi elle » peut prévenir la main, elle la coupe avec ſon » tranchant: aucun châtiment n'eſt mérité avec plus » de juſtice » (*a*).

(*a*) Concha ipſa cùm manum videt, comprimit ſeſe, operitque opes ſuas, gnara propter illas ſe peti; manumque ſi præveniat, acie ſuâ abſcindit, nullâ juſtiore pœnâ. (L. 9, c. 35.)

Il ne ſeroit guere poſſible de faire ſur ce ridicule paſſage une remarque plus juſte que celle de M. Poinſinet. Après avoir rapporté l'avis de Rondelet, qui traite de fable le fait en queſtion, il dit: » Le P. Har-
» douin prétend excuſer Pline, en diſant qu'il ne
» s'eſt ſervi de l'expreſſion de *voir* que par méta-
» phore. Mais cette excuſe n'eſt guere recevable en
» cette occaſion, où il s'agit de donner des notions
» préciſes ſur la nature du poiſſon nacre. Ainſi, quand
» Pline, à cet égard, ne ſe ſeroit point mépris com-
» me *obſervateur*, il ſeroit toujours blâmable, com-
» me écrivain, d'avoir employé à contre-ſens une
» expreſſion métaphorique capable d'induire en er-
» reur ſur un fait important de l'hiſtoire naturelle».

La nacre, bête comme une huître qu'elle eſt, & qui ſe trouve avoir aſſez d'eſprit pour deviner que nous aimons les perles, eſt une idée qu'on n'attendroit pas d'un *obſervateur*.

» Les grenouilles s'accouplent l'une ſur l'autre;
» le mâle ſaiſit avec les jambes de devant ſa femelle
» par-deſſous les aiſſelles, & lui ſerre les cuiſſes
» avec ſes jambes de derriere. Elles engendrent de
» petits morceaux de chair noire, que les Grecs ap-
» pellent *gyrinoi* (frai de grenouille). On y apper-
» çoit ſeulement des yeux & une queue. Bientôt la
» queue ſe diviſe & forme les jambes de derriere.
» Il eſt ſurprenant qu'à ſix mois les grenouilles ſe

» réſolvent en limon, ſans que perſonne puiſſe ap-
» percevoir cette métamorphoſe, & qu'au printemps
» elles renaiſſent telles qu'elles étoient, par une
» opération ſecrete de la nature, puiſque cela ar-
» rive tous les ans » (*a*).

A fort peu de choſe près, on ne ſauroit guere plus mal raiſonner de la formation des grenouilles. Ces morceaux de chair noire dont parle Pline, ſont de la groſſeur d'un ciron : d'abord parfaitement ronds, ce n'eſt que quinze jours après la ponte qu'ils ſe développent, ont une queue, & acquierent le mouvement ; progrès qui ne deviennent ſenſibles qu'après le déchirement d'un globule blanchâtre, membraneux, & tranſparent comme une petite groſeille blanche, & dans lequel eſt enfermé chaque fétus : c'eſt l'œuf. Ces globules adherent les uns aux autres en forme de grappe, & ſont tenus enſemble par une matiere viſqueuſe & gluante. La ponte ſe fait au mois de mars.

Voilà du moins ce que j'ai cru voir, & ce que j'ai étudié de mon mieux. Le P. Hardouin obſerve

(*a*) Ranæ ſuperveniunt, prioribus pedibus alas feminæ mare apprehendente, poſterioribus clunes. Pariunt minimas carnes nigras, quas gyrinos vocant, oculis tantùm & caudâ inſignes : mox pedes figurantur, caudâ findente ſe in poſteriores. Mirumque, ſemeſtri vitâ reſolvuntur in limum nullo cernente, & rurſus vernis aquis renaſcuntur quæ fuêre : naturæ perindè occultâ ratione, cùm omnibus annis id eveniat. (L. 9, c. 51.)

croit que les anchois n'ont point d'écailles. Prenez un anchois, voyez ſes écailles, & liſez ſon article dans le Dictionnaire encyclopédique, & dans celui de M. Valmont de Bomare, où cette erreur s'eſt perpétuée juſque dans l'édition de 1775, in-4°. Rondelet dit, l. 7, c. 4, *de Enchraſicholis, ſine ſquamis;* & voici, avec plus de vérité, ce que dit M. Goüan dans ſon *Hiſtoria piſcium*, en décrivant l'anchois : *Squamæ imbricatæ, pellucidæ, parvæ, planiuſculæ, ſuborbiculatæ aut acutæ, deciduæ.* » Les écailles tui» lées, minces, petites, plates, un peu arrondies » ou aiguës, ſujettes à tomber ».

» On a remarqué que le milan, oiſeau très ra» pace & toujours affamé, n'enleve point les viandes » des baſſins dans leſquels on les tranſporte aux fu» nérailles, ni celles qui ſont ſur l'autel d'Olympie ; » & qu'il ne les ravit pas même d'entre les mains » de ceux qui les portent, ſans que ce ne ſoit un » préſage funeſte aux villes pour qui on offroit le ſa» crifice » (*a*).

Tout cela ne paroîtroit-il pas un peu niais, même

(*a*) Notatum in his (milvis) rapaciſſimam & famelicam ſemper alitem nihil eſculenti rapere unquam ex funerum ferculis, nec Olympiæ ex aræ ; ac ne ferentium quidem manibus, niſi lugubri municipiorum immolantium oſtento. (L. 10 c. 10.)

pour un écrivain qui ne ſeroit pas naturaliſte? Ariſtote, dans ſon livre des choſes admirables (ſi cet ouvrage eſt de lui), dit auſſi qu'en Elide les milans qui enlevent les viandes du marché, ne touchent pas à celles qui ſont immolées. Pauſanias, Elien, & d'autres, racontent auſſi cette merveille. Mais des compagnons d'erreur font-ils qu'une ſuperſtition populaire devienne une vérité à cauſe du nombre des croyants? Quand Pline & Tacite nous diſent qu'il ne plut jamais dans le temple de Vénus à Paphos, quoiqu'il fût découvert, croirons-nous ce miracle? Mais ſi le fait, par une cauſe naturelle, étoit véritable, ne devrions-nous pas rire d'un naturaliſte athée qui le rapporteroit comme pourroit faire un bon frere capucin, & ſans un mot d'obſervation?

Il faut pourtant convenir que, ſi nous en croyons quelques modernes, on a vu les milans arracher de la main des negres la viande ou les poiſſons qu'ils portoient. Auſſi n'eſt-ce pas ſur ce fait que retombe mon obſervation, mais ſur les funérailles, l'autel d'Olympie, les victimaires & les préſages funeſtes.

» Je ne puis m'empêcher de rapporter un préſage
» touchant les piverts. Il en vint un ſe repoſer dou-
» cement ſur la tête d'Œlius Tubéron, lorſque ce
» préteur de Rome rendoit la juſtice ſur ſon tribu-
» nal; il le prit aiſément avec la main. Les augures
» conſultés, répondirent que s'il le lâchoit, ce ſeroit

» un préſage de la ruine de l'empire, mais que s'il » le tuoit, le préſage ſeroit contre lui. Le préteur » auſſitôt déchira l'oiſeau; peu après la prédiction » fut accomplie » (*a*).

Chez Valere Maxime, le conte & le préſage ſont racontés un peu différemment. Selon lui, Tubéron vit périr dix-ſept de ſes parents à la bataille de Cannes. Il eſt vrai que Sylla, Marius & Cinna rioient de ce conte inepte. Convenons qu'ils devoient le regarder avec mépris, quand ils ſe repréſentoient les deux ou trois boiſſeaux remplis d'anneaux des chevaliers romains qui périrent à la journée de Cannes. Cette bataille mit Rome à deux doigts de ſa deſtruction totale, & les augures ne prédirent pas fort juſte. Pline ne choiſit pas non plus fort heureuſement ſon préſage accompli.

» Les chats ne vivent que ſix ans » (*b*).

Il eſt fâcheux que ceci ſoit copié d'Ariſtote. J'ai connu à Pétersbourg un vieux chat qui paſſoit vingt

---

(*a*) Unum eorum (picorum) præſcitum tranſire non queo. In capite prætoris urbani Œlii Tuberonis, in foro jura pro tribunali reddentis, ſedit ita placidè, ut manu prehenderetur. Reſpondêre vates exitium imperio portendi, ſi dimitteretur; at ſi exanimaretur, prætori. Et ille avem protinùs concerpſit: nec multò poſt implevit prodigium. (L. 10, c. 18.)

(*b*) (Feles) vivunt annis ſenis. (L. 10, c. 63.)

ans; j'avoue que cela eſt rare : mais ailleurs on en voit de dix, de douze & de quinze années.

» Je ne dois pas omettre qu'entre les oiſeaux les » hirondelles ſont indociles » (*a*).

M. Poinſinet eſt ici de l'avis de Pline, & voici ſa raiſon : *Albert le Grand prétend qu'il a vu des hirondelles privées, & qui venoient dans ſa main comme d'autres oiſeaux. Cela eſt difficile à croire ; car l'hirondelle ne vit que de ſa propre chaſſe, & meurt ſi on la captive, parcequ'elle ne prend les inſectes qu'au vol. Il paroît donc impoſſible d'apprivoiſer un tel oiſeau.*

Pourquoi Albert le Grand n'auroit-il pas vu des hirondelles privées ? j'en ai bien vu ſans être Albert. Dans ma premiere jeuneſſe j'aimois les oiſeaux, & je dénichai de petites hirondelles que je nourris de mon mieux environ un mois. De quatre ou cinq il ne m'en reſta qu'une, & qui devint ſi privée, que, la faiſant voler le plus loin poſſible, elle revenoit toujours ſur ma main : je la gardai tout un été ; mais comme elle me faiſoit perdre trop de temps, mon pere en diſpoſa. Le choix du lieu, celui de la nourriture, & quelques autres circonſtances réunies, feront priver & vivre long-temps des hirondelles, quoi qu'en diſe M. Poinſinet.

(*a*) Non omittendum eſt . . . è volucribus hirundines eſſe indociles. (L. 10, c. 45.)

» LA fécondation ne s'opere en aucun animal » comme dans les perdrix. Si les femelles ſont vis- » à-vis des mâles, elles ſont fécondées par le vent » qui d'eux parvient à elles » (*a*).

Vous ne vous ſouvenez donc pas que les cavales portugaiſes conçoivent auſſi par le ſouffle du vent d'oueſt, & même ſans la préſentation au mâle ? Que ce ſoit Ariſtote, ou un autre, qui vous ait induit à faire ce conte, & qui vous ait fait dire auſſi que ſouvent les perdrix conçoivent au ſon de la voix du mâle, comme vous le rapportez enſuite, il n'en eſt pas moins vrai, ſelon vous, que les cavales portugaiſes ne ſoient plus ſenſibles que les perdrix au plaiſir de l'amour, puiſqu'avec moins de moyens *ad hoc*, elles font autant de beſogne.

» LORSQUE les éléphants ſont pris, on les appri- » voiſe promptement avec du ſuc d'orge » (*b*).

Dioſcoride, en parlant de l'ivoire, dit qu'il devient pliant, lorſqu'on l'a fait tremper dans du ſuc d'orge, ζυθός, *de la biere*. Ne ſeroit-ce point le mot équivoque ἐλέφας qui auroit trompé Pline? Ce mot

(*a*) (Perdices) neque in alio animali par opus libidinis. Si contra mares ſteterint feminæ, aurâ ab his flante prægnantes fiunt. (L. 10, c. 33.)

(*b*) Capti (elephanti) celerrimè mitificantur hordei ſucco. (L. 8, c. 7.)

ſignifie

ſignifie *éléphant* & *ivoire*. Mais des ſavants étant partagés ſur l'erreur qu'il faut imputer ou ne pas imputer à Pline, je ſuis loin de rien affirmer. J'obſerve ſeulement que, ſelon Plutarque, l'ivoire s'amollit quand il eſt trempé dans de la biere; mais on ſait auſſi que l'éléphant aime les liqueurs fermentées. Au reſte, ſi Pline ſe trompe ici, il fait aſſez ſouvent de ces ſortes de mépriſes, comme lorſqu'il prend, dans Ariſtote, ὠτὶς, *outarde*, pour ὦτος, *hibou*, & qu'il dit fauſſement que la chair de l'outarde eſt mauvaiſe. M. de Buffon l'a remarqué, article *Outarde*.

Le P. Hardouin, &, d'après lui, M. Poinſinet, vous avertiront auſſi qu'au livre 23, c. 1, Pline, dans les ſources grecques où il a puiſé, a pris deux fois ἔλον, *gencive*, pour ἐλὴ, *cicatrice*, & qu'il en fait autant du mot ὦτα, *oreilles*, qu'il a pris pour ὀϛέα, *os*; en ſorte qu'il parle d'ulceres qui pénetrent juſqu'aux os, quand Dioſcoride, qu'il copie, parle d'ulceres qui viennent aux oreilles.

Ne quittons pas cependant les éléphants ſans obſerver que, ſelon Pline, ces animaux enfouiſſent, pour nous en fruſtrer, celles de leurs dents qui tombent par accident ou par vieilleſſe, & que quand ils ſe voient environnés, ils les briſent contre un arbre pour échapper à l'avidité des chaſſeurs par cette proie qu'ils leur abandonnent. Comment les éléphants ſauvages peuvent-ils ſavoir qu'on en veut à leur ivoire? & s'ils ont vu prendre de leurs compagnons, pour-

quoi ne penſeroient-ils pas qu'on a auſſi beſoin d'eux-mêmes?

» Les poules de nos campagnes ont de la religion. » Elles ſe hériſſent & ſe ſecouent après avoir pondu ; » &, pour purifier elles & leurs œufs, elles tournent » autour avec quelques brins de paille » (*a*).

Plaiſante diſtinction à faire, que les poules villageoiſes aient de la religion préférablement à celles de la ville! Ariſtote au moins leur en accorde à toutes. Mais ne ſe pourroit-il pas qu'Ariſtote & Pline confondiſſent la poule qui vient d'être cochée avec celle qui vient de pondre? D'ailleurs l'inſtinct de chaque oiſeau femelle le porte, à meſure qu'il pond, à l'arrangement, à l'entretien & à la conſervation de ſon nid, ſoit aux champs, ſoit à la ville; & j'oſerois croire qu'Ariſtote & Pline n'avoient pas fait aſſez d'attention aux poules qu'ils avoient vues pondre: car ils auroient vu qu'après la ponte elles ne tournent pas autour de leurs œufs avec quelques brins de paille; mais que, l'inſtant avant de pondre, elles en ramaſſent devant elles, &, par un ſoin machinal ou raiſonné, les jettent derriere & du côté des œufs.

(*a*) Villaribus gallinis & religio ineſt. Inhorreſcunt edito ovo, excutiuntque ſeſe, & circumactæ purificant, ac feſtucâ aliquâ ſeſe & ova luſtrant. (L. 10, c. 41.)

» Les œufs qu'on fait couver doivent être mis » ſous la poule en nombre impair » (*a*).

Que ce petit trait de ſuperſtition ſoit dit & pratiqué par la bonne femme qui garde les poules, nous n'en ſerions pas ſurpris; mais qu'il ſoit enſeigné par un grave naturaliſte qui copie Varron & Columelle, ne peut-on pas en rire à ſon aiſe? Pline avoit un foible pour les nombres impairs: on en va voir d'autres exemples; ſon livre en fournit pluſieurs que je n'ai pas relevés. Mais je ne quitterai pas le chapitre cinquante-quatre ſans apprendre au lecteur curieux de conſerver ſa couvée, que le moyen de garantir les œufs du tonnerre eſt de mettre un clou de fer, ou bien de la terre priſe à une charrue, ſous le nid de la couveuſe: *Remedium contra tonitru, clavus ferreus ſub ſtramine ovorum poſitus, aut terra ex aratro.* Si cela n'eſt pas clair, j'en ſuis fâché. Columelle a mis Pline ſur la voie; mais il dit ſeulement, » Pluſieurs croient », *Plurimi credunt.* Pline en fait un précepte, l'immortelle ſuperſtition populaire ne l'a pas oublié; &, comme l'obſerve judicieuſement M. Poinſinet, *du fer, ſous le nid d'une couveuſe, ne peut ſervir qu'à attirer le tonnerre.*

» Des baies de laurier en nombre impair, pilées

(*a*) Ova..... ſubjici impari numero debent. (L. 10, c. 54.)

» avec de l'huile, & qu'on fera chauffer, ſont bonnes » contre le mal de tête » (*a*).

» On dit qu'une couronne de liſeron dont les » feuilles ſont en nombre impair, guérit le mal de » tête » (*b*).

Je ſuppoſe que mon lecteur eſt médecin-botaniſte, qu'il fait un traité de cette ſcience; & je lui demande ſi, par exemple, il inſérera ces recettes, & les ſuivantes, au nombre de ſes topiques : *Pour guérir de la colique, il faut, ſelon quelques auteurs, appliquer ſur ſon ventre des grains d'anis en nombre impair, ou porter, dit-on, un bouquet de roſes dont les feuilles ſoient auſſi en nombre impair.*

» Quand les viperes s'accouplent, le mâle intro- » duit ſa tête dans la gueule de la femelle, qui, » tranſportée de plaiſir, la lui ronge..... Les petits » éclos les derniers, impatients de ſortir, percent les » flancs de leur mere & la tuent » (*c*).

Le premier point eſt une calomnie, que, toute

(*a*) In capitis dolore, impari numero baccas (lauri) cum oleo conterere, & calefacere. (L. 23, c. 8.)

(*b*) Coronam ex eo (ſmilace) factam impari foliorum numero aïunt capitis doloribus mederi. (L. 24, c. 10.)

(*c*) Viperæ mas caput inſerit in os, quod illa abrodit voluptatis dulcedine..... Itaque cæteræ tarditatis impatientes, perrumpunt latera, occisâ parente. (L. 10, c. 62.)

méchante bête que ſoit la vipere, il ne falloit pas répéter ſur ſon compte. Quant au ſecond, Hérodote l'avoit dit; mais Hérodote n'eſt pas naturaliſte, il ne falloit pas le copier. Ariſtote, qui en parle auſſi, n'auroit-il pas dit que les vipéreaux rongent ſeulement la pellicule qui les enveloppe? Il eſt au moins probable que les viperes, qui font deux portées par an, ne meurent pas à chacune.

» La génération des ſouris eſt la plus ſinguliere » de toutes; ce n'eſt pas même ſans héſiter que je » la rapporte, quoique ce ſoit ſur l'autorité d'Ariſ- » tote & des ſoldats d'Alexandre le grand. On dit » que leur génération s'opere en ſe léchant, & non » par la voie de l'accouplement » (*a*).

L'autorité des ſoldats d'Alexandre ne donne aucun poids à celle d'Ariſtote, & l'héſitation de Pline eſt bien étrange pour un naturaliſte. Si, avant d'écrire, il eût pris quelques ſouris, qu'il eût regardé comme elles engendrent, il n'eût pas été réduit à dire: *J'en parlerai ſur la foi d'Ariſtote*, &c. Un naturaliſte doit, ſi je ne me trompe, étudier tous les objets de la nature deſquels il parle, ſur-tout quand ce ne ſont que

(*a*) Super cuncta eſt murium fetus, haud ſine cunctatione dicendus, quanquam ſub auctore Ariſtotele & Alexandri magni militibus. Generatio eorum lambendo conſtare, non coïtu, dicitur. (L. 10, c. 65.)

des ſouris. Je ne ſuis pas naturaliſte, mais j'ai gardé quelque temps à Pétersbourg une douzaine de ſouris blanches comme des hermines; j'ai eu la curioſité de leur voir faire des petits, & elles n'y procédoient pas à coups de langue. On trouve auſſi dans le même chapitre que les ſouris conçoivent en goûtant du ſel, & qu'on ne doit plus s'étonner qu'il y ait une ſi grande multitude de ces animaux.

» Les rats d'Egypte ont le poil dur comme celui » du hériſſon. Ces mêmes rats marchent ſur deux » pieds comme les marmotes » (*a*).

Il n'y a là que trois fautes. La premiere, d'écrire » ces mêmes rats », *iidem*, quand Ariſtote, que Pline copie, dit poſitivement & avec raiſon, *il y en a d'autres auſſi*, ἔισι δὲ καὶ ἕτεροι. La ſeconde, de faire marcher les marmotes comme ces rats bipedes: on ſait que les marmotes ne marchent pas ſur leurs pieds de derriere, mais qu'elles s'y levent & s'y tiennent quelquefois comme les écureuils, & comme toutes les eſpeces de ſouris & de rats qui ne ſont pas bipedes. La troiſieme faute, par conſéquent, eſt de n'avoir fait qu'une eſpece de deux qui ſont fort différentes, ne ſeroit-ce que par leur groſſeur, & d'avoir défiguré ſon original en le traduiſant.

(*a*) Ægyptiis muribus durus pilus, ſicut erinaceis. Iidem bipedes ambulant, ceu alpini quoque. (L. 10, c. 65.)

Je connois ce rat d'Egypte qu'on nomme la *gerboiſe*; j'en ai vu de vivants à la Haye : il ſeroit inutile de le décrire ici. Je me borne à dire qu'il marche ſur les ſeuls pieds de derriere; que ſes jambes & ſes cuiſſes ſont exceſſivement longues; que ſes pattes de devant ſont ſi courtes, qu'elles ne peuvent pas lui ſervir habituellement à marcher; que le corps eſt de la groſſeur d'un rat, pour ceux de la petite eſpece; car il en eſt encore un autre de la taille d'un lievre. Mais le poil de l'une & de l'autre eſpece eſt doux, ſoyeux, & ne reſſemble en rien à celui du hériſſon. Il y a une troiſieme eſpece de gerboiſe, de la groſſeur d'une aſſez grande ſouris. Le célebre profeſſeur Pallas voulut bien me la donner à Pétersbourg avec celle de la groſſeur d'un rat. Quoiqu'elles ſoient l'une & l'autre ſous mes yeux, & qu'il y ait entre elles des différences notables, je ne les décrirai pas : j'en laiſſe le ſoin aux naturaliſtes plus exercés que moi dans ce genre d'obſervations.

» On nomme *tette-chevres* des oiſeaux voleurs de » nuit, ſemblables à un gros merle, & qui le jour » ne voient point. Ils entrent dans les étables des » bergers, tettent les chevres; & celles à qui ils » font ce tort, perdent leur lait & la vue » (*a*).

(*a*) Caprimulgi appellantur grandioris merulæ aſpectu; fures nocturni, interdiu enim viſu carent. Intrant paſtorum ſta-

tion de traire furtivement, n'aura pas manqué de s'excuſer auprès de ſon maître, en lui diſant : *L'oiſeau de nuit eſt venu ; il a tetté mes bêtes.* On l'aura cru ; & le conte, allant de bouche en bouche, aura ſervi à d'autres valets frippons : puis, ſe répandant au loin, il aura trouvé Ariſtote, qui l'a conſigné comme une belle & bonne vérité, ſemblable à celle des ſouris qui engendrent, dit-il, en ſe léchant.

Sur ce qu'on a prétendu que le crapaud-volant aime à tetter les chevres, M. de Bomare dit, à la fin de ſon article : *Ceci demande confirmation.* Pour nous, nous dirons que cet habile homme n'avoit pas vu l'oiſeau avant d'écrire, attendu qu'il croit que *ſes narines ont pour plumes huit eſpeces de ſoies de cochon.* Cette deſcription eſt, comme on voit, fort inexacte, puiſqu'elle place aux narines les ſoies qui deſcendent de la partie ſupérieure du bec.

Au reſte, le prétendu tette-chevre eſt des plus communs en France.

» La force de l'œuf eſt ſi grande, que le bois ſur » lequel on l'aura répandu ne brûlera point, & qu'un » vêtement qui en aura été mouillé, ne brûlera pas » non plus » (*a*).

Rien de plus ſimple que de copier ici la note de

(*a*) Vis verò tanta eſt, ut lignum perfuſum ovo non ardeat, ac ne veſtis quidem contacta aduratur. (L. 29, c, 3.)

M. de Querlon ſur ce paſſage. *Cette obſervation*, dit-il, *n'avoit pas ſans doute été vérifiée par Pline.*

» J'ai appris de pluſieurs perſonnes qu'il s'engen-
» dre un ſerpent de la moëlle épiniere de l'homme.
» En effet, la plupart des générations ſe font d'une
» maniere occulte & inconnue, même dans le genre
» des quadrupedes » (*a*).

Un des refrains ordinaires eſt de dire : Pline rapporte aſſez ſouvent des abſurdités, mais il ne les croit pas, & il ne les donne que comme l'hiſtoire de l'eſprit humain. Cependant ici le voilà qui, d'une rêverie des plus abſurdes, tire une conſéquence pour déclarer une grande vérité : le myſtere de la génération. Ovide eſt moins abſurde ; il s'en tient à dire dans ſes contes bleus : *Il y a des gens qui croient la métamorphoſe de la moëlle épiniere en ſerpent.* Il ne penſoit pas que le naturaliſte de Vérone ſeroit du nombre de ces gens-là.

» Les ſalamandres ne ſont ni mâles ni femelles,
» non plus que les anguilles, & tous les animaux
» qui ne ſe reproduiſent, ni comme vivipares, ni
» comme ovipares » (*b*).

(*a*) Anguem ex medulla hominis ſpinæ gigni accepimus à multis. Pleraque enim occultâ & cæcâ origine proveniunt, etiam in quadrupedum genere. (L. 10, c. 66.)

(*b*) Neque eſt iis (ſalamandris) genus maſculinum femi-

Cela eſt fidélement copié d'Ariſtote, & nous ne pouvons imputer à Pline que l'inexpérience & la crédulité : *magiſter dixit.* Les ſalamandres ſont tantôt ovipares, & tantôt vivipares ; de ſavants naturaliſtes l'ont obſervé. Pour l'anguille, il eſt démontré qu'elle eſt vivipare.

» Les abeilles pendantes en grappe dans les tem-
» ples ou dans les maiſons, ſont des préſages publics
» & particuliers, ſouvent expiés (accomplis) par de
» grands événements » (*a*).

Je ne traduis pas le dernier membre de cette phraſe par, *On a ſouvent employé les grandes expiations pour détourner les malheurs qu'on croyoit qu'elles* (*les abeilles*) *pronoſtiquoient.* Au ſurplus, malgré ce contre-ſens, je reconnois que M. Poinſinet eſt un homme ſavant, &, à beaucoup d'égards, un traducteur habile : mais en tordant ainſi Pline, cet auteur ne fait que rapporter une pratique ſuperſtitieuſe, au lieu qu'en le traduiſant comme il a écrit, on peut voir qu'il confirme la ſuperſtition, ce qui eſt fort différent : *on croyoit* n'eſt pas non plus du texte.

---

ninumve, ſicut neque in anguillis, omnibuſque quæ nec animal nec ovum ex ſeſe generant. (L. 10, c. 68.)

(*a*) Tunc oſtenta faciunt (apes) privata ac publica, uvâ dependente in domibus templiſve, ſæpè expiata magnis eventibus. (L. 11, c. 17.)

» La piquure du ſcorpion eſt toujours mortelle » aux filles, & preſque toujours aux femmes » (*a*).

M. Poinſinet dit ſeulement ſur ce paſſage : *Diſtinction puérile.* Mais ſi on eût demandé à Pline la raiſon de cette diſtinction, il eût répondu : Je ſuis tranſcripteur : quand mes auteurs donnent des raiſons, je les rapporte ; n'en donnent-ils pas, je me tais, ou j'ajoute une ſentence approbatrice. Maupertuis s'eſt aſſuré, par des expériences, qu'il s'en faut beaucoup qu'en Italie la piquure des ſcorpions ſoit toujours venimeuſe.

» Les animaux ſans cornes ont l'ongle du pied » d'une ſeule piece » (*b*).

Pline oublie le ſanglier, le cochon, le chevrotin, le dromadaire, la gazelle, & je crois d'autres encore : mais non, il n'oublie rien ; il copie Ariſtote, *de partib. anim.* l. 4, ch. 10.

» L'élément le plus contraire à la génération pro- » duit même quelques animaux. En Cypre, dans » les fourneaux à fondre le bronze, on voit voler au » milieu des flammes une ſorte de groſſe mouche à

(*a*) Morte conficiunt (ſcorpiones) virginibus letali ſemper ictu, & feminis ferè in totum. (L. 11, c. 25.)

(*b*) Solidas habent ungulas, quæ non ſunt cornigera. (L. 11, c. 45.)

» quatre pieds : elle ſe nomme *pyrale*, quelques-
» uns la nomment *pyrauſte*. Elle vit auſſi long-temps
» qu'elle reſte dans le feu ; pour peu qu'elle s'en
» éloigne, elle meurt » (*a*).

M. Poinſinet, dans ſa note ſur cette mouche, dit fort ſenſément : *Nul phyſicien éclairé n'admettra ſon exiſtence.* Pline n'eſt donc pas un phyſicien éclairé, & c'eſt M. Poinſinet qui le dit dans ſon édition & ſa traduction de Pline. Cependant ſon aſſertion a des conſéquences encore plus dures ; car Pline ici ne fait que copier Ariſtote. Séneque eſt auſſi de l'avis que le feu engendre des animaux ; mais M. de Pauw eſt le ſeul, dira-t-on, qui regarde Séneque comme un naturaliſte. Hé bien, voulez-vous qu'Elien le ſoit davantage ? liſez le ſecond chapitre de ſon ſecond livre de la nature des animaux, vous y trouverez des oiſeaux nommés *pyrigonos*, qui naiſſent & vivent dans le feu, & qui meurent auſſitôt qu'ils atteignent l'air froid. Peut-être ſerez-vous obligé de dire auſſi : Ce n'eſt pas là un *phyſicien éclairé.*

J'ai lu avec quelque attention l'ouvrage de M. Poinſinet ; j'ai cru voir qu'il n'eſt pas trop infatué de

---

(*a*) Gignit aliqua & contrarium naturæ elementum. Siquidem in Cypri æratiis fornacibus, & medio igni, majoris muſcæ magnitudinis volat pennatum quadrupes : appellatur *pyralis*, à quibuſdam *pyrauſta*. Quamdiu eſt in igne, vivit : cùm evaſit longiore paulò volatu, emoritur. (L. 11, c. 36.)

ſon auteur, & que l'objet de cette traduction eſt plus de démontrer la ſupériorité de la phyſique moderne ſur l'ancienne, que d'exalter celle de Pline. Ces paroles du titre, *Les connoiſſances des anciens comparées avec les découvertes des modernes*, ne m'en ont laiſſé aucun doute. Boileau, dans ſa lettre à M. Perrault, où ſont les articles de leur paix boiteuſe, diſoit déja, en parlant des Latins : *Je prouverois que, pour le grand ſavoir & la multiplicité des connoiſſances, leurs Varrons & leurs Plines, qui ſont leurs plus doctes écrivains, paroîtroient de médiocres ſavants devant nos Bignons, &c.* Si Boileau vivoit, & qu'il comparât ſeulement Pline aux naturaliſtes qui illuſtrent aujourd'hui l'Europe, quelle place modeſte ne lui aſſigneroit-il donc pas ?

» Les oiſeaux n'ont ni veines ni arteres : les tor-
» tues n'en ont pas non plus » (*a*).

Si je diſois un mot ſur ce paſſage, on ſe moqueroit autant de l'obſervateur que du naturaliſte ; je renvoie donc au livre 29, chap. 17, où Pline recommande lui-même d'ouvrir la veine qui eſt ſous l'aile du pigeon : *Vena autem ſub ala ad hunc uſum inciditur ;* au chap. 4 du même livre, au chap. 10 du livre 33, où il parle des propriétés vraies ou ſuppoſées du ſang de tortue.

(*a*) Aves nec venas nec arterias habent : item teſtudines. (L. 11, c. 37, ſub finem.)

On trouve auſſi dans ce chapitre que l'homme eſt le ſeul des animaux en qui les yeux ne ſoient pas conſtamment de la même couleur dans les différents individus : *Oculi hominis tantùm diverſo colore : cæteris in ſuo cuique genere ſimiles.* Comment peut-on dire ce *tantùm*, quand on doit avoir vû que des chiens, des chevaux & d'autres animaux, ont auſſi cette variété dans les yeux ?

» Il n'eſt pas permis de mêler les greffes ſans diſ-
» tinction, ni de greffer ſur des épines ; parcequ'a-
» lors il ſeroit plus difficile d'expier la foudre, at-
» tendu qu'un ſeul coup tombé ſur un arbre ainſi
» greffé, eſt compté pour autant de ſortes de fou-
» dres qu'il y auroit d'arbres greffés » (*a*).

Bon pour le college des augures. Mais eſt-ce là de l'hiſtoire naturelle ? » C'eſt à regret que l'on s'a-
» muſe à éplucher de telles niaiſeries », dit le P. Hardouin. *His extricandis nugis piget immorari.* Il auroit pu répéter ſouvent ces paroles dans le cours de ſon commentaire.

» On dit que la chauve-ſouris n'a qu'un os à la

(*a*) Neque omnia inſita miſceri fas eſt, ſicut nec ſpinas inſeri, quando fulgura expiari non queunt facilè ; quotque genera inſita fuerunt, tot fulgura uno ictu pronunciantur. (L. 15, c. 15.)

» cuiſſe »

» cuiſſe » (*a*), ou bien *n'a qu'un os aux hanches ;* ou bien encore *n'a point de jarret*, ainſi que M. Poinſinet le traduit. Quel que ſoit le ſens du paſſage, il ſemble que Pline eſt également repréhenſible. 1°. Rien n'étoit plus aiſé que de regarder ſi la chauve-ſouris n'a qu'un os à la cuiſſe. 2°. S'il s'agit des hanches, elle y a deux os bien diſtincts : ils joignent chaque côté de l'os ſacrum, & ſe réuniſſent par une ſuture, plus bas que la pointe terminante du coccyx. 3°. Si c'eſt du jarret qu'il faut entendre *coxendix*, l'inſpection étoit auſſi fort aiſée à faire ; car je l'ai faite.

Je ne crois pas qu'une note de M. Poinſinet ſur la chauve-ſouris réponde bien au texte de Pline : la voici : » Elle n'a point de jarret aux jambes de de-» vant, qui lui ſervent d'ailes ; ou du moins ce » qu'on pourroit appeller le jarret ou le coude n'y » eſt point à ſa vraie place, mais beaucoup plus » loin ». Me ſeroit-il permis de ne pas confondre le jarret, qui n'appartient qu'aux jambes de derriere, avec le coude qui n'eſt qu'à celles de devant ? Je crois avoir vu auſſi, dans les ſquelettes que j'ai examinés, que l'os *du bras* n'eſt pas fort long, & que le coude eſt à ſa vraie place ; attendu que la véritable place

(*a*) Eidem (veſpertilioni) coxendix una traditur. (L. 10, c. 61.)

d'une jointure eſt celle qui facilite à l'animal un libre uſage de ſes membres.

Pline dit auſſi que la mere porte ſes petits & les tient enveloppés en volant: *Parens geminos volitat amplexa infantes, ſecumque portat.* A cela M. Poinſinet dit que les bras & les ailes de la chauve-ſouris étant la même choſe, *il eſt aſſez difficile de concevoir comment elle peut à la fois embraſſer ſes deux petits & ſe ſoutenir en l'air.* Mais pas trop difficile, ce me ſemble. La membrane qui comprend les pattes de derriere & la queue, ſe replie en dedans & fait une ſorte de poche. Ne ſeroit-ce pas là que les petits pourroient être placés quand leur mere les tranſporte, ſi ce tranſport étoit vrai? Le ſens du mot latin *amplecti* n'eſt pas reſtreint à l'action de tenir quelque choſe dans ſes bras; il ſignifie même plus proprement *enlacer, envelopper de toutes parts.* Les ſerpents qui enlaçoient & ſerroient Laocoon & ſes enfants n'avoient pas de bras; Virgile dit pourtant:

Parva duorum
Corpora natorum ſerpens amplexus uterque
Implicat.

» Les annales rapportent que pendant le ſiege de » Caſilinum par Annibal, une ſouris fut vendue » deux cents nummes; que celui qui l'avoit vendue » mourut de faim, & que l'acheteur vécut » (*a*).

(*a*) Veniſſe murem CC. nummis, Caſilinum obſidente An-

Mais ſi Pline eût copié ceci de Strabon, ou d'un autre écrivain grec, & que, d'après un récit de bon ſens, il nous eût fait un conte abſurde ! Strabon rapporte, livre 5, le même trait; mais il dit que celui qui mourut de faim vendit ſix boiſſeaux de grains qu'il avoit, μέδιμνον; ce qui eſt bien plus vraiſemblable que de faire vendre une ſouris 200 nummes, & de dire que le vendeur mourut de faim par le défaut d'un auſſi mince repas, lequel ſauva la vie à celui qui s'en régala. Pline, dans ſon exemplaire de Strabon, aura peut-être vu le mot écrit par abréviation; il aura lu μῦν, & aura trouvé là ſa ſouris, ou, ſi vous voulez, ſon rat. Mais Valere-Maxime & Frontin diſent auſſi que c'étoit une ſouris. Tant pis pour le jugement de Valere-Maxime & de Frontin. M. Poinſinet les cite tous deux : il auroit bien dû citer Strabon, il eût fait juger de Pline.

» Le dauphin ſurpaſſe en vîteſſe non ſeulement » tous les animaux marins, mais il eſt plus vîte que » l'oiſeau, plus prompt que le trait : s'il n'avoit la » gueule bien au-deſſous du muſeau, preſque au mi- » lieu du ventre, aucun poiſſon ne lui échapperoit. » Mais la ſageſſe de la nature a mis un frein à la ra- » pidité des dauphins, puiſqu'ils ne ſauroient attra-

nibale : eumque qui vendiderat fame interiiſſe, emptorem vixiſſe, annales tradunt. (L. 8, c. 57.)

» per leur proie que renverſés & retournés ſur le » dos » (*a*).

On a vu, dans un article précédent, que les dauphins, qui ne ſont pas plus camus qu'une infinité d'autres poiſſons, n'en ſont pas moins fort aiſes qu'on les appelle *camus:* mais j'avois oublié qu'au même chapitre ils ont la gueule preſque au milieu du ventre, quoiqu'il n'en ſoit rien. Les dauphins, dont on connoît trois ou quatre eſpeces, ont la gueule bien fendue, comme le bec d'une oie, depuis le bout du muſeau juſque vers les yeux. C'eſt, comme on ſait, le requin qui a la gueule fort éloignée du muſeau: il faut qu'il ſe retourne pour ſaiſir ſa proie; c'eſt de lui que parle Ariſtote, quand il dit cela. On peut donc voir que Pline, qui le copioit, ne l'entendoit pas toujours, & qu'il n'avoit jamais vu de dauphins, ou qu'il étoit loin d'avoir l'œil obſervateur. Les dauphins que j'ai vus & deſſinés me ſuffiſent pour en juger. J'ai ſur ma table des mâchoires naturelles de dauphin, & j'écris:

» Le quatrieme jour des calendes de mai, la conſ-

(*a*) Velociſſimum omnium animalium, non ſolùm marinorum, eſt delphinus: ocior volucre, acrior telo: ac niſi multùm infra roſtrum os illi foret, medio penè in ventre, nullus piſcium celeritatem ejus evaderet. Sed affert moram providentia naturæ, quia niſi reſupini atque converſi non corripiunt. (L. 9, c. 8.)

» tellation du chien ſe couche : elle eſt très dange-
» reuſe ; & pour l'appaiſer, il eſt néceſſaire de lui
» offrir, avant qu'elle ſe couche, une chienne en
» ſacrifice » (*a*).

Qu'un poëte, un augure, ou qui vous voudrez de cette claſſe, tienne ce langage, à la bonne heure : mais qu'un naturaliſte vous diſe qu'il eſt néceſſaire de ſacrifier une chienne à la canicule, vous demanderez s'il veille ou s'il dort ; on vous répondra : Il copie Columelle & Ovide.

» QUANT aux grains, il n'y eſt arrivé qu'un ſeul
» prodige (au moins je n'en connois pas d'autres),
» ce fut ſous le conſulat de Publius Ælius & de
» Cneus Cornelius, l'année de la défaite d'Anni-
» bal : on rapporte qu'il crut alors du bled ſur les ar-
» bres » (*b*).

On a de la peine à ne pas rire quand on entend Pline appeller prodige, *oſtentum*, ce qu'on peut voir tous les jours ſans prodige, & que j'ai vu pluſieurs fois. Le vent porte un peu de terre dans les angles de quelques branches ; un oiſeau, un autre

(*a*) In IV calendas maii, canis occidit, ſidus & per ſe vehemens, & cui præoccidere caniculam neceſſe ſit. (L. 18, c. 29.)

(*b*) Et frugibus oſtentum ſemel (quod equidem invenerim) accidit, P. Ælio, Cn. Cornelio Coſſ. quo anno ſuperatus eſt Annibal : in arboribus enim tum nata produntur frumenta. (L. 18, c. 18.)

animal, le vent y porte des grains; il peut donc y croître, ſans miracle, un ou pluſieurs épis. Le prodige eſt de regarder comme un bon & vrai naturaliſte, celui qui nous conte ces prodiges.

» On dit qu'en Pœonie on trouve un animal » ſauvage nommé *bonaſus*; il a la criniere du cheval, & le reſte du corps ſemblable au taureau : ſes » cornes ſont repliées en dedans de maniere qu'il » n'en peut faire uſage pour ſe battre; c'eſt pourquoi ſon ſalut eſt dans la fuite; alors il lance quelquefois ſes excréments à trois arpents de diſtance : » ils brûlent comme du feu ceux qui les touchent en » pourſuivant cet animal » (*a*).

A trois arpents! la diſtance eſt un peu forte. Ariſtote, qui ſert ici d'original à Pline, eſt plus modéré; il dit à quatre pas géométriques, ou quatre toiſes, ſelon qu'on voudra entendre εἰς τέτταρας ὀργυιάς : la diminution eſt conſidérable. Où Pline a-t-il pris cette diſtance de trois arpents, & comment a-t-il oſé l'écrire? De ſavants commentateurs prétendent que par *trium jugerum*, Pline entend les quatre pas ou toiſes

(*a*) Tradunt in Pœonia feram quæ *bonaſus* vocetur, equinâ jubâ, cætera tauro ſimilem, cornibus ita in ſe flexis, ut non ſint utilia pugnæ : quapropter fugâ ſibi auxiliari, reddentem in ea ſimum, interdum & trium jugerum longitudine : cujus contactus ſequentes ut ignis aliquis amburat. (L. 8, c. 15.)

d'Ariſtote. On oublie donc que trois ne ſont pas quatre, & que Pline dit ailleurs : *Hic (actus) erat CXX pedum; duplicatuſque in longitudinem jugerum faciebat* (l. 18, c. 3). » L'actus étoit de 120 pieds; » le double en longueur faiſoit un arpent ». On ne penſe pas non plus qu'il emploie dix-huit autres fois le mot *jugerum*, & toujours dans le ſens d'arpent, comme tous les Latins.

Peut-être ſera-t-on un peu ſurpris quand on lira (page 305, Hiſt. nat. de M. de Buffon, tome 11, in-4°.) : *Enfin Jules-Céſar, Pline, Pauſanias, Solin, &c. ont tous, en parlant des bœufs ſauvages, cité l'aurochs & le biſon, & ils n'ont rien dit du bonaſus.* C'eſt pourtant dans ce même chapitre quinze où Pline parle des bœufs ſauvages, de l'*urus* (c'eſt-à-dire de l'aurochs) & du biſon, qu'il parle auſſi du *bonaſus*, & même avec quelques détails. C'eſt là que M. de Buffon a lu ce qu'on y dit de l'animal que Pline ſeul appelle *machlis* ou *achlis*; & que notre illuſtre naturaliſte françois croit être l'élan. Si c'eſt l'élan, Pline aura dit de grandes abſurdités, puiſque, ſelon lui, l'élan n'auroit point de jointures aux jambes, & qu'il ne pourroit ſe coucher. Il ne pourroit non plus paître qu'à reculons, ſans quoi la levre ſupérieure, exceſſivement longue, s'engageroit entre ſes dents. Voyez la figure de l'élan couché ſur ſes genoux, tome 12, planche 7 de l'hiſtoire naturelle.

Ariſtote, que Pline a copié, dit Θύραυος, *lib.* 9, *c.* 71, *Hiſt. animal.*

» Le bouillon blanc eſt propre aux tumeurs.....
» Des perſonnes qui l'ont éprouvé, aſſurent qu'une
» pucelle nue & à jeûn y contribuera beaucoup, ſi
» elle adminiſtre le remède au malade à jeûn; &
» que tenant le dos de la main ſur la partie, elle
» prononce, APOLLON NE PERMET PAS QU'UNE PESTE
» AINSI ÉTEINTE PAR UNE PUCELLE NUE PUISSE
» CROÎTRE ENCORE; & que tenant ainſi la main
» tournée, elle prononce trois fois cette formule:
» le malade & la pucelle doivent auſſi cracher tous
» deux autant de fois » (*a*).

Sauf la gaillardiſe du récipé, vive notre bon naturaliſte! Le chirurgien, ſa nudité, ſon inexpérience, & ſon opération de la main, font pourtant ſoupçonner pluſieurs perſonnes qui ne ſont pas ſans expérience, qu'on pourroit ſupprimer, ſinon le bouillon blanc, au moins la petite oraiſon. Mais Pline, de ſon côté, s'en rapporte auſſi à gens experts: il nous faudroit, avant de décider contre lui, avoir re-

(*a*) Panos ſanat . . . verbaſcum . . . . Experti affirmavere plurimùm referre ſi virgo imponat nuda, jejuna jejuno, & manu ſupinâ tangens dicat; NEGAT APOLLO PESTEM POSSE CRESCERE, CUI NUDA VIRGO RESTINGUAT: atque ita retroſâ manu ter dicat, totieſque deſpuant ambo. (L. 26, c. 9.)

cours à des expériences réitérées & duement conſtatées. Rien d'ailleurs de plus aiſé à trouver qu'une pucelle, & de plus honnête que la fonction qu'elle doit remplir ici.

Il ſeroit aiſé, dans une traduction, de faire croire que Pline n'adopte pas cette recette: au lieu de traduire littéralement ces mots, *atque ita retrorsâ manu*, on pourroit donner un tour d'ironie à la phraſe, & dire, par exemple, *on veut encore qu'après avoir retourné ſa main, &c.* C'eſt ce qu'a fait M. Poinſinet; mais le texte de Pline ſubſiſte & le condamne.

» Pour guérir les dartres, il faut prendre auprès » des rivieres une pierre commune chargée de » mouſſe ſeche & blanche, la frotter contre une » autre pierre, y mettre de la ſalive, toucher la » dartre avec cette pierre, & dire en grec: *Fuyez*, » *cantharides, voici le loup ſauvage* » (*a*).

Quoique celui-ci n'ait pas le caractere du précédent, il n'eſt pas moins ridicule; & vous pouvez compter que le chapitre d'où il eſt extrait eſt fort ſérieux & des plus dogmatiques: on peut aſſurer que Pline étoit loin de croire qu'il contînt une ſeule

(*a*) Lapis vulgaris juxta flumina fert muſcum ſiccum, canum. Hic fricatur altero lapide, additâ hominis ſalivâ: illo lapide tangitur impetigo. Qui tangit, dicit: φεύγετε, κανθαρίδες, λύκος ἄγριος ὑμᾶς διώκει. (L. 27, c. 11.)

extravagance, rapportée même pour s'en moquer.

» Il y a proche d'Ariminum une plante connue, » nommée *réſéda*. Elle réſout les tumeurs & diſſipe » toutes ſortes d'inflammations. Ceux qui s'en ſer- » vent ajoutent ces paroles : *Réſéda, appaiſe les ma-* » *ladies ; ſais-tu, ſais-tu quel mal a jetté ici ſes ra-* » *cines ? qu'elles n'aient ni tête ni pieds.* On dit trois » fois ces paroles, en crachant autant de fois » (*a*).

On ne peut pas dire que ce ſoit par de ſemblables traits que *Pline communique à ſes lecteurs une certaine hardieſſe de penſer.* Quant au plat jeu de mots, *Réſéda, morbos reſeda*, qu'il a la complaiſance de rapporter, c'eſt pour montrer ſans doute qu'un eſprit univerſel ne dédaigne pas les plus ridicules formulaires. M. Poinſinet dit ſur ce paſſage : » Toute cette formule eſt un tiſſu d'abſurdités & de » jeux de mots, ou alluſions onomatiques d'une » puérilité inſoutenable. Pline eût fait ſagement » ſans doute de ne point s'amuſer à recueillir d'auſſi » folles ſuperſtitions ». M. Poinſinet auroit eu bien

(*a*) Circa Ariminum nota eſt herba quam *reſedam* vocant. Diſcutit collectiones inflammationeſque omnes. Qui curant ea, addunt hæc verba : » Reſeda, morbos reſeda ; ſciſne, » ſciſne quis hic pullos egerit ? radices nec caput, nec pedes » habeant ». Hæc ter dicunt, totieſque deſpuunt. (L. 27, c. 12.)

à faire, s'il eût voulu placer de pareilles notes à chacun des endroits qui en méritent.

Au chapitre 13 du même livre 27, on trouve qu'aucun animal, excepté le ſerpent *ſpondyle*, ne touche aux racines du peucedanum & de l'ariſtolochie. La vérité eſt que Pline veut ici traduire Théophraſte, qui parle de la racine d'une plante nommée *ſpondyle*, & qu'il prend une racine pour un ſerpent. Encore ne ſeroit-ce pas un ſerpent, mais un inſecte du genre des mittes, *de blattarum genere.* M. Brotier dit qu'il croiroit que cela n'eſt pas de Pline, mais de quelque ignorant : à ce compte, quelques ignorants auront travaillé à l'ouvrage de Pline, & l'auront gâté. Ce pourra bien être auſſi quelque ignorant qui, au chapitre 11 du livre 30, aura pris du bois ſec, *phryganion*, pour un animal qu'il avoue ne pas connoître. Cet ignorant, qui copioit Chryſippe, n'étoit pas familier avec la langue grecque dans laquelle le mot *phryganon* eſt aſſez commun.

M. de Querlon reprend ici Dupinet, qui a reproché à Pline de n'avoir pas entendu le mot *phryganion.* Il dit que *c'eſt décider bien hardiment de l'intelligence d'un auteur mort plus de ſeize ſiecles avant lui, & certainement plus à portée que nous d'entendre Chryſippe.* Il conjecture enſuite que le mot *phryganion* déſignoit obſcurément la ſalamandre : mais Pline étoit *certainement plus à portée* que lui de le ſavoir, & cependant il l'ignoroit.

» Les étoiles s'étant nourries d'une trop grande » quantité d'humide, en rejettent le ſuperflu par » la force de leur feu, comme nous voyons qu'il ar- » rive parmi nous à la liqueur de l'huile dans des » lampes allumées : & c'eſt ce qu'on prend pour des » étoiles tombantes » (*a*).

Il n'y a pas là d'équivoque. Non ; mais, dit-on, l'aſtronomie, du temps de Pline, étoit fort peu avancée, & l'on croyoit encore que les étoiles ſe nourriſſoient & ſe ſoulageoient de leurs aliments ſuperflus. Qui vous a fait ce conte ? La nature des étoiles & leur diſtance de la terre étoient connues ; la matiere inflammable & viſqueuſe qui forme dans notre atmoſphere de petits globes de feu, n'étoit pas ignorée. Quand Epicure, Zénon, & d'autres, auroient enſeigné & cru que les étoiles ſe mouchoient, Séneque avoit ri de cette opinion. C'en étoit aſſez pour avertir Pline que les feux de la région éthérée pouvoient bien ne pas tomber dans notre atmoſphere.

» On rapporte des exemples que, ſans orage » & ſans autre cauſe que pour annoncer des événe- » ments futurs, pluſieurs arbres ſont tombés & ſe

(*a*) Illa (ſidera) nimio alimento tracti humoris igneâ vi abundantiam reddunt, cùm decidere creduntur : ut apud nos quoque id, luminibus accenſis, liquore olei notamus accidere. (L. 2, c. 8.)

» ſont relevés d'eux-mêmes. Le peuple romain eut » un ſemblable préſage pendant la guerre contre les » Cimbres; car, dans un bois conſacré à Junon dans » la ville de Nuceria, un orme dont on avoit coupé » la cime, parcequ'elle penchoit ſur l'autel de la » déeſſe, étant tombé, ſe redreſſa de lui-même, & » fleurit auſſitôt. Auſſi depuis cet événement la ma- » jeſté du peuple romain, affoiblie par de grandes » pertes, commença-t-elle à ſe relever. On rapporte » que, dans la ville de Philippes, il arriva la même » choſe à un ſaule qui étoit tombé & avoit été ébran- » ché; &, dans le *muſæum* de Stagire, à un peuplier » blanc: toutes ces choſes ſont de bon augure » (*a*).

Si c'eſt par déférence pour le peuple que Pline parle ainſi, ſa conduite eſt indigne, & du but de ſon ouvrage, & d'un philoſophe. S'il croyoit ce qu'il rapporte, on peut aiſément juger ſur quels fondements étoient bâties ſa doctrine & ſa philoſophie.

(*a*) Eſt in exemplis, & ſine tempeſtate, ullâve cauſâ aliâ quàm prodigii, cecidiſſe multas (arbores) ac ſuâ ſponte reſurrexiſſe. Factum hoc populi romani Quiritibus oſtentum cimbricis bellis, Nuceriæ in luco Junonis, ulmo, poſtquam etiam cacumen amputatum erat, quoniam in aram ipſam procumbebat, reſtitutâ ſponte, ita ut protinùs floreret: à quo deinde tempore majeſtas populi romani reſurrexit, quæ ante vaſtata cladibus fuerat. Memoratur hoc idem factum & in Philippis, ſalice prociduâ atque detruncatâ; &, Stagiris in muſæo, populo albâ: omnia fauſti ominis. (L. 16, c. 32.)

On ne ſauroit trop le répéter, celui qui ſappe le premier principe de toutes les religions, & qui, dans le même livre, appuie ſur des croyances ſuperſtitieuſes, eſt-il un philoſophe & un homme qui fait uſage de ſa raiſon ?

» On n'a contre le typhon qu'un foible remede, » c'eſt de jetter du vinaigre à ſa rencontre; le vi- » naigre étant très froid de ſa nature » (*a*).

Plutarque dit, dans ſes propos de table, que de tout ce qui eſt propre à éteindre le feu, rien ne convient mieux que le vinaigre, qui, plus que toute autre choſe, étouffe la flamme par ſon exceſſive froideur. J'ai vu autoriſer le paſſage de Pline par celui de Plutarque. Etayer une abſurdité par une autre, ce n'eſt pas la rendre plus croyable, c'eſt ſe rendre plus ridicule ſoi-même. Quand le vinaigre auroit une qualité *extinctrice* pour le feu, les typhons ou trombes marines ne ſont ni du feu, ni de la flamme, proviniſſent-ils des feux ſous-marins.

Le typhon, plus furieux que la plus dangereuſe trombe, eſt un ouragan épouvantable qui, bouleverſant la mer, la confond avec le ciel. Comment un homme ſenſé a-t-il pu croire qu'il étoit poſſible d'en approcher aſſez, pour y jetter du vinaigre ? Où

(*a*) Typhon . . . tenui remedio aceti in advenientem effuſi, cui frigidiſſima eſt natura. (L. 2, c. 48.)

ſont les ſociétés de ſavants qui, ſur de bons mémoires, atteſtent ce fait ? On n'a juſqu'à préſent que des mots vagues de quelques marins qui *croient*, dit-on, *qu'on peut les diſſiper par le vinaigre*. Pour que cela fût de quelque autorité, ne faudroit-il pas y joindre des expériences ? on n'en rapporte aucune. Un préjugé qui, de proche en proche, pourroit bien être venu de Pline lui-même ou de plus haut, n'eſt pas un raiſon. Ne fait-on pas tous les jours croire à des milliers d'hommes les plus grandes abſurdités ? Le capitaine Cook vit, dans la nouvelle Zélande, une trombe à 50 verges (150 *pieds*) de ſon vaiſſeau ; l'équipage étoit frappé de la plus grande terreur : cependant à cette diſtance elle n'eut aucun effet dangereux ; le vaiſſeau n'y fut pas pouſſé.

Mais, comme il n'eſt pas facile de jetter de loin du vinaigre ſur une trombe, ne ſeroit-ce pas quand par malheur le vent y pouſſe un vaiſſeau, qu'on peut avoir recours à cette opération ? Je crois qu'alors il n'en ſeroit plus temps, parcequ'on ſeroit accablé de l'épouvantable maſſe d'eau qui abymeroit l'équipage. Le meilleur moyen, celui qu'on emploie, eſt de s'en détourner, s'il eſt poſſible. On penſe auſſi que le canon peut y ſervir ; & je le croirois. Mais comme on ne pouvoit en faire uſage au temps de Pline, il ne paroît pas que cet auteur nous ait indiqué le bon *remede*.

Pline dit, au chapitre 103 du même livre, qu'avec

de l'huile on appaiſe toutes les tempêtes, *omne oleo tranquillari*. L'expérience a montré depuis long-temps que cela eſt vrai, non pour toutes les tempêtes, mais pour calmer l'agitation des flots, & pour rompre les briſants. Plutarque l'aſſure auſſi; il ajoute qu'Ariſtote en donne pour raiſon que le vent gliſſant ſur l'huile qui eſt liſſe, n'a plus la même action, & qu'ainſi l'agitation diminue. Les éditeurs de Pline ne citent point ce paſſage d'Ariſtote, parcequ'il n'eſt pas venu juſqu'à nous: mais le témoignage de Plutarque, qui pouvoit le lire encore, qui l'avoit lu, y ſupplée bien, & prouve ſuffiſamment que notre Pline, ici comme ailleurs, copie Ariſtote. Nous voyons qu'il croyoit également à une chimere abſurde, & à une vérité dont j'ai été témoin en Hollande. Ceux qui penſent que les modernes n'ont pas vérifié le fait, ne connoiſſent pas le *Recueil de traités de phyſique & d'hiſtoire naturelle* de Deſlandes.

» Il y a entre les raiforts & la vigne une telle an-» tipathie, que ſi un cep eſt auprès d'un raifort, il » s'en éloignera » (*a*).

M. Poinſinet remarque fort juſte que Pline a confondu le *raphanis* des Grecs avec leur *raphanos*, c'eſt-à-dire, le raifort avec le chou. Le P. Hardouin

(*a*) Odium his (raphanis) cum vite maximum, refugitque juxta ſatos. (L. 19, c. 5.)

avoit

avoit fait la même observation, & avoit aussi montré qu'ailleurs Pline attribue cette antipathie de la vigne au chou ; *brassica*. C'est qu'ailleurs il compile un Latin, & qu'ici c'est un Grec. Une faute de mémoire & la mépriſe d'un mot grec a causé le *quiproquo*. *Pline confond misérablement, pour l'ordinaire, le raifort avec le chou*, dit M. Brotier : *Quæ plerumque miserè confundit Plinius.* Le premier chapitre du 24e livre nous dit que le chêne & l'olivier, le chêne & le noyer, ainsi que le chou & l'origan, sont fort antipathiques. Les amitiés des plantes & leurs haines réciproques sont si fréquentes chez Pline, que c'est pitié. J'ai fait ce qu'il auroit dû faire : j'ai planté des choux & des raiforts auprès d'une vigne, & je n'ai vu aucun des trois s'éloigner de ses voisins.

» Si on rejette dans la ruche un bourdon après » lui avoir arraché les ailes, il arrachera les ailes aux » autres bourdons » (*a*).

Cette observation particuliere est copiée d'Aristote, & mal copiée. Le naturaliste grec dit que ce sont les abeilles mêmes qui alors cassent les ailes aux autres bourdons qui sont dans la ruche. On sent à chaque page qu'il étoit plus facile à Pline, qu'il lui sembloit plus expéditif de copier Aristote, que

(*a*) Fucus ademptis alis in alveum rejectus, ipse cæteris adimit. (L. 11, c. 15.)

d'étudier les abeilles. Il avoit dit, quelques lignes plus haut, que lorſque ces inſectes n'ont plus beſoin de bourdons, elles ſe raſſemblent pluſieurs contre chacun d'eux, les chaſſent & les tuent. Ce fait n'eſt pas encore bien décidé. Selon M. *Charles Bonnet*, de qui je le tiens, & qui l'a vu au travers de ſa ruche vitrée & plate, les abeilles releguent les bourdons dans un coin de la ruche, où, privés de nourriture, ils périſſent de faim; & elles les jettent enſuite dehors. M. de Réaumur dit que, lorſque la reine a été fécondée, les abeilles ſe mettent trois ou quatre contre chaque bourdon, & le percent de leur poignard; que les vivants & les vers prêts à éclorre, tout eſt également maſſacré. Ce fait m'eſt aſſuré encore par M. Dentan, citoyen de Geneve: il a vu lui-même ce maſſacre; il a vu les abeilles percer les bourdons au défaut de leurs anneaux. Peut-être les deux obſervations ne ſont-elles pas générales, peut-être toutes deux ſont-elles vraies, & que ce qui arrive dans une ruche n'eſt pas l'image exacte de ce qui arrive dans l'autre.

Revenons à Pline: à l'exception de ce qu'on ſait depuis bien des ſiecles, ſon diſcours ſur les abeilles eſt rempli d'erreurs. Si vous voulez le croire, il vous dira, chap. 12, que le miel tombe du ciel, qu'il en eſt la ſueur, que c'eſt la ſalive des aſtres que déguiſent enſuite les travaux des abeilles. C'eſt ainſi que Virgile avoit dit: *Protinùs aërii mellis cœleſtia*

dona exſequar. Cette erreur des anciens, qui obſervoient peu profondément, ne doit pas nous étonner. Ils avoient remarqué que, ſur-tout au mois de mai, les herbes & les feuilles des arbres ſe couvrent le ſoir & le matin d'une ſubſtance fluide, qu'il ne faut pas confondre avec la roſée : le goût en eſt fin & délicat comme celui du miel ; elle en a le *gluten*, & participe à ſon odeur. C'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *miélat*. Les anciens crurent que c'étoient les aſtres qui fourniſſoient cette liqueur, & que les abeilles ne faiſoient que l'élaborer : mais les modernes ne croient plus ni à cette ſueur du ciel, ni à cette ſalive des aſtres. M. Brotier n'héſite pas à traiter cette opinion de monſtrueuſe, *opinionum portenta*, de rêverie des anciens, *quæ antiqui comminiſcebantur.*

Voyez le chapitre 63 du livre 2 ; Pline nous y peint la terre comme une mere tendre qui reçoit l'homme, le nourrit, le cache enſuite dans ſon ſein, porte les monuments qui le font revivre après ſa mort, & jamais ne s'irrite contre lui. Tandis que les eaux retombent en pluie, ſe durciſſent en grêle, s'enflent en vagues, ſe précipitent en torrents ; que l'air s'épaiſſit en nuées, devient furieux dans les tempêtes, la terre indulgente, douce, bénigne, ne ſe laſſe point d'en être l'eſclave : elle lui prodigue ſes ſucs, ſes ſaveurs, ſes odeurs, ſes couleurs ; elle nourrit tout pour lui. Si elle produit des poiſons, nourrit des ſerpents, c'eſt pour ſon bien encore ; elle n'attend que

ſes ordres pour s'y refuſer; elle lui offre des remedes pour leur échapper; elle éloigne de lui ce qui peut lui nuire; elle couvre ſes crimes. Et cependant l'homme n'eſt ingrat qu'envers elle; il l'inſulte, l'engloutit dans les mers, la ronge par les eaux, la tourmente avec le fer, le bois, le feu, la pierre, plus pour ſon plaiſir que pour ſes beſoins; & ce n'eſt pas à ſa ſurface qu'il ſe borne, il pénetre dans ſes entrailles pour en tirer des métaux, il les lui arrache pour orner ſes doigts de pierres précieuſes, &c. On ne peut faire un tableau avec plus d'imagination, & il eſt impoſſible d'y mettre moins de ſens.

» L'HISTOIRE nous apprend qu'il eſt tombé » des pluies de ſang, de lait, de chair, de fer, de » laine, de brique, de pierre-ponce..... Les aruſ- » pices prédirent les fléaux que ces pluies annon- » çoient, &c. » (*a*).

J'abrege le texte, & je n'en mets qu'une indication dans le françois. Voyez M. de Réaumur, t. 2, depuis la page 297 juſqu'à 302; l'Encyclopédie,

(*a*) Inferiore cœlo relatum in monumenta eſt, lacte & ſanguine pluiſſe .... & ſæpè aliàs : ſicut carne .... exque ea non putruiſſe, quod non diripuiſſent aves. Item ferro in Lucanis.... Effigies, quæ pluit, ſpongiarum ferè ſimilis fuit : aruſpices præmonuerunt ſuperna vulnera. Lana pluit circa caſtellum Cariſſanum.... Eodem cauſam dicente lateribus coctis pluiſſe, &c. (L. 2, c. 56.)

art. *Pluie;* le Diction. de M. de Bomare, art. *Neige*, 3e édition; & les notes de M. Guettard, à la fin du premier tome de Pline de M. Poinſinet, &c. &c. vous connoîtrez juſqu'où va la crédulité de Pline. Mais, dit-on, ces faits ſont avérés ou confirmés par d'autres ſemblables, & Pline, après tout, s'en tient à l'autorité de l'hiſtoire. Un naturaliſte, quand il écrit, ne connoît d'autorité que la nature: elle eſt ſon livre, ſon hiſtoire, ſa loi. S'il tranſmet à la poſtérité des événements qui l'étonnent, il doit rechercher leurs cauſes après s'être aſſuré de leur réalité, & jamais il ne doit les débiter comme des pronoſtics. Dira-t-on que Pline avoit à ménager les monuments ſacrés de Rome? La ſuperſtition n'étoit plus reſpectée même ſur les théâtres: Séneque le tragique en fournit la preuve.

» Il eſt certain cependant qu'il eſt tombé des » pierres du ciel . . . J'en ai vu moi-même une dans » le pays des Vocontiens, qui étoit tombée depuis » peu » (*a*).

Je crois qu'un naturaliſte auroit dit que ces pierres étoient lancées en l'air par quelques éruptions, & qu'elles retomboient à des diſtances fort éloignées;

(*a*) Decidere tamen crebrò (lapides) non erit dubium. . . . Ego ipſe vidi in Vocontiorum agro, paulò antè delatum. (L. 2, c. 58.)

car un naturaliſte n'écrit que pour inſtruire, après s'être inſtruit lui-même. Liſez le paſſage entier dans l'auteur, vous trouverez que, de ſon temps, on montroit encore en Thrace une de ces pierres tombée en plein jour proche *le fleuve d'Aïx* (*a*); qu'elle faiſoit

(*a*) *Ægos-potamos*, *Ægos-flumen*, *le fleuve d'Aïx* ou *de la Chevre*, étoit une ville de la Cherſoneſe de Thrace; Pline en parle encore dans le 4e livre, & en marque la ſituation près d'une autre ville nommée *Ciſſa* ou *Créſſa*. Dans les deux endroits il laiſſe en grec le génitif *Ægos*, de la chevre, & traduit en latin le mot *potamos*, *flumen*. Je crois même que le génie de ſa langue l'y obligeoit, & il ne faut pas inférer de là qu'il veuille parler d'une riviere. Le P. Hardouin s'exprime deux fois de même : *Ægos-flumen Cherſoneſi quondam urbem fuiſſe ſcito.* —*Juxtà aliud oppidum cui Ægos-fluminis nomen fuit.* J'ai repréſenté le tour de Pline en traduiſant *le fleuve d'Aïx*. La contrée, appellée tantôt elle-même *Ægos-potamos*, & tantôt *Ægos-potamitès*, fut célebre par la victoire que Lyſander, général de Lacédémone, y remporta ſur les Athéniens.

M. Poinſinet veut que l'*Ægos-flumen* de Pline ſoit en effet une riviere. Il ſemble avoir contre lui Plutarque, Ammien Marcellin qui dit, l. 22, c. 8, que la Nicomédie confine avec la Cherſoneſe & l'*Ægos-potamos*; les anciens géographes Stephanus & Pomponius Mela, le périple de Scylax, Tzetzès qui dit expreſſément que c'eſt une ville de Thrace: Θράκης δὲ τοῦτο πόλις Pluſieurs petites rivieres arroſoient la contrée où elle étoit ſituée, car Stephanus & Tzetzès la nomment Αἰγὸς ποταμοὶ, *Ægos-flumina*.

Un géographe moderne, Ortélius, qui vivoit dans le ſeizieme ſiecle, & qui fut nommé le Ptolémée de ſon temps, eſt plus favorable à M. Poinſinet, puiſqu'il donne le même nom

la charge d'une charrette, & qu'elle avoit la couleur d'une pierre brûlée; que même, lorſqu'elle ſe détacha du ſoleil, il paſſoit une comete; que ſi Anaxagore en prédit la chûte, ſa prédiction eſt plus miraculeuſe que le fait. » Ceci, dit M. Poinſinet, fait » voir que Pline n'étoit pas auſſi crédule qu'on l'a » ſouvent accuſé de l'être ». De ce qu'un homme ne croit pas avec Anaxagore que le ſoleil ſoit une pierre, en réſulte-t-il qu'il ne croie pas bien d'autres contes?

Enfin il n'y a point de doute qu'il ne ſoit tombé des pierres du ciel, puiſque lui Pline en a vu une qu'on diſoit en être tombée. Vous obſerverez bien auſſi qu'il ne dit pas que cette pierre des Vocontiens

---

à la contrée & aux rivieres qui l'arroſent. Le nom d'*Ægos-potamos*, dit-il, ou *fleuve de la Chevre*, vient de quelques iſles de l'Archipel qui de loin ont la figure de cet animal: pluſieurs rivieres qui ſe jettent dans les environs en ont pris le nom, ainſi que cette partie du rivage.

Mais Ortélius eſt trop récent pour être ici d'une grande autorité. Il place *Ægos-potamos* ſur l'Archipel, & il étoit ſur la Propontide: il paroît confondre l'étymologie d'*Ægos-potamos* avec celle de la mer *Egée*, ou *mer de la Chevre*, qui dut ſon nom à un écueil qui avoit quelque reſſemblance avec cet animal. Au reſte, il peut être vrai, mais on ne peut prouver par l'autorité des anciens, qu'il y eût une riviere nommée *Ægos-potamos*, qui ait donné ſon nom à la ville & à la contrée. Les exemples en ſont communs: Vienne ſur la Vienne, Moskva (Moskou) ſur la Moskva, &c.

ſoit venue d'ailleurs que du ciel, & vous conclurez que les pluies de pierres, ainſi que tant d'autres ſemblables merveilles, remontent à une très haute antiquité; mais que, depuis les bonnes obſervations, ces choſes n'arrivent plus par les mêmes cauſes. Cependant Ariſtote n'en fut pas dupe; il dit que c'étoit une pierre que le vent avoit enlevée : l'idée de la merveille eſt ici bien déchue. (*Ariſt. Meteor. lib.* 1, *cap.* 7.) Pline lui-même dit, au chap. 38 de ce livre, que la plupart conviennent qu'il ne pleut des pierres que quand elles ont été enlevées par le vent. Pourquoi donc les fait-il tomber ici du ciel ou du ſoleil?

» Aussitôt que les pies croient qu'un homme a vu » leur nid, elles en tranſportent les œufs ailleurs. » Ces oiſeaux n'ayant pas les doigts propres à em- » braſſer & à transférer leurs œufs, emploient, dit- » on, un moyen admirable; car, avec une matiere » glutineuſe tirée de leur ventre, ils attachent un » œuf à chaque bout d'un petit rameau; puis fai- » ſant le balancier égal, ils le poſent ſur leur cou, » & les tranſportent ainſi à la nouvelle demeure » qu'ils ont choiſie » (*a*).

(*a*) Picæ cùm diligentiùs viſum ab homine nidum cenſere, ova tranſgerunt aliò. Hoc in his avibus, quarum digiti non accommodati complectendis transferendiſque ovis, miro traditur modo; namque ſurculo ſuper bina ova impoſitò ac ferru-

Si Pline avoit ſu que les nids des pies n'ont qu'un trou fort étroit, à peine ſuffiſant pour le paſſage de l'oiſeau, il n'eût pas rapporté cette petite fable avec tant de complaiſance. Il n'eût pas non plus adopté, comme il fait, ce tranſport, de quelque maniere qu'on lui eût conté l'*admirable* moyen; mais il paroît bien qu'il ne connoiſſoit les mœurs des pies que par Ariſtote, qui leur donne neuf œufs, quoiqu'elles n'en pondent que cinq ou ſix, mais qui cependant ne parle ni du tranſport des œufs, ni du moyen de l'opérer.

Une conſtruction preſque informe, & qu'au premier coup-d'œil on croiroit ſans art, voûtée légèrement par des rameaux, la plupart épineux, & qui ſe renverſent en tous ſens, hériſſée tout autour pour parer aux inſultes; le deſſous ſolidement luté par un mélange de terre & de menus branchages; une ouverture de côté large de deux pouces environ, voilà le nid des pies, tel que je l'ai examiné. A la campagne où j'habite les pies voient que je regarde leurs nids tous les jours, & n'en continuent pas moins de couver. Ceux qui s'amuſent à dénicher les petits de bonne heure, ſavent qu'auſſitôt après la mere fait dans le même nid une ſeconde couvée.

» On a obſervé que les bleſſures & les maladies

minato alvi glutino, ſubditâ cervice medio, æquâ utrimque librâ deportant aliò. (L. 10, c. 33.)

» s'enflamment certainement, s'il ſurvient quel-
» qu'un qui ait fait un voyage à pied (*a*).

Ceci eſt dit à propos d'herbes foulées aux pieds. Les ſucs de quantité d'herbes ont des propriétés médicinales, on l'éprouve tous les jours; mais que leurs vertus operent de la façon que le conte ici Pline, c'eſt une chimere abſurde. D'ailleurs le voyageur n'avoit-il donc marché que ſur des herbes funeſtes, & n'avoit-il pas auſſi foulé des contre-poiſons qui devoient anéantir l'effet des premieres?

» DANS les déſerts d'Afrique on rencontre de
» temps en temps des figures d'hommes qui ſe for-
» ment & ſe diſſipent en un inſtant » (*b*).

Voilà vraiſemblablement les εἴδωλα d'Epicure, & les *ſimulacra* de Lucrece. En effet, ces fantômes ne pouvoient-ils pas être des ſimulacres de quelques voyageurs qui avoient péri dans ces déſerts? Ce qu'on en appercevoit par intervalle, étoit des pellicules, des membranes fort ſubtiles, des ſurfaces, en un mot des émanations, qui, ſelon Lucrece, avoient l'apparence des corps. Mais ces effigies ſe défiguroient & ſe diſſipoient en un inſtant. Cette phyſique ingé-

(*a*) Obſervatum certè eſt inflammari vulnera ac morbos, ſuperventu eorum qui pedibus iter confecerint. (L. 25, c. 2.)

(*b*) In Africæ ſolitudinibus hominum ſpecies obviæ ſubinde fiunt, momentoque evaneſcunt. (L. 7, c. 2.)

nieuſe & chimérique à part, on voit que par le mot *ſpecies* Pline entend *figure, apparence;* & quand il dit ailleurs, *Hic primus ſpecies exprimere inſtituit*, il entend qu'Apollodore exprima le premier dans ſes tableaux la beauté, l'aſpect des figures. Voyez l. 35, c. 9, f. 36.

Ces effigies des déſerts d'Afrique me ramenent à un coup-d'œil général ſur le chapitre entier, où tout ce que la démence a pu raſſembler d'abſurdités ſur les différentes eſpeces d'hommes, eſt ſoigneuſement compilé.

J'ai appris d'un homme bien autrement naturaliſte que Pline, d'un vrai ſavant, que quand on connoît la deſcription de l'univers, tel que la mythologie indienne & tibétaine le ſuppoſe, & les contes de ces peuples ſur les différentes races d'anges, ainſi que celles des habitants des différentes parties de leur monde, on voit diſtinctement que ces variétés d'hommes monſtrueux, que Pline rapporte bonnement d'après les menteurs Ctéſias, Mégaſthenes, Déimachus, & d'autres, ſont des fragments mal entendus de cette mythologie.

L'ironie qu'emploie Aulu-Gelle pour ſe moquer de la crédulité de Pline au ſujet de ces hommes chimériques, eſt très agréable. A ſon retour de Grece en Italie, il trouve ſur le port de Brindes un tas de vieux livres grecs à vendre : il les marchande ; on les lui laiſſe à un prix fort modique : il ſe hâte de payer,

& les emporte tout moisis qu'ils étoient; car, exposés depuis long-temps aux injures de l'air, ils n'avoient pas trouvé d'acheteurs. Mais après en avoir lu quelques traits, le dégoût & l'ennui le gagnerent: il abandonna cette bibliotheque dont la lecture ne pouvoit procurer ni utilité, ni agrément, quoiqu'ensuite il eût trouvé, ajoute-t-il, les mêmes choses dans le septieme livre de l'Histoire naturelle de Pline: *Quod postea quoque in libro Plinii Secundi naturalis historiæ legi septimo.* (Noct. attic. lib. 9, c. 4.)

Une note de Dacier terminera convenablement cette remarque. » Déimachus, peu de temps après la » mort d'Alexandre, & sous le regne de Ptolémée, » fils de Lagus, fut envoyé en ambassade vers un roi » des Indes appellé *Allitrochades*, fils du roi San» drochottus. Ce voyage lui donna lieu de faire une » histoire des Indes, qu'il mêla de tant de men» songes & de tant de fables, que Strabon assure que » de tous les historiens qui ont parlé des Indes, il » n'y en a point qui méritent si peu d'être crus que » Déimachus & Mégasthenes. Pline a pourtant rem» pli son histoire des relations de ces fideles histo» riens. (*Note* 14 *sur la comparaison de Solon & de Publicola.*) Si Dacier ne vous satisfait pas, Plutarque vous dira lui-même, en commençant la vie d'Artaxerxès: *Ctésias a farci ses livres de toutes sortes de fables, non seulement incroyables, mais triviales & ridicules.*

» Les femmes qui naiſſent avec des dents ſont de » mauvais augure, ainſi que le fut Valérie au temps » des rois. Les aruſpices, conſultés ſur ſa naiſſance, » répondirent qu'elle cauſeroit la ruine de la ville où » elle ſeroit portée. Elle fut envoyée à Sueſſa Pome- » tia, ville alors très floriſſante : la ville fut détruite, » & la prédiction accomplie. Celles qui naiſſent la » partie naturelle fermée, ſont d'un malheureux » préſage : Cornélie, mere des Gracques, en eſt un » exemple... Les dents ſeules réſiſtent au feu, & » ne brûlent point avec le reſte du corps... Les » femmes en ont moins que les hommes : quand » les canines ſupérieures ſont doubles à la mâchoire » droite, elles leur promettent les careſſes de la for- » tune, comme Agrippine, mere de Néron, l'éprou- » va ; quand c'eſt à gauche, le pronoſtic eſt con- » traire » (*a*).

(*a*) In feminis ea res (cum dentibus naſci) inauſpicati fuit exempli, regum temporibus. Cùm ita nata eſſet Valeria, exitio civitati in quam delata eſſet futuram reſponſo aruſpicum vaticinante, Sueſſam Pometiam illâ tempeſtate florentiſſimam deportata eſt, veridico exitu conſecuto. Quaſdam concreto genitali gigni, infauſto omine, Cornelia, Gracchorum mater, indicio eſt.... Dentes autem tantùm invicti ſunt ignibus, nec cremantur cum reliquo corpore.... Feminis minor numerus : quibus in dextra parte gemini ſupernè, à canibus cognominati, fortunæ blandimenta pollicentur, ſicut in Agrippina, Domitii Neronis matre : contrà in læva. (L. 7, c. 16.)

Tarquin le ſuperbe étoit en guerre contre les Volſques. Les aruſpices, qui ne manquoient ni d'yeux ni d'oreilles, ſachant que Tarquin ſe propoſoit d'attaquer Sueſſa, & de lui faire beaucoup de mal, conſeillerent d'y envoyer Valérie, laquelle ne manqueroit pas d'y porter malheur & d'accomplir la prédiction des aruſpices; cela s'entend: mais pour l'honneur de Pline leur confrere, il ne faut pas fouiller dans cette partie de ſa conſcience. Pour les femmes qui naiſſent imperforées, on ne s'apperçoit plus qu'elles ſoient d'un ſiniſtre préſage; une petite opération enleve apparemment le maléfice. Quant aux dents qui ne brûlent point, le médecin du Laurens ſoutient contre Pline qu'elles brûlent comme les autres os; & le médecin Rioland ſoutient contre du Laurens qu'elles ne brûlent pas. Je ne ſoutiens rien, mais j'ai mis quelques unes des miennes au feu; je les ai vues brûler: de vous dire pourquoi, je n'en ſais rien, ſinon qu'elles ont brûlé à-peu-près comme d'autres os, leſquels, comme on ſait, ne ſont jamais réduits en cendres dans l'inſtant. Les femmes ont-elles moins de dents que les hommes, & cela ne rouleroit-il pas communément, pour les deux ſexes, entre 28 & 32? L'exemple de l'heureuſe Agrippine aſſaſſinée par le monſtre qu'elle avoit mis au jour, eſt-il bien choiſi? Oui, ſi c'eſt un bonheur d'être toute ſa vie dévorée d'ambition, de paſſer ſes jours dans le crime, la crainte & le remords, de mettre

au monde un Néron, & d'être éventrée par ſon ordre.

» DANS Céphalénie un certain fleuve ſépare une » contrée remplie de cigales, d'une autre où l'on » n'en trouve aucune » (*a*).

On trouve indiſtinctement des cigales par-tout à Céphalénie : un fleuve ne leur ſert pas de limites, attendu qu'il n'y a point dans cette iſle ce qui proprement s'appelle *fleuve* ou *riviere*. Mais, dira-t-on, comment Ariſtote, Pline, Elien, auroient-ils aſſuré ce fait, s'il eût été faux ? L'aſſurance des deux derniers doit être comptée pour rien, puiſqu'ils ne ſont que les copiſtes du premier ; &, fuſſent-ils en plus grand nombre, ce ne ſeroit qu'un plus grand nombre de copiſtes. Il ne reſte donc que l'autorité d'Ariſtote, qui peut avoir été dans l'iſle de Céphalénie, & avoir vu cette riviere ; ceux qui n'y ont pas été ſemblent n'avoir pas le droit de le contredire. Voyons cependant ſi l'on ne pourroit pas former des doutes ſur ſon aſſertion. Les Grecs modernes qui habitent Céphalénie, nomment *potamos*, *riviere*, l'eau de la pluie qui s'écoule dans des canaux faits exprès : ils donnent le même nom à plus de cinquante autres canaux que fourniſſent de petites ſources au bas des montagnes

(*a*) In Cephalenia amnis quidam penuriam earum (cicadarum) & copiam dirimit. (L. 11, c. 27.)

& près de la mer. Les anciens Grecs les nommoient *riax* & *ochetos*. Laquelle de ces ſortes de rivieres ſert de bornes, de limites aux cigales, & quel eſt le nom de cet *amnis quidam?* Quand on me l'aura dit, & qu'on m'aura prouvé qu'il exiſte, ou qu'il exiſtoit, je dirai: Les Céphaléniens avec qui j'ai vécu; que j'ai ſpécialement interrogés ſur ce point, & qui m'ont aſſuré le contraire, n'ont donc ni vu ni connu le ſol qui les a fait naître & qu'ils ont habité. Comme Ariſtote n'a pas dit qu'il eût vécu à Céphalénie, je dois donner quelques degrés de plus de confiance à des perſonnes que je ſais qui y ont vécu, qui y ont pris naiſſance. Ajoutons que l'iſle de Céphalénie eſt petite, que ſon ſol eſt de roche fort dure, & qu'une riviere ne pourroit creuſer ſon lit ſur un pareil terrain. M. d'Anville en a mis une dans Céphalénie; c'eſt un copiſte de plus d'Ariſtote.

» Les moineaux mâles ſont très laſcifs. Ils ne » vivent, dit-on, qu'un an; la preuve eſt fondée » ſur ce qu'on ne voit aucune apparence de noirceur » à leur bec au commencement du printemps, & » qu'il ne commence à leur noircir qu'en été. Les » femelles vivent un peu plus long-temps » (*a*).

(*a*) Mares (paſſeres) negantur anno diutiùs durare, argumento quia nulla veris initio appareat nigritudo in roſtro, quæ ab æſtate incipit. Feminis longiuſculum ſpatium. (L. 10, c. 36.)

On

On voit ici, comme ailleurs, que notre naturaliſte s'étoit peu amuſé de bagatelles. S'il eût élevé des moineaux dans ſa jeuneſſe, il auroit pu ſavoir que les mâles peuvent aller juſqu'à dix ans. J'en avois un de cet âge; & comme nous étions à-peu-près auſſi raiſonnables l'un que l'autre, & tout auſſi ſavants, nous étions grands amis. Mais Pline écrit d'après Ariſtote. Il falloit plutôt écrire d'après des moineaux, & faire attention que les belettes, les fouines, & pluſieurs oiſeaux de proie, les détruiſent trop ſouvent pour qu'ils puiſſent vivre long-temps autour de nos habitations; leur incontinence peut auſſi concourir à abréger leur vie. Cependant ſi Pline eût regardé les moineaux, il eût vu des becs noirs au printemps, comme chacun en voit. Qui ſont donc tous ces becs noirs qui careſſent & fécondent leurs femelles au printemps? La vérité eſt que les jeunes mâles ont le bec à-peu-près comme celui des femelles: la ſeconde année il devient noir pour toujours.

» Les cadavres des hommes flottent ſur le dos; » ceux des femmes ſur le ventre, comme ſi après » leur mort la nature ménageoit encore leur pu» deur » (*a*).

(*a*) Virorum cadavera ſupina fluitare, feminarum prona, velut pudori defunctarum parcente naturâ. (L. 7, c. 17.)

& près de la mer. Les anciens Grecs les nommoient *riax* & *ochetos*. Laquelle de ces ſortes de rivieres ſert de bornes, de limites aux cigales, & quel eſt le nom de cet *amnis quidam?* Quand on me l'aura dit, & qu'on m'aura prouvé qu'il exiſte, ou qu'il exiſtoit, je dirai: Les Céphaléniens avec qui j'ai vécu; que j'ai ſpécialement interrogés ſur ce point, & qui m'ont aſſuré le contraire, n'ont donc ni vu ni connu le ſol qui les a fait naître & qu'ils ont habité. Comme Ariſtote n'a pas dit qu'il eût vécu à Céphalénie, je dois donner quelques degrés de plus de confiance à des perſonnes que je ſais qui y ont vécu, qui y ont pris naiſſance. Ajoutons que l'iſle de Céphalénie eſt petite, que ſon ſol eſt de roche fort dure, & qu'une riviere ne pourroit creuſer ſon lit ſur un pareil terrain. M. d'Anville en a mis une dans Céphalénie; c'eſt un copiſte de plus d'Ariſtote.

» Les moineaux mâles ſont très laſcifs. Ils ne » vivent, dit-on, qu'un an; la preuve eſt fondée » ſur ce qu'on ne voit aucune apparence de noirceur » à leur bec au commencement du printemps, & » qu'il ne commence à leur noircir qu'en été. Les » femelles vivent un peu plus long-temps » (*a*).

(*a*) Mares (paſſeres) negantur anno diutiùs durare, argumento quia nulla veris initio appareat nigritudo in roſtro, quæ ab æſtate incipit. Feminis longiuſculum ſpatium. (L. 10, c. 36.)

On

On voit ici, comme ailleurs, que notre naturaliſte s'étoit peu amuſé de bagatelles. S'il eût élevé des moineaux dans ſa jeuneſſe, il auroit pu ſavoir que les mâles peuvent aller juſqu'à dix ans. J'en avois un de cet âge; & comme nous étions à-peu-près auſſi raiſonnables l'un que l'autre, & tout auſſi ſavants, nous étions grands amis. Mais Pline écrit d'après Ariſtote. Il falloit plutôt écrire d'après des moineaux, & faire attention que les belettes, les fouines, & pluſieurs oiſeaux de proie, les détruiſent trop ſouvent pour qu'ils puiſſent vivre long-temps autour de nos habitations; leur incontinence peut auſſi concourir à abréger leur vie. Cependant ſi Pline eût regardé les moineaux, il eût vu des becs noirs au printemps, comme chacun en voit. Qui ſont donc tous ces becs noirs qui careſſent & fécondent leurs femelles au printemps? La vérité eſt que les jeunes mâles ont le bec à-peu-près comme celui des femelles: la ſeconde année il devient noir pour toujours.

» Les cadavres des hommes flottent ſur le dos; » ceux des femmes ſur le ventre, comme ſi après » leur mort la nature ménageoit encore leur pu» deur » (*a*).

(*a*) Virorum cadavera ſupina fluitare, feminarum prona, velut pudori defunctarum parcente naturâ. (L. 7, c. 17.)

& près de la mer. Les anciens Grecs les nommoient *riax* & *ochetos*. Laquelle de ces ſortes de rivieres ſert de bornes, de limites aux cigales, & quel eſt le nom de cet *amnis quidam?* Quand on me l'aura dit, & qu'on m'aura prouvé qu'il exiſte, ou qu'il exiſtoit, je dirai: Les Céphaléniens avec qui j'ai vécu; que j'ai ſpécialement interrogés ſur ce point, & qui m'ont aſſuré le contraire, n'ont donc ni vu ni connu le ſol qui les a fait naître & qu'ils ont habité. Comme Ariſtote n'a pas dit qu'il eût vécu à Céphalénie, je dois donner quelques degrés de plus de confiance à des perſonnes que je ſais qui y ont vécu, qui y ont pris naiſſance. Ajoutons que l'iſle de Céphalénie eſt petite, que ſon ſol eſt de roche fort dure, & qu'une riviere ne pourroit creuſer ſon lit ſur un pareil terrain. M. d'Anville en a mis une dans Céphalénie; c'eſt un copiſte de plus d'Ariſtote.

» Les moineaux mâles ſont très laſcifs. Ils ne » vivent, dit-on, qu'un an; la preuve eſt fondée » ſur ce qu'on ne voit aucune apparence de noirceur » à leur bec au commencement du printemps, & » qu'il ne commence à leur noircir qu'en été. Les » femelles vivent un peu plus long-temps » (*a*).

(*a*) Mares (paſſeres) negantur anno diutiùs durare, argumento quia nulla veris initio appareat nigritudo in roſtro, quæ ab æſtate incipit. Feminis longiuſculum ſpatium. (L. 10, c. 36.)

On

On voit ici, comme ailleurs, que notre naturaliſte s'étoit peu amuſé de bagatelles. S'il eût élevé des moineaux dans ſa jeuneſſe, il auroit pu ſavoir que les mâles peuvent aller juſqu'à dix ans. J'en avois un de cet âge; & comme nous étions à-peu-près auſſi raiſonnables l'un que l'autre, & tout auſſi ſavants, nous étions grands amis. Mais Pline écrit d'après Ariſtote. Il falloit plutôt écrire d'après des moineaux, & faire attention que les belettes, les fouines, & pluſieurs oiſeaux de proie, les détruiſent trop ſouvent pour qu'ils puiſſent vivre long-temps autour de nos habitations; leur incontinence peut auſſi concourir à abréger leur vie. Cependant ſi Pline eût regardé les moineaux, il eût vu des becs noirs au printemps, comme chacun en voit. Qui ſont donc tous ces becs noirs qui careſſent & fécondent leurs femelles au printemps? La vérité eſt que les jeunes mâles ont le bec à-peu-près comme celui des femelles: la ſeconde année il devient noir pour toujours.

» LES cadavres des hommes flottent ſur le dos; » ceux des femmes ſur le ventre, comme ſi après » leur mort la nature ménageoit encore leur pu» deur » (*a*).

(*a*) Virorum cadavera ſupina fluitare, feminarum prona, velut pudori defunctarum parcente naturâ. (L. 7, c. 17.)

& près de la mer. Les anciens Grecs les nommoient *riax* & *ochetos*. Laquelle de ces ſortes de rivieres ſert de bornes, de limites aux cigales, & quel eſt le nom de cet *amnis quidam?* Quand on me l'aura dit, & qu'on m'aura prouvé qu'il exiſte, ou qu'il exiſtoit, je dirai: Les Céphaléniens avec qui j'ai vécu; que j'ai ſpécialement interrogés ſur ce point, & qui m'ont aſſuré le contraire, n'ont donc ni vu ni connu le ſol qui les a fait naître & qu'ils ont habité. Comme Ariſtote n'a pas dit qu'il eût vécu à Céphalénie, je dois donner quelques degrés de plus de confiance à des perſonnes que je ſais qui y ont vécu, qui y ont pris naiſſance. Ajoutons que l'iſle de Céphalénie eſt petite, que ſon ſol eſt de roche fort dure, & qu'une riviere ne pourroit creuſer ſon lit ſur un pareil terrain. M. d'Anville en a mis une dans Céphalénie; c'eſt un copiſte de plus d'Ariſtote.

» Les moineaux mâles ſont très laſcifs. Ils ne » vivent, dit-on, qu'un an; la preuve eſt fondée » ſur ce qu'on ne voit aucune apparence de noirceur » à leur bec au commencement du printemps, & » qu'il ne commence à leur noircir qu'en été. Les » femelles vivent un peu plus long-temps » (*a*).

(*a*) Mares (paſſeres) negantur anno diutiùs durare, argumento quia nulla veris initio appareat nigritudo in roſtro, quæ ab æſtate incipit. Feminis longiuſculum ſpatium. (L. 10, c. 36.)

On

On voit ici, comme ailleurs, que notre naturaliſte s'étoit peu amuſé de bagatelles. S'il eût élevé des moineaux dans ſa jeuneſſe, il auroit pu ſavoir que les mâles peuvent aller juſqu'à dix ans. J'en avois un de cet âge; & comme nous étions à-peu-près auſſi raiſonnables l'un que l'autre, & tout auſſi ſavants, nous étions grands amis. Mais Pline écrit d'après Ariſtote. Il falloit plutôt écrire d'après des moineaux, & faire attention que les belettes, les fouines, & pluſieurs oiſeaux de proie, les détruiſent trop ſouvent pour qu'ils puiſſent vivre long-temps autour de nos habitations; leur incontinence peut auſſi concourir à abréger leur vie. Cependant ſi Pline eût regardé les moineaux, il eût vu des becs noirs au printemps, comme chacun en voit. Qui ſont donc tous ces becs noirs qui careſſent & fécondent leurs femelles au printemps? La vérité eſt que les jeunes mâles ont le bec à-peu-près comme celui des femelles: la ſeconde année il devient noir pour toujours.

» LES cadavres des hommes flottent ſur le dos; » ceux des femmes ſur le ventre, comme ſi après » leur mort la nature ménageoit encore leur pu» deur » (*a*).

(*a*) Virorum cadavera ſupina fluitare, feminarum prona, velut pudori defunctarum parcente naturâ. (L. 7, c. 17.)

& près de la mer. Les anciens Grecs les nommoient *riax* & *ochetos*. Laquelle de ces ſortes de rivieres ſert de bornes, de limites aux cigales, & quel eſt le nom de cet *amnis quidam?* Quand on me l'aura dit, & qu'on m'aura prouvé qu'il exiſte, ou qu'il exiſtoit, je dirai: Les Céphaléniens avec qui j'ai vécu; que j'ai ſpécialement interrogés ſur ce point, & qui m'ont aſſuré le contraire, n'ont donc ni vu ni connu le ſol qui les a fait naître & qu'ils ont habité. Comme Ariſtote n'a pas dit qu'il eût vécu à Céphalénie, je dois donner quelques degrés de plus de confiance à des perſonnes que je ſais qui y ont vécu, qui y ont pris naiſſance. Ajoutons que l'iſle de Céphalénie eſt petite, que ſon ſol eſt de roche fort dure, & qu'une riviere ne pourroit creuſer ſon lit ſur un pareil terrain. M. d'Anville en a mis une dans Céphalénie; c'eſt un copiſte de plus d'Ariſtote.

» Les moineaux mâles ſont très laſcifs. Ils ne » vivent, dit-on, qu'un an; la preuve eſt fondée » ſur ce qu'on ne voit aucune apparence de noirceur » à leur bec au commencement du printemps, & » qu'il ne commence à leur noircir qu'en été. Les » femelles vivent un peu plus long-temps » (*a*).

(*a*) Mares (paſſeres) negantur anno diutiùs durare, argumento quia nulla veris initio appareat nigritudo in roſtro, quæ ab æſtate incipit. Feminis longiuſculum ſpatium. (L. 10, c. 36.)

On

On voit ici, comme ailleurs, que notre naturaliſte s'étoit peu amuſé de bagatelles. S'il eût élevé des moineaux dans ſa jeuneſſe, il auroit pu ſavoir que les mâles peuvent aller juſqu'à dix ans. J'en avois un de cet âge; & comme nous étions à-peu-près auſſi raiſonnables l'un que l'autre, & tout auſſi ſavants, nous étions grands amis. Mais Pline écrit d'après Ariſtote. Il falloit plutôt écrire d'après des moineaux, & faire attention que les belettes, les fouines, & pluſieurs oiſeaux de proie, les détruiſent trop ſouvent pour qu'ils puiſſent vivre long-temps autour de nos habitations; leur incontinence peut auſſi concourir à abréger leur vie. Cependant ſi Pline eût regardé les moineaux, il eût vu des becs noirs au printemps, comme chacun en voit. Qui ſont donc tous ces becs noirs qui careſſent & fécondent leurs femelles au printemps? La vérité eſt que les jeunes mâles ont le bec à-peu-près comme celui des femelles: la ſeconde année il devient noir pour toujours.

» Les cadavres des hommes flottent ſur le dos; » ceux des femmes ſur le ventre, comme ſi après » leur mort la nature ménageoit encore leur pu» deur » (*a*).

(*a*) Virorum cadavera ſupina fluitare, feminarum prona, velut pudori defunctarum parcente naturâ. (L. 7, c. 17.)

La phyſique de Pline, ou celle de ſon temps, avoit beau être foible, le ſens commun, l'obſervation la plus légere, auroient pu le garantir de certains travers, ſi ſon goût pour les ſentences épigrammatiques ne l'eût trop ſouvent emporté. Quand l'eſprit fait oublier que la nature n'a rien ſtatué de particulier ſur la pudeur de chaque ſexe, & ſpécialement ſur celle d'un corps mort; (la pudeur d'un cadavre!) quand l'obſervation n'a pas dit que la capacité du ventre des femmes, généralement plus remplie d'inteſtins que celle du ventre des hommes, jointe au poids de certaines gorges, doit être emportée par ſa peſanteur; en un mot, quand, dans un ouvrage ſérieux, on préfere ſouvent un *concettino* à une raiſon, a-t-on bien mérité, quelque ſavoir qu'on ait d'ailleurs, la réputation de grand naturaliſte? Mais des ſiecles l'ont accordée à Pline. Eh! qu'a de commun l'autorité des ſiecles avec des vérités démontrées, quand elles la contrediſent?

J'aurois pourtant deux queſtions à faire à Pline. Je lui demanderois ſi la jeune fille qui n'auroit encore que peu de ventre, & dont la rondeur du ſein ſeroit à peine indiquée, flotteroit ſur le ventre ou ſur le dos; & de quel côté flotteroit auſſi l'homme fort gras, fort ventru. J'ignore la réponſe: mais je crois que, pour cette fois, la nature ménageroit la pudeur de l'homme ventru, & qu'elle abandonneroit aux regards impudiques la fille de quatorze ans qui n'auroit que peu

de ventre, & dont la rondeur du ſein ſe feroit à peine appercevoir.

» On cite en exemple un prodige arrivé lorſque » Denys, tyran de Sicile, fut chaſſé de ſes états; » l'eau de la mer devint douce pendant un jour dans » le port de Syracuſe » (*a*).

Quand on le citeroit, ne devriez-vous pas ſavoir qu'après de grandes pluies l'eau de la mer devient plus douce le long des côtes, & conſéquemment dans les ports? Ne dites-vous pas vous-même, c. 103, » que les eaux douces ſont portées ſur la mer comme » plus légeres » : *Dulces mari invehuntur, leviores haud dubiè?* Sans doute le tyran fut chaſſé de Syracuſe après de grandes pluies. Plutarque en dit autant que Pline, & ajoute que ce prodige vint de la part des dieux, pour ſignifier que les Syracuſains alloient être heureux. Ils furent alternativement tyranniſés & tyrans : les dieux définiſſoient-ils ainſi le bonheur?

» Pourquoi les plaiſirs ne ſont-ils pas égaux aux » peines, le nombre fût-il égal? & pourquoi n'y a-t-il aucun plaiſir qui puiſſe compenſer la moindre » peine » (*b*)?

(*a*) Eſt in exemplis, Dionyſio Siciliæ tyranno, cùm pulſus eſt eâ potentiâ, accidiſſe prodigium, ut uno die in portu dulceſceret mare. (L. 2, c. 100.)

(*b*) Quid quòd bona malis paria non ſunt, etiam pari nu-

Pourquoi ? C'eſt que cela n'eſt pas vrai. C'eſt qu'il faudroit dire de quelle nature ſont ces plaiſirs & ces peines, avant de décider s'il y a parité ou s'il n'y en a pas, & qu'il faudroit avoir auſſi égard au caractere des perſonnes; car nous jugeons des peines & des plaiſirs par l'impreſſion qu'ils font ſur notre imagination & ſur nos ſens. C'eſt qu'une mere tendre oubliera la peine que lui cauſoit la perte de ſon ſerin, ſitôt qu'elle aura vu revivre ſon enfant dont elle pleuroit déja la mort : je vous demande ſi ce plaiſir ne *compenſera* pas la perte de ſon oiſeau. Et ſi vous-même, après beaucoup de contradictions, de peines, de chagrins, vous êtes enfin parvenu à faire une belle & bonne action, tout cela n'aura-t-il pas diſparu ? le plaiſir ne vous reſtera-t-il pas d'autant plus vif & pur, qu'il vous en aura coûté plus d'efforts, plus de ſacrifices, pour y parvenir ?

Se lamenter ſans ceſſe ſur les maux de la vie, ou n'y voir que des plaiſirs, c'eſt ſe tromper également. On ne peut refuſer à Pline beaucoup d'érudition & pluſieurs traits d'une bonne philoſophie ; mais il ignoroit peut-être un ſecret inconnu aux hommes atrabilaires. Son imagination peut-être ne lui retraçoit pas ce qu'il avoit eu de jours agréables, il n'en nourriſſoit pas l'idée, & ſon ame auſtere n'en ſavouroit pas

---

mero, nec lætitia ulla minimo mœrore penſanda ? (L. 7, c. 40.)

l'image. De là l'obſervation fauſſe qu'il fait ici.

Nous ne pouvons nier, ſans nous faire illuſion, qu'il eſt des hommes infortunés dont l'exiſtence ne ſemble être qu'une ſenſation continuée de douleur & de triſteſſe; pour ceux-là point de compenſation, du moins apparente: mais ce n'eſt pas d'eux que parle Pline; & les exemples en ſont, je crois, trop rares pour qu'on en puiſſe tirer une concluſion univerſelle. Il s'agit ici de l'homme en général, non de tels hommes en particulier; c'eſt de l'homme entraîné par des paſſions, ſources de ſes plaiſirs ou de ſes peines, guidé ou égaré par ſes affections: ſous ce point de vue, l'opinion qu'un ſentiment amer inſpiroit à Pline, n'eſt point fondée. M. Poinſinet dit pourtant: *Ceci eſt puiſé dans une connoiſſance bien profonde des replis du cœur humain.* Je ne ſais ſi je dois être fâché ou bien aiſe de n'être pas de cet avis; mais enfin je n'en ſuis pas.

Plutarque, qui avoit, autant que je puis croire, une connoiſſance paſſable du cœur humain, n'en eſt pas non plus. A la fin de la vie de Marius, il loue ceux qui mettent en ligne de compte juſqu'aux moindres faveurs de la fortune, ſans en oublier une ſeule, & qui les conſervent cherement juſqu'à la fin dans leur mémoire, *au lieu*, ajoute-t-il, *que les ingrats & les inſenſés laiſſent périr & couler avec le temps tout ce qui leur arrive de bon & d'agréable.* On peut ajouter auſſi que notre cupidité, jointe à mille au-

tres paſſions, nous engage, nous plonge continuellement dans les embarras & les maux de la vie. Nous militons ſans ceſſe avec les méchants, & nous nous plaignons des maux de la vie! Il ſemble que ce devroit être de notre inſatiable déraiſon. Si nous ſavions mettre au moins un intervalle entre les tracaſſeries de la ſociété & la mort, nous éprouverions qu'il reſte encore aſſez de plaiſirs purs & tranquilles, pour compenſer les anciennes peines; mais c'eſt le privilege des ames douces, & la conſolation de leur foibleſſe.

» Des hommes ſont ambidextres, d'autres ſont » gauchers; ce qui ne ſe trouve jamais parmi les » femmes.» (*a*).

Il eſt très décidément faux que parmi les femmes il n'y ait jamais de gaucheres. Il eſt également faux qu'il n'y ait pas de femmes ambidextres: il en eſt, & j'en ai vu ſans les chercher; il eſt à Paris des exemples des unes & des autres. Sans doute les Françoiſes n'ont pas, ſur ce ſujet, un privilege refuſé aux Romaines, & un obſervateur ordinaire en auroit pu trouver parmi celles-ci. Mais Pline a lu & répété cette déciſion magiſtrale, ſans penſer que la nature ne fait pas, à cet égard, de diſtinction entre les deux

(*a*) Quibuſdam æquas utrâque (vires), aliquibus lævâ manu præcipuas: nec id unquam in feminis. (L. 7, c. 17.)

ſexes, & que l'éducation, & l'habitude de ſe ſervir d'une main préférablement à l'autre, rendent ſeules l'une des deux mains plus forte & plus adroite que l'autre. Les peines qu'on prend ſouvent, celles qu'on prenoit du temps de Pline, pour obliger les petites filles à ſe ſervir de *la belle main*, n'étoient pas ſans doute un aſſez bon livre pour ce naturaliſte : une erreur d'Hippocrate, copiée ſans réflexion, étoit préférable.

J'aurois voulu trouver chez Pline, ou ailleurs, la raiſon d'une autre préférence de la droite à la gauche, & une autre auſſi de la gauche à la droite. Voici le fait. Les haricots tournent en montant de gauche à droite autour de la rame qui les ſoutient ; les liſerons en font autant autour des rameaux où ils s'élevent. Cette direction de ſpirale eſt ſi conſtante, qu'on la détourneroit en vain ; elle reprendroit ſa marche néceſſaire. J'ai obſervé un autre effet qui me paroît auſſi ſurprenant : les jeunes tiges de chevre-feuille, & celles d'une ſorte de morelle, tournent naturellement & conſtamment de droite à gauche autour des branches où elles cherchent à ſe ſoutenir ; le houblon en fait autant. Le tronc même du chevre-feuille, à quelque âge, à quelque groſſeur qu'il puiſſe être, eſt tourné ſur lui-même dans ce ſens, comme une colonne torſe. Le tronc du grenadier l'eſt de gauche à droite. Pluſieurs plantes étrangeres ont auſſi, diſent quelques phyſiciens voyageurs, les

mêmes variétés. Mon ignorance a cauſé mon admiration ; & je crois bien que ce qui m'eſt inconnu dans ces deux effets contraires, n'eſt qu'un jeu pour les vrais naturaliſtes.

» LORSQU'UNE maiſon va s'écrouler, les rats ſe » ſauvent, & les araignées tombent avec leurs toi» les » (*a*).

Hélas ! c'eſt tout le contraire, quand notre logis ſe délabre. Il faut remarquer que le chapitre d'où ce paſſage eſt tiré, n'eſt qu'un compoſé ſans diſtinction de pronoſtics ſuperſtitieux offerts dans les ſacrifices par les entrailles des animaux, & de quelques indices naturels que nous recevons, notamment des renards, qui nous avertiſſent quand la glace peut porter. Ils poſent, dit-on, l'oreille ſur la glace ; & s'ils n'entendent pas couler l'eau, ils paſſent : Plutarque le dit auſſi. Le renard eſt très fin, très défiant ; & je n'en ſuis pas plus aſſuré du fait, ni du raiſonnement qui doit le conduire dans cette expérience. Chez Elien, les rats, les ſouris, & même les belettes, preſſentent auſſi la ruine d'une maiſon. Varron, ſans examiner, l'avoit dit, & on copioit Varron.

J'aime autant le conte de cet homme qui, ne ſachant pas le grec, entendit cependant en rêve des

(*a*) Ruinis imminentibus, muſculi præmigrant, aranei cum telis primi cadunt. (L. 8, c. 28.)

mots grecs pendant la nuit. Il court dès le matin trouver Saumaiſe, & lui en demander l'explication. Ils ſignifient, répondit le ſavant, *Va-t-en, ne vois-tu pas que la mort te menace?* Mon homme quitte auſſitôt ſa maiſon, qui ne manque pas de tomber la nuit ſuivante. Il eſt heureux qu'il ſe ſoit trouvé là un bourguignon grec pour ſauver la vie d'un bon-homme qui ne ſavoit pas le grec, & à qui ſon eſprit tutélaire avoit jugé à propos de parler grec. C'eſt à Grotius que nous devons ce trait.

» A Memphis, il y a dans le Nil un lieu nommé » *Phiala*, parcequ'il a la figure d'une phiole. On y » jette tous les ans une coupe d'or & une d'argent, » lorſqu'on célebre la naiſſance d'Apis; & pendant » cette célébration qui dure ſept jours, choſe admi- » rable! les crocodiles ne font de mal à perſonne: » mais après la ſixieme heure du huitieme jour, » ces animaux cruels reprennent leur férocité ordi- » naire » (*a*).

Vous voyez que cela eſt raconté avec tout l'air de candeur d'un homme qui le croit, ou veut le faire

(*a*) Memphi, eſt locus in Nilo, quem à figura vocant *Phialam*: omnibus annis ibi auream pateram argenteamque mergunt iis diebus quos habent natales Apis: ſeptem hi ſunt, mirumque neminem per eos à crocodilis attingi: octavo poſt horam diei ſextam, redire belluæ feritatem. (L. 8, c. 46.)

croire. Le prêtre d'Apis n'en eût pas mieux parlé. Si le fait eſt vrai, on a bien eu tort, & Cambyſe tout le premier, de vouloir mettre le bœuf Apis à la broche; car le doigt de Jupiter étoit viſiblement marqué à *Phiala*.

» On a auſſi remarqué que les veaux apportés ſur » les épaules d'un homme pour être ſacrifiés, n'ap- » paiſent pas volontiers les dieux. Si la victime eſt » boiteuſe, ſi elle n'appartient pas à celui qui l'offre, » ſi elle s'éloigne de l'autel, les dieux ne ſont pas » favorables » (*a*).

Combien l'eſprit de ſuperſtition dégrade les hommes! vous voyez ce qu'il fait dire même à Pline, qui ne croyoit pas en Dieu. Eſt-il prêtre? eſt-il naturaliſte? quelque choix que vous faſſiez, vous ne pourrez le tirer honorablement d'affaire, & ſans qu'il ait abuſé de ſa raiſon.

» Les cochons aiment à ſe rouler dans la fange. » Leur queue eſt tortillée. On a obſervé qu'ils ap- » paiſent plus aiſément les dieux quand elle l'eſt à » droite, que quand elle l'eſt à gauche » (*b*).

(*a*) Hoc quoque notatum vitulos ad aras humeris hominis allatos, non ferè litare, ſicut nec claudicante, nec alienâ hoſtiâ deos placari, nec trahente ſe ab aris. (L. 8, c. 45.)

(*b*) In luto volutatio (ſuum) generi grata. Intorta cauda:

Eſt-ce pour jetter du ridicule ſur les aruſpices, que Pline, d'après Ariſtote & Varron, rapporte cette obſervation religieuſe? Parler toujours des dieux, quand on déclare formellement qu'il n'y a point de dieu, c'eſt faire ſoi-même une forte cenſure de ſon jugement.

» Les autruches combattent avec leurs pieds, ſemblables à ceux du cerf, & fendus en deux » (*a*).

Il y a preſque autant de différence entre les pieds du cerf & ceux de l'autruche, qu'entre le cerf & l'autruche : ſi Pline en a vu, il ne les voyoit donc pas en obſervateur : s'il n'en a point vu, il s'en rapportoit donc au premier mot qu'il trouvoit. Si M. de Buffon vouloit dire que l'autruche, *ainſi* que le cerf, n'a que deux ongles aux pieds, je ne crois pas qu'il employât le mot *ſemblables*, *ſimiles*; car on pourroit lui répondre: Pourquoi pas ſemblables aux bœufs, aux moutons, aux rennes, aux cochons, &c. qui ont auſſi les pieds fourchus? Mais ce vrai naturaliſte dit: *Ses grands pieds nerveux & charnus ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau*; & cela eſt vrai.

» Les autruches ont tant de ſtupidité dans une ſi

---

id etiam notatum faciliùs litare, in dexterum quàm in lævum detortâ. (L. 8, c. 51.)

(*a*) Ungulæ iis (ſtruthiocamelis) cervinis ſimiles, quibus dimicant, biſulcæ. (L. 10, c. 1.)

» grande hauteur de corps, qu'elles ſe croient bien » cachées quand elles ont fourré leur tête dans un » arbriſſeau » (*a*).

Il eſt aſſez croyable, au premier coup-d'œil, que l'autruche paroiſſe un ſot animal : voyons pourtant ſi la précaution qu'elle a de cacher ſa tête eſt une preuve de ſa ſottiſe. » On dit que, lorſqu'elles ſe » ſentent forcées & hors d'état d'échapper aux chaſ- » ſeurs, elles cachent leur tête, & croient qu'on ne » les voit plus ; mais il pourroit ſe faire que l'abſur- » dité de cette invention retombât ſur ceux qui ont » voulu s'en rendre interpretes, & qu'elles n'euſſent » d'autre but en cachant leur tête, que de mettre du » moins en ſûreté la partie qui eſt en même temps » la plus importante & la plus foible » (*Hiſt. nat. de l'autruche*). Tant pis pour notre ancien naturaliſte, s'il eſt un de ces interpretes ſur qui doit retomber l'abſurdité. Pline avoit pourtant lu Diodore de Sicile, que même il cite honorablement dans ſa préface : *Apud Græcos*, dit-il, *deſiit nugari Diodorus.* Eh bien, ce même Diodore, qui ne s'amuſoit point, ſelon Pline, à des bagatelles, dit mot pour mot, en parlant des autruches, ce que dit M. de Buffon. Pline préfere donc un conte abſurde à une idée raiſonna-

(*a*) Non minùs ſtoliditas (mira ſtruthiocamelorum) in tanta reliqui corporis altitudine, cùm colla frutice occultaverunt, later. ſeſe exiſtimantium. (L. 10, c. 1.)

ble qu'il connoiſſoit. Diodore n'étoit pas naturaliſte. Qu'importe, pourvu qu'il ait raiſon? Pline n'étoit ni peintre ni ſculpteur; & vous prétendez bien qu'il a raiſon, quand il parle de la peinture & de la ſculpture.

» La nature a refuſé la nourriture aux aigles dans » le temps qu'ils font leurs petits, & a pourvu à ce » que, pour les nourrir, ils n'enlevaſſent pas les » petits des autres animaux ſauvages: leurs ongles » ſe renverſent alors, & leurs plumes blanchiſſent » d'abſtinence; en ſorte que c'eſt avec raiſon qu'ils » haïſſent leurs petits » (*a*).

La nature n'en fait pas autant aux ongles du lion, du tigre, du loup, & à ceux des autres oiſeaux de proie. Il eſt également faux que les aigles blanchiſſent d'inanition, & que, pour cette cauſe, ils haïſſent leurs petits: s'ils blanchiſſent, c'eſt de vieilleſſe.

Si les perſonnes qui vénerent Pline au-delà des bornes convenables, faiſoient quelque attention à de ſemblables paſſages, & ils ſont nombreux dans cet auteur, on oſe croire qu'elles reviendroient de leur excès de prévention. Il ne garantit pas tout ce qu'il

(*a*) Quippe eo tempore ipſis (aquilis) cibum negavit natura, proſpiciens ne omnium ferarum fetus raperentur. Ungues quoque earum invertuntur diebus iis, albeſcunt inediâ pennæ, ut meritò partus ſuos oderint. (L. 10, c. 3.)

rapporte; il copie cela du naturaliſte grec; vraiment oui. Mais ſi le premier a tort, le ſecond l'a bien davantage; car, pendant les ſiecles qui s'écoulerent entre Ariſtote & Pline, on avoit dû trouver bien ridicules ces ongles renverſés: ou perſonne ne liſoit Ariſtote, ou perſonne ne voyoit des aigles.

Qu'un écrivain moderne, s'il n'eſt pas de nos amis, débitât ſeulement une abſurdité ſemblable, nous ne perdrions pas l'occaſion de le montrer au doigt comme un homme ſans jugement, y eût-il dans ſon livre des choſes très juſtes en aſſez bon nombre, & même profitables. Voyez l'article *Lecteur* dans le Dictionnaire encyclopédique.

Que diroit-on d'un auteur de notre temps qui oſeroit avancer que l'aigle fait la guerre au roitelet, parcequ'étant appellé le roi des oiſeaux, il eſt jaloux de ce petit animal, qui porte auſſi le titre de la royauté. Il auroit beau ajouter, *ſi nous voulons le croire*, on ne voudroit pas même l'écouter. Cependant Pline dit, après Ariſtote: *Diſſident... aquilæ & trochilus, ſi credimus, quoniam rex appellatur avium.* (L. 10, c. 74.)

» Hylas, regardé comme un des étrangers qui » aient le plus ſavamment écrit des augures, dit que » la chouette, le hibou, le piquebois, la tourterelle, » la corneille, ſortent de l'œuf par la queue; parce- » que le poids de leur tête faiſant renverſer l'œuf, la

» partie de derriere eſt échauffée par la mere » (*a*).

Quand on s'autoriſe auſſi ſpécialement du témoignage d'un ſavant, c'eſt qu'on y croit; Pline y croit d'autant mieux, que plus loin, ch. 53, il dit que tous les oiſeaux naiſſent par les pieds, au contraire des autres animaux : *Aves omnes in pedes naſcuntur, contra quàm reliqua animalia.*

Il paroît certain que, dans l'ordre naturel, c'eſt par le gros bout que l'œuf doit ſortir de la poule; & c'eſt ainſi que je l'en ai vu ſortir. Voici ſon premier état viſible. Une membrane veineuſe tient l'œuf, c'eſt-à-dire le jaune, & le fait adhérer à l'utérus par le côté où eſt le germe; & lorſque, détaché de la grappe ovaire, il fait ſa route dans le conduit de l'œuf, où le blanc ſe forme, où la coque ſe fait & durcit, pour enfin ſortir du vagin (s'il m'eſt permis d'employer ici ce terme), c'eſt par le gros bout qu'il en ſort, ſoit qu'il ſe renverſe, ou qu'il ſoit ainſi dirigé depuis l'ovaire. Si des œufs ſont ſortis par le bout pointu, c'eſt peut-être par la même raiſon que des enfants ſont venus par les pieds. Voilà du moins ce que des obſervations réitérées m'en ont fait appercevoir.

(*a*) Externorum de auguriis peritiſſimè ſcripſiſſe Hylas nomine putatur. Is tradit noctuam, bubonem, picum arbores cavantem, trygonem, cornicem, à cauda de ovo exire: quoniam pondere capitum perverſa ova, poſteriorem partem corporum fovendam matri applicent. (L. 10, c. 16.)

Les pieds ni la tête du poulet n'exiſtant pas encore quand l'œuf ſort, il réſulte que Pline avance une abſurdité en diſant, *Aves omnes in pedes naſcuntur.* Car ſi ces parties étoient alors dans leur état diſtinct, ce ſeroit la tête qui ſortiroit la premiere, puiſqu'elle eſt ſituée vers le gros bout de l'œuf, & que le poulet en ſort par ce côté, & toujours par la tête : vérité triviale que ſavent tous ceux qui ont des poules, mais que le P. Hardouin a l'attention de revêtir de l'autorité de Columelle, d'Albert & d'Harvey. Le ſurplus de ſa note montre que Pline a mal entendu ſon Ariſtote, & qu'il a inconſidérément auſſi pris l'oiſeau pour l'œuf : erreur qui, d'un côté comme de l'autre, ſeroit égale. Le commentateur Pintianus dit que, pour ôter toute équivoque entre l'œuf & l'oiſeau, il vaudroit mieux lire *ova omnia*, que *aves omnes.* J'en ſuis fâché pour Pintianus, & pour tous ceux qui font dire à un auteur ce qu'il ne dit pas.

Pline avance encore une fauſſeté qui eſt la conſéquence de la premiere, quand il ajoute, *contra quàm reliqua animalia ;* puiſque dans l'enfantement, ſoit des femmes, ſoit des femelles des animaux, le fruit vient ordinairement par la plus groſſe partie, la tête ; & qu'il en eſt ainſi de l'œuf : heureux méchaniſme qui dilate & ſoulage en même temps l'organe de la mere. Pline dit cependant au chapitre 52, en parlant de la ponte, que les œufs ſortent par le gros bout :

Exeunt

Exeunt à rotundiſſima ſuî parte, dum pariuntur. Ici il copie Ariſtote, & là c'eſt Hylas. Ainſi vont ſouvent ſes enſeignements.

Si Pline a fait un *quiproquo* ſur un paſſage grec, il en a bien fait un autre ſur la quatrieme ſatyre d'Horace, livre 2. Il dit: » Horace croit que les œufs » oblongs ſont d'un goût plus agréable que les au» tres ». *Quæ oblonga ſint ova, gratioris ſaporis putat Horatius Flaccus* (l. 10, c. 52). Horace ne croit point du tout cela. C'eſt un certain *Catius* qui vient lui débiter une ſérie de ſottiſes ſur les ragoûts, & dont le poëte ſe moque par un remerciement ironique. La mépriſe eſt forte: on l'avoit remarquée avant moi. Cependant M. Poinſinet donne raiſon à Pline, en diſant dans ſa note: *C'eſt ainſi qu'il s'exprime* (Horace) *dans ces vers*, &c. M. Poinſinet, ſans doute par diſtraction, a pris pour les ſentiments d'Horace les propos d'un interlocuteur ridicule que ce poëte introduit.

» Les œufs ronds, continue Pline, produiſent » une poule, les autres un coq ». *Feminam edunt, quæ rotundiora gignuntur; reliqua marem.* Chacun ſait ou doit ſavoir que ce n'eſt là qu'un vieux conte populaire qu'on ne feroit plus croire à la moindre fille de baſſe-cour. Mais Pline liſoit, écrivoit donc bien légèrement? Je le prouve quelquefois.

» Les animaux qui n'ont qu'un ongle au pied, ne

» font qu'un petit; ceux qui en ont deux, font deux » petits » (*a*).

Ce qui n'empêche pas que les vaches, les biches, les rennes, les brebis, &c. n'en faſſent qu'un ordinairement; & que le rhinocéros, qui a trois ongles, & l'éléphant, qui en a cinq devant & quatre derriere, n'en faſſent qu'un non plus. Les truies, qui n'ont que deux ongles au pied, & qui font tant de petits, ne ſe reglent pas ſur cette doctrine.

» D'ABORD après avoir été couvertes, les jumens, » ſeules entre tous les animaux, courent au nord ſi » elles ont conçu un mâle, & au midi ſi c'eſt une » femelle » (*b*).

Voilà encore une de ces abſurdités qu'Ariſtote fournit à Pline, lequel s'en méfie ſi peu, qu'il la mêle ſans diſtinction avec ce qu'il dit de vrai & de faux ſur la génération des animaux terreſtres. Pline a beau dire; ſon livre n'eſt point fait pour *le petit peuple, les gens de la campagne, la foule des ouvriers, & les gens ſans études.* Tous ces gens-là ne pourroient pas diſcerner les deux parties de cette compilation,

(*a*) Quæ ſolidas habent ungulas, ſingulos: quæ biſulcas, & geminos pariunt. (L. 10, c. 63.)

(*b*) Equæ.... à coïtu ſolæ animalium currunt ex adverſo aquilone auſtrove, prout marem aut feminam concepere. (L. 10, c. 63.)

c'eſt-à-dire la bonne & la mauvaiſe; elles ſont trop confondues.

» Le temple de Quirinus, c'eſt-à-dire de Romu-
» lus, eſt mis au nombre des plus anciens. Au de-
» vant de ce temple furent pendant long-temps deux
» myrtes ſacrés: on nommoit l'un *patricien*, & l'au-
» tre *plébéien*. Le patricien ſe diſtingua, produiſit,
» s'embellit pendant pluſieurs années, durant leſ-
» quelles auſſi l'autorité du ſénat fut en vigueur: le
» plébéien étoit jaune, ſec, & ſans ornements. Mais
» ce dernier s'accrut enſuite & ſe fortifia, & le pa-
» tricien devint foible & languiſſant au temps de la
» guerre des Marſes: alors auſſi l'autorité du ſénat
» s'affoiblit, & peu à peu ſa majeſté s'éclipſa » (*a*).

Que deux myrtes fiſſent les deſtins de Rome, c'eſt une aſſez plaiſante hiſtoriette; mais qu'un naturaliſte la donne pour vraie, qu'il la paſſe en compte avec les inſtructions qu'il deſtine à la poſtérité ſur le myrte, cela eſt tout auſſi plaiſant.

(*a*) Inter antiquiſſima namque delubra habetur Quirini, hoc eſt, ipſius Romuli. In eo ſacræ fuêre myrti duæ ante ædem ipſam per longum tempus, altera *patricia* appellata, alterave *plebeia*. Patricia multis annis prævaluit, exuberans ac læta, quamdiu ſenatus quoque floruit, illa ingens: plebeia retorrida ac ſqualida. Quæ poſteaquam evaluit, flaveſcente patriciâ, marſico bello, languida auctoritas patrum facta eſt, ac paulatim in ſterilitatem emarcuit majeſtas. (L. 15, c. 29.)

» POURVU qu'un voyageur porte des branches de » myrte, il pourra faire beaucoup de chemin à pied » ſans trop ſe fatiguer » (*a*).

Pline ſe plaît à répéter que la vertu de telle ou telle branche ou baguette, quand on la porte à la main, préſerve de ceci, remédie à cela : ce ſeroit lui reſſembler par ſes côtés foibles, que de répéter auſſi trop ſouvent le reproche. Encore ſi, poëte érotique, Pline chantoit un jeune amant qui porte à ſa bien aimée, dont la demeure eſt un peu loin, ſon bouquet de myrte ſans être fatigué du voyage, le rêve du poëte ſeroit doux ; il ne faudroit point lui en demander raiſon, le myrte eſt conſacré à l'amour.

» TOUTEFOIS ces fleurs ſi peu durables ſont en » même temps ſi merveilleuſes, qu'il n'y a aucun » peintre dont le pinceau puiſſe bien repréſenter la » vivacité, le mélange & la variété de leurs cou- » leurs » (*b*). (Traduction de M. Poinſinet.)

Les fleurs que peignoit Pauſias, & que Pline exalte au trente-cinquieme livre, chapitre onze, n'étoient donc que des *à-peu-près* ? Les anciens ne peignoient donc pas les fleurs comme les ont peintes

(*a*) Virgæ quoque ejus (myrti) geſtatæ modo viatori proſunt in longo itinere pediti. (L. 15, c. 29.)

(*b*) Sed ne picturâ quidem ſufficiente imagini colorum reddendæ, mixturarumque varietati. (L. 21, c. 1.)

quelques modernes? Voici une autre obſervation. Ce chapitre premier n'eſt que l'exorde du livre vingt-unieme. Pline va parler des fleurs, & leur conſacrer une grande partie du livre. Eſt-il donc ſurprenant que rempli de ſon ſujet, il ſe ſoit livré d'avance à ſon goût pour la déclamation, goût qu'il montre ſur-tout dans la plupart de ſes exordes? Car, encore une fois, ou les anciens peignoient auſſi bien les fleurs qu'autre choſe; ou tout ce qu'on dit de la beauté de leur coloris n'eſt pas exact, puiſqu'il eſt plus facile de réuſſir à bien peindre des fleurs, qu'à bien peindre l'hiſtoire.

O Pline, & l'on dit que vous êtes connoiſſeur en peinture; & vous n'avez pas l'idée complete de ſes poſſibilités! Vous aſſurez bonnement qu'elle ne peut bien repréſenter les fleurs; il faut que vous n'en ayiez vu que de médiocrement peintes. Mais quand cela ſeroit; avant que j'en connuſſe de parfaites, j'étois certain qu'on en pouvoit faire, car je connoiſſois les moyens; je les voyois employés dans d'autres tableaux. Tout ſe tient, tout s'enchaîne dans l'art... Pardon; je vous en demanderois trop. Cependant, ſi vous euſſiez vu les beaux *Van-Huyſum*, & particulièrement les deux que j'ai admirés à Geneve chez M. Liotard; ſi vous euſſiez pu connoître, dans le cabinet du prince d'Orange, un tableau de fleurs & de fruits par *David de Héem*, vous auriez jetté au feu ce que vous dites ici.

» La feuille du peuplier blanc eſt de deux cou-
» leurs, blanchâtre par-deſſus & verte par-deſ-
» ſous » (*a*).

Quoique toutes les éditions que j'ai vues, & le manuſcrit de Pétersbourg, portent ainſi, l'erreur eſt ſi particuliere, que je la prendrois volontiers pour une inadvertence, ou pour une faute de copiſte. Mais comme Pline continue ſes erreurs ſur le peuplier, en diſant qu'il a les feuilles garnies d'un coton qui s'envole, *populorum foliis grandiſſima lanugo evolat*, ce qui n'appartient qu'à ſa graine, à ſa ſemence; je ſuis obligé de croire qu'il n'avoit ſeulement pas regardé un peuplier, quoique cet arbre ſoit commun en Italie. Il n'y a pas un petit payſan, s'il y a des peupliers autour de ſon village, qui ne ſache que les feuilles ont le deſſous blanchâtre, & le deſſus verd, comme celles de toutes les plantes, plus ou moins. Mais notre naturaliſte ignoroit vraiſemblablement que ce *blanchâtre* eſt un tiſſu cotonneux qui pompe & reçoit l'humidité, la roſée de la terre, qui, en y montant, rafraîchit & nourrit les feuilles. Il dit auſſi que le peuplier ne porte ni fruit, ni graine, ce qui eſt faux; & ailleurs il preſcrit la graine de peuplier pour remede. On veut qu'il entende les peupliers blancs, lorſqu'il dit qu'ils n'ont ni fruit ni

(*a*) Alba folio bicolor (populus), ſupernè candicans, inferiore parte viridi. (L. 16, c. 23.)

graine ; mais il ne s'en explique nulle part, & ſon aſſertion eſt générale : *Fructum... nullum ferunt... ne ſemen quidem... populus, alnus*, &c. (L. 16, c. 26.) Quand il enſeigne que la graine du peuplier noir eſt bonne contre le mal caduc, il nomme celui de Crete, qui peut avoir excluſivement cette vertu : mais lorſqu'il dit enſuite en général que le peuplier ne porte pas de graine, il tombe dans une contradiction manifeſte, & contrarie en même temps la vérité. Le fruit du peuplier blanc eſt une petite coque multipliée ſur le filet du chaton, de la longueur d'un bel épi de blé ; elle s'entr'ouvre en trois ou quatre parties quand elle eſt mûre : ſa graine, adhérente à des aigrettes cotonneuſes, s'envole alors au gré du vent. C'eſt ainſi que je l'ai vue, que je l'ai ſemée, & qu'elle a germé.

Pline répete en pluſieurs endroits que les feuilles du peuplier, & celles d'autres arbres qu'il nomme, ſe retournent en ſens contraire au commencement de l'été ; & qui le croiroit ? il y comprend même le tilleul. Avec ces préliminaires, il étoit naturel à Pline de voir le blanchâtre deſſus & le verd deſſous. La ſeconde erreur, conſéquence de la premiere, alloit de ſoi-même ; car c'eſt dès le ſecond livre qu'il donne cette fauſſe inſtruction.

Que les feuilles de peuplier, continuellement agitées par le vent, paroiſſent de fois à autre en ſens contraire, ou qu'elles ſoient ſuſpendues de côté, c'eſt

une vérité des plus connues, & non une raiſon pour tomber dans la mépriſe de Pline. Il faut croire qu'il ignoroit que ces feuilles, ainſi que celles du tremble, tiennent aux branches par un pédicule plus ou moins long & délié; que ce pédicule eſt applati par les côtés, & qu'en tournant ſur un des côtés foibles, il ſe courbe quand il ne peut plus réſiſter au poids de la feuille, qui, par cette action, eſt placée verticalement.

Sans être naturaliſte, & laiſſant les livres, j'ai regardé avec attention les feuilles du peuplier. Cet examen aiſé, cette étude de quelques moments, m'a donné le droit de rectifier un écrivain qui a écrit ſur les feuilles de peuplier ſans les regarder; & ce que j'écris aujourd'hui, je crois qu'avec cette légere attention, j'aurois pu l'écrire il y a deux mille ans, quelles qu'euſſent été en hiſtoire naturelle les foibles lumieres de mes contemporains.

Ce que dit Pline du prétendu renverſement de ces feuilles eſt ſi étrange, que je ne puis m'empêcher d'en placer ici la ſubſtance. » La nature a dit au cultivateur: Quand tu verras les feuilles de tes arbres ſe retourner, c'eſt pour t'avertir que l'été s'avance. Je les ferai retourner ainſi devant toi, & je ne ferai pas retourner celles des arbres ſauvages & difficiles à trouver; ce ſera pour t'épargner la peine de les aller chercher ſur les montagnes & dans les forêts ».

Convenons que, ſuivant Pline, la nature fut trop

avare de ſes bienfaits, puiſqu'elle laiſſa dans l'ignorance ſur les progrès de l'été, ceux des cultivateurs qui n'ont pas dans leurs campagnes d'arbres à feuilles retournantes.

» Nous accuſons la terre, & nous lui imputons » nos crimes, parcequ'elle produit les poiſons; mais » qui eſt-ce qui les y cherche, ſi ce n'eſt l'homme? » Les oiſeaux & les bêtes ſauvages s'en garantiſſent » & les fuient » (*a*).

Pourquoi donc, honnête homme que vous êtes, prêtez-vous encore des ſecours à l'homme criminel, en lui enſeignant de tant de manieres à préparer des poiſons? Votre livre en eſt infecté, malgré les promeſſes que vous faites quelque part de n'en parler que pour les condamner. Au ſurplus, ſi on vous a dit que les oiſeaux & d'autres animaux ſont tous fort habiles à diſcerner & à fuir les poiſons, comptez qu'on vous a trompé. Combien de beſtiaux ne meurent-ils pas tous les jours par des pâturages qu'ils aiment & qui les empoiſonnent! combien de poiſſons avalent un appât mortel! combien d'oiſeaux qui

(*a*) Quoniam tamen ipſa materia intùs accedit ad reputationem ejuſdem parientis & noxia, noſtris eam criminibus urgemus, culpamque noſtram illi imputamus. Genuit venena: ecquis invenit illa præter hominem? Cavere ac refugere alitibus feriſque ſatis eſt. (L. 18, c. 1.)

ne ſont pas venus vous dire quelle graine, quel fruit, quelle herbe les avoit fait mourir, lorſque cherchant à prolonger leur vie, ils en trouvoient la fin !

Vous vous étonnez que les Grecs aient décrit les herbes malfaiſantes, & vous êtes moins ſurpris qu'ils aient fait connoître les poiſons, attendu, ajoutez-vous, que la condition humaine eſt telle que la mort eſt communément le meilleur port. *A Græcis & noxias herbas demonſtratas miror equidem : nec venenorum tantùm ; quoniam ea vitæ conditio eſt, ut morti plerumque etiam optimi portûs ſit.* (L. 25, c. 3.) Il ne falloit donc pas dire, dans l'exorde bourſoufflé du 19e livre, que la ſépulture & la condition inévitable de mourir ſont une dure néceſſité, comme on le verra dans un inſtant. C'eſt, au reſte, dans ce chapitre troiſieme où Pline aſſure qu'il n'enſeignera pas les moyens d'avorter, & de provoquer à l'amour; mais c'eſt un monument de ſes inconſéquences & de ſes contradictions. On verra plus loin que ces belles promeſſes ſont démenties d'une maniere bien humiliante pour ſa mémoire : en vain voudroit-on ſe le diſſimuler.

Pline dit au livre 8, chap. 18 : » Les chameaux » ont contre les chevaux une averſion naturelle ». *Odium adversùs equos gerunt naturale.* Au livre 11, chapitre 37, il compoſe un petit faiſceau d'erreurs, où les chameaux ſont compris : » Les chevaux, les

» mulets, les ânes, les cerfs, les chevreuils, les » sangliers, les chameaux, les dauphins, *dit-il*, » n'ont point de fiel ». *Equi, muli, asini, cervi, capræ, apri, cameli, delphini, (fellem) non habent.* Nous avons vu tant de fois que Pline ramasse où il peut, qu'il est inutile de marquer les sources où il a puisé tout ceci. Le P. Hardouin l'a noté; M. Poinsinet a traduit les notes du P. Hardouin : on peut donc avoir recours à l'un ou à l'autre. Le traducteur de Pline a aussi très à propos donné un passage d'Oléarius : mais comme il a, je crois, trop abrégé ce passage, il faut le placer ici tout entier; il répondra mieux aux contes populaires qu'on vient de lire.

» La bile étant le principe de la colere, il y a » de quoi s'étonner de ce que Pline dit que les cha- » meaux, les chevaux & les ânes n'ont point de fiel. » Je n'ai pas pu connoître non plus, ce que le même » Pline dit après Xénophon, que les chameaux ont » de l'aversion pour les chevaux. Quand j'en vou- » lois parler aux Perses, ils se moquoient de moi, & » disoient que ce n'étoit pas sans sujet que les cha- » meaux haïssoient les chevaux; parceque bien sou- » vent les chevaux peuvent entrer dans les écuries, » & se mettre à couvert là où les chameaux, qui n'y » peuvent pas entrer parceque la porte est trop » basse, sont contraints de coucher à l'air, & de » souffrir qu'on loge les chevaux dans leurs étables. » Comme en effet, il n'y a quasi point de *caravana*

» où l'on ne voie des chameaux, des chevaux & des
» ânes logés enſemble dans une même écurie, ſans
» qu'ils témoignent de l'averſion ou de l'animoſité
» les uns pour les autres ». *Oléarius, Voyages de Moſcov. & de Perſe, liv. 5, page 553, traduct. de Wicquefort.*

La réponſe ironique des Perſes, que M. Poinſinet auroit dû laiſſer dans ſa citation, peint bien & leur humeur gaie & leur ſurpriſe.

» A quoi le lin n'eſt-il pas employé? et quoi de
» plus merveilleux qu'une herbe qui rapproche l'E-
» gypte de l'Italie? ... O témérité, ô perverſité, qui
» cultive de quoi recevoir les vents & les orages, &
» qui ajoute au danger d'être porté ſur les vagues!
» Mais que dis-je? une voile plus grande que le
» navire ne ſuffit pas; &, quoiqu'il ne faille qu'un
» mât pour chaque vergue, on y attache néanmoins
» voiles ſur voiles, & d'autres encore à la proue &
» à la poupe, tant on emploie de moyens à pro-
» voquer la mort. Une autre merveille enfin, c'eſt
» qu'une plante ſi baſſe & ſi foible, produite par
» une ſi petite graine, faſſe la communication de
» toute la terre..... Nous avons parlé en ſon lieu de
» l'inventeur des voiles: on ne peut aſſez l'avoir en
» horreur pour avoir trouvé le moyen de nous faire
» périr ſans ſépulture; comme ſi la mort & la ſé-
» pulture n'étoient pas déja une aſſez dure néceſſité.

» Un autre malheur de cette pernicieuſe culture,
» c'eſt que rien ne croît plus aiſément que le lin; &
» afin que nous comprenions que la nature y ré-
» pugne, c'eſt qu'il brûle & qu'il amaigrit la terre
» qu'il occupe » (*a*).

Ce ſeroit trop ſe défier du lecteur que d'examiner ſcrupuleuſement cette déclamation. Ailleurs la mort eſt deſirable, elle eſt un port ſalutaire contre les maux qui nous accablent: ici la mort eſt une aſſez dure néceſſité, ſans aller encore la chercher de maniere à n'être pas enterré. Que dire de cette philoſophie? Que dire du lin qui brûle la terre, tant la nature répugne à ſon accroiſſement, quoique rien ne croiſſe plus aiſément que le lin? Des contradictions

(*a*) Sed in qua non occurret vitæ parte (linum), quodve miraculum majus, herbam eſſe quæ admoveat Ægyptum Italiæ? ... Audax vita, ſcelerum plena: aliquid ſeri, ut ventos procellaſque recipiat: & parùm eſſe fluctibus ſolis vehi. Jam verò nec vela ſatis eſſe majora navigiis. Sed quamvis amplitudini antennarum ſingulæ arbores ſufficiant, ſuper eas tamen addi velorum alia vela, præterque alia in proris, & alia in puppibus pandi, ac tot modis provocari mortem. Denique tam parvo ſemine naſci quod orbem terrarum ultrò citròque portet, tam gracili avenâ, tam non altè à tellure tolli... Nulla exſecratio ſufficit contra inventorem dictum ſuo loco à nobis; cui ſatis non fuit hominem in terra mori, niſi periret & inſepultus..... Præterea ut ſciamus faviſſe pœnas, nihil gignitur faciliùs: ut ſentiamus nolente id fieri naturâ, urit agrum, deterioremque etiam terram facit. (L. 19, *Proœmium.*)

perpétuelles, des imaginations données pour des raiſons, découvrent un eſprit qui, manquant de point fixe, eſt toujours prêt à ſe jetter dans tous les contraires imaginables. Heureux quand il rencontre le vrai!

La plus grande partie de la déclamation de Pline devoit s'adreſſer au chanvre, puiſqu'autrefois, comme aujourd'hui, c'étoit le plus communément de chanvre que l'on faiſoit les voiles : mais enfin on en faiſoit quelquefois de lin que l'on nommoit *carbaſa*. Les poëtes ſe ſervoient quelquefois du mot *lina* pour exprimer les voiles : il n'en falloit pas davantage à Pline pour fonder ſon accuſation.

Entre un grand nombre d'abſurdités que le lin lui a fournies, je ne puis me diſpenſer d'en citer une. » Anaxilaüs rapporte, dit-il, que ſi on entoure un » arbre de ce lin (l'asbeſte), on pourra l'abattre ſans » que les coups ſoient entendus de perſonne : c'eſt » donc le premier lin de l'univers ». *Anaxilaus auctor eſt linteo eo circumdatam arborem ſurdis ictibus, & qui non exaudiantur, cædi. Ergò huic lino principatus in toto orbe.* (L. 19, c. 1.)

Nous avons vu Pline traiter d'homme à jamais exécrable celui qui inventa le moyen de naviger avec moins de danger : & le même Pline, dans le chapitre 46 du livre 2, admire le zele & le courage des navigateurs qui les premiers ont traverſé les mers pour découvrir des contrées inconnues, acquérir de

nouvelles connoiſſances, & ſe rendre utiles à la poſtérité.

» Je ſais une herbe dont le nom eſt inconnu, & » dont la vertu eſt de chaſſer d'un champ de millet » & de panis les étourneaux & les moineaux. Choſe » admirable! ſi on enterre cette herbe aux quatre » coins du champ, aucun oiſeau n'y entrera » (*a*).

Il faut convenir que cette maniere d'être utile aux hommes eſt ici fort déſobligeante. Si vous ignorez le nom de cette herbe que vous connoiſſez, donnez-en du moins une deſcription aſſez claire pour le botaniſte, & même pour l'homme des champs, vous ſur-tout qui écrivez pour *les gens de la campagne.*

On apprend, dans le même chapitre, un ſecret qui conſolera peut-être de l'obſcurité de l'autre. Pour préſerver le millet des vers & des moineaux, il ne faut que faire, pendant la nuit, le tour du champ avec une grenouille de buiſſon, & l'enterrer enſuite au milieu de ce champ dans un pot de terre.

» L'ASBESTE croît au milieu des cruels ſerpents, » dans les déſerts de l'Inde brûlés par le ſoleil, &

(*a*) Peſtem à milio atque panico, ſturnorum paſſerumve agmina, ſcio abigi herbâ cujus nomen ignotum eſt, in quatuor angulis ſegetis defoſsâ: mirum dictu! ut omninò nulla avis intret. (L. 18, c. 17.)

» où il ne pleut jamais ; il s'accoutume à vivre en » brûlant ; on en trouve rarement ; il eſt difficile à » tiſſer, parceque ſes fibres ſont fort courtes » (*a*).

Pline ignoroit que l'asbeſte ou l'amiante eſt une ſorte de minéral ; il le met, comme plante, dans la claſſe du lin, dont il indique différentes eſpeces. Il ſemble que ce ne ſoit pas une ignorance du temps, puiſque l'amiante ou asbeſte ſe filoit, qu'on en faiſoit de la toile, & que les cadavres des rois en étoient enveloppés, afin que leurs cendres ne fuſſent pas confondues avec celles du bûcher. Pline ſait & dit tout cela ; & ſon erreur paroît d'autant moins excuſable, qu'on peut préſumer que la nature de ce minéral étoit connue des Romains.

Au livre 36, chapitre 19, il dit que l'amiante eſt ſemblable à l'alun, & ne ſe conſume pas au feu : *Amiantus alumini ſimilis nihil igni deperdit.* Eſt-ce une explication ou un changement d'avis ? Non ; Pline multiplioit les êtres ſans s'en douter, trompé par deux dénominations différentes de la même ſubſtance, que les anciens appelloient tantôt *amiante*, l'incorruptible, & tantôt *asbeſte*, l'inextinguible. Il trouvoit chez Dioſcoride, livre 5, ch. 158, l'*amiante*,

(*a*) Naſcitur (linum asbeſtinum) in deſertis aduſtiſque ſole Indiæ, ubi non cadunt imbres, inter diras ſerpentes : adſueſcitque vivere ardendo, rarum inventu, difficile textu propter brevitatem. (L. 19, c. 1.)

ἀμίαντος

ἀμίαντος, *eſt une pierre ſemblable à l'alun, & qui réſiſte au feu*, &c. : & il copioit ſon auteur ſans le moindre ſcrupule. Il a même ajouté que l'amiante réſiſte ſpécialement à tous les ſortiléges des magiciens : *Hic veneficiis reſiſtit omnibus, privatim magorum.* Mais ce qui appartient bien à Pline, c'eſt que l'asbeſte, cette prétendue plante incombuſtible, croiſſe tout exprès dans le climat brûlant de l'Inde, pour *s'accoutumer à vivre en brûlant.* L'amiante du nord, & même celui de Sibérie, également incombuſtibles, font à la vérité quelque tort à la perſpicacité de Pline. Je crois qu'en traduiſant ce paſſage, M. Poinſinet n'auroit pas dû ajouter un *pour ainſi dire*, qui n'eſt pas dans Pline, car cet auteur parle affirmativement : *Adſueſcit vivere ardendo.*

» CETTE partie de la nature (les poiſſons) fournit » auſſi des préſages : ils ont une preſcience de l'ave- » nir. Pendant la guerre de Sicile, Auguſte ſe pro- » menant au bord de la mer, un poiſſon en ſortit & » vint tomber à ſes pieds. Les devins, conſultés ſur » cet événement, répondirent que ceux qui tenoient » actuellement les mers, ſeroient ſous les pieds de » Céſar. Sextus Pompée ſe vantoit alors d'être fils » de Neptune, tant il ſe glorifioit de ſes victoires » navales » (*a*).

(*a*) Sunt & in hac parte naturæ auguria, ſunt & piſcibus

Ce poiſſon n'annonçoit vraiſemblablement qu'un autre poiſſon qui le pourſuivoit. Sextus n'avoit que des forces inférieures, & perdit courage la veille du combat, en voyant le bon état de la flotte ennemie; la valeur des généraux d'Octave étoit connue; lui-même avoit tant de confiance, qu'il dormit profondément, dit Suétone, toute la nuit qui précéda le combat, & qu'il fallut le réveiller: on pouvoit donc prédire la victoire; & peut-être auſſi la prédiction n'a-t-elle été faite, comme tant d'autres, qu'après l'événement.

» Que les poiſſons comprennent ces raiſons, » qu'ils obſervent la regle des temps, cela doit encore plus étonner, ſi l'on remarque à combien peu » de gens il eſt connu que la pêche la plus abondante ſe fait quand le ſoleil entre au ſigne des » poiſſons » (*a*).

Je ſais que M. Poinſinet traduit ce paſſage bien

---

præſcita. Siculo bello, ambulante in littore Auguſto, piſcis è mari ad pedes ejus exſiliit; quo argumento vates reſpondêre, Neptunum patrem adoptante tum ſibi Sex. Pompeio (tanta erat navalis rei gloria), ſub pedibus Cæſaris futuros qui maria tempore illo tenerent. (L. 9, c. 16.)

(*a*) Has intelligi ab iis cauſas, ſervarique temporum vices, magis miretur, ſi quis reputet quotocuique hominum noſtri uberrimam eſſe capturam, ſole tranſeunte piſcium ſignum. (L. 9, c. 19.)

autrement que moi. Pour abréger, je ne déduirai pas les raiſons qui m'empêchent d'être de ſon avis; j'ai d'autres obſervations à faire.

En voici une. Il eſt aujourd'hui bien connu que le temps de la pêche ne ſe regle pas ſur la figure imaginaire que préſente l'aſſemblage de quelques étoiles: mais ne plaiſantons pas trop ici ſur la crédulité de Pline; il n'y a pas deux ſiecles que, chez nous, Louis XIII fut ſurnommé *le Juſte*, parcequ'il naquit ſous le ſigne de la balance.

Voici mon autre obſervation. M. Poinſinet fait, ſur ſa traduction du paſſage que nous venons de citer, la note ſuivante: » Il eſt bien inconcevable que » tous les critiques & les interpretes de Pline ſe » ſoient généralement abuſés au ſens ſi évident de » ce paſſage. Le P. Hardouin, entre autres, s'eſt figu- » ré que le ſurcroît de merveilles dont parle Pline, » tomboit ſur le rapport onomatique du ſigne cé- » leſte des poiſſons avec la pêche des poiſſons: mé- » priſable jeu de mots, auquel on ſe convaincra que » Pline n'a pas même penſé, ſi l'on daigne faire la » moindre attention à l'interprétation claire & pal- » pable que je donne à ce paſſage ».

Pourquoi interpréter? Ne vaut-il pas mieux traduire tout ſimplement, & rejetter l'interprétation en note? Mais chaque traducteur a ſes principes dont je ne veux pas diſputer. Ce que j'ai à dire, c'eſt qu'après avoir donné bien de l'attention aux paroles de

M. Poinſinet, celles de Pline ne m'en paroiſſent pas moins contenir une erreur fondée ſur une ſorte de jeu de mots.

Quoi ! M. Poinſinet prétend que ſon auteur auroit mépriſé le jeu de mots que lui prête ici le P. Hardouin ! Mais quand on ſait que Pline a dit, *Il eſt néceſſaire de ſacrifier une chienne à la canicule*, on devient P. Hardouin. Quand on ſait qu'il a dit que *la voie lactée allaite comme de ſes mamelles toutes les graines ſemées* (*a*), on devient P. Hardouin. Quand on lit dans M. Poinſinet, tome 6, page 512 : » C'eſt » une rêverie des anciens... un des préjugés onoma» tiques fondés ſur le rapport illuſoire du nom... » Pline, dans la ſuite de ce chapitre, inſiſtera en» core ſur cette aſſertion ridicule » : on devient encore P. Hardouin. Quand on ſe ſouvient d'avoir lu, liv. 30, ch. 15, que la maladie nommée *ſiriaſis* ſe guérit avec des os trouvés dans la fiente d'un chien, par la vertu ſans doute de l'étoile *ſirius*, placée à la langue de la conſtellation appellée *canicule* (petite chienne), comment peut-on n'être pas de l'avis du P. Hardouin ? Enfin, quand on reporte le coup-d'œil ſur la premiere note de M. Poinſinet, on admire ſon oſcillation, & l'on devient plus que jamais P. Hardouin.

(*a*) Eſt præterea in cœlo, qui vocatur *lacteus circulus*, etiam viſu facilis. Hujus defluvio, velut ex ubere aliquo, ſata cuncta lacteſcunt. (L. 18, c. 29.)

» Si on enduit de ſang de renard une étoile de » mer, & qu'on la cloue au linteau ſupérieur d'une » porte, ou avec un clou d'airain à la porte même, » on croit qu'il n'entrera aucun poiſon dans le logis, » ou que certainement il ne pourra nuire » (*a*).

Voyez, cherchez, conſultez les idées que vous avez de la ſcience & du devoir d'un vrai naturaliſte, & dites ſi Pline eſt ici ſans reproche à ces deux égards. Voulez-vous qu'il ne prenne pas cette abſurdité pitoyable ſur ſon compte, je le veux bien auſſi; mais écrivez-en autant, & vous verrez comme on vous jugera.

» Pour guérir les fievres froides, il faut faire » mourir des chevaux marins dans de l'huile roſat, » & en frotter le malade. On attache même ſur lui » des chevaux marins; ou bien on lui attache dans » un linge les petites pierres qu'on trouve en pleine » lune dans la tête de la merlue » (*b*).

Si vous êtes curieux de pareilles ſornettes, liſez tout le chapitre, il vous en offrira pluſieurs à choiſir.

(*a*) Mala medicamenta inferri negant poſſe, aut certè nocere, ſtellâ marinâ vulpino ſanguine illitâ, & affixâ limini ſuperiori, aut clavo æreo januæ. (L. 32, c. 5.)

(*b*) Hippocampi necantur in roſeo, ut perunganturægris in frigidis febribus. Et ipſis alligantur ægris. Item ex aſello piſce lapilli, qui plenâ lunâ inveniuntur in capite, alligantur in linteo. (L. 32, c. 10.)

Vous y trouverez que des grenouilles, cuites dans un carrefour, guériſſent la fievre quarte, ſi on les attache au malade à ſon inſu, mais après lui avoir raillé les ongles; qu'il faut porter les grenouilles dans un morceau de drap moitié blanc & moitié noir; qu'une femme qui marche ſur un caſtor fait une fauſſe couche; & quantité d'autres beaux ſecrets pareils: j'en rapporte ailleurs quelques uns, ſi je ne me trompe.

» Les marchandiſes médicinales apportées de » l'Inde, de l'Arabie, ou des autres climats étran- » gers, ne ſont pas de mon objet. Je n'approuve » point les remedes qui viennent de ſi loin; ils ne » valent rien pour nous, ni même pour les gens du » pays qui les produiſent, ſans quoi ils ne les ven- » droient pas » (*a*).

Cette aſſertion paroît loin d'être juſte, & nous éprouvons tous les jours le contraire. L'Amérique n'étant pas découverte, Pline ne pouvoit prévoir que le quinquina ſeroit un bon ſpécifique pour d'autres encore que pour les Péruviens de qui nous l'avons eu; que l'ipécacuanha, qui nous vient du Bréſil &

(*a*) Nos nec indicarum arabicarumque mercium, aut externi orbis attigimus medicinas. Non placent remedia tam longè naſcentia: non nobis gignuntur; immò ne illis quidem, alioqui non venderent. (L. 22, c. 24.)

du Pérou, ſeroit le plus puiſſant remede contre la dyſſenterie. Mais, de ſon temps, quantité de remedes venus de loin opéroient des guériſons; pourquoi les déſapprouve-t-il? C'eſt qu'il improuve quelquefois dans une page ce qu'il conſeille & approuve dans une autre.

Nous allons en voir un exemple, & je me ſervirai de la traduction de M. Poinſinet. Après avoir exalté la poſſeſſion de pluſieurs plantes qui venoient à Rome de fort loin, telles que la *ſcythique*, *l'euphorbe*, *la britannique*, *l'éthiopis*, Pline ajoute: » Enfin que » d'autres plantes de différents climats viennent de » toutes parts au ſecours des hommes, ce ſont là les » fruits de la paix dont jouit la terre ſous l'immenſe » & majeſtueux empire romain, qui nous fait voir » & des hommes de contrées & de nations ſi diver- » ſes, & des montagnes qui portent leurs cimes juſ- » que dans les nues, & leurs productions reſpecti- » ves, & les plantes dont elles ſont couvertes. Puiſſe » être durable ce préſent des dieux, qui ſemblent » avoir donné les Romains au monde comme une » ſeconde lumiere pour les éclairer »! (L. 27, c. 1.) Qu'il y ait dans cette derniere phraſe une négligence grammaticale, cela eſt indifférent à mon objet: il ſuffit que le lecteur puiſſe voir que Pline chante ici, avec l'emphaſe d'un poëte ampoulé, ce dont il parle ailleurs avec mépris.

» Les pommes & les poires, en ſi petite quantité » qu'elles ſoient, ſont un très peſant fardeau pour » les bêtes de ſomme. Si on leur en fait manger au- » paravant, ou qu'on leur en montre, le fardeau » leur ſera, dit-on, plus léger » (*a*).

Le foible *dit-on*, *aiunt*, qu'on voit dans ce paſſage, prouve ſi peu que notre auteur regardât le fait comme une fable, qu'ailleurs il le répete auſſi ſérieuſement, & ſans *aiunt*. Quoi qu'il en ſoit, je demande ſi c'eſt ſur un oui-dire qu'un naturaliſte doit produire une choſe dont la fauſſeté eſt auſſi facile à vérifier. *Il eſt humiliant pour la raiſon humaine*, dit M. Poinſinet, *qu'un homme tel que Pline ait recueilli un pareil conte*. Il en a recueilli bien d'autres.

» Le poids des fruits dont on charge les bêtes de » ſomme les fait ſuer auſſitôt, quelque léger que » ſoit le fardeau, à moins qu'on ne les leur montre » auparavant » (*b*).

Il faut bien le rapporter, puiſqu'il eſt annoncé. Cela eſt précédé d'un exorde impoſant, & fait du ton d'un homme qui va dire de grandes choſes; &,

(*a*) Mala piraque portatu jumentis mirè gravia ſunt vel pauca. Remedio aiunt eſſe, ſi priùs edenda dentur aliqua, aut utique oſtendantur. (L. 23, c. 7.)

(*b*) Pomorum onera à jumentis ſtatim ſentiri; ac niſi priùs oſtendantur his, quamvis pauca portent, ſudare illico. (L. 24, c. 1.)

comme on peut le voir dans l'auteur même, ce n'eſt que le *fumum ex fulgore* du poëte.

Il ſemble que Pline avoit des préambules tout préparés pour chacun de ſes livres, comme Démoſthene & Cicéron en avoient pour leurs plaidoyers. Notre naturaliſte, dans la plupart des ſiens, eſt monté ſur le ſtyle pompeux & ſéduiſant de l'éloquence. Mais quand nous attendons les vérités de la nature, & qu'on nous donne des contes à dormir debout, tels que ces poires, ces pommes, & tant d'autres ſemblables, comment l'exorde & le diſcours figurent-ils enſemble?

» On eſt moins ſurpris (d'un fait précédemment » rapporté), quand on ſait que le vêtement qui aura » ſervi aux funérailles ne ſera point mangé des vers, » & qu'il eſt difficile de tirer des ſerpents autre- » ment qu'avec la main gauche » (*a*).

Ce chapitre eſt un compoſé de remedes pris du corps humain contre les magiciens, ou, ſi vous voulez, de contes de bonnes vieilles, & tout auſſi ridicules que ceux que j'ai extraits. Vingt fois je fus tenté de ne voir dans tout cela qu'une ironie contre les charlatans : mais je cherchois en vain des raiſons

(*a*) Minùs miretur hoc qui ſciat veſtem à tineis non attingi, quæ fuerit in funere: ſerpentes ægrè præterquam lævâ manu extrahi. (L. 28, c. 3.)

pour appuyer cette idée, qui me réconcilioit avec le bon ſens de Pline; tous mes efforts ne ſervirent qu'à me perſuader que l'auteur avoit expoſé ſes rêves de bonne foi, & qu'il y croyoit: d'ailleurs il réfute pluſieurs fois ces charlatans directement & ſans ironie.

» La plante nommée *ſelago* eſt ſemblable à la ſa-
» bine. On la cueille ſans l'entremiſe du fer, avec
» la main droite paſſée par l'ouverture gauche de la
» tunique, comme ſi on faiſoit un larcin. Il faut être
» vêtu de blanc, avoir les pieds nuds, bien lavés, &
» avoir fait, avant de la cueillir, des libations de
» pain & de vin. On l'emporte dans une ſerviette
» neuve » (*a*).

Pline auroit beau dire cent & cent fois qu'il ne garantit pas tout ce qu'il rapporte; il n'en eſt pas moins vrai qu'une abſurdité pareille, confondue avec d'autres remedes qui ne ſont point abſurdes, & que, ſelon ſa déclaration, il ne garantit pas davantage, le laiſſera toujours atteint & convaincu d'être un compilateur léger, & trop enclin à la ſuperſtition pour un naturaliſte.

(*a*) Similis herbæ huic ſabinæ eſt *ſelago* appellata. Legitur ſine ferro dextrâ manu per tunicam quâ ſiniſtrâ exuitur, velut à furante, candidâ veſte veſtito, purèque lotis nudis pedibus, ſacro facto, priuſquàm legatur, pane vinoque. Fertur in mappa nova. (L. 24, c. 11.)

» La figure que l'on donne aux néréides n'eſt pas » imaginaire. Elles ont ſeulement le corps hériſſé d'é- » cailles aux parties qui ont la forme humaine » (*a*).

Vous voyez clairement que Pline croit aux néréides : la phraſe n'eſt pas ſuſceptible d'une interprétation contraire. Cependant liſez ce qui ſuit.

» Pline n'a pas craint de donner aux néréides » une exiſtence phyſique dans ſon hiſtoire naturelle : » mais les ſavants naturaliſtes modernes ont vu dans » cette aſſertion d'un écrivain d'un tel poids, non la » crédulité d'un eſprit ordinaire, mais la fidélité » d'un hiſtorien rapportant les fables de ſes contem- » porains ſans y croire, & penſant qu'il ſuffiſoit de » les citer pour les réfuter ; & voilà le ſens qu'il faut » donner à quantité d'autres paſſages de ce grand » peintre de la nature ». (Antiquités d'Herculanum, traduites en françois par P. Sylvain Maréchal, t. 3, p. 55, Paris, 1780.)

Quoi ! Pline a donné une exiſtence phyſique aux néréides, & c'eſt aux ſavants naturaliſtes à décider s'il leur a donné cette exiſtence ! Sa phraſe eſt claire, & c'eſt aux naturaliſtes à décider ſi elle dit ce qu'elle dit en effet ! ce ſont les naturaliſtes qu'il faudra prendre pour juges d'une queſtion grammaticale ! Cette

(*a*) Nereidum falſa non eſt (forma), ſquamis modò hiſpido corpore, etiam quà humanam effigiem habent. (L. 9, c. 5.)

faute n'eſt pas de l'auteur ou des auteurs de l'original italien, elle leur a été prêtée par le traducteur françois. Ils ont dit ſeulement : *In fatti Plinio, 9, 5, le deſcrive come moſtri del mare, e colla pelle, anche nella parte umana, ſquamoſa; ed atteſta con publici documenti eſſerne vedute a tempi di Auguſto & di Tiberio in Lisbona e nella Gallia.* Rien de plus conforme au texte de Pline.

Le ſavant Maillet croyoit auſſi à l'exiſtence des tritons & des néréides. Cela n'eſt pas étonnant : leur exiſtence ſervoit d'appui à ſon ſyſtême.

» L'ARBRE nommé *aquifolia*, planté dans une » maiſon à la ville ou à la campagne, la préſerve » des ſortileges » (*a*).

Que certains défenſeurs de Pline oſent ici nous dire qu'il ne croyoit pas aux ſortileges, & qu'il n'avoit pas d'excellents antidotes tout prêts au beſoin ! Les écrits de plus d'un ancien, dira-t-on, ſont remplis de pareilles ſottiſes. Mettons donc Pline au rang des anciens qui ont dit beaucoup de ſottiſes.

» LES chiens ont trouvé l'herbe *canaria* (le chien-» dent), qui les purge quand ils ſont dégoûtés : ils la » mangent en notre préſence, mais de maniere

(*a*) Aquifolia arbor in domo aut villâ ſata, veneficia arcet. (L. 24, c. 13.)

» qu'on ne diſtingue jamais ce que c'eſt ; on ne la » voit qu'après qu'ils l'ont mâchée. Cette malignité » du chien a été remarquée dans l'uſage d'une autre » plante plus efficace encore : car lorſqu'il eſt » mordu par un ſerpent, il ſe guérit, dit-on, avec » une certaine plante, mais qu'il ne cueille point » tant qu'il eſt regardé par l'homme » (*a*).

On voit pourtant tous les jours, & à côté de ſoi, le chien manger l'herbe du chiendent. Mais quand il ſe cacheroit pour ſe purger, il faut être un ſubtil obſervateur pour trouver en cela de la malignité. L'autre certaine plante pourroit bien auſſi ne pas prouver davantage la malignité d'un animal ſi bien reconnu, & par Pline lui-même, pour ami de l'homme : car un ami voudroit plutôt enſeigner un remede à ſon ami que de le lui cacher. Pourquoi donc Pline dit-il cela ? c'eſt qu'il le copie.

» On guérit les charbons ou anthrax par le moyen » d'un charbon ardent qu'on laiſſe éteindre en ſa » préſence, & en frottant le mal avec la cendre

(*a*) Invenerunt & canes canariam, quâ faſtidium deducunt, eamque in noſtro conſpectu mandunt, ſed ita ut nunquam intelligatur quæ ſit : etenim depaſta cernitur. Notata eſt hæc animalis hujus malignitas in alia herba major : percuſſus enim à ſerpente mederi quâdam ſibi dicitur ; ſed illam, homine inſpectante, non decerpit. (L. 25, c. 8.)

» de ce charbon, enlevée avec le doigt » (*a*).

C'eſt au milieu de quatre autres remedes qui peuvent être bons, que Pline intercale celui que vous liſez : le tout eſt rapporté du même ton, c'eſt-à-dire ſérieuſement. Sa ſcience en médecine n'alloit donc pas juſqu'à diſcerner les remedes au moins vraiſemblables d'avec les rêveries ſuperſtitieuſes & populaires.

Vous lirez au livre 22, ch. 25, que pour guérir promptement les froncles ou clous il faut prendre neuf grains d'orge, tourner chaque grain avec la main gauche trois fois autour du mal, & jetter tous les grains au feu ; que pour faire tomber les verrues, il faut les toucher avec des pois qu'on enveloppe enſuite d'un linge, & qu'on jette derriere ſoi.

» Lucius Piſon rapporte, au commencement de » ſes annales, que le roi Tullus Hoſtilius, s'efforçant » d'évoquer Jupiter du ciel par un ſacrifice ſembla- » ble à celui que lui avoit fait Numa, & dont le rit » étoit tiré de ſes livres, fut frappé de la foudre » pour avoir manqué à quelques circonſtances de » ce rit. Combien d'autres auteurs nous font voir » qu'avec des paroles on change de grandes deſti- » nées, de bons ou de mauvais préſages » ! (*b*).

(*a*) Carbunculos .... è carbone in conſpectu extincto, favillâ digito ſublatâ & illitâ. (L. 26, c. 11.)

(*b*) L. Piſo primo annalium auctor eſt Tullum Hoſtilium

M. Poinſinet penſe que ce ſacrifice évocatoire n'étoit autre choſe qu'une expérience d'électricité; cela pouvoit bien être. Mais l'idée en fut donc entièrement perdue & preſque auſſitôt; car aucun des anciens qui nous reſtent n'en a parlé, que je ſache. Cette perte eſt facile à concevoir, puiſqu'on ſuppoſe que ceux qui connoiſſoient l'expérience gardoient le ſecret pour la faire ſervir à des preſtiges. Il dut en être de même d'un grand nombre de découvertes chez les anciens: leurs inventeurs les tenoient ſecretes par intérêt, & elles tomboient dans l'oubli. C'eſt une des cauſes des foibles progrès de la phyſique dans l'antiquité. Quant à Pline, & c'eſt mon objet, il prétend qu'avec des paroles on peut attirer la foudre du ciel, & changer de grandes deſtinées. Voyez, je vous prie, ſi cette prétention eſt bien celle d'un naturaliſte.

» Je vais dire une choſe étonnante, mais dont » l'expérience eſt facile. Si on ſe repent d'avoir frappé » quelqu'un de près ou de loin, & qu'auſſitôt on ſe » crache dans la paume de la main, celui qui a re- » çu le coup ne ſent plus d'abord aucun mal: c'eſt ce

---

regem ex Numæ libris eodem, quo illum, ſacrificio Jovem cœlo devocare conatum, quoniam parùm ritè quædam feciſſet, fulmine ictum: multi verò magnarum rerum fata & oſtenta verbis permutari. (L. 28, c. 2.)

» qu'on éprouve ſouvent lorſqu'on a éreinté un qua-
» drupede en le frappant ; avec ce remede, il re-
» prend auſſitôt ſon allure » (*a*).

Ainſi un mari pourra bâtonner ſa femme, elle de ſon côté pourra lui jetter un chandelier à la tête ; ils n'en iront que mieux, pourvu qu'auſſitôt après la correction ils ſe repentent, & qu'ils n'oublient pas de ſe cracher dans la paume de la main ; *l'expérience eſt facile.*

» SA propre urine, qu'il me ſoit permis de le
» dire, appliquée récente avec une éponge ou un
» linge, eſt d'une grande efficacité pour la morſure
» des chiens, & même des chiens enragés, en y mê-
» lant de la cendre ; pour les piquures des hériſ-
» ſons de mer dont les piquants ſont entrés dans la
» peau, & pour la morſure des ſerpents » (*b*).

Tout ce que dit ici notre auteur eſt chimérique ;

(*a*) Mirum dicemus, ſed experimento facile : ſi quem pœniteat ictûs eminus cominuſve illati, & ſtatim exſpuat mediam in manum quâ percuſſit, levatur illicò percuſſus à pœna. Hoc ſæpè delumbatâ quadrupede approbatur, ſtatim à tali remedio correcto animalis ingreſſu. (L. 28, c. 4.)

(*b*) Sua cuique autem (urina), quod fas ſit dixiſſe, maximè prodeſt, confeſtim per ſe, canis morſui, echinorumque ſpinis inhærentibus, & in ſpongia laniſve impoſita : aut adversùs canis rabidi morſus, cinere ex ea ſubacto : contraque ſerpentium ictus. (L. 28, c. 6.)

l'expérience

l'expérience & la raiſon n'ont confirmé aucune de ces propriétés, dit M. Guettard dans le Pline de M. Poinſinet. Ditons-nous qu'on a fourré ces ſortes de chimeres dans l'ouvrage de Pline? nous en ſerions réduits à ne croire de lui que la moitié de ſon livre.

» UNE dent de loup attachée au cou des enfants » les empêche d'avoir peur, & les préſerve des ma» ladies de la dentition; une peau de loup produit » le même effet » (*a*).

Mais c'eſt là, direz-vous, une puérile ſuperſtition dont Pline ſe moque aſſurément. Liſez-le donc dans ſon propre ouvrage, & vous verrez s'il a le ton plaiſant. Vous verrez auſſi que, pour guérir de la colique, il faut prendre un os qu'on trouve dans les excréments d'un loup, & ſe l'attacher au bras, pourvu que cet os n'ait pas touché la terre.

Pline eſt inépuiſable ſur ces ſortes de contes: mais encore ne faut-il pas lui en prêter qu'il n'ait pas faits. Le Journal encyclopédique du 15 août 1782, p. 94, fait l'éloge d'un recueil tiré d'une grande bibliotheque. L'auteur, dit le journaliſte, ne manque jamais de mettre au rang des fables les erreurs qui nous ſont parvenues ſous le nom de vérités. *Il s'eſt ſur-tout*

(*a*) Dens lupi adalligatus infantium pavores prohibet dentientique morbos: quod & pellis lupina præſtat. (L. 28, c. 19.)

attaché dans ce volume à relever celles qui déparent les ouvrages de Pline le naturaliſte.

Voilà une partie de l'éloge, & voici une citation.

» Le goût que Pline paroît avoir pour les fables » ne ſe trouve pas en défaut quand il parle des » loups. Il prétend..... qu'il y a des pays où les » hommes deviennent loups ».

Eſt-ce l'auteur ou le journaliſte qui ſe trompe? je l'ignore, n'ayant vu que le journal; mais je ſais que Pline combat l'erreur qu'on lui prête ici. Voici ce qu'il dit: *Homines in lupos verti, rurſumque reſtitui ſibi, falſum eſſe confidenter exiſtimare debemus, aut credere omnia quæ fabuloſa tot ſæculis comperimus.* (L. 8, c. 22.) » Que des hommes deviennent loups » & ſoient enſuite rendus à leur premiere forme, » nous devons hardiment aſſurer que cela eſt faux, » ou croire toutes les fables dont tant de ſiecles nous » ont appris la fauſſeté ».

Suivant le même auteur, Pline prétend auſſi que *le poil de la queue d'un cheval eſt un philtre merveilleux pour ſe faire aimer de toutes les femmes, pourvu que ce poil ſoit arraché de ſon vivant.* Ce n'eſt pas Pline qui prétend cela: il le rapporte au contraire comme un conte qu'il ne croit pas.

Je ſouhaite de n'avoir pas fait moi-même beaucoup de ſemblables mépriſes.

» Les ſerpents fuient auſſi ceux qui portent ſur

» eux une dent de cerf, & ceux qui ſont oints de » moëlle ou de graiſſe de cerf, ou de veau » (*a*).

Vous noterez que le chapitre d'où j'extrais ce paſſage commence par diſpoſer le lecteur à la plus entiere confiance ; Pline dit qu'il contient des remedes excellents, & pourtant communs, tirés des animaux : *Communia animalium remedia atque eximia dicemus.* Du reſte, on n'y voit aucun reproche aux magiciens & aux charlatans, & c'eſt bien Pline qui dit ce qu'il croit raiſonnable dans tout le chapitre.

» Il eſt certain auſſi qu'il ſe trouve ordinaire» ment des os dans les excréments des loups, & » qu'en les portant attachés ſur ſoi ils operent le » même effet, la guériſon du mal de dents » (*b*).

Pline quelquefois ſe moque des faiſeurs d'amulettes, & le voilà qui en recommande une des plus abſurdes que l'on connoiſſe. Ne vous en étonnez pas : la ſeule médecine qu'il eſtimoit & la ſeule dont il traite, eſt l'empirique.

» Quand les aines ſont écorchées & enflées, on

(*a*) Fugiunt (ſerpentes) & omninò dentem cervi habentes, aut medullâ perunctos, ſevove cervi aut vituli. (L. 28, c. 9.)

(*b*) Certumque eſt in excrementis eorum (luporum) plerumque inveniri oſſa. Hæc adalligata eumdem effectum habent. (L. 28, c. 11.)

» les guérit en mettant dans la plaie trois crins de » cheval, noués chacun de trois nœuds » (*a*).

Vous pourriez croire que c'eſt ici une de ces recettes de charlatans que Pline ne rapporte que pour s'en moquer; vous vous tromperiez aſſurément: c'eſt un remede qu'il conſeille à ceux qui ſe ſont écorchés en allant à cheval.

» Il paroît auſſi que le chien a enſeigné à l'hom- » me à vomir » (*b*).

Non vraiment cela ne paroît pas. Mais il paroît qu'un écrivain à qui il ne vient point à l'eſprit qu'une convulſion très involontaire ne peut pas être le fruit d'une leçon, n'eſt pas naturaliſte.

» Il y a une troiſieme eſpece de phalange, nom- » mée *araignée lanugineuſe*, dont la tête eſt fort » groſſe. En la fendant on trouve, dit-on, dans ſon » corps deux petits vers, leſquels enveloppés dans » de la peau de cerf, & attachés ſur les femmes » avant le lever du ſoleil, les empêchent de conce- » voir, ainſi que Cécilius l'a écrit dans ſes commen-

(*a*) Inguina & ex ulcerum causâ intumeſcunt. Remedio ſunt equi ſetæ tres totidem nodis alligatæ intra ulcus. (L. 28, c. 15.)

(*b*) Vomiriones quoque hoc animal (canis) monſtraſſe homini videtur. (L. 29, c. 4.)

» taires. La vertu de ces vers ne dure qu'un an:
» c'eſt de tous les abortifs le ſeul qu'il ſoit permis
» de preſcrire, parceque la fécondité de quelques
» femmes trop chargées d'enfants mérite cette in-
» dulgence » (*a*).

A-t-on jamais vu plus folle & plus dangereuſe inconſéquence? Si votre préſervatif, mon chèr Pline, ou celui de Cécilius, étoit auſſi bien une vérité comme il n'eſt qu'une ſottiſe, que cependant vous ne regardez pas comme telle, ne voyez-vous pas que les filles en uſeroient plus ſouvent que les femmes, leſquelles ont au moins quelques raiſons d'avoir des enfants? C'eſt donc ainſi, prédicateur auſtere, citoyen bienfaiſant, que vous prêchez les mœurs!

Le voilà ce Pline ſi honnête, & ſi extravagant, tour à tour impie, crédule, philoſophe, corrupteur & ſuperſtitieux: il vous échappe à l'inſtant où vous croyez le tenir. Quelle lumiere jette ce paſſage ſur ceux de ſon eſpece où notre naturaliſte enſeigne l'avortement, & dont les recettes ne ſont pas d'un

(*a*) Tertium genus eſt eodem phalangii nomine araneus lanuginoſus, grandiſſimo capite. Quo diſſecto inveniri dicuntur intus vermiculi duo, adalligatique mulieribus cervinâ pelle ante ſolis ortum, præſtare ne concipiant, ut Cœcilius in commentariis reliquit. Vis ea annua eſt: quam ſolam ex omni atocio dixiſſe fas ſit, quoniam aliquarum fecunditas plena liberis tali veniâ indiget. (L. 29, c. 4.)

effet bien incertain, ni les ingrédients fort difficiles à trouver !

Comme au fond il n'y a pas de différence entre s'empêcher de concevoir & ſe faire avorter, puiſque tout fruit eſt dans la ſemence, Pline ne peut être excuſé. Cependant il nous dit au chapitre 13 du livre 25 : » Je n'enſeignerai pas ce qu'il faut boire » de ciguë pour avorter ». *Remedia liberationi quibus bibenda cenſetur (cicuta) non equidem praceperimus.* C'eſt comme s'il diſoit : » Je ne montrerai » pas à tuer un homme avec de la ciguë, mais ſeulement avec les petits vers de la phalange ».

La doctrine des anciens philoſophes ſur les avortements fait frémir. Ariſtote avoit dit, dans ſes Politiques, que ſi une femme avoit plus d'enfants qu'elle n'en pouvoit nourrir, & qu'il lui arrivât de concevoir encore, elle devoit ſe faire avorter. Ariſtote penſoit en cela comme ſon maître Platon, qui lui-même, s'il n'eſt pas un calomniateur, penſoit comme ſon maître Socrate. C'eſt, en effet, dans la bouche de ce ſage qu'il met que des femmes qui concevoient de leur mariage, devoient ſe faire avorter ou expoſer leurs enfants. Un interlocuteur, qui, à la honte du philoſophe, doit être regardé comme l'interprete de ſes ſentiments, ne manque pas de répondre à Socrate : *Rien de plus raiſonnable.* Républ. de Platon, l. 5.

Hippocrate, loin d'enſeigner une telle atrocité,

exigeoit que les médecins s'engageaſſent par ſerment à ne donner aucun remede propre à faire avorter. L'avortement, chez les Romains, étoit puni de mort ou pour le moins de banniſſement. Comment Pline oſoit-il donc le conſeiller & dédier ſon livre à Titus?

C'eſt peut-être par une ſorte d'expiation, qu'il donne ailleurs une recette pour forcer les femmes à concevoir. » Si, dit-il, des crins attachés à la queue » d'une mule quand l'étalon la couvre, ſont noués » enſemble à l'inſtant de l'œuvre de la génération, » ils forceront les femmes à concevoir ». *Cogunt concipere invitas ſetæ ex cauda mulæ, ſi junctis evellantur, inter ſe colligatæ in coitu.* (L. 30, c. 15.) Et qui doit ſe charger de faire le nœud? eſt-ce l'homme? eſt-ce la femme? eſt-ce un étranger? L'opération doit-elle ſe faire en préſence des parties intéreſſées? Au moins ne reſſemble-t-elle pas à celle de nouer l'aiguillette.

» Les chiens fuient un homme qui porte ſur ſoi » le cœur d'un chien. Pour les empêcher d'aboyer, » il faut avoir une langue de chien dans ſa chauſſure » ſous le gros orteil; ou bien la queue d'une belette » qu'on aura lâchée après l'amputation » (*a*).

(*a*) Cor canicum habentem fugiunt canes. Non latrant verò, linguâ caninâ in calceamento ſubditâ pollici: aut caudam muſtelæ, quæ abſciſſa dimiſſa ſit, habentes. (L. 29, c. 5.)

Ce paſſage eſt un de ceux dont l'auteur ne rejette pas le contenu. Croyez-vous donc que, muni de ces ingrédients, Pline ſe fût expoſé à quelque gros chien de ferme qui ne l'eût pas connu?

» La ſidérite à larges feuilles qu'on aura déraci-
» née de la main gauche avec un clou, & liée ſur le
» mal, guérit les écrouelles, ſi après la guériſon on
» garde la plante, de crainte qu'un ſcélérat d'her-
» boriſte l'ayant replantée, le mal ne revienne,
» comme il arrive quelquefois » (*a*).

M. Poinſinet dit que *Pline n'eſt guere excuſable d'avoir cru à ces prétendues propriétés malfaiſantes du plantain, de la renoncule & de l'iris, replantés après le traitement du malade.* Ne l'excuſons donc pas, & convenons que certains de ſes défenſeurs ne ſont guere excuſables non plus.

» On dit que les cerfs ont vingt petits vers dans
» la tête, tant ſous la langue, qu'autour de la ver-
» tebre qui joint la tête au cou » (*b*).

(*a*) Sideritis latifolia, clavo ſiniſtrâ manu circumfoſſa adalligatur, cuſtodienda ſanatis, ne rurſus fata diro herbariorum ſcelere (ut in quibuſdam) rebellet. (L. 26, c. 5.)

(*b*) Cervis in capite ineſſe vermiculi ſub linguæ inanitate, & circa articulum, quâ caput jungitur, numero viginti produntur. (L. 11, c. 37.)

M. de Réaumur, qui ne copioit pas Ariſtote, mais qui diſſéqua toute chaude encore une tête de cerf que le prince de Conti venoit de lui envoyer, trouva ſous le palais deux poches naturelles, chacune avec leur ouverture. Ces poches ou bourſes étoient remplies de vers gros & petits; & M. de Réaumur croit qu'il y en avoit plus de cent; car, en ne comptant que les plus gros, il en tira, dit-il, 64 à 65. Selon d'autres obſervations, les cerfs ont auſſi quelques vers dans le ſuc mucilagineux de la vertebre qui joint la tête au cou. Mais le nombre de vingt petits vers, ni plus ni moins, qui doit ſe trouver dans la tête des cerfs, ne prouveroit-il pas deux choſes contre Pline? que n'ayant jamais diſſéqué de cerf, il s'expoſe légèrement à produire un dicton abſurde; & qu'il ne ſoupçonne pas même que ces vers dépoſés ſucceſſivement par des mouches doivent être en nombre indéterminé, ſelon le temps de leur naiſſance & celui de leur transformation en mouches, qui ſortent alors par les narines du cerf. Il peut arriver qu'un de ces animaux, lorſqu'on le prend, n'ait que vingt vers dans la tête, qu'Ariſtote n'en trouva que ce nombre dans le ſujet qu'il examinoit actuellement, & qu'il fit ſa note. Mais ce n'eſt pas une raiſon à Pline pour en faire une regle générale: il a donné plus d'un exemple de cette mauvaiſe façon de raiſonner. Voyez le cinquieme tome des Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des inſectes, page 69 & ſuivantes.

» En Cantabrie les ſources du Tamaris ſont d'un » mauvais augure quand elles ne coulent pas au mo- » ment qu'on vient les voir, ainſi qu'il eſt arrivé » depuis peu à Lartius Licinius envoyé commandant » après ſa préture ; il mourut ſept jours après » (*a*).

Voilà encore un fait férieuſement rapporté pour appuyer un préjugé populaire. Licinius eſt mort quelques jours après avoir viſité la fontaine ſans la voir couler ; donc ceux qui arriveront trop tôt ou trop tard pour la voir couler, ſont menacés de mort. Pline croit prouver par un ſeul fait ce qu'on refuſeroit encore de croire après un grand nombre d'obſervations.

» La fontaine d'Aréthuſe, dont Syracuſe eſt arro- » ſée, eſt toute merveilleuſe ; elle ſent le fumier » pendant les jeux olympiques : cela eſt vraiſembla- » ble, puiſque l'Alphée, qui paſſe à Olympie, ſe » rend en cette iſle par le fond de la mer » (*b*).

Ce n'eſt pas moi qui donne atteinte ici à l'érudition grecque de Pline, & à ſa géographie raiſonnée :

(*a*) Et in Cantabria fontes Tamarici in auguriis habentur... Dirum eſt non profluere eos aſpicere volentibus, ſicut proximè Lartio Licinio legato poſt præturam ; poſt ſeptem enim dies occidit. (L. 31, c. 2.)

(*b*) Et illa miraculi plena, Arethuſam Syracuſis fimum redolere per olympia : verique ſimile, quoniam Alpheus in eam inſulam ſub ima maria permeet. (L. 31, c. 5.)

mais voyez l'article *Alphée* & l'article *Aréthuſe* dans le Dictionnaire encyclopédique ; ils ſont de M. Diderot. Ils vous diront ce que c'eſt qu'*Alphée* & *Alphaga*. Ils vous diront auſſi comment Pline, qui aimoit ces ſortes de contes, n'a débité là qu'une petite fable ; & que cette odeur de fumier, provenant des victimes immolées à Olympie, n'eſt qu'un menſonge. Strabon l'avoit dit, & s'en étoit auſſi moqué.

Pline, livre 2, chapitre 103, dit que le Rhône & d'autres fleuves traverſent le Léman (le lac de Geneve) ſans confondre leurs eaux avec celles du lac : *Nec largiores quàm intulere aquas evehentes*. On voit répéter tous les jours cette erreur dans les traités & les dictionnaires de géographie.

J'ai vécu près d'une année ſur les bords du lac de Geneve ; j'ai vu le Rhône lorſque, ſortant du mont Saint-Gothard, il entre fort trouble dans le Léman, & qu'il y dépoſe ſon limon, comme le font tant d'autres rivieres qui s'y jettent auſſi : j'ai reconnu ſa route limonneuſe peut-être dans l'eſpace de deux lieues ; mais plus loin, ni la couleur des eaux, ni aucun courant, n'ont pu m'en faire reconnoître la trace. J'ai vu l'eau du lac, toujours claire, ſe décharger à Geneve où elle eſt de la plus grande limpidité, & former un fleuve : enfin j'ai reconnu que ce fleuve qu'on nomme *le Rhône*, n'eſt plus le même Rhône qui ſort du mont Saint-Gothard.

» Corœbus d'Athenes inventa l'art des potiers » de terre. Anacharſis de Scythie inventa la roue des » potiers : ſelon d'autres, ce fut Hyperbius, Co- » rinthien » (*a*).

Pour Hyperbius, il étoit, dit-on, fils de Mars, & Corœbus étoit au ſiege de Troie ; mais ne parlons que d'Anacharſis. Le beſoin que Pline avoit de copier pour former ſa compilation, étoit quelquefois ſi fort, qu'il en oublioit même ce qu'il ſavoit. Ce chapitre en fourniroit pluſieurs exemples, mais un ſeul peut ſuffire. Comment oſer dire qu'Anacharſis, qui vivoit trois ſiecles environ après Homere, inventa la roue du potier, tandis qu'on liſoit dans l'Iliade la comparaiſon que fait le poëte d'une danſe en rond avec *le mouvement d'une roue tournée par la main du potier?* Pline copioit, & quelquefois aux dépens de ſa mémoire & de ſon jugement. Vous voyez qu'il nomme Anacharſis le premier, comme plus vraiſemblablement l'inventeur, quoique la roue eût été inventée pluſieurs ſiecles avant lui.

» Si une femme enceinte apperçoit un lievre ma- » rin femelle, il lui prend auſſitôt un vomiſſement » & une convulſion d'eſtomac ſi étrange, qu'enfin » elle avorte » (*b*).

(*a*) Figlinas Corœbus Athenienſis. In iis orbem Anacharſis Scythes : ut alii, Hyperbius Corinthius. (L. 7, c. 56.)

(*b*) Siquidem gravidæ ſi omninò aſpexerint feminam ex

Celá n'eſt pas incroyable, ſi on lui dit : Voilà un lievre marin femelle dont la vue fait avorter les femmes enceintes. L'imagination s'ébranle, elle trouble, elle effraie, les nerfs s'agitent, ſe roidiſſent, le ſang s'arrête ou ſe précipite, & l'avortement pourra bien s'enſuivre. Autant en ſeroit de tout autre animal qui auroit l'aſpect déplaiſant, & duquel on feroit la même peur à une femme enceinte. Ces vieux contes qui ne ſont plus de mode, y reviendront auſſitôt que la charlatanerie d'un côté, & l'ignorance de l'autre, voudront les rétablir. Mais ce ne ſera pas du moins en Angleterre ni dans les marchés de Londres : on y vend des lievres marins aux femmes enceintes comme aux autres, ſans qu'elles éprouvent de vomiſſement, de convulſions d'eſtomac, d'avortement.

On donne auſſi le nom de *lievre marin* à la limace de mer, & on la dit venimeuſe au toucher : mais comme cet inſecte ne ſe trouve que dans la mer de l'Inde, il y a peu d'apparence que ce ſoit le lievre marin de Pline. M. de Bomare (art. *Lievre marin*) montre beaucoup d'embarras, & en cauſe à ſes lecteurs.

» L'œil droit d'une grenouille enveloppé dans de

---

eo genere duntaxat (leporis marini), ſtatim nauſeâ & redundatione ſtomachi vitium fatentur, ac deinde abortum faciunt. (L. 32, c. 1.)

» la laine de couleur native, & pendu au cou, gué-
» rit la chaſſie de l'œil droit, comme l'œil gauche
» guérit la chaſſie de l'œil gauche; & ſi l'on arrache
» les yeux de la grenouille dans l'inſtant de l'ac-
» couplement, & qu'on les porte également ſuſ-
» pendus au cou dans une coque d'œuf, ils gué-
» riront auſſi les taies des yeux » (*a*).

Très aſſurément Pline ici ne ſe moque de perſonne; il enſeigne un remede pour les yeux, avec toute la candeur & la bonne foi poſſibles.

» Je n'omettrai pas l'exemple d'un foyer célebre
» dans l'hiſtoire romaine. Elle dit que, ſous le regne
» de Tarquin l'ancien, il parut ſoudain au foyer du
» palais des parties naturelles maſculines, formées
» de cendre. Ocriſia, eſclave de la reine Tanaquille,
» y étant aſſiſe, en devint enceinte, & donna la vie
» à Servius Tullus qui ſuccéda à la couronne. C'eſt
» pour cela qu'un jour l'enfant dormant dans la
» chambre du roi, ſa tête parut en feu, & qu'on
» le crut fils du dieu Lare. En mémoire de cet évé-
» nement, Tullus inſtitua la fête des Compitales,
» & celle des Dieux domeſtiques » (*b*).

(*a*) Ranæ dexter oculus dextro, ſiniſtro lævus ſuſpenſi è collo, nativi coloris panno, lipitudines ſanat. Quòd ſi per coitum ranæ eruantur, albuginem quoque, alligati ſimiliter in puramine ovi. (L. 32, c. 7.)

(*b*) Non præteribo & unum foci exemplum, romanis lit-

Il y a deux queſtions à faire ici, qu'il n'eſt pas permis d'éluder. Pline croyoit ou ne croyoit pas cette ridicule opération atteſtée par l'hiſtoire romaine. S'il ne la croyoit pas, pourquoi la rapporte-t-il ſérieuſement pour clôture d'un chapitre où il traite, on ne peut pas plus ſérieuſement auſſi, des qualités du feu? S'il la croyoit, je vous laiſſe à juger de ſa phyſique & de ſa philoſophie. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'au livre 2, chapitre 107, il dit que Servius Tullus étant encore enfant, il parut une flamme ſur ſa tête, lorſqu'il dormoit, & qu'il en arriva autant à L. Marcius. Il eſt certain auſſi que Pline met ces effets naturels au nombre des merveilles; *Ignium per ſe miracula*, eſt le titre de la ſection. Vous voyez bien qu'il ne connoiſſoit pas l'*ignis lambens;* qu'il n'en avoit pas recherché la nature; qu'il ne ſe doutoit pas que c'eſt une eſpece de feu follet, un feu électrique qu'on voit quelquefois ſur la tête des enfants, des hommes, & ſur quelques animaux. Mais, dit-on, Pline étoit naturaliſte pour ſon temps. Il l'étoit! Avoit-il obſervé, analyſé, diſſéqué les objets de la

---

teris clarum. Tarquinio Priſco regnante, tradunt repentè in foco ejus comparuiſſe genitale è cinere maſculini ſexûs, eamque quæ inſederat ibi, Tanaquillis reginæ anciſſam Ocriſiam captivam, conſurrexiſſe gravidam: ita Servium Tullum natum, qui regno ſucceſſit. Indè & in regia cubanti puero caput arſiſſe viſum, creditumque Laris familiaris filium; ob id Compitalia & ludos Laribus primùm inſtituiſſe. (L. 36, c. 27.)

nature ? Nous apprenons de ſon neveu que ſes études conſiſtoient en lectures & en extraits, faits avec précipitation, légèrement, en courant : *Liber legebatur, adnotabatur, & quidem curſim.* Ce n'eſt pas ainſi qu'on étudie la nature. D'ailleurs Pline, ſans être naturaliſte, auroit dû noter dans ſes lectures la réfutation qu'avoit faite Denys d'Halicarnaſſe de la conception miraculeuſe d'Ocriſia.

Plutarque étoit crédule, cependant il l'étoit bien moins que Pline. En rapportant des faits de cette eſpece, ſouvent il fait entrevoir qu'il n'y croit point ; en voici un exemple. *Il faut ſavoir*, dit-il vie de Lyſandre, *que, dans le royaume de Pont, une femme déclara qu'elle étoit groſſe du fait d'Apollon. Les uns, comme on peut croire, rejetterent cette prétendue groſſeſſe, qu'ils traiterent de fable ; & les autres la crurent & la reçurent comme un point de religion.* Plutarque montre que cette impoſture & ſes ſuites furent ourdies par Lyſandre.

» La populace croit que les corbeaux pondent ou » s'accouplent par le bec, & que, pour cette raiſon, » ſi les femmes enceintes mangeoient un œuf de » corbeau, elles rendroient leurs enfants par la » bouche ; & encore que s'il y avoit un œuf de cor- » beau dans la maiſon, elles accoucheroient diffici- » lement » (*a*).

(*a*) Ore eos (corvos) parere aut coïre vulgus arbitratur :

Là

Là deſſus Pline produit, avec un ſérieux qui fait rire, l'autorité d'Ariſtote, pour avertir de l'endroit où les poules ont l'œuf. A quoi bon citer un auteur grave pour prouver une vérité triviale? Quelques érudits ont conſervé cet uſage ſans le rendre moins ridicule.

» Il eſt certain que les femmes enceintes doivent » ſe garder des œufs de corbeaux, parceque ſi elles » paſſoient par-deſſus, ils les feroient avorter par la » bouche » (*a*).

Pline a-t-il écrit ici que ſi les femmes ne ſe gardoient pas des œufs de corbeaux, elles feroient de douloureux avortements, *abortus aſperos*, comme on lit dans pluſieurs manuſcrits, entre autres dans celui de Pétersbourg, & dans les anciennes éditions? ou bien a-t-il dit qu'elles avorteroient par la bouche, *per os*, comme le portent apparemment les nombreux manuſcrits conſultés par le P. Hardouin & par M. Brotier? Si nous ſuivons la premiere leçon, Pline, qui dans le dixieme livre a regardé comme une erreur populaire de croire que les œufs de cor-

---

ideòque gravidas, ſi ederint corvinum ovum, per os partum reddere: atque in totum, difficulter parere, ſi tecto inferantur. (L. 10, c. 12.)

(*a*) Ovum corvi gravidis cavendum conſtat, quoniam tranſgreſſis abortum per os faciat. (L. 30, c. 12.)

beaux fiſſent avorter les femmes par la bouche, nous apprend, au trentieme livre, que du moins ils leur cauſent de triſtes avortements, & c'eſt conſerver ſans doute une aſſez forte portion de crédulité. Mais ſi nous voulons adopter la ſeconde leçon, qui ſemble appuyée ſur la pluralité dès manuſcrits, Pline admet comme une vérité reſpectable, au trentieme livre, ce qu'il a rejetté comme une erreur de bonne femme au dixieme.

M. Brotier, ſur l'autorité des mêmes manuſcrits, a ſuivi la leçon du P. Hardouin: mais quand il dit en note ſur le paſſage du livre 30: » On a déja » parlé ci-deſſus de cette fable populaire, livre 10, » ſect. 15 »: *De hac vulgi fabula jam dictum ſuprà, lib.* 10, *ſect.* 15: il auroit pu ajouter ce que nous avons dit, que Pline avoit bien changé de façon de penſer d'un livre à l'autre, & qu'il avoit fini par traiter de vérité conſtante (*conſtat*) ce qui n'étoit auparavant à ſes yeux qu'un conte de bonne femme. M. Poinſinet s'eſt conformé au texte du P. Hardouin.

» On provoque les purgations des femmes avec » une araignée qui file de haut en bas; on doit la » prendre dans le creux de la main, & après l'avoir » écraſée, l'appliquer à la partie ſexuelle: ſi on » prend l'araignée lorſqu'elle remonte, elle arrê- » tera les purgations » (*a*).

(*a*) Araneus, qui filum deducit ex alto, capi debet manu

Dans ce moyen de rendre la ſanté aux femmes, on ne peut s'empêcher d'admirer l'exactitude des rapports entre la maladie & le remede : ce qui deſcend fait deſcendre, & ce qui remonte fait remonter.

TAYLOR INST. OXFORD

» Le jour même de la victoire contre les Cimbres, & celui de la défaite de Perſée, Caſtor & Pollux l'annoncerent à Rome ; ce furent des préſages divins & qui ſe rapportent à la vue » (*a*).

Florus, qui écrit plus en poëte qu'en hiſtorien, a tout le ſens qu'il faut pour dire, quand il rapporte le même trait, » s'il eſt permis de le croire ». (*Si credere fas eſt.*) La Mothe le Vayer ne l'en a pas moins tancé, pour avoir trop cruement rapporté cette viſion populaire. Que n'auroit-il pas dit ſi Florus eût été naturaliſte ? Cicéron, livre 2, *de la nature des dieux*, dit que ce n'étoit qu'un conte ridicule, & que pour l'homme crédule qui y ajoutoit foi, il n'y avoit pas de fables incroyables, attendu que les deux fils de Tyndare, dont les corps avoient été ré-

---

cavâ (ad adjuvandas purgationes) trituſque admoveri : quòd ſi redeuntem prehenderit, inhibebit idem purgationes. (L. 30, c. 14.)

(*a*) Cimbricæ victoriæ, Caſtoreſque Romani, qui perſicam victoriam ipſo die quo contigit nunciavêre, visûs & nuntium fuêre præſagia. (L. 7, c. 22.)

duits en cendres, ne pouvoient plus monter à cheval; car c'eſt ainſi, diſoit-on, qu'ils venoient annoncer des victoires. Pline avoit lu Cicéron; & ni le bon ſens de Cotta, ni le ſien même, ne le prémuniſſoit pas contre les chimeres de Balbus & de la populace romaine. Lui-même dit plus loin dans ce ſeptieme livre que par vanité on fait un dieu de celui qui en ceſſant de vivre n'eſt même plus un homme. *Vanitas... deumque faciendo, qui jam etiam homo eſſe deſierit.* Le chapitre d'ailleurs eſt fort hétérodoxe.

Mais le ſage Plutarque croyoit à cette apparition. Eh bien! le ſage Plutarque raiſonnoit cette fois auſſi peu juſte que Pline.

» CHRÉSIPHRON, architecte du temple de Diane » à Epheſe, déſeſpérant de pouvoir placer le fron- » tiſpice au-deſſus de la porte, car la pierre étoit » extrêmement peſante, fut ſi chagrin qu'il ne pre- » noit aucun repos, & qu'il voulut ſe donner la » mort. On rapporte qu'abattu de cette penſée, il » vit la nuit en dormant la déeſſe dont il bâtiſſoit le » temple, qui l'exhortoit à vivre, & l'aſſuroit qu'elle » avoit poſé la pierre. En effet, le lendemain on » trouva cette pierre à ſa place, de maniere qu'il » ſembloit qu'elle s'étoit poſée d'elle-même & par » ſon propre poids » (*a*).

(*a*) Operi præfuit Chreſiphron architectus... Difficillimè

Il y a là, ſi je ne me trompe, trois perſonnages: celui de l'écrivain, qui pourroit bien voir la ſupercherie, mais qui aime les petits contes; le perſonnage de l'architecte, qui pouvoit bien être un peu charlatan; enfin les prêtres de Diane, dont l'adreſſe étoit ſoutenue de la crédulité populaire: ou bien le tout n'eſt qu'un de ces contes qui croiſſent avec le temps; à moins que vous ne vouliez que Diane ait poſé la pierre.

» DANS la même ville (Cyzique) il y a une » pierre appellée la *pierre fugitive*. Les Argonautes, » qui s'en ſervirent pour ancre, l'y laiſſerent. Les » Cyzicéniens l'avoient miſe dans leur Prytanée, » d'où s'étant échappée ſouvent, ils l'arrêterent avec » du plomb » (*a*).

M. Guettard, dans ſa note ſur ce paſſage, après

---

hoc contingit in limine ipſo quod foribus imponebat. Etenim ea maxima moles fuit: nec ſedit in cubili, anxio artifice, mortis deſtinatione ſupremâ. Tradunt in ea cogitatione feſſum nocturno tempore in quiete vidiſſe præſentem deam cui templum fiebat, hortantem ut viveret, ſe compoſuiſſe lapidem: atque ita poſtero die apparuit, & pondere ipſo correctus videbatur. (L. 36, c. 14.)

(*a*) Eodem in oppido eſt lapis, *fugitivus* appellatus: Argonautæ eo pro ancora uſi, ibi reliquerant. Hunc è Prytaneo (ita vocatur locus) ſæpè profugum vinxere plumbo. (L. 36, c. 15.)

avoir nommé deux autres ſavants auſſi crédules que Pline, dit : *Lorſqu'on lit de pareils faits dans des auteurs ſemblables à ceux-ci, & ſur-tout à Pline, on ne ſait ce qu'on doit admirer le plus, ou la bonté qu'ils ont de les rapporter, & encore plus celle qu'ils ont de les croire ; ou bien la fineſſe, pour ne pas dire la fourberie de ceux qui peuvent y avoir donné lieu.*

» Le veau marin vit également dans la mer & ſur » la terre : il a le même inſtinct que le caſtor. Lorſ- » qu'on le pourſuit, il vomit ſon fiel, utile à beau- » coup de remedes, ainſi que ſa preſſure qui ſert » contre l'épilepſie : cet animal ſait qu'on l'attaque » pour cela » (*a*).

Voilà Pline qui prétend que les veaux marins vomiſſent leur fiel ; Elien, d'accord avec Théophraſte, dit qu'ils l'avalent. M. de Buffon parle un peu différemment. Quand on pourſuit les veaux marins, dit-il, ils lâchent ſouvent leurs excréments qui ſont jaunes & d'une odeur abominable. Voilà ce que Pline, ou plutôt ceux qu'il copie, prenoient pour du fiel. Pour Ariſtote, il dit que le veau marin n'a point de fiel ; il ſe trompe. Les chaſſeurs & les pê-

(*a*) Similis & vitulo marino victus, in mari ac terra : ſimile fibro & ingenium. Evomit fel ſuum, ad multa medicamenta utile : item coagulum, ad comitiales morbos : ob ea ſe peti prudens. (L. 8, c. 31.)

cheurs de veaux marins en ſavent ſur ce fiel plus qu'Ariſtote : mais ils ignorent que ces animaux nous envient les remedes qu'ils portent.

» Les cerfs ſe cachent quand ils quittent leur » bois, parcequ'ils ſont alors ſans armes, & auſſi » parcequ'ils nous envient ſon utilité. Ils ne nous » permettent pas de trouver leur corne droite, qui » apparemment eſt bonne à quelques remedes » (*a*).

Ariſtote, qui s'en tenoit quelquefois à être un naturaliſte de cabinet, dit que c'eſt la corne gauche qu'on ne trouve pas ; quand il s'agit d'un conte, le Grec vous le dira comme le Latin. Voici comme le cerf cache ſon bois. Pour s'en débarraſſer, il eſt obligé de l'accrocher à quelque branche, afin d'avoir un appui qui réſiſte aux petits efforts qu'il fait, lorſqu'il le met bas ; & comme il ne quitte jamais les deux côtés le même jour, on n'en rencontre qu'un dans un même endroit, ſoit à terre, ſoit à des branches d'arbres. Voyez ce qu'en dit M. de Buffon, que je tranſcris, & qui n'enſeigne pas que pluſieurs animaux envient aux hommes certains médicaments.

» J'ai appris, & j'en fais mention comme d'un

(*b*) Latent (cervi) amiſſis (cornibus), velut inermes : ſed & hi bono ſuo invident. Dextrum cornu negant inveniri, ceu medicamento aliquo præditum. (L. 8, c. 32.)

» prodige, qu'un chien parla, & qu'un ſerpent » aboya, lorſque Tarquin fut chaſſé du trône » (*a*).

Que penſerions-nous de M. de Buffon, s'il eût écrit dans ſon immortel ouvrage, *Entre les prodiges que nos ancêtres ont recueillis, je dois faire mention du loup-garou & des revenants qui parurent lorſque Childéric III fut détrôné*, & s'il s'en trouvoit preſque autant à chaque page ?

» Si le vent vient du nord, on dit que les bre- » bis font des mâles, & des femelles s'il vient du » midi » (*b*).

Il faut obſerver que cet *on dit*, *dicunt*, déſigne Ariſtote & d'autres auteurs en qui Pline a le plus de confiance, & qui lui fourniſſent, avec des vérités, des contes abſurdes.

» La nageoire droite du veau marin a une vertu » ſoporifique ; elle fait dormir en ſe la mettant ſous » la tête » (*c*).

Il eſt un genre de contes à dormir debout qui ſont

(*a*) Canem locutum, in prodigiis (quod equidem adnotaverim) accepimus : & ſerpentem latraſſe, cùm pulſus eſt regno Tarquinius. (L. 8, c. 41.)

(*b*) Aquilonis flatu (oves) mares concipi dicunt, auſtri feminas. (L. 8, c. 47.)

(*c*) Præterea dextræ pinnæ (vituli marini) vim ſoporiferam inceſſe, ſomnoſque allicere ſubditam capiti. (L. 9, c. 13.)

bien familiers à Pline. Mais les bons endroits de cet auteur, & ſon ſtyle en général, réveillent à propos. On le lit avec ſatisfaction lorſqu'il traite du ſoin des arbres, de l'agriculture, des grains, &c.; s'il commet alors quelques fautes, elles ſont plus rares, &, en général, ſes guides l'ont moins trompé. Il eſt croyable auſſi qu'il parloit de ce qu'il voyoit.

» Il y a encore aujourd'hui vis-à-vis d'Ilion, pro-
» che de l'Helleſpont, au ſépulcre de Protéſilas, des
» arbres qui, chaque ſiecle, deviennent aſſez hauts
» pour regarder cette ville; alors ils ſe ſechent &
» croiſſent enſuite de nouveau » (*a*).

On a déja vu, on voit, & l'on verra, combien Pline aimoit les petits contes: ſa profeſſion d'écrivain naturaliſte ne le garantiſſoit pas toujours de la ſuperſtitieuſe ignorance populaire.

Liſez la fable ſuivante; elle eſt de la premiere héroïde de Philoſtrate.

» Les ormes que vous voyez ſur cette hauteur y
» furent plantés par les nymphes, qui donnerent
» à leurs branches tournées vers Ilion la faculté de
» croître chaque matin, & de ſécher bientôt après;

(*a*) Sunt hodie ex adverſo Ilienſium urbis, juxta Helleſpontum, in Proteſilai ſepulcro arbores, quæ omnibus ævis cùm in tantum accrevere ut Ilium aſpiciant, inareſcunt, rurſuſque adoleſcunt. (L. 16, c. 44.)

» tandis que celles de l'autre côté reſtent en bon
» état ». Ces ormes étoient les arbres dont parle Pline ; ils entouroient le tombeau de Protéſilas, & leurs branches deſſéchées ſignifioient le regret de ce héros grec d'être mort ſi jeune.

Cette merveille avoit donc ſes variantes : Pline la fait ſéculaire ; Philoſtrate, éphémere : ainſi vont les contes.

Si vous êtes curieux d'apprendre comment Pline enſeigne à guérir le mal de tête, car il y a pluſieurs remedes, liſez ceci, que je copie dans la traduction de M. Poinſinet, l. 29, ch. 6. » On emploie *en amu-*
» *lette* des os tirés de la tête du vautour, ou la cer-
» velle du même oiſeau que l'on mêle avec de l'huile
» & de la réſine de cedre, pour s'en frotter la tête
» & le dedans des narines. *On opere encore le même*
» *effet* avec la cervelle d'une corneille ou d'une
» chouette, cuite & mangée comme un aliment or-
» dinaire ; avec la crête d'un coq qu'on a laiſſé pen-
» dant vingt-quatre heures enfermé ſans lui donner
» à manger, ou avec des plumes arrachées de ſon
» cou & attachées à celui du malade, à qui on fait
» obſerver la même diete ; avec la cendre d'une be-
» lette dont on ſe frotte la tête ; avec un brin d'herbe
» ou de bois arraché du nid d'un milan, *que l'on*
» *met ſous ſon oreiller ;* avec la peau d'un rat que
» l'on fait brûler, & dont on délaie la cendre dans

» du vinaigre pour s'en frotter la tête; avec le petit » os d'une limace trouvée entre deux ornieres, os » que l'on paſſe à travers l'oreille avec une aiguille » d'ivoire, & que l'on pend à ſon cou dans un ſac » fait de peau de chien, *ce remede réuſſit à beaucoup* » *de gens qui le font*.... On prend encore, pour les » maux de tête, celle d'un limaçon que l'on coupe » avec un roſeau tranchant, lorſqu'il eſt à paître le » matin, ce qui ſe fait principalement *dans la pleine* » *lune;* on l'enveloppe dans un morceau d'étoffe, & » on l'attache avec un petit ruban *au cou du ma-* » *lade*, &c. ».

Il faut obſerver que Pline ne dit pas, comme on le lit dans la traduction que je viens de citer, *On emploie en amulette;* traduction qui feroit croire que l'auteur rend ſeulement compte d'une ſuperſtition populaire qu'il mépriſe: mais il dit bien nettement: » Les remedes pour les maux de tête ſont, &c. ». *Capitis doloribus remedia ſunt, &c.*

Lorſque Pline veut rendre raiſon de la grande fertilité de l'ancienne Italie, voici comment il s'y prend: » Quelle étoit donc la cauſe d'une ſi grande » abondance? C'eſt qu'alors les généraux d'armée » cultivoient leurs champs de leurs propres mains, » & que la terre, COMME IL Y A LIEU DE LE CROIRE, » ſe réjouiſſoit de ſe voir ſoignée par des hommes » couronnés de lauriers, & décorés de triomphes ». (Traduction de M. Poinſinet.) *Quanam ergò tanta*

» On trouve dans les annales que, ſous le conſulat de Marcus Lépidus & de Quintus Catulus, » au territoire de Rimini, un coq parla dans la maiſon de campagne de Galérius; ſeul exemple de » cette nature que je ſache » (*a*).

Le temps & le lieu ſont marqués, comment le fait ſeroit-il douteux? Pline, dira-t-on, n'oſoit pas le nier, & devoit paroître reſpecter les annales de l'empire. Eh bien, il pouvoit ſe taire. D'ailleurs, ne croyez pas qu'il acquieſçât à l'autorité de ces annales quand elles contrediſoient ſon opinion, ou plutôt celle des originaux qu'il copioit. Si vous en voulez voir une preuve, vous la trouverez au liv. 8, ch. 36. Il auroit ſeulement dû ſe reſſouvenir ici du chien qui parla, & du ſerpent qui aboya; ces exemples ſont analogues à ſon coq: ainſi Pline *ſavoit* trois exemples de cette nature; mais il oublioit les deux autres qu'il avoit mentionnés au livre 8.

» Les hirondelles refuſent de faire leur nid dans » les maiſons de Thebes, parceque cette ville a été » fort ſouvent priſe. Elles ne les font plus à Bizya en » Thrace, à cauſe des crimes de Térée » (*b*).

(*a*) Invenitur in annalibus, in Ariminenſi agro, M. Lepido, Q. Catulo, Coſſ. in villa Galerii locutum gallinaceum, ſemel, quod equidem ſciam. (L. 10, c. 21.)

(*b*) Thebarum tecta ſubire negantur (hirundines), quo-

Cette cauſe de l'abſence des hirondelles, attribuée aux crimes de Térée, avoit ſans doute des charmes pour notre auteur; car il l'avoit déja rapportée dans un des livres précédents: *Intus Bizya, arx regum Thraciæ, à Terei nefaſto crimine inviſa hirundinibus.* (L. 4, c. 11.) C'eſt empiéter un peu trop ſur les droits de Lucrece & de Virgile: un naturaliſte en proſe devoit ſavoir & dire qu'il fait un vent ſi froid dans cette région, que les hirondelles n'y peuvent pas habiter. Il pouvoit rapporter auſſi que beaucoup d'oiſeaux de proie s'en ſont rendus maîtres. Quant à Thebes, ne diroit-on pas qu'elle étoit régulièrement détruite & rebâtie tous les ans, ou du moins qu'elle n'avoit jamais aſſez ſubſiſté pour que les hirondelles puſſent y faire des nids? Pline ſavoit le contraire. Quel degré de confiance mérite un naturaliſte, quand, au lieu de bonnes obſervations, il s'amuſe à des contes que le charme des vers rend tolérables chez les poëtes?

» Je trouve que le rhume de cerveau ſe diſſipe en » baiſant les narines d'un mulet (*a*).

Le remede eſt bien ſimple. Mais eſt-il d'un bon

---

niam urbs illa ſæpius capta ſit: nec Bizyæ in Thracia, propter ſcelera Terei. (L. 10, c. 24.)

(*a*) Gravedinem invenio finiri, ſi quis nares mulinas oſculetur. (L. 30, c. 4.)

naturaliſte ? Je ne ſais ; mais je ſais que Pline n'a pas dédaigné d'en parer ſon ouvrage.

» On trouve de petits vers qui, liés au cou, re-
» tiennent l'enfant juſqu'au terme : il faut les ôter
» quand la femme eſt en travail, autrement elle
» n'accoucheroit pas ; il faut même prendre garde
» de ne les point poſer à terre » (*a*).

Preſque tout le chapitre eſt un faiſceau de puérilités ſemblables ; & Pline les débite avec la meilleure foi du monde. Il ſuffira d'en placer une ici ; j'en remarque ailleurs quelques autres. » Si, dit-il, dans
» l'endroit où un homme entend le coucou pour la
» premiere fois, on décrit l'eſpace qu'occupe le pied
» droit de cet homme, & qu'on en enleve la terre,
» par-tout où cette terre ſera répandue il ne viendra
» pas de puces ». *Aliud eſt cuculo miraculum, quo quis loco primo audiat alitem illam, ſi dexter pes circumſcribatur, ac veſtigium id effodiatur, non gigni pulices ubicumque ſpargatur.* (L. 30, c. 10.)

» Les oiſeaux nommés *ſéleucides* viennent dé-
» truire les ſauterelles qui dévaſtent les moiſſons du

(*a*) Inveniuntur & vermiculi, qui adalligati collo continent partum. Detrahuntur autem ſub partu : aliàs eniti non patiuntur. Cavendum etiam ne in terra ponantur. (L. 30, c. 12.)

» mont

» mont Caſius : c'eſt Jupiter qui les accorde aux » prieres des habitants » (*a*).

Voilà Pline qui ne connoît d'autre dieu que le Grand-Tout, & qui dit que Jupiter le dieu exauce des prieres. Pour les oiſeaux ſéleucides, ils ne ſont point fabuleux, ainſi que quelques écrivains l'ont dit. Ces oiſeaux ſont le merle, ou plutôt l'étourneau couleur de roſe ; ils ſont communs en Orient, dans les déſerts de Crimée, d'Aſtracan & de Sibérie, où on les voit ſuivre les volées de ſauterelles paſſageres : Jupiter les y envoie encore chaque année.

» Les Eléens, infeſtés de mouches qui leur cauſent la peſte, invoquent le dieu Myïagros ; & les » ſacrifices ſont à peine terminés, qu'elles meurent » toutes » (*b*).

Voilà à préſent notre coſmothéiſte qui parle d'appaiſer le dieu aux mouches : mais voyons le paſſage ſuivant.

» Aucun animal n'eſt réputé moins docile que

(*a*) *Seleucides* aves vocantur, quarum adventum ab Jove precibus impetrant Caſii montis incolæ, fruges eorum locuſtis vaſtantibus. (L. 10, c. 27.)

(*b*) Elei (invocant) Myïagron deum, muſcarum multitudine peſtilentiam afferente : quæ protinùs intereunt, quàm litatum eſt illi deo. (L. 10, c. 28.)

» la mouche, & ne paſſe pour avoir moins d'intel-
» ligence, d'où il eſt encore plus étonnant qu'à
» Olympie, lorſque dans les jeux ſacrés on a im-
» molé un taureau au dieu que les Grecs appellent
» *Myïodès*, on voie les mouches ſortir par nuées du
» territoire » (*a*).

Si notre naturaliſte eût connu les bons ouvrages modernes ſur les inſectes, particulièrement celui de Réaumur, il les auroit auſſi compilés, & je vous réponds qu'il n'eût pas dit que les mouches ont, de tous les animaux, le moins d'intelligence. Mais paſſons cela : remarquons ſeulement que cette immolation d'un taureau ne manquoit pas de ſe faire dans le temps que les mouches étoient près de partir du territoire, & que là, comme ailleurs, le peuple pour qui l'on immoloit avoit moins d'intelligence que les mouches.

Pline, qui a auſſi peu de foi au dieu Myïagros & au dieu Myïodès, chaſſeurs de mouches, qu'au dieu Jupiter, fait une forte invective, au commencement du 30e livre, contre les diſeurs de pareilles ſornettes. Il en rapporte même pluſieurs ſelon ſa coutume, & les déſapprouve, quoiqu'elles ne ſoient pas plus

(*a*) Nullum animal minùs docile exiſtimatur, minorive intellectûs : eo mirabilius eſt, Olympiæ ſacro certamine, nubes earum, immolato tauro deo quem *Myïoden* vocant, extra territorium id abire. (L. 29, c. 6.)

abſurdes que celles qu'il adopte, ni très aſſurément que ces trois dernieres.

Si vous voulez ſavoir ce qu'on a pu dire d'abſurdités ſur le poiſſon appellé *echeneïs* par les Grecs, *remora* par les Latins, & *ſucet* ou *arrête-nef* par les François, liſez le premier chapitre du 31e livre de Pline : il en parle auſſi dans le chap. 25 du livre 9 & ailleurs.

Selon lui, ce petit poiſſon arrête un vaiſſeau tout en ſe jouant, quelque vent qu'il faſſe, quelque tempête qu'il y ait, quelque force de rames & de voiles qu'on emploie. Il eſt d'une ſi grande force, que, par ſa ſeule adhérence au vaiſſeau, il donne un frein à l'impétuoſité la plus fougueuſe, aux efforts les plus puiſſants de la nature, qui renverſent tous les ouvrages humains; il fait enfin ce que les cables & les ancres les plus peſantes ne pourroient jamais opérer. Hélas! vanité humaine! *Heu! vanitas humana!* un chétif & tout petit poiſſon d'un demi-pied de longueur arrête la plus formidable armée navale. Il arrêta le vaiſſeau de Marc-Antoine à la bataille d'Actium; il arrêta celui de Caligula, malgré les efforts de quatre cents rameurs; il en arrêta beaucoup d'autres. Ceux qui le virent alors (car on plongea pour le trouver) & ceux qui l'ont vu depuis, diſent qu'il eſt fait comme une grande limace. Comment oſerions-nous douter du pouvoir de la nature à placer

des vertus ſurprenantes dans ſes productions, après l'exemple de ce petit poiſſon qui arrête un puiſſant navire? Pour Ariſtote, il croit que l'échéneïs a des pieds ſemblables à des nageoires, ſur leſquels il ſe poſe : *Pedes eum habere arbitratur Ariſtoteles, ita poſitâ pinnarum ſimilitudine*, l. 9, c. 25. Voilà en ſubſtance la vaine déclamation ſur la remore, que Pline convient de n'avoir pas vue. Beaucoup moins verbeux que Pline, Elien croit auſſi la fable de cette remore.

Voyons d'abord s'il eſt vrai qu'Ariſtote ait cru que ce poiſſon ait des pieds. » Il s'eſt trouvé, dit-il, » des gens qui lui ont fauſſement attribué des pieds, » trompés par les nageoires qui en ont l'appa- » rence » (*a*).

L'échéneïs a deux nageoires à côté de la tête, deux ſous la gorge, & dont la naiſſance eſt entre les deux ouies, & un peu plus bas, un aileron dorſal, un ventral, & les deux qui forment la queue, le tout à-peu-près comme pluſieurs poiſſons les plus communs. La maniere dont celui-ci eſt armé d'un rang de dents, ſoutenues de plus petites, & même

(*a*) *Non defuere qui falsò ei pedes adſcripſerint, decepti pinnis quæ pedum præ ſe ferunt ſpeciem.* (Hiſt. anim. l. 2, c. 17.) Je rapporte la traduction latine, parcequ'elle eſt exacte, & qu'elle ſera entendue de plus de lecteurs, que le grec d'Ariſtote.

juſqu'aux imperceptibles, ſur la hauteur de cinq ou ſix rangs, eſt fort curieuſe. Le deſſus de ſa tête applatie eſt auſſi armé d'un organe dont la forme & l'arrangement tranſverſal reſſemble aux feuilles de la ſenſitive : on y remarque dix-ſept ſillons. Les éminences qui les ſéparent ſont garnies dans toute leur longueur de petits crochets ſerrés & recourbés vers la queue. Tel eſt cet organe mobile qui ſert à l'animal pour s'attacher où bon lui ſemble, ſoit à des pieces de bois, ſoit à de gros poiſſons, qu'il ne quitte pas même lorſqu'en les pêchant on les tire de l'eau. Pluſieurs remores ſont ainſi venues avec des *goulus* qu'elles n'arrêterent en aucune ſorte.

M. Valmon de Bomare a bien décrit ce poiſſon dans ſon Dictionnaire d'hiſtoire naturelle, édition de 1780; dans les précédentes, entre autres celle de 1769, il eſt inexact, & ſingulièrement fautif : le deſſus de la tête y eſt pris pour le deſſous. Cette erreur peut d'autant plus étonner, que l'auteur y donne à la remore un à deux pieds & demi de longueur, & quatre doigts d'épaiſſeur. C'étoit donc la grande remore d'Amérique qu'il avoit ſous les yeux, & il lui étoit bien plus facile d'obſerver exactement la figure de l'animal, que ſur la petite remore de la Méditerranée, la ſeule que connuſſent les anciens. Dans l'édition de 1780, M. de Bomare dit : *La configuration particuliere de la tête de ce poiſſon induit facilement en erreur ſur la poſition des parties qu'il importe*

de connoître. Cependant il ſemble que les yeux placés au-deſſus de la gueule, & l'anus placé ſous le ventre, devroient prévenir l'erreur. La mâchoire inférieure eſt plus longue que la ſupérieure. Il a deux très petits orifices naſals à chaque côté de la mâchoire ſupérieure, & plus proches du coin de la bouche que de l'œil, lequel eſt auſſi tout près du deſſus de la tête; ce poiſſon n'a pas d'écailles; ſa couleur eſt brun cendré.

Pline auroit dû ſe procurer une remore. Ce que j'en dis eſt d'après l'objet naturel que les anciens connoiſſoient, c'eſt-à-dire la remore de la Méditerranée. J'en ai auſſi une autre de deux pieds de long; c'eſt la remore d'Amérique: ſa forme eſt ſemblable à celle de la premiere; ſa couleur eſt blanchâtre, & le nombre des ſillons tranſverſaux de ſa tête eſt de vingt-trois. Depuis pluſieurs ſiecles, la remore n'a plus cette méchante fantaiſie d'arrêter les vaiſſeaux, & ne s'adreſſe pas même à la moindre chaloupe.

» Avec quel ſilence, quelle légèreté, les chats ſe » gliſſent pour attraper les oiſeaux! avec quelle fi- » neſſe ils épient les ſouris! avec quelle adreſſe ils » les prennent! Comme ils ſavent que l'odeur de » leurs excréments les trahit, ils les couvrent de » terre » (*a*).

(*a*) Feles quidem quo ſilentio, quàm levibus veſtigiis obre-

L'objet de Pline eſt d'enſeigner que les chats couvrent leurs excréments, afin que les oiſeaux & les ſouris qu'ils guettent, ne les ſentant point, ſe laiſſent plus facilement attraper. Je ſuis loin de nier l'intelligence & les ruſes combinées de certains animaux; elles ſont quelquefois ſurprenantes. Mais ſi on eût objecté à Pline : Vous dites ailleurs qu'il y a des animaux naturellement ſales, & d'autres naturellement propres, ne ſe pourroit-il pas que les chats fuſſent du nombre de ces derniers ? qu'auroit-il répondu ? Si on lui eût repréſenté que beaucoup d'animaux très puants, & plus chaſſeurs que le chat, ne prennent pas la précaution du chat, & que ſi une cauſe eſt ſimple, ſi elle eſt connue, c'eſt battre la campagne que d'en chercher d'autres qui offrent des contradictions, ne l'auroit-on pas embarraſſé ? Pline ne connoiſſoit pas aſſez bien les chats, il ne leur avoit pas vu couvrir auſſi les excréments d'autres animaux, & même leurs propres aliments, quand ils leur déplaiſent, ou qu'ils n'ont plus faim. On voit par cet article, & par quantité d'autres, que Pline étoit né avec trop peu d'aptitude à l'obſervation. Liſez ce qui ſuit.

» On a remarqué que ſi l'on porte ſur ſoi le cœur

punt avibus ! quàm occultè ſpeculatæ in muſculos exſiliunt ? Excrementa ſua effoſſâ obruunt terrâ, intelligentes odorem illum indicem ſui eſſe. (L. 10, c. 73.)

» d'un vautour, on eſt non ſeulement garanti de » l'attaque des ſerpents, mais auſſi des bêtes féro- » ces, des voleurs & de la colère des rois » (*a*).

Voilà qui eſt d'un genre ſi particulier, qu'on a de la peine à croire que Pline y ajoutât foi. Cependant ce qui précede & ce qui ſuit dans ce chapitre, ne laiſſe aucun doute ſur ce qu'il en penſoit: ajoutez qu'ailleurs il affirme de ſemblables abſurdités. Ce ſont en partie toutes ces abſurdités répandues çà & là, qui ajoutent à la difficulté de l'entendre. La prévention cherche à ſauver des ridicules à cet auteur. Quoiqu'un livre ſoit fait depuis 1700 ans, les préjugés qu'il renferme en ſont-ils plus reſpectables? Sans doute on doit craindre d'ajouter aux erreurs dont il eſt rempli, & de l'entendre mal: mais ce reſpect religieux ne doit pas être puſillanime; il ne faut pas juſtifier ce qui ne peut être défendu, acquieſcer à ce que le bon ſens rejette, adopter ce qui n'a en ſa faveur que ſon ancienneté: la vérité, l'erreur, n'ont point d'âge qui ajoute au reſpect ou à la juſtice qu'on leur doit. L'éducation nous imprime une ſorte de ſoumiſſion religieuſe pour les auteurs de l'antiquité: elle jette un voile ſur leurs fautes, & c'eſt ſouvent aux dépens de notre raiſon & de nos connoiſſances.

(*a*) Adnotatum... cor ejus alitis (vulturis) habentes, tutos eſſe ab impetu non ſolùm ſerpentium, ſed etiam ferarum latronumque, & regum irâ. (L. 29, c. 4.)

Ils étoient avant nous, ils ont dû ſe tromper plus que nous; il eſt juſte de leur pardonner : mais il faut oſer les juger, & permettre qu'on les juge. On ne s'égorge plus pour Ariſtote; mais n'avons-nous pas juſqu'à ce jour des gens qui inſultent ceux qui leur montrent Pline comme il eſt, & qui même pourroient bien chercher à leur rendre de mauvais offices?

» Le *tarandus* des Scythes (le renne) change de » couleur; ce qui n'arrive pas aux autres animaux » couverts de poils..... Il prend la couleur des ar- » bres, des arbriſſeaux, des fleurs, & de tous les » endroits où il ſe cache, quand il a peur; c'eſt » pourquoi on le prend rarement » (*a*).

Cette billeveſée eſt complete. Pline écrit du renne & en juge comme d'une infinité d'autres choſes au ſujet deſquelles il recueille des menſonges ou des vérités, ſans diſtinction & ſans critique. On ſait que les rennes ſe prennent & s'apprivoiſent aiſément, qu'ils ne changent pas de couleur quand ils ont peur, & que ſeulement ils deviennent blancs l'hiver.

(*a*) Mutat colores & Scytharum tarandus, nec aliud ex iis quæ pilo veſtiuntur.... Colorem omnium arborum, fruticum, florumque reddit, in quibus latet, metuens, ideò rarò capitur. (L. 8, c. 34.)

Je parierois que ces arbres, ces arbriſſeaux, ces fleurs, ne ſont autre choſe que de la neige. Les auteurs que Pline copioit, & qui peut-être n'avoient jamais vu de rennes chez les Scythes, ſe ſont laiſſé tromper ou par leur imagination, ou par des menſonges qui maſquoient la vérité, que je crois connoître & que je vais dire; car j'ai vu quelques rennes en Ruſſie. Ces animaux, qui ſont blancs en hiver, ne ſe diſtinguent pas facilement quand ils ſe tiennent au milieu des neiges. Leur bois, garni d'un duvet blanc, peut être pris pour des branches d'arbuſtes, quand ils ſe raſſemblent en troupeaux. Le fait eſt naturel & certain. Mais Pline préféroit une idée merveilleuſe à la vérité, que peut-être il auroit pu connoître en faiſant plus d'informations. Il ſe trompe auſſi quand il dit que le renne ſeul change de couleur. Il ne ſavoit pas qu'au nord les écureuils & les lievres changent auſſi de couleur tous les hivers: le premier devient gris, l'autre blanc. Une ignorance de cette eſpece n'eſt pas à beaucoup près auſſi repréhenſible que celle qui lui fait attribuer au renne la faculté de prendre telle ou telle couleur; car, en Italie, Pline ne voyoit pas blanchir les lievres & les écureuils griſonner; & l'on eſt bien plus excuſable de ne pas deviner certains effets de la nature, que de lui ſuppoſer des effets qui choquent la vraiſemblance. Pline dit auſſi que le renne eſt gros comme un bœuf: *Tarando magnitudo quæ bovi.* Ces animaux ſont, du

moins comme je les ai vus, de la groſſeur d'un moyen cerf.

Ils ont les jointures des pieds conſtruites de manière que, quand ils courent, on entend à chaque pas qu'ils font un cliquetis ſemblable au bruit de deux cailloux tombant l'un ſur l'autre. M. de Bomare rapporte cette ſingularité ſur un ſimple oui-dire, & il ajoute : » Nous doutons de la réalité de ce fait, » car il ſeroit aſſez ſingulier pour que MM. de » Maupertuis & Linnæus en euſſent fait mention ». Pour moi, je puis aſſurer qu'ayant vu marcher & courir des rennes, j'ai entendu ce bruit comme l'entendent tous ceux qui les voient.

» L'œil droit d'un ſerpent, lié ſur-ſoi, guérit les » fluxions des yeux, pourvu qu'on laiſſe aller le ſer- » pent vivant » (*a*).

S'il ne tenoit qu'à cela pour guérir certains yeux, il y a long-temps qu'ils auroient vu Pline comme il eſt.

» Il eſt inutile de décrire le *phyteuma*, puiſque » ſon uſage eſt ſeulement d'exciter à l'amour » (*b*).

(*a*) Serpentis oculum dextrum adalligatum contra epiphoras prodeſſe, ſi ſerpens viva dimittatur. (L. 29, c. 6.)

(*b*) Phyteuma quale ſit deſcribere ſupervacuum habeo, cùm ſit uſus ejus tantùm ad amatoria. (L. 27, c. 12.)

Plaiſant ſcrupule, quand il nomme la plante qu'il ne décrit pas, quand il en décrit tant d'autres, & qu'il les indique avec la doſe pour le même uſage! Il n'auroit pas fallu nommer le *phyteuma*, parceque chacun peut ſavoir que c'eſt une eſpece de réſéda, mais qui n'a pas plus de puiſſance en amour qu'une quantité d'autres moyens que Pline rapporte. Le réſéda eſt en général adouciſſant, &, comme Pline le dit ailleurs lui-même, il diſſipe les inflammations. Celui que Dioſcoride & ſon copiſte Pline nomment *phyteuma*, eſt, ſelon Linnæus, la plus commune eſpece, le *reſeda vulgaris*: mauvais ſpécifique pour exciter à l'amour.

» Le fils de Créſus parla dès le berceau, à ſix » mois : ce fut un prodige qui annonçoit la ruine » totale du royaume » (*a*).

Ne pourroit-on pas croire que les armes puiſſantes & victorieuſes de Cyrus étoient une prophétie plus claire & plus certaine encore? Mais, dira-t-on, ces ſortes de prodiges & de miracles, dont Pline eſt ſi peu économe, Tite-Live ne les rapporte-t-il pas auſſi dans ſon hiſtoire? *Julius Obſequens* n'en a-t-il pas compoſé un petit faiſceau bien curieux, bien ridicule, ſous le titre *De prodigiis?* Tite-Live, à qui

(*a*) Semeſtris locutus eſt Crœſi filius in crepundiis : quo prodigio totum id concidit regnum. (L. 11, c. 51.)

on l'a reproché, n'étoit pas naturaliſte. Pour *Obſequens*, que ſavons-nous ſi, vers la fin du quatrieme ſiecle, il n'étoit pas, ſous l'apparence de la ſuperſtition, un homme ſenſé qui raſſembloit toutes ces puérilités, qui les dégageoit, les ſéparoit du corps ſéduiſant de l'hiſtoire, afin d'en faire mieux ſentir l'abſurdité? Il ne paroît aucun projet dans ſon faiſceau : c'eſt un aſſemblage ſec, nud, fait ſans approuver ni rejetter quoi que ce ſoit de ce qui le compoſe; je ne connois rien de plus froid. Si pourtant on vouloit que ce *Julius* fût ſuperſtitieux, je n'aurois aucun droit de le nier; mais je lui verrois d'illuſtres aſſociés.

» Il y eut, au ſujet du laurier, des événements
» mémorables concernant l'empereur Auguſte. Lorſ-
» que Livie Druſille, qui, après ſon mariage, eut
» le titre d'*Auguſta*, étoit promiſe à Céſar, il ar-
» riva qu'étant aſſiſe, un aigle laiſſa tomber d'en
» haut dans ſon giron une poule très blanche ſans
» la bleſſer. Comme Livie conſidéroit cette poule
» avec aſſurance, elle vit par ſurcroît de merveille
» qu'elle tenoit dans ſon bec un rameau de laurier
» chargé de ſes baies. Les aruſpices ordonnerent
» de conſerver religieuſement l'oiſeau & ſa race,
» ainſi que le rameau & ſes rejettons. Ce qui fut
» exécuté dans une maiſon de campagne des Céſars,
» ſituée près du Tibre à neuf milles environ de Rome

autre, il piſſe auſſi très promptement. Devinez, ſi vous pouvez, laquelle de ces trois bonnes choſes Pline a écrite.

On lit dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie, article *Adultere :* » Pline le naturaliſte dit : *Coccyx ova* » *ſubdit in nidis alienis ; ita plerique alienas uxores* » *faciunt matres.* Le coucou dépoſe ſes œufs dans » le nid des autres oiſeaux ; ainſi force Romains » rendent meres les femmes de leurs amis ». L'auteur célebre de cette citation, après avoir indiqué le livre 10, chapitre 9, ajoute : » La comparaiſon » n'eſt pas trop juſte..... le cocu, ſuivant la bonne » grammaire, devroit être le galant ; & c'eſt le » mari ».

Cela eſt vrai ; mais Pline n'y ſauroit que faire, puiſqu'il dit ſimplement, & ſans aucune comparaiſon : *Semperque parit* (*coccyx*) *in alienis nidis.* (Lib. 10, c. 9.) » Le coucou pond toujours dans le nid » des autres oiſeaux ». Remarquons d'ailleurs qu'ici Pline ne penſe pas, il ne fait que traduire Ariſtote ; c'eſt pourquoi il laiſſe dans ſon latin le mot grec *coccyx :* autrement il auroit dit *cuculus*, comme à trois ou quatre autres endroits, où il nomme cet oiſeau ſans traduire perſonne.

» Des auteurs célebres rapportent que vingt-cinq » grains de treſle aquatique, que nous avons appellé » *minyanthes*, ſuffiſent pour contre-poiſon univerſel ; » ils

» ils lui attribuent d'ailleurs beaucoup d'autres pro-
» priétés : mais l'autorité d'un homme très grave
» m'engage à n'être pas de leur ſentiment. En effet,
» le poëte Sophocle aſſure que ce trefle eſt un poi-
» ſon. Le médecin Simus dit auſſi que ce trefle, en
» décoction ou broyé, & appliqué ſur le corps, cauſe
» la même ſenſation de brûlure que ſi on l'appli-
» quoit ſur une morſure de ſerpent » (*a*).

Que diroit-on d'un naturaliſte ou botaniſte qui, parmi nous, écriroit que, malgré l'autorité des auteurs célebres dans cette ſcience, il s'en rapporte à celle de Racine ou de Corneille pour un médicament ? On diroit, ſi je ne me trompe, que ce botaniſte feroit là un raiſonnement tout à contre-ſens. On ajouteroit que, quand on s'engage à traiter ſérieuſement de l'hiſtoire naturelle, & qu'on veut être plus qu'un foible & indécis compilateur, on prend du trefle aquatique, on fait les expériences convenables, & l'on trouve que loin d'être un poiſon brû-

(*a*) Præterea celebratis auctoribus, contra omnia venena pro antidoto ſufficere XXV grana ejus (trifolii), quod *minyanthes* ex eo appellavimus, tradi: multa alia præterea in remediis ejus adſcribi. Sed me contra ſententias eorum graviſſimi viri auctoritas movet. Sophocles enim poëta venenatum id dicit. Simus quoque è medicis, decocti, aut contriti, ſuccum infuſum corpori, eaſdem uredines facere, quas ſi percuſſis à ſerpente imponatur. (L. 21, c. 21.)

lant, ce trefle eſt ſeulement un puiſſant amer & diurétique. Les filles ruſſes, dit-on, font un fréquent uſage de ſa décoction. N'oublions pas que l'autorité de Sophocle figure d'ailleurs bien plaiſamment dans un ouvrage où Sophocle eſt traité d'*impudent menteur*, l. 37, c. 2, parcequ'il rapporte un menſonge poétique. Pline étoit-il bien ſûr que le poëte ne mentît pas encore ici ?

Le paſſage où Pline a ſi mal traité Sophocle, pour avoir donné une origine fabuleuſe à l'ambre ou ſuccin, mérite d'être rapporté. L'injuſte dureté avec laquelle il parle de ce poëte, qui n'avoit fait qu'uſer des privileges de la poëſie, eſt une autorité que peuvent citer en leur faveur les critiques qui, en relevant les fautes réelles & trop nombreuſes que lui-même a commiſes, ſe ſont écartés quelquefois du ton de reſpect & de vénération, dont quelques uns de ſes partiſans voudroient qu'on ne ſortît jamais avec l'objet de leur culte.

» Ce qui m'étonne ſur-tout, dit notre auteur, » c'eſt que Sophocle le tragique, qui a porté ſi haut » la majeſté du cothurne, qui a laiſſé une ſi bonne » réputation de ſes mœurs, qui étoit d'une des » meilleures familles d'Athenes, qui eut part aux » affaires publiques, qui commanda une armée, ait » écrit qu'au-delà de l'Inde l'ambre naît des larmes » des oiſeaux méléagrides (des pintades) qui pleu- » rent Méléagre. Qui ne ſera pas ſurpris qu'il ait

» cru cela, qu'il ait eſpéré de le pouvoir perſuader » à d'autres ? Eſt-il poſſible de trouver un enfant » aſſez ignorant pour croire que des oiſeaux pleu- » rent périodiquement tous les ans, qu'ils verſent » de ſi groſſes larmes, & que ces oiſeaux ſoient » ſortis de la Grece, où mourut Méléagre, pour » aller le pleurer dans l'Inde ? Eh quoi ! les autres » poëtes ne produiſent-ils pas bien d'autres choſes » auſſi fabuleuſes ? Oui : mais avoir oſé ainſi parler » ſérieuſement d'une ſubſtance qui ſe trouve tous » les jours en abondance, & qui ſuffit elle ſeule » pour confondre le menſonge, c'eſt montrer un » ſouverain mépris pour les hommes, c'eſt mentir » avec une impunité qui n'eſt pas tolérable » (*a*).

Quoi ! un poëte montre un ſouverain mépris pour

(*a*) Super omnes eſt Sophocles, tragicus poëta, quod equidem miror tantâ gravitate cothurni, & præterea vitæ famâ, aliàs principe loco genitus Athenis, rebus geſtis, exercitu ducto. Hic ultra Indiam fieri (ſuccinum) dixit è lacrymis meleagridum avium Meleagrum deflentium. Quod & credidiſſe eum, vel ſperaſſe aliis perſuaderi poſſe quis non miretur ? quamve puerilitiam tam imperitam poſſe reperiri, quæ avium ploratus annuos credat, lacrymaſve tam grandes, aveſque à Græcia, ubi Meleager periit, ploratum iſſe in Indos ? Quid ergo ? non multa æquè fabuloſa produnt poëtæ ? Sed hoc, eâ in re quæ quotidie inveniatur atque abundet, & hoc mendacium coarguat, ſeriò quemquam diziſſe, ſumma hominum contemptio eſt & intoleranda mendaciorum impunitas. (L. 37, c. 2.)

les hommes, quand il leur préſente, à l'exemple de ſes confreres en Apollon, une fantaiſie poétique! Quoi! Eſchyle, Philoxene, Nicandre, Euripide, Satyrus, auront pu *dire les premiers que les ſœurs de Phaéton, changées en peupliers, le pleurerent ſi amèrement ſur les bords de l'Eridan ou du Pô, que leurs larmes produiſirent l'ambre* (même chapitre); ils n'eſſuieront pour cette fiction poétique aucun reproche; & Sophocle, pour avoir bu comme eux des eaux du Pinde, pour s'être abandonné comme eux à l'ivreſſe du poëte, ſera traité d'impudent menteur! *Eſt-il poſſible de trouver un enfant aſſez ignorant pour croire* que Sophocle ait ſérieuſement débité cette fable, qu'il y ait cru, qu'il ait prétendu la faire croire à d'autres? Qui ne voit que les vers qui ont inſpiré à Pline tant d'humeur étoient ſans doute dans un chœur, où les poëtes tragiques déployoient toutes les richeſſes de la mythologie, & y ajoutoient encore par leur imagination? S'il y a quelque choſe de répréhenſible ici, c'eſt aſſurément l'importance & le ſérieux que Pline met à ſa répréhenſion.

Quoi! Sophocle, parcequ'il a cru pouvoir employer ou inventer une fable poétique, lui qui étoit poëte, aura dégradé la majeſté du cothurne, les diſtinctions qu'il obtint dans ſa patrie, l'honneur qu'il eut de commander une armée; & Pline, malgré la *gravité* de ſon ſujet, Pline élevé aux charges les plus importantes de l'empire, *maximis officiis*, aura pu

écrire ſérieuſement des fables auſſi abſurdes pour le moins, y croire, & vouloir les perſuader à d'autres ! La cauſe n'eſt pas égale entre un naturaliſte qui doit enſeigner la vérité, & un poëte dont le talent eſt de trouver ou d'embellir des fictions, & qu'on ne va pas conſulter ſur la vérité d'un fait qui concerne l'hiſtoire naturelle. Sophocle *ment avec une impunité qui n'eſt pas tolérable*, parcequ'il donne à l'ambre une fauſſe origine : c'eſt Pline qui lui fait ce reproche ; & lui-même rapporte que l'*helenium* eſt né des larmes d'Hélene : *Helenium è lacrymis Helenæ dicitur natum* ; & il ne fait aucun reproche à l'inventeur de cette fable, qui cependant ne paroît pas avoir été un poëte ! (L. 21, c. 10.)

La fable de Sophocle ſur les oiſeaux de Méléagre n'eſt pas plus abſurde que celle qui eſt racontée par notre naturaliſte ſur les oiſeaux de Diomede. » Ils » étourdiſſent, dit-il, les étrangers de leurs cris ; » &, par un diſcernement qui tient du prodige, ils » careſſent les Grecs ſeuls, rendant cet honneur à » la nation dont étoit Diomede. Chaque jour ils » rempliſſent d'eau leur bec & leurs plumes, & vont » arroſer & purifier le temple de ce héros. De là » vient la fable des compagnons de Diomede chan- » gés en oiſeaux » (*a*).

(*a*) Advenas barbaros clangore infeſtant (aves diomedeæ), Græcis tantùm adulantur, miro diſcrimine, velut generi Dio-

Les expreſſions de Pline ſont remarquables. Il eſt bien vrai, ſelon lui, que les oiſeaux de Diomede étourdiſſent les étrangers de leurs cris; qu'ils ne careſſent que les Grecs; qu'ils vont chaque jour arroſer & purifier le temple du héros. Tout ce qu'il y a de fabuleux, c'eſt que ſes compagnons aient été changés en oiſeaux.

Il faut croire qu'en écrivant le dixieme livre, Pline avoit moins d'humeur contre les fables, que lorſqu'il fut parvenu au trente-ſeptieme, qui cependant n'en eſt pas dépourvu.

Eh quoi! naturaliſte, vous nous contez *ſérieuſement* le menſonge puérile des oiſeaux de Diomede, & vous ne voulez pas qu'un poëte uſe des privileges de ſon art, & que la vapeur des eaux caſtaliennes lui monte quelquefois au cerveau! Soyez ſévere, car vous avez beſoin de ſévérité; mais c'eſt contre vous-même.

Au reſte, les héros étoient en poſſeſſion d'avoir, après leur mort, des oiſeaux pleureurs. Memnon n'en avoit-il pas comme un autre, qui, à un jour fixé, venoient balayer & arroſer fort proprement ſon tombeau? Voyez Pauſanias, l. 10, c. 31. Elien, en différents endroits, vous contera auſſi des choſes

---

medis hoc tribuentes; ædemque eam quotidie pleno gutture madentibus pennis perluunt atque purificant: unde origo fabulæ Diomedis ſocios in earum effigies mutatos. (L. 10, c. 44.)

curieuſes d'oiſeaux & de chiens qui, dans les temples, ſavoient auſſi diſtinguer les Grecs des Barbares. *Græcia mendax!*

» QUAND les grenadiers commencent à fleurir; » ce qui paroît d'abord eſt nommé par les Grecs *cytinus*, & offre une obſervation admirable dont » pluſieurs perſonnes ont fait l'expérience. Si quelqu'un, après avoir ôté ſa ceinture, dénoué ſes » ſouliers, & tiré ſon anneau, le cueille avec le » pouce & le quatrieme doigt de la main gauche, » s'en frotte légèrement les yeux, & l'avale ſans que » cette fleur naiſſante touche ſes dents, on aſſure » qu'il n'aura, pendant l'année, aucune foibleſſe » d'yeux » (*a*).

Quand un écrivain produit un pareil conte; qu'il le met au rang des expériences admirables, *Miræ obſervationis multorum experimento;* qu'il l'annonce par un *affirmatur;* qu'il le fait ſuivre par d'autres recettes qui ne ſont pas extravagantes, ne donne-t-il

(*a*) Primus pomi hujus partus florere incipientis, *cytinus* vocatur Græcis, miræ obſervationis multorum experimento. Si quis unum ex his, ſolutus vinculo omni cinctûs & calceatûs, atque etiam annuli, decerpſerit duobus digitis, pollice & quarto ſiniſtræ manûs, atque ita luſtratis levi tactu oculis, mox in os additum devoraverit, ne dente contingat, affirmatur nullam oculorum imbecillitatem paſſurus eo anno. (L. 23, c. 6.)

pas lieu à quelques doutes ſur la réalité de ſa ſcience en phyſique & en médecine ?

» Quoiqu'il n'y ait que dix parties, ou un peu » plus, dans notre viſage, entre tant de milliers d'hom- » mes il n'y a pas deux reſſemblances parfaites, ce » qu'aucun art, même en cherchant à y parvenir, » ne peut opérer dans un petit nombre » (*a*).

Si des artiſtes, ſoit peintres, ſoit ſtatuaires, font les portraits reſſemblants de mille hommes qui ne ſe reſſemblent pas, il eſt certain que les mille portraits n'auront pas entre eux plus de reſſemblance : nous ſuppoſons d'excellents artiſtes. Pline avoit donc mal vu la quantité de portraits peints & ſculptés qui étoient de ſon temps à Rome. Auroit-il donc écrit de l'art ſans preſque y rien voir par ſes yeux ?

Pline auroit-il fait une équivoque en fondant ſa comparaiſon du naturel avec l'art ſur les ſtatues grecques, où en effet la variété des caracteres de tête n'eſt pas conſidérable ? On ſait que, pour la plupart, elles ont un air de famille, les femmes ſur-tout. Il régnoit un beau ſtyle d'école, qui ſe tranſmettoit de ſtatue en ſtatue ; mais par les buſtes, les médailles,

(*a*) Jam in facie vultuque noſtro cùm ſint decem, aut paulo plura membra, nullas duas in tot millibus hominum indiſcretas effigies exſiſtere : quod ars nulla in paucis numero præſtet affectando. (L. 7, c. 1.)

& les pierres gravées qui nous reſtent, nous voyons qu'il n'én eſt pas ainſi des portraits, puiſqu'ils ſont très variés.

J'accorde que certains artiſtes n'aient pas, autant que d'autres, le talent de varier leurs têtes; ce n'eſt pas alors la faute de l'art, mais de ceux qui l'exercent. L'art peut imiter toutes les variétés de la nature; & ſi nous pouvions raſſembler l'immenſe quantité de têtes qu'il a produites, nous les verrions variées par le goût, le temps, l'âge, le pays, & d'autres circonſtances dont les artiſtes dépendent. Ce ſont auſſi les circonſtances qui contribuent à placer la variété ou la reſſemblance ſur nos phyſionomies. Chez une nation dans laquelle les races ne ſont pas mélangées, on retrouve aſſez généralement la même conformation de tête & le même air de viſage; on la prendroit ſouvent pour une famille: mais où le ſang eſt mêlé & les races croiſées, les airs de têtes ſont variés à l'infini. Les fréquents changements de la température de l'air concourent auſſi au même effet, diſent les phyſiciens.

Pour faire ſa comparaiſon des variétés de la nature avec la prétendue ſtérilité de l'art, Pline auroit dû enviſager les deux objets ſous les points de vue que j'ai marqués: il auroit dû ſur-tout ne pas confondre l'art avec l'inſuffiſance ou la pratique maniérée de certains artiſtes à qui l'on reproche de donner

à toutes les têtes qu'ils produiſent un air de famille. L'antiquité a eu, comme nous, de ces artiſtes dont la ſtérilité ne doit pas être rejettée ſur l'art, mais ſur leur pareſſe, qui les engageoit à ſuivre une routine facile au lieu de conſulter la nature, ou ſur le goût qu'ils avoient pris pour certains modeles qu'ils copioient & recopioient toujours. Si les conſeils que Socrate donnoit à Parrhaſius étoient juſtes, & ils l'étoient ſans doute (voyez tome 1, page 290), l'art peut varier à l'infini les portraits, les caracteres, les expreſſions, les figures, les phyſionomies : ſi j'ai mal entendu le paſſage de Pline, mon obſervation doit reſter nulle. Mais quelques lecteurs penſeront plutôt avec moi que l'art ne lui étoit pas aſſez familier pour qu'on puiſſe exiger de lui le coup-d'œil de l'artiſte, ni même celui d'un homme qui ſe ſeroit occupé des beaux arts avant que d'en écrire ; & ils concluront que Pline, dès le ſeptieme livre de ſon ouvrage, avoit prouvé que dans les derniers livres il n'écriroit pas de l'art en auſſi grand connoiſſeur que certaines gens le prétendent.

» Il y a des auteurs qui nomment *xyris* le glayeul » ſauvage. Cette herbe guérit les ulceres de la tête, » les écrouelles & les tumeurs des aînes. On en- » ſeigne qu'il faut, pour ces uſages, la tirer de la » terre avec la main gauche, & que ceux qui la

» cueillent doivent dire pour quelle perſonne & » pour quelle maladie ils l'arrachent » (*a*).

Que croit ici notre philoſophe? on n'en ſait rien; mais il parle ſur cet article tout auſſi dogmatiquement qu'il le fait dans le reſte du chapitre, quelle que ſoit la bonté ou la nullité des remedes qu'il y preſcrit.

Le chapitre 6 du livre 22 finit par une obſervation riſible. Selon Pline, la nature a environné d'épines les plantes les plus utiles à l'homme, celles qu'elle a ſpécialement deſtinées à ſon uſage: elle n'a pas voulu que les quadrupedes & les oiſeaux y touchaſſent. Mais pourtant l'âne, malgré cette prohibition de la nature, mange fort naturellement le chardon, plante apéritive, &, à titre de medicament, utile à l'homme.

Les oiſeaux & pluſieurs quadrupedes ne mangent-ils pas le plus ſouvent, & avant nous, les fruits & les grains que la nature environna de pointes & de dards? Le rhinocéros ne ſe repaît-il pas auſſi de branches toutes hériſſées d'épines? Et que dire de tant de fruits délicieux, de tant de plantes ſalutaires à qui la

(*a*) Sunt qui ſilveſtrem (iridem), *xyrin* vocent. Strumas hæc, vel panos, vel inguina diſcutit. Præcipitur ut ſiniſtrâ manu ad hos uſus eruatur, colligenteſque dicant cujus hominis utique causâ eximant. (L. 21, c. 20.)

nature n'a pas donné de ſentinelles ? Quels ſont même les fruits qui ne nous obligent pas de lutter contre les ravages des inſectes, des quadrupedes & des oiſeaux? Pline moraliſe quelquefois ſupérieurement : mais la nature, plus ſavante, nous dit à tous, hommes & bêtes : Voilà votre nourriture & votre pharmacie éternelles, uſez-en ; ſi vous en abuſez, vous ſerez punis : la nature tient parole.

» On dit même que ſi l'on tire à ſoi une branche » de cet arbre (le figuier), que, la tête renverſée, » on en arrache un nœud avec les dents ſans être » vu de perſonne, qu'on le lie avec un fil dans un » morceau de peau fine, & qu'on le ſuſpende à ſon » cou, on guérira les écrouelles & les maux d'o- » reilles » (*a*).

J'imiterai M. Poinſinet, qui, dans ſa note ſur ce paſſage, dit : » Nous ne perdrons pas un temps pré- » cieux à combattre de telles ſuperſtitions » : J'ajouterai ſeulement que, ſuivant la traduction de M. Poinſinet, Pline paroît s'en moquer, ce que *je* ne vois pas dans le texte.

» Si un enfant, avant l'âge de puberté, enleve

(*a*) Prodúnt etiam (ficus), ſi quis inclinatâ arbore, ſupino ore, aliquem nodum ejus morſu abſtulerit, nullo vidente, atque cum aluta illigatum licio è collo ſuſpenderit, ſtrumas & parotidas diſcuti. (L. 23, c. 7.)

» avec ſes dents l'écorce encore tendre d'une bran-
» che de figuier ſauvage, la moëlle de cette branche
» liée ſur ſoi avant le lever du ſoleil, guérira des
» écrouelles. Si on entoure du bois de cet arbre le
» cou des taureaux, quelque féroces qu'ils ſoient, il
» a la propriété admirable de les arrêter au point de
» les rendre immobiles » (*a*).

Il y a encore dans ce chapitre quelques conſeils du même genre, donnés avec autant de gravité. M. Poinſinet ſe contente de dire : *Quant à la ſuperſtition qui regne dans tout ce paſſage, on nous diſpenſera d'en démontrer l'abſurdité.*

Le chapitre 10 du livre 26, qui contient une recette fauſſe & puérile pour faire, à ſon choix, des garçons & des filles, eſt un répertoire ſcandaleux de pluſieurs moyens d'exciter les deux ſexes à la débauche la plus effrénée ; auſſi n'en rapporterai-je rien en françois : mais voici du latin que le R. P. Hardouin a complaiſamment commenté : *Prodigioſa ſunt, quæ circa hoc tradit Theophraſtus, auctor alioqui gravis, ſeptuageno coïtu duraſſe libidinem contactu herbæ*

(*a*) Corticem ejus (caprifici) impubeſcentem puer impubis ſi, defracto ramo, detrahat dentibus, medullam ipſam adalligatam antè ſolis ortum, prohibere ſtrumas. Caprificus tauros quamlibet feroces, collo eorum circumdata, in tantum mirabili naturâ compeſcit, ut immobiles præſtet. (L. 23, c. 7.)

cujuſdam, cujus nomen genuſque non poſuit. C'eſt bien dommage, car vous l'euſſiez auſſi nommée comme vous avez fait du *phyteuma.* Mais l'officieux P. Hardouin y ſupplée dans ſa note où les indications ſont claires. Le païen Théophraſte & le païen Athénée, qui nous ont laiſſé dans l'ignorance, n'ont pas cru que leur miſſion dût aller auſſi loin que celle du chrétien & jéſuite Hardouin.

» Coïtus ſtimulat fel aprugnum illitum : item » medullæ ſuum hauſtæ; ſevum aſininum, anſeris » maſculi adipe admixto illitum. Item à coïtu equi » Virgilio quoque deſcriptum virus, & teſticuli » equini aridi, ut potioni interi poſſint; dexterve » aſini teſtis in vino potus proportione, vel adalliga- » tus brachiali. Ejuſdem à coïtu ſpuma collecta ro- » ſeo panno, & incluſa argento, ut Oſthanes tradit. » Salpe genitale in oleum fervens mergi jubet ſep- » ties, eoque perungi pertinentes partes. Bialcon ci- » nerem ex eodem bibi, vel tauri à coïtu urinam, » lutoque ipſo illini pubem ». (L. 28, c. 19.)

Voilà les recettes fort ſages, fort honnêtes, que Pline expoſe d'après un des deux magiciens nommés *Oſthanès*, & d'après qui vous voudrez : mais toujours eſt-il certain qu'il les expoſe; & pour ne pas laiſſer les gens en peine, il a ſoin de marquer les préparations. *Les ouvriers & les gens de la campagne* avoient-ils donc beſoin de toutes ces vilenies écrites

dans leur langue naturelle ? Accordons qu'un magicien pouvoit ne pas ſe tromper dans quelques expériences phyſiques, ou que Pline au moins le pensât ; mais ce n'étoit pas une raiſon pour publier froidement une recette auſſi malhonnête qu'elle peut être nuiſible. S'il ne le penſoit pas, ſa faute eſt plus grande encore. Quoi qu'il en ſoit, il dit, en nommant je ne ſais quelle drogue, dans le chapitre onzieme : » Cela » eſt nuiſible, c'eſt pourquoi je n'en parle point ». *Eſt autem hoc non hippomanes, quod alioqui noxium omitto.* Vous qui l'entendez, voyez comme il tient parole ſur ce qu'il croit nuiſible, & comment il n'en parle pas.

» PORTENTUM eſt, quod tradunt : abortivum fieri » in venere, antè perfuſâ (cedri ſucco) virilitate ». (L. 24, c. 5.)

Un homme qui dit ailleurs que les femmes ſont portées à ſe procurer l'avortement, qui ſavoit auſſi que les loix romaines avoient prononcé contre ce délit, devoit-il mettre entre les mains des fous un moyen de le commettre ? Que le *portentum* ſignifie *ſurprenant*, *prodigieux*, *monſtrueux*, ou ce qu'on voudra, il n'arrêtera pas des cerveaux effrénés, qui, avec la fureur de ſatisfaire leur paſſion, auront de fortes raiſons d'en prévenir les ſuites. Ils paſſeront par-deſſus quelques mots précédents, qui leur diſent que *le cedria conſerve les morts & fait mourir les*

vivants. Les femmes & quantité d'hommes qui n'entendoient pas le grec, pouvoient, avec le livre de Pline, ſe paſſer des auteurs qu'il traduit. Que Pline crût ou ne crût pas à l'efficacité de l'épreuve, il eſt également répréhenſible, puiſqu'il nomme le *cedria.* Ailleurs, il oſe propoſer aux hommes uſés par l'âge ou par les débauches, une plante capable de reſſuſciter encore leur luxure, ou plutôt de les tuer promptement, ſi l'effet n'en étoit pas chimérique. *Peculiaris laus ejus, quòd fatigato venere corpori ſuccurrit marcenteſque ſenio jam coïtus excitat.* (L. 22, c. 22.) Pline a des recettes pour tous les âges, même pour ceux que la nature a réduits au ſilence des paſſions. Il feroit horreur dans ces paſſages, ſi l'on ſuppoſoit qu'il eût penſé aux conſéquences de ce qu'il oſoit écrire.

C'est au chapitre 3 du livre 25 que Pline déclare qu'il ne veut point enſeigner les poiſons, les abortifs, les aphrodiſiaques, attendu que ces derniers firent mourir Lucullus. *Ego nec abortiva dico, ac ne amatoria quidem, memor Lucullum, imperatorem clariſſimum, amatorio periiſſe.* Nous avons vu comme il tient parole, & nous le verrons encore.

Pline, après avoir parlé de différentes fleurs, comme la violette, le narciſſe, le lis, la roſe, l'hyacinthe, le ſafran, &c. dit qu'en Egypte les fleurs, à l'exception

l'exception du myrte, ſont ſans odeur : *In Ægypto ſine odore hæc omnia : tantùmque myrtis odor præcipuus.* (L. 21, c. 11.) Que Pline ait fait ou non le voyage d'Egypte, cela eſt étranger à la queſtion, puiſqu'il lui étoit facile d'interroger des Egyptiens, ou des Grecs & des Romains qui avoient vu ce pays. Comment donc eſt-il poſſible qu'il n'ait pas ſu qu'en Egypte l'odeur de toutes les fleurs eſt délicieuſe, qu'elle l'emporte ſur celles de l'Italie & de la Grece, & que les eſſences & les parfums qu'on en extrait ſont les plus odoriférants ? Théophraſte a dit : *Toutes les plantes en Egypte ſont inodores, à l'exception du myrte ;* & Pline a écrit ce qu'il a trouvé dans ſon auteur, ſans voir plus loin. Le ſens commun, la mémoire, des voyageurs en Egypte, M. de Maillet, &c. m'ont donné à ce ſujet une bien médiocre idée du jugement de Pline. Lui-même ne ſe ſouvient pas ici qu'au livre 13, chap. 4, il dit : *Cæterò terrarum omnium Ægyptus accommodatiſſima unguentis : ab eâ Campania eſt, copiâ roſæ.* » Au reſte, il n'y a pas de » pays où les parfums égalent ceux d'Egypte. Après » elle, la Campanie ſe diſtingue par l'abondance de » ſes roſes ». Sans doute que là ce n'étoit pas Théophraſte que Pline copioit.

Quoique Pline eût été en Afrique, il faut croire qu'il n'avoit pas vu l'Egypte, ou du moins qu'il n'y avoit pas vu d'hippopotame, puiſque, entre autres fauſſetés qu'il en rapporte, il dit que cet animal a la

dos & la criniere du cheval, & deux ongles au pied comme le bœuf : *Ungulis binis, quales bubus, dorſo equi & jubâ.* (L. 8, c. 25.) J'ai vu un hippopotame à La Haie, dans le cabinet d'hiſtoire naturelle. Il a quatre doigts à chaque pied ; &, loin d'avoir la criniere d'un cheval, ſon cou, ainſi que tout ſon corps, eſt abſolument ſans poil. Ce que M. de Buffon rapporte de la figure de l'hippopotame eſt fort exact. Où Pline a-t-il donc pris ce qu'il dit là? dans Ariſtote.

» SALPÉ enſeigne que, pour appaiſer l'engour-
» diſſement de quelque membre que ce ſoit, il faut
» ſe cracher dans le ſein, ou ſe mettre de la ſalive
» à la paupiere ſupérieure. Si nous croyons cela,
» croyons donc auſſi que c'eſt avec raiſon que, s'il
» ſurvient un étranger dans une maiſon, ou ſi l'on
» regarde un enfant pendant qu'il dort, la nourrice
» crache trois fois ſur lui » (*a*).

Il faut ſavoir que Salpé étoit une ſage-femme de Lesbos très renommée, & qu'elle écrivit de tout ce qui concerne les femmes, leurs maladies,

(*a*) Salpe, torporem ſedari quocumque membro inſtupente, ſi quis in ſinum exſpuat, aut ſi ſuperior palpebra ſalivâ tangatur. Nos ſi hæc, & illa credamus ritè fieri : extranei interventu, aut ſi dormiens ſpectetur infans, à nutrice terna adſpui. (L. 28, c. 4.)

& les remedes que la médecine peut indiquer pour elles. Pline cite & conſulte quelquefois Salpé; ici il paroît ſe moquer de ſa ridicule recette. Mais cette recette nous donne lieu à une obſervation, c'eſt qu'en Ruſſie les femmes ont grand ſoin de cacher leurs petits enfants, ſur-tout aux étrangers; mais s'il arrive qu'on les regarde, ou qu'on diſe: Voilà un bel enfant, il ſe porte bien; tout eſt perdu, l'enfant mourra, ou du moins ſera fort malade. Il eſt cependant un moyen de prévenir ce malheur: la nourrice crache auſſitôt trois fois, léche l'enfant, marmotte quelques paroles, & le charme eſt enlevé. Ces femmes n'ont jamais lu Pline, n'ont jamais entendu parler de Salpé: mais les ſottiſes font le tour du globe: la raiſon eſt bien plus ſujette à reſter aux barrieres. Les Grecs ſuperſtitieux crachoient ſur leur poitrine pour détourner les mauvais préſages. *Voyez Théophraſte, caractere 17; & Théocrite, idylle 21.*

» ANAXILAS dit que ſi une jeune vierge ſe frotte » les mamelles avec du ſuc de ciguë, elles ne croî- » tront point. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'appliqué » ſur les mamelles des nouvelles accouchées, il fait » tarir leur lait; & ſi l'on en frotte les parties ſe- » cretes d'un jeune homme vers l'âge de puberté, il » le rendra inhabile à l'acte vénérien » (*a*).

(*a*) Anaxilaus auctor eſt mammas à virginitate illitas (ci-

Ne peut-on pas demander quel eſt l'objet de Pline, lorſqu'il enſeigne aux filles à ſe faire pour toujours une jolie petite gorge, & à contracter le laboratoire du lait au riſque de pluſieurs maladies? Si ce n'étoit pas de bonnes meres, de bonnes nourrices qu'on en vouloit faire, mais des coquettes ou des filles de joie, à la bonne heure; mais je ne croirois pas que Pline dût s'en mêler. Au ſurplus, le métier de faire des eunuques ne convient pas davantage à un homme qui déclare ne vouloir rien écrire que d'honnête. Rendre, dans la même phraſe, les femelles plus agaçantes & châtrer les mâles, eſt d'ailleurs une bizarrerie qu'on pourroit trouver extravagante. Ce n'étoit pas la peine de copier Anaxilas & Dioſcoride pour enſeigner d'auſſi beaux ſecrets. Mais enfin, Pline aimoit les petites gorges; car ailleurs il dit encore, d'après Dioſcoride, que les feuilles d'*epimedium* pilées dans du vin empêchent de croître le ſein des jeunes filles. *Epimedion . . . folia in vino trita virginum mammas cohibent.* (L. 27, c. 9.) Il le dit encore ailleurs.

» Le pas-d'âne n'a ni tige, ni fleur, ni graine » (*a*).

---

cutâ), ſemper ſtaturas. Quod certum eſt, lac puerperarum mammis impoſita extinguit, veneremque teſtibus circa pubertatem illita. (L. 25, c. 13.)

(*a*) Tuſſilago . . . . . ſine caule, ſine flore, ſine ſemine. (L. 26, c. 6.)

Celui-là eſt fort. La fleur de pas-d'âne à la vérité ne dure pas long-temps, & paroît avant la feuille; c'eſt pourquoi on l'appelle *filius ante patrem.* Il ne paroît pas que Pline ait fort étudié cette plante: mais il y a beaucoup d'apparence qu'il a ſuivi l'aveugle opinion populaire. Dioſcoride, l. 3, c. 109, dit que la fleur de pas-d'âne, qui paroît au premier printemps, avant les feuilles, paſſe ſi vîte que bien des gens croient qu'elle n'exiſte pas. Pline eſt de ces gens-là. Si la plante étoit de celles qui ne croiſſent que dans des pays fort éloignés, on pourroit le pardonner; mais une plante ſi commune en Italie!

Et n'enſeigne-t-il pas auſſi que la fougere n'a ni fleur ni graine? *Filicis duo genera nec florem habent, nec ſemen.* Comment peut-on entrer dans quelques détails ſur la nature de cette plante, & ignorer que le mâle a ſa fleur, & enſuite ſa graine, arrangées le long de chaque côté des feuilles, & qu'elles leur ſont adhérentes par-deſſous? Pline n'avoit pas même étudié la fougere, ce qui n'empêche pas de l'appeller *le naturaliſte.* Il dit encore ailleurs que les genévriers ne fleuriſſent pas: *Nec juniperi florent.* (L. 16, c. 25.)

» Les pantheres & les lions n'attaquent pas ceux
» qui ſont frottés de bouillon de poule, & particu-
» lièrement ſi on y a fait cuire de l'ail..... Je n'omet-
» trai pas une choſe ſurprenante, quoiqu'elle ne
» concerne point la médecine: ſi on mêle de la chair

» de poule avec de l'or fondu, elle le conſume; ainſi » cette chair eſt le poiſon de l'or. Mais les coqs » mêmes ne chantent pas, ſi on leur met un collier » de ſarment » (*a*).

Peut-on mieux voir la marque d'une compilation indigeſte, que dans ce ridicule collier de ſarment amené à propos d'or fondu, empoiſonné ou abſorbé par de la chair de poule? Eſt-ce le ramaſſis de ces pitoyables ſornettes, qu'on appelle une hiſtoire naturelle? Pline eſt, comme on ſait, un très bon écrivain, mais trop ſouvent un très foible raiſonneur. Tranſcrivons ſur le bouillon de poule ou de coq une note de M. Guettard, placée dans le tome 10 de M. Poinſinet, page 102. » Un bouillon de coq ne paroît pas un re- » mede bien efficace. Pline ramaſſe ici tout ce qu'il » a oui dire des vertus pour la plupart imaginaires » des diverſes ſubſtances dont il fait mention. Les » auteurs anciens ſe copioient les uns les autres à » cet égard; & il ſemble que le plus ancien n'avoit » le plus ſouvent écrit que d'après l'opinion du vul- » gaire ».

(*a*) Pantheræ leoneſque non attingunt perunctos eo (jure gallinæ), præcipuè ſi & allium fuerit incoctum... Non præteribo miraculum, quanquam ad medicinam non pertinens: ſi auro liqueſcenti gallinarum membra miſceantur, conſumunt id in ſe. Ita hoc venenum auri eſt. At gallinaceis ipſis circulo è ſarmentis addito in collum, non canunt. (L. 29, c. 4.)

Les pantheres, dont parle ici notre auteur, me rappellent ce qu'il en dit au livre 8, chap. 17. Il prétend que cet animal, qu'il ſembleroit n'avoir pas vu, n'eſt diſtingué du léopard que par ſa blancheur, & qu'il n'y a pas trouvé d'autre différence. M. de Buffon me paroît expliquer le paſſage avec une ſagacité ſupérieure; mais il ne peut diſconvenir que les pantheres qu'il a vues ne ſe rapportent pas à ce que dit Pline. Voyez la diſſertation du naturaliſte françois, articles *Panthere, Once & Léopard.*

Le naturaliſte latin a ſi peu raiſon, que pluſieurs voyageurs, & Boſman entre autres, ont trouvé les obſervations de Pline ſur les pantheres abſolument fauſſes, d'après la comparaiſon qu'ils en ont faite avec le témoignage de leurs yeux. M. Poinſinet me ſurprend beaucoup, lorſqu'au lieu de faire parler M. de Buffon, il fait la note ſuivante ſur les paroles de Pline: *Quidam ab iis pantheras candore ſolo diſcernunt; nec adhuc aliam differentiam inveni.* » Le » fond de la couleur de la panthere femelle eſt en » effet plus blanc que chez le mâle. Conſultez la re- » préſentation gravée que donne de l'un & de l'au- » tre M. de Buffon, volume 8 ». C'eſt le volume 9.

Je ne crois pas que ce fût d'après une épreuve uſée, & blanche par conſéquent, qu'il falloit juger cette queſtion; mais d'après ces paroles de M. de Buffon: » Pline, & pluſieurs autres après lui, ont

» écrit que, dans les pantheres, la femelle avoit la » robe plus blanche que le mâle... mais nous n'a- » vons pas obſervé cette différence dans les pantheres » de la ménagerie de Verſailles qui ont été deſſinées » vivantes ». J'ai laiſſé le diſcours, & j'ai regardé les gravures de mon exemplaire, où elles ſont en effet conformes à ce qu'en dit M. de Buffon; la femelle eſt du même fauve que le mâle. Il eſt vrai que, dans cet exemplaire, les figures ſont des premieres épreuves, c'eſt-à-dire avant la lettre. Il faut connoître la différence qu'il peut y avoir entre une bonne & une mauvaiſe épreuve, quand on veut juger des parties colorées d'une eſtampe; & quand on veut défendre Pline, il faut s'aſſurer des témoignages ſur leſquels on s'appuie. J'achetai mon exemplaire de l'hiſtoire naturelle de M. de Buffon en 1766; & les figures étoient déja ſi blanches, que je les jettai au feu. J'acquis des premieres épreuves par les graveurs mêmes avant de faire relier. M. Poinſinet ne fit ſon 3e volume qu'en 1771: les planches n'étoient pas devenues meilleures; & c'eſt, ſi je ne me trompe, la cauſe de ſa mépriſe.

» Au commencement de l'été il croît, dit-on, à » la cime de la gallidraga (eſpece de chardon), de » petits vers qui, enfermés dans une boîte avec du » pain, & liés au bras du côté qu'on a mal aux dents, » enlevent auſſitôt & merveilleuſement la douleur,

» La vertu du remede ne dure qu'un an, & même » il ne faut pas que ces vers aient touché la terre » (*a*).

Pline dit *tradunt*. Hé bien, quand il le diroit! ne dit-il pas auſſi le même mot ou ſes équivalents pour des choſes très ſenſées? Cette façon de parler ſignifie chez lui, je ne l'ai pas éprouvé, je ne l'ai pas étudié, je n'en réponds pas, je n'en ſais rien, cela pourroit être. Or je demande ſi ce langage trop ſouvent répété eſt celui d'un naturaliſte, quand il n'y ajoute rien, quoiqu'il puiſſe faire une expérience.

M. Brotier dit que beaucoup d'expériences ont confirmé la vertu de ces vers contre le mal de dents; mais il n'ajoute pas s'il faut les employer de la maniere que Pline indique.

» Une femme nue qui a ſes regles, chaſſe les » vents, la grêle & la foudre. Sur mer elle détourne » les tempêtes, ſi elle eſt nue, même ſans avoir ſes » regles » (*b*).

(*a*) In hoc (ſummo capite gallidragæ), creſcente æſtate, vermiculos naſci tradunt, quos pyxide conditos adalligari cum pane brachio ad eam partem quâ dens doleat, mirèque illico dolorem tolli. Valere non diutiùs anno, & ita ſi terram non attigerint. (L. 27, c. 10.)

(*b*) Jam primùm abigi grandines turbineſque contra fulgura, ipsâ in menſe connudatâ, ſic averti violentiam cœli: in navigando quidem tempeſtates etiam ſine menſtruis. (L. 28, c. 7.)

La diſcuſſion ſérieuſe & la plaiſanterie ſont également interdites, quand les abſurdités vont juſqu'à ce point d'extravagance. Tout ce chapitre, ainſi que le quinzieme du livre 7, n'eſt qu'un tiſſu d'inepties ſur les regles des femmes. Notre philoſophe, qui tantôt y croit, tantôt n'y croit pas, a la patience de les rapporter toutes fort en détail, & ce détail eſt long. C'eſt pour jetter du ridicule ſur les charlatans, dira-t-on, qui enſeignoient à ce ſujet des recettes infâmes. Je veux le croire: mais je craindrois qu'une aſſez grande partie de ce ridicule ne retombât ſur Pline même; car il croit, ainſi que la plus ſimple femmelette, à trop de ſottiſes concernant les purgations périodiques des femmes.

» La chair de loup mangée par les femmes en » travail eſt efficace; ou ſi, lorſque l'accouchement » commence, il ſe tient auprès d'elles quelqu'un » qui en ait mangé: c'eſt même un préſervatif con- » tre les maléfices dont on les auroit chargées. Il ſe- » roit funeſte que le loup lui-même arrivât à l'im- » proviſte » (*a*).

Qu'une dame veuille ſe réſoudre, pour accoucher

(*a*) Carnes lupi ediſſe parituris prodeſt; aut ſi incipientibus parturire ſit juxtà qui ederit, adeò ut etiam contra illatas noxias valeat. Eumdem ſupervenire pernicioſum eſt. (L. 28, c. 19.)

plus promptement, à manger du loup, cela eſt poſſible à toute force. Qu'une autre perſonne, par amitié, veuille bien en faire autant à même fin, je le crois encore. Mais que cette chair ait la vertu d'enlever un ſort jetté ſur une femme en travail, je demanderai ce que c'eſt qu'un ſort dans le ſens de maléfice, & comment la chair de loup peut l'enlever. Pline, qui écrivoit pour la poſtérité, auroit dû mieux expliquer des effets auſſi extraordinaires.

» THÉOPHRASTE écrit que les ſtellions (ſorte de » léſards) dépoſent leur vieille peau, à la maniere » des ſerpents; qu'ils la dévorent à l'inſtant, en- » viant, par ce moyen, aux hommes un remede con- » tre le mal caduc; & que leur morſure eſt mortelle » en Grece, mais ſans danger en Sicile. Les cerfs, » quoique les plus doux des animaux, ont auſſi leur » malice » (*a*).

La note de M. Poinſinet ſur ce paſſage eſt fort ſimple. » Théophraſte ne dit point que le ſtellion dé- » vore ſa vieille peau, parcequ'il nous en envie la » poſſeſſion, mais par cet inſtinct aveugle & inexpli-

(*a*) Theophraſtus auctor eſt anguis modo & ſtelliones ſenectutem exuere, eamque protinùs devorare, præripientes comitiali morbo remedia. Eoſdem mortiferi in Græcia morsûs, innoxios eſſe in Sicilia. Cervis quoque eſt ſua malignitas, quanquam placidiſſimo animalium. (L. 8, c. 31.)

» cable qui excite plusieurs femelles d'animaux à » manger leur arriere-faix, & quelquefois leurs » petits mêmes ».

Pline lisoit quelquefois ses auteurs les plus familiers avec tant de négligence, qu'il ignoroit ce qu'ils avoient dit à l'endroit même qu'il citoit. En voici un exemple. Il reproche à Trogus Pompeius (liv. 11, c. 52) une prétendue divination de la durée de notre vie par la conformation de nos membres; il ne voit pas que Trogus ne fait que copier Aristote, & cependant il venoit de toucher du doigt cet endroit d'Aristote, puisqu'il dit : *Je suis surpris qu'Aristote ait cru, & plus encore qu'il ait écrit, qu'il y a dans le corps humain des signes qui indiquent que la vie d'un individu sera plus ou moins longue.* L'infatigable P. Hardouin cite Aristote à mesure que Pline fait parler Trogus : M. Poinsinet a traduit presque toutes ces citations : ainsi chacun est en état de juger.

» Il faut, pour avoir l'haleine saine, se rincer la » bouche avec du vin pur, avant de se coucher. Il » faut prendre le matin quelques gorgées d'eau » froide en nombre impair, pour se garantir du » mal de dents... Ces remedes sont sûrs & bien » éprouvés » (*a*).

(*a*) Mero ante somnos colluere ora, propter halitus : frigidâ matutinis impari numero ad cavendos dentium dolores.. certa experimenta sunt. (L. 28, c. 4, circa finem.)

Ce nombre impair n'eſt pas un précepte dangereux : ſeulement il peut jetter quelques doutes ſur la ſituation actuelle de l'eſprit du précepteur.

» L'Afrique ſeule n'engendre point de cerfs » (*a*).

Les voyageurs & les relations les plus croyables aſſurent pourtant que les cerfs d'Afrique ſont plus forts que ceux des autres contrées. Pline copie dans cet endroit Hérodote & Ariſtote, & même il dit quelque part qu'il a été en Afrique. Mais s'eſt-il avancé dans les forêts ? n'auroit-il pas reſté ſur les côtes ? Les Grecs & les Romains connoiſſoient-ils l'intérieur de l'Afrique ? L'*agmina cervi* de Virgile feroit croire cependant que les Romains n'ignoroient pas qu'il y eût des cerfs en Afrique. Oppien, dont l'érudition eſt reconnue, loue les cerfs de Libye. M. l'abbé de la Caille, plus certain de ce qu'il voyoit que de ce qu'il liſoit dans Pline, a vu des cerfs en Afrique. Voyez ſon journal.

» Il n'y a dans l'Afrique ni ſangliers, ni cerfs, ni » chevreuils, ni ours » (*b*).

Comment peut-on lire dans les annales que, le

(*a*) Cervos Africa propemodùm ſola non gignit (L. 8, c. 33.)

(*b*) In Africa autem nec apros, nec cervos, nec capreas, nec urſos. (L. 8, c. 58.)

quatorzieme jour des calendes d'octobre, Domitius Ahénobarbus fit venir cent ours de la petite Afrique pour combattre dans le cirque, & parler ainſi ? On croit s'être tiré d'affaire en diſant ailleurs : » Je ſuis » étonné qu'on ajoute qu'ils étoient Numides, puiſ- », qu'il eſt conſtant que l'Afrique ne produit point » d'ours ». *Miror adjectum Numidicos fuiſſe, cùm in Africa urſum non gigni conſtet.* (Cap. 36.) Mais ne prouve-t-on pas plutôt par cette aſſertion l'ignorance où l'on eſt du ſujet qu'on traite? Il eſt très anciennement *conſtant* que l'Afrique produit des ours; Geſner, dans ſon hiſtoire des animaux, dit qu'on trouve beaucoup d'ours en Ethiopie; on en voit encore dans la Baſſe-Egypte, & vers le déſert de Saint-Macaire, où l'on accordoit la ſépulture à ceux qui étoient conſacrés. Quant aux chevreuils, l'abbé de la Caille en a vu en Afrique de pluſieurs eſpeces. Une lettre de M. Gaudin à M. Dodart, intendant de Bourges, prouve auſſi qu'il y a des ſangliers & des cerfs en Afrique. Voyez cette lettre dans le Supplément à l'Encyclopédie, article *Iſle de France :* elle forme le corps de l'article. Ce n'eſt pas non plus au haſard que M. de Buffon dit *qu'on trouve en Afrique des ſangliers auſſi abondamment qu'en Europe.*

» Nous apprenons que Zoroaſtre eſt le ſeul homme » qui ait ri le jour même de ſa naiſſance ; ſon cer- » veau palpitoit avec tant de force, qu'il repouſſoit

» la main qui en approchoit, préſage de ſa ſageſſe » future » (*a*).

Si Zoroaſtre eût été, par exemple, un cerveau exalté, un de ces hommes qui donnent leur délire pour des vérités ſublimes, le préſage eût été tout auſſi poſitif. Remarquez qu'au commencement du même livre Pline dit que la palpitation du cerveau, dans un enfant, eſt un ſigne de foibleſſe.

La note de M. Poinſinet ſur ce paſſage eſt ſi judicieuſe, que je dois la rapporter. » Ce que Pline donne » ici pour une marque du génie futur de Zoroaſtre, » il nous l'a donné, au commencement de ce livre, » pour la marque la plus évidente de l'état débile » des enfants ; en quoi il me paroît être en contra- » diction avec lui-même, & tomber dans la décla- » mation, en recueillant au haſard des contes de » bonnes femmes. N'a-t-il pas dit plus haut : *Quam-* » *diù palpitans vertex, ſummæ inter cuncta anima-* » *lia imbecillitatis indicium* ».

Voilà donc M. Poinſinet détracteur de Pline. Point du tout : c'eſt la force de la vérité qui l'entraîne ; car il fait beaucoup de ces ſortes de remarques ; ce qui n'empêche pas que dans ſa préface,

(*a*) Riſiſſe eodem die quo genitus eſſet, unum hominem accepimus Zoroaſtrem. Eidem cerebrum ita palpitaſſe, ut impoſitam repelleret manum, futuræ præſagio ſcientiæ. (L. 7, c. 16.)

dans quelques diſcours particuliers & dans pluſieurs de ſes notes, Pline ne ſoit incapable de pareilles contradictions, & de recueillir au haſard des contes de bonnes femmes.

» LA grande pivoine eſt un remede contre les » ſonges que les Latins nommoient *faunorum ludi-* » *bria* » (*a*).

M. de Pauw, dans un de ſes ouvrages, loue Pline d'avoir ſagement conſeillé ce remede. Pline copie là Dioſcoride & Théophraſte; & ſi l'on veut lui attribuer ici la ſageſſe du remede qu'il copie, il faut donc lui attribuer auſſi toutes les extravagances qu'il copie de même en mille endroits de ſon ouvrage.

Si M. de Pauw n'a pas fermé tout de ſuite le livre après avoir trouvé les paroles dont il fait l'éloge, il doit avoir lu : » On enſeigne qu'il faut arracher la » pivoine pendant la nuit, parceque ſi un pivert » s'en appercevoit, il ſe jetteroit, pour la défendre, » aux yeux de ceux qui l'arrachent ». *Præcipiunt eruere noctu, quoniam ſi picus martius videat, tuendo in oculos impetum faciat.* Il auroit pu voir auſſi, livre 27, chap. 10, que Pline, en rapportant mot à mot la même abſurdité, s'aviſe enfin, mais un peu tard, de dire : *Magnâ id vanitate ad oſtentationem rei fic-*

(*a*) Pæonia.... medetur & faunorum in quiete ludibriis. (L. 25, c. 4.).

tum

cum arbitror. » Je crois que cela a été imaginé fort » légèrement, pour rendre la choſe plus merveil- » leuſe ». C'étoit au livre 25 qu'il falloit placer ce *je crois*, tout foible qu'il eſt, & ne pas montrer tant de lenteur à rejetter une ſottiſe qu'il faut proſcrire auſſitôt qu'on l'a ſous la plume.

Suppoſez que M. de Buffon ait écrit : » On en- » ſeigne qu'il faut puiſer de l'eau dans un étang » pendant la nuit, tandis que les brochets dorment, » parceque, s'ils s'en appercevoient, ils viendroient » happer la main de ceux qui puiſeroient. Mais *je* » *crois* que ce n'eſt là qu'une imagination controu- » vée pour rendre les brochets redoutables ». Malgré la célébrité de l'illuſtre naturaliſte, on ne pourroit s'empêcher de dire : » Il eſt bien triſte de voir » le génie tomber ainſi dans le délire ».

N'inſultez donc plus M. de Buffon en l'appellant *le Pline françois*, ou du moins expliquez-vous.

» On trouve dans le cœur des chevaux un os tout- » à-fait ſemblable aux dents canines; on fait ceſſer » la douleur de ces dents en ſcarifiant la gencive avec » cet os. On prétend auſſi qu'en ôtant une dent de » cheval mort, au même nombre que celle où eſt la » douleur, elle ceſſera. Anaxilas nous apprend que le » virus du coït des cavales, brûlé dans des lampes, » produit un ſpectacle monſtrueux de têtes de che-

» vaux : il en eſt de même des ânesſes » (*a*).

Ce chapitre contient des recettes topiques bonnes ou mauvaiſes pour les maux de la tête, des yeux & des dents ; & la miſérable parenthese du virus des cavales s'y trouve intercalée ſans à propos & ſans jugement. Seroit-ce une ironie ? Pas plus que ce qui ſuit immédiatement, & qui eſt tout auſſi faux, mais que Pline rapporte avec aſſurance, comme un fait hiſtorique. *Nam hippomanes tantas in veneficio vires habet, ut affuſum æris mixturæ in effigiem equæ Olympiæ, admotos mares equos ad rabiem coïtûs agat.* » Car » l'hippomane eſt un charme ſi puiſſant, qu'ayant » été mêlé avec la fonte d'une jument d'airain à » Olympie, cette figure excite les étalons au plus » furieux rut ».

Vous voyez que Pline tient de ſi bonne foi à cette erreur, qu'il cherche même à l'appuyer d'un fait hiſtorique. La méthode ſeroit bonne, ſi l'hippomane avoit en effet une vertu, & s'il pouvoit la conſerver dans le bronze en fuſion : mais on ſait que ſa vertu eſt purement imaginaire ; & pour peu que l'on con-

(*a*) In corde equorum invenitur os, dentibus caninis maximè ſimile : hoc ſcarificari dolorem, aut exempto dente emortui equi maxillis, ad numerum ejus qui doleat, demonſtrant. Equarum virus à coïtu in lychnis accenſum Anaxilaus prodidit equinorum capitum viſus repræſentare monſtrificè : ſimiliter ex aſinis. (L. 28, c. 11.)

noiſſe le feu de nos fourneaux, on ſait que s'il en avoit une, il faudroit bien qu'il la perdît en vapeurs.

M. Poinſinet, en ſe tenant ſcrupuleuſement à la lettre du paſſage de Pline, paroît ne l'avoir pas entendu. Voici comment il le traduit : » L'hippomane » a pour les maléfices une telle force, qu'étant jetté » dans la fonte d'une figure d'airain qui doit repré- » ſenter une jument d'Olympie ; les chevaux entiers » qui en approchent éprouvent à l'inſtant le plus fu- » rieux rut ». Le ſens qu'offre cette verſion eſt bien ſingulier : on diroit que c'eſt une choſe d'uſage, ou du moins qui ſe répete ſouvent, de fondre une figure qui repréſente une jument d'Olympie, & de jetter de l'hippomane dans la fonte.

Il faut ici expliquer Pline par Pauſanias & par Elien. Ces auteurs nous apprennent qu'il s'agit d'un fait paſſé. Cette figure de jument, dont ils parlent auſſi bien que Pline, étoit à Olympie dans l'Altis. Il ne s'agit donc pas, dans le paſſage en queſtion, d'un métal *qui doit repréſenter*, mais qui en effet repréſentoit depuis long-temps une jument. Pauſanias dit que c'étoit un cheval, & que l'ouvrage étoit de Dionyſius d'Argos. (L. 5.) Elien dit, comme Pline, que c'étoit une jument. *De nat. anim. l.* 14, *cap.* 18. Il ajoute en finiſſant le chapitre : *Que cela ſoit vrai ou faux, je le donne comme je l'ai reçu.* Il auroit pu répéter ſouvent cette formule ; car il rapporte bien des petits contes.

Enfin tout le chapitre de Pline eſt ſérieux ; nulle part on n'y peut ſoupçonner le ton de l'ironie. Dans un ſeul endroit, où il dit que la verge du lievre guérit du mal de tête, il ajoute *ſi credimus* (ſi nous pouvons le croire). Ce foible doute n'eſt guere le langage d'un vrai naturaliſte.

Venons à l'os du cœur des chevaux. Un naturaliſte qui ne ſe contenteroit pas de copier Ariſtote, & qui feroit des études anatomiques ſur les chevaux, ne diroit pas *In corde equorum invenitur os ;* parce-qu'il ſembleroit que cet os eſt néceſſairement dans le cœur des chevaux : ſuppoſant que, par une monſtruoſité de la nature, on l'y trouvât quelquefois, il y auroit de la folie à l'indiquer comme un remede commun, & dont chacun peut uſer pour le mal de dents.

Le P. Hardouin rapporte que Riolan trouva un os dans le cœur du préſident Nicolaï & dans celui de Marie de Médicis, & que Trullus en vit un dans le cœur d'Urbain VIII. Il peut s'en trouver dans quelques autres encore ; mais s'enſuit-il qu'on puiſſe dire, *On trouve un os dans le cœur des hommes?* Pour le remede, ainſi que celui de la dent de cheval mort, ce ſont des contes à faire pitié : j'en ai tant rapporté de ſemblables, qu'il ſeroit honteux de m'arrêter à ceux-ci.

Je m'arrête encore pour dire que *Carlo Ruini*, M. Bourgelat, & d'autres anatomiſtes, qui ont diſſé-

qué des chevaux, nient qu'ils leur aient jamais trouvé un os dans le cœur : il n'eſt que dans celui des animaux ruminants. Voici comme il eſt ſitué dans celui du bœuf, & comme je l'y ai vu. Il embraſſe les côtés de la baſe de la groſſe artere du cœur, l'aorte ; mais ſans ſe réunir en anneau, il forme deux demi-cercles irréguliers. Quant à ſon exiſtence dans le cœur des chevaux, le célebre anatomiſte & profeſſeur M. Camper m'a permis de tranſcrire de ſes manuſcrits ce qu'il dit de cet os, & j'ai cru que ce peu de mots me ſuffiſoit : *Certum eſt os non reperiri in corde elephanti, neque in corde equi.* » Il eſt certain qu'il ne » ſe trouve pas d'os dans le cœur de l'éléphant ni » dans le cœur du cheval ».

» L'USAGE de brûler les morts n'eſt pas ancien » chez les Romains : ils les enterroient. Mais quand » ils ſe furent apperçus que, dans les guerres loin- » taines, les corps étoient quelquefois exhumés, ils » prirent l'uſage de les brûler. Cependant pluſieurs » familles conſerverent les anciennes coutumes : on » dit, par exemple, que, dans la maiſon Cornelia, » perſonne ne fut brûlé avant Sylla le dictateur. Il » voulut l'être dans la crainte du talion, parcequ'il » avoit exhumé le corps de Marius » (*a*).

(*a*) Ipſum cremare apud Romanos non fuit veteris inſtituti : terrâ condebantur. At poſtquam longinquis bellis obrutos

Mon objet n'étant pas d'entrer ici dans une longue diſcuſſion, voici ſeulement ce que j'ai à dire. Jean Kirchmann, ſavant Allemand, qui a écrit *de funeribus Romanorum*, a prouvé par diverſes autorités, & par Pline lui-même, que l'uſage de brûler les morts eſt fort ancien. M. Bruhier cependant, au lieu d'en convenir, dit : » Ce que je trouve de plaiſant, c'eſt la ſortie que fait Kirchmann ſur Pline... » Prétend-il donc ſavoir mieux les uſages des Romains qu'un auteur célebre du pays, & qui vivoit » quinze ſiecles avant lui » ? (De l'incert. des ſignes de la mort, tome 1, page 499, ſeconde édition.)

Il étoit peu embarraſſant de répondre à M. Bruhier : il ne s'agiſſoit que de lui montrer ce paſſage de Pline, l. 14, c. 12 : *Numæ regis Poſtumia lex eſt : Vino rogum ne reſpergito.* Ce qui ſignifie que, par la loi *Poſtumia*, le roi Numa abolit les effuſions de vin ſur les bûchers funéraires. Comme on n'abolit pas un uſage qu'il ne ſoit établi, notre hiſtorien naturaliſte s'eſt étrangement contredit; &, pour n'avoir pas aſſez lu Pline & Kirchmann, M. Bruhier fait un reproche à un ſavant qui ne le mérite pas.

La critique de M. Bruhier n'eſt pas ſeulement

---

erui cognovere, tunc inſtitutum. Et tamen multæ familiæ priſcos ſervavere ritus : ſicut in Cornelia, nemo ante Syllam dictatorem traditur crematus; idque voluiſſe, veritum talionem, eruto C. Marii cadavere. (L. 7, c. 54.)

injuſte; elle eſt faite avec légèreté. S'il avoit lu le ch. 6 du 3e livre de Kirchmann qu'il critiquoit, il y auroit trouvé le paſſage que nous venons de rapporter; & il auroit vu que ſon objection avoit été prévenue.

Le P. Hardouin, éditeur de Pline, avoit relevé cette faute de ſon auteur; & M. Poinſinet, ſans le citer, a traduit ſa note. La loi de Numa y eſt rapportée, & il y joint encore d'autres preuves. » Numa, » dit-il, comme nous l'apprend Plutarque, défen- » dit qu'on brûlât ſon corps: on brûloit donc les » corps de ſon temps. Cicéron, *de Legibus*, *lib.* 2, » obſerve que, par la loi des douze Tables, il étoit » défendu d'enterrer & de brûler les corps dans » l'enceinte de la ville: l'uſage étoit donc à Rome » de brûler les corps de temps immémorial. Ma- » crobe, *Saturn. l.* 7, *c.* 7, atteſte que, de ſon temps, » l'uſage de brûler les morts étoit totalement aboli «. Macrobe vivoit à la fin du quatrieme ſiecle, ſous l'empereur Théodoſe.

» On rapporte un fait qu'il eſt à propos de re- » marquer: les paons avalent leur fiente, parce- » qu'ils envient aux hommes l'utilité qu'ils en pour- » roient retirer » (*a*).

(*a*) Quâ in mentione ſignificandum eſt pavones ſimum ſuum reſorbere tradi, invidentes hominum utilitatibus. (Lib. 29, c. 6.)

C'eſt ſur ce fondement, dit M. de Buffon, *qu'on impute au paon d'être envieux*. Le vrai naturaliſte voit combien ce fondement eſt ridicule; mais l'écrivain ſujet à intenter, ſur de ſemblables griefs, de telles accuſations contre d'autres animaux, n'eſt pas plus à cet égard, qu'à beaucoup d'autres, au-deſſus du vulgaire.

» ARCHÉLAUS écrit que chaque lievre a la double » faculté des deux ſexes, & peut également engen- » drer ſans le ſecours du mâle. La nature, bienfai- » ſante envers nous, a produit des animaux féconds, » doux, & propres à notre nourriture » (*a*).

Hérodote, livre 3, le dit; Ariſtote le nie: mais Pline, à qui l'idée plaît, l'adopte ſans héſiter. Il avoit étudié les facultés génératrices des lievres dans les auteurs les plus ſuſpects ſur cette matiere; il ſavoit complimenter éloquemment la nature ſur la fécondité de ces animaux; mais il ne diſſéquoit pas un lievre avant d'écrire le compliment.

» LES taupes, enſevelies ſous la terre, ſous l'élé- » ment le plus denſe, le plus ſourd, entendent fort

(*a*) Archelaus auctor eſt... utramque (leporibus) vim ſingulis ineſſe, ac ſine mare æquè gignere. Benigna circa hoc natura, innocua & eſculenta animalia fecunda generavit. (L. 8, c. 55.)

» distinctement; quoique la voix s'éleve, elles en-
» tendent ce qu'on dit; & si on parle d'elles, on
» prétend qu'elles le comprennent & fuient » (*a*).

Pline, quoiqu'instruit, croit les contes les plus absurdes des hommes les plus ignorants; c'est la nourrice qui endort l'enfant, ce n'est pas le précepteur qui l'éclaire : jamais il ne se demande le *pourquoi* d'une chose; tout ce que nous venons de dire le prouve : un plus grand nombre d'exemples ne le démontreroit pas mieux; je ne puis cependant passer sous silence celui-ci. » Il y a des forêts dans la
» mer Rouge, où croissent particulièrement le lau-
» rier & l'olivier portant leurs fruits; &, quand il
» pleut, il s'y forme des champignons qui, frappés
» des rayons du soleil, se changent en pierres-pon-
» ces » (*b*). Il ne manquoit plus à Pline, après cette découverte, qu'à nous montrer des madrépores se former sur le sommet des montagnes; car, dans ce chapitre, il établit des forêts au fond de la Méditerranée, de la mer Rouge & de l'Océan indien. Au

---

(*a*) Liquidiùs audiunt talpæ obrutæ terrâ, tam denso atque surdo naturæ elemento. Præterea, voce omnium in sublime tendente sermonem, exaudiunt; & si de iis loquare, intelligere etiam dicuntur & profugere. (L. 10, c. 69.)

(*b*) In mari verò Rubro silvas vivere, laurum maximè & olivam ferentem baccas, & cum pluat, fungos, qui sole tacti mutantur in pumicem. (L. 13, c. 25.)

ſurplus, les bons naturaliſtes ont oublié cette origine des pierres-ponces; c'eſt dommage. On voit au moins qu'avec Théophraſte & de la crédulité, on peut groſſir un livre qui ſera célébré, canoniſé preſque par des hommes qui n'ont auſſi que de la crédulité.

C'est un plaiſir de voir comment Pline établit la dureté du diamant, pour nous conter dans le chapitre 4 du livre 37, que le ſang du bouc rompt cette pierre indomtable qui réſiſte aux deux plus grandes forces de la nature, le fer & le feu. Il ne ſavoit pas que le feu ſolaire & celui de réverbere font entièrement diſparoître le diamant, & qu'on peut le briſer à coups de marteau; ce que les diamantaires appellent *cliver* un diamant: ils ſe ſervent auſſi de la ſcie pour le diviſer. On le réduit en lames très minces avec un petit couteau très mince que l'on frappe avec un petit marteau ou maillet de bois. Si les anciens l'ignoroient, Pline à cet égard n'eſt pas plus répréhenſible que ſon ſiecle. Mais vous allez voir les belles choſes que le ſang de bouc lui fait dire.

» Cette force invincible (celle du diamant) qui » réſiſte aux deux plus fortes puiſſances de la nature, » le fer & le feu, eſt briſée par le ſang de bouc, » pourvu qu'il ſoit récent & encore chaud, quand » on y met tremper le diamant, qu'il faut auſſi frap- » per à pluſieurs coups: ſi même alors les enclumes » & les marteaux ne ſont pas excellents, ils ſe briſent.

» A quel génie doit-on cette invention? par quel » haſard a-t-elle été trouvée? ou quelle conjecture a » pu donner lieu de faire l'épreuve d'un ſi grand ſe- » cret, & par le moyen du plus puant des animaux? » Cette découverte eſt certainement un bienfait des » dieux » (*a*).

Celui qui voit là un bienfait des dieux, eſt pourtant le même homme qui, pour commencer ſon livre 36, dit que les hommes ont porté leur folie juſqu'à tailler les montagnes, afin d'en tirer le marbre, ſans parler des métaux & des pierres précieuſes, *gemmæ*. Mais ici les dieux, de moitié avec tous ces fous, leur donnent *certainement*, *profectò*, un moyen de porter leur délire à ſa perfection; & voilà que ce moyen n'a ni ſens ni raiſon.

Le chapitre 4 du livre 37 finit par nous enſeigner que le diamant rend les poiſons inutiles, diſſipe les viſions & chaſſe les vaines craintes de l'eſprit. *Ada-*

(*a*) Si quidem illa invicta vis (adamantis), duarum violentiſſimarum naturæ rerum, ferri igniſque contemptrix, hircino rumpitur ſanguine, neque aliter quàm recenti calidoque macerata, & ſic quoque multis ictibus: tunc etiam, præterquam eximias, incudes malleoſque frangens. Cujus hoc ingenio inventum? quove caſu repertum? aut quæ fuit conjectura experiendi rem immenſi ſecreti, & in fœdiſſimo animalium? Numinum profectò muneris talis inventio omnis eſt. (L. 37, c. 4.)

mas & venena irrita facit, & lymphationes abigit, metuſque vanos expellit à mente. Auſſi voyons-nous que plus certaines têtes ſont chargées de diamants, moins elles ſont attaquées de ces maladies, & qu'on diſſipe quelquefois les craintes des dames avec des diamants.

La dracontite ou dracontia eſt auſſi fort amuſante. Pour poſſéder ce joyau il faut endormir les dragons qui les portent, & leur couper la tête; car ſi on les tuoit éveillés, dès qu'ils ſe ſentiroient mourir, ils eſcamoteroient la matiere de la pierre précieuſe, à cauſe de l'envie que chacun ſait qu'ils portent aux hommes. *Dracontites, ſive dracontia, è cerebro fit draconum: ſed niſi viventibus abſciſo nunquam gemmeſcit, invidiâ animalis mori ſe ſentientis.* (L. 37, c. 10.)

Si vous parcourez les deux ou trois derniers chapitres de ce livre 37, vous trouverez la pierre *cumeces*, qui, poſée ſous la tête pendant la nuit, fait avoir des ſonges à-peu-près comme des oracles; la *gloſſopetre*, qui pourroit bien tomber du ciel au décours de la lune; l'*ombria*, qui peut bien auſſi tomber avec la foudre & les orages; la *paneros*, qui fit faire des enfants & compoſer des vers élégants à la reine Timaris; la *ſélénite*, qui contient la figure de la lune, & qui la repréſente chaque jour ſelon ſa

croiſſance ou ſon déclin; la *ſidérite*, qui excite la chicane; la *dendrite* blanche, qui, enterrée ſous un arbre quand on le coupe, empêche que la hache ne s'émouſſe. Quand vous aurez tout lu, vous exercerez votre critique pour démêler, dans un nombre infini de pierres arrangées par ordre alphabétique, ce que Pline vous donne pour vérité d'avec ce qu'il vous donne pour menſonge.

Pour moi, fatigué de tous ceux qui fourmillent dans cet auteur, je m'en tiens aux articles répréhenſibles que j'ai tranſcrits. Il y en auroit bien d'autres ſur mon papier, ſi je les avois rapportés tous; mais le lecteur à la fin obſédé me reprocheroit l'ennui que lui cauſeroient tant de ſottiſes populaires accumulées, & mon ardeur perſévérante à lui prouver ce qui n'a plus beſoin de l'être, il ne me liroit pas; ce qu'il pourra bien faire encore en voyant la maſſe de ce que je lui donne ici. Mais je l'invite à conſulter la traduction de M. Poinſinet de Sivry: quoiqu'en pluſieurs endroits elle ſoit plus favorable à Pline que ſon texte, on y voit encore une foule d'erreurs de toutes les eſpeces. Je l'invite auſſi à parcourir dans le neuvieme tome les 160 pages environ de notes alphabétiques ſur le 27e livre par M. Guettard; & s'il veut connoître la critique des erreurs de Pline en botanique par *Leonicentus Vicentinus*, il la trouvera dans le même volume.

Après quelques obſervations générales & une

conſéquence néceſſaire que j'ai à tirer, j'abandonnerai pour une bonne fois ce travail déplaiſant, en ſuppoſant même qu'il fût de quelque utilité. Très aſſurément je ne l'ai pas entrepris pour le ſot & vain plaiſir de déprimer Pline ; il eſt aiſé de s'en appercevoir. Laiſſons faire à la ſottiſe qui ne raiſonne pas cette imputation odieuſe. Laiſſons-la faire encore à ceux qui ne diſent le mal que pour s'en donner la froide & cruelle ſatisfaction, & qui portent volontiers le même jugement des autres.

J'admire ſincèrement Pline par ſes beaux côtés. Je le vois comme je verrois une femme d'une grande réputation de beauté, mais qu'à ſon inſu je ſurprendrois le matin : ce qu'elle auroit de charmes vrais ne m'empêcheroit pas d'appercevoir les défectuoſités que ſa couturiere, ſa femme de chambre & ſon coëffeur maſquent à d'autres yeux. Bien entendu que je ne ſerois pas ſon amant ; car je la verrois alors plus belle que la Vénus de Médicis. En un mot, ſi j'ai peu loué Pline (car je l'ai loué), c'eſt que mon ſujet ne m'y engageoit pas davantage ; que je n'ai aucune raiſon pour être l'écho de ſes amants & de ceux qui le fardent ; & qu'enfin on a tant exagéré les éloges de cet auteur, qu'il eſt inutile de répéter encore les voix qui l'ont célébré. Mon motif une fois bien vu, paroîtra tout autrement honnête, puiſqu'il tend à détruire le preſtige qui nous égare, & à montrer la vérité toujours ſi utile aux ſciences & aux arts.

Si l'on vouloit faire un ouvrage intitulé *Recueil de ſottiſes populaires*, on devroit écrire comme une bonne partie du livre de Pline eſt écrite. Mais ſi l'on fait l'hiſtoire du monde phyſique, ſavant & philoſophique, on ne doit pas l'affubler de toutes les abſurdités des rues, les donnât-on quelquefois pour telles. Que penſeroient les lecteurs de l'Encyclopédie, ſi, dans l'article *Botanique*, on leur diſoit : » Cette herbe eſt » bonne pour la fievre ; mais on aſſure qu'il faut dire » trois fois, *Domine, ſalvum fac regem*, en ſe fourrant le petit doigt de la main gauche dans l oreille » droite, ſans être vu de perſonne ? *Ou bien*, On » dit que le cerfeuil eſt rafraîchiſſant, & qu'il purifie le ſang ; mais pluſieurs perſonnes qui l'ont » éprouvé aſſurent qu'il faut le cueillir la veille de » la ſaint Jean au clair de la lune, l'envelopper dans » du drap rouge, & le mettre dans la poche de ſa » culotte, en ſe pinçant neuf fois le bout du nez ». N'eſt-il pas vrai que ces lecteurs fermeroient le volume où l'on abuſeroit ainſi de leur patience ?

Il y a des exemples. Nos annales rapportent. Quelques uns enſeignent. On aſſure. On dit. On remarque. Pluſieurs en ont fait l'expérience. Nous avons appris. On prouve, &c. ne tireroit jamais d'affaire un ſavant qui ſans ceſſe & indiſtinctement emploieroit ces formules pour dire une vérité & une ſottiſe ; on ne voudroit point du tout convenir que cette maniere d'inſtruire fût bonne : c'eſt pourtant celle de Pline.

Il déclare, à la fin du chap. 3, l. 25, qu'il ne veut parler, ni des moyens de troubler la raiſon, ni de ceux de faire avorter, ni de ceux qui provoquent à l'amour, à moins que ce ne ſoit pour enſeigner à s'en garantir, & pour les cenſurer. On ne peut rien dire de plus raiſonnable : le progrès des mœurs eſt le but du philoſophe ; c'eſt l'intérêt univerſel. Otez les mœurs de la ſociété, qu'y reſtera-t-il ? des dupes & des frippons, des ſcélérats hypocrites ou à viſage découvert, & des victimes de leur ſcélérateſſe. L'homme célebre par la ſageſſe réunie aux talents ſupérieurs, fait chérir la vertu & les talents ; la probité obſcure n'a malheureuſement pas cet avantage. Mais que des hommes ſublimes par la ſcience & le génie ſoient dépravés par les mœurs, éclairaſſent-ils l'univers, ils ne feront pas moins le ſcandale & le poiſon de leurs concitoyens. Auſſi devons-nous garder nos hommages les plus complets pour celui qui joint la ſageſſe à la célébrité.

Comment donc ce Pline qu'on vient de voir ſi honnête, n'a-t-il pas effacé le chapitre où les propriétés funeſtes de certaines plantes ſont miſes à la diſcrétion de la premiere *Locuſte* qui en voudra faire uſage ? Elle y trouvera ce qu'il faut pour faire devenir entièrement fou, & pour faire mourir plus promptement qu'avec l'opium. La loi *Cornelia de veneficiis* ne retenoit pas l'écrivain.

Cet homme ſi ſage a oublié d'effacer auſſi vingt endroits

endroits où une fille peut s'inſtruire de la vertu de différentes herbes propres à l'avortement. Que dis-je? Pline le permet, le conſeille, on l'a lu. Deux ou trois chapitres, & environ cinquante autres traits répandus dans l'ouvrage, forment un catéchiſme précieux pour les débauchés des deux ſexes; il leur offre à choix des moyens d'aſſouvir leur lubricité. Je ſais que les recettes érotiques & aphrodiſiaques ſont enſeignées dans plus d'un traité fait par les modernes; & je demande pourquoi pluſieurs de ces enſeignements, même en admettant ce qu'ils ont d'utile, ſont écrits en langue vulgaire.

Je ne veux rapporter qu'un exemple de chacun des principaux chefs d'accuſation qu'on pourroit former contre Pline, & je ſupprimerai le nom des poiſons... *Cùm conſtet omnium venenorum ociſſimum eſſe *** & tactis quoque genitalibus feminini ſexûs animalium, eodem die inferre mortem? Hoc fuit venenum quo interemptas dormientes à Calpurnio Beſtia uxores M. Cæcilius accuſator objecit. Hinc illa atrox peroratio ejus in digitum.* Ceux qui entendent ce latin ſavent ce qu'il ſignifie. Je leur demande s'il ne contient pas une horreur d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt appuyée d'expériences réitérées. On a dit que Ladiſlas, roi de Naples, & ſa maîtreſſe, fille d'un médecin, moururent ainſi: la cauſe fut un mouchoir de propreté que lui avoit donné ſon pere pour s'en ſervir dans les premieres approches. *Il étoit exquis en ſenteur*

& en ouvrage ; meubles qu'elles n'y oublient guere en ces quartiers-là, dit Montaigne. On connoît un pareil exemple arrivé chez nous ; Brantôme l'a rapporté deux fois : c'étoit de ſon temps.

Tertiò folia ſunt **** *, minimè diligenter demonſtrando, remedia non venena tractantibus : quippe inſaniam facit, parvo quoque ſucco. Quanquam & græci auctores in jocum vertere. Drachma enim pondere luſum pudoris gigni dixerunt, ſpecies vanas imagineſque conſpicuas obverſari demonſtrantes. Duplicatum hunc modum, legitimam inſaniam facere. Quidquid verò adjiciatur ponderi, repræſentari mortem..... Quin & alterum genus, quod* **** *vocant, ſoporiferum eſt, atque etiam opio velocius ad mortem*, &c.

Je ſuppoſe qu'un honnête homme parmi nous ait écrit de la médecine, & qu'il ait dit : » Cette » plante a des propriétés dangereuſes ; mais je ne » les expliquerai pas, attendu que je me garde » bien d'enſeigner les poiſons, & qu'elle rend in- » ſenſé, pour peu qu'on prenne de ſon ſuc. Le poids » d'une drachme produit des illuſions libidineuſes, » & d'autres viſions dont on croit les objets réels & » ſenſibles. Si on double la doſe, on devient en- » tièrement fou ; & pour peu qu'on y ajoute en- » core, on avance bientôt ſa mort. Une autre eſ- » pece de cette plante eſt ſomnifere : elle fait même » auſſi mourir plus promptement que l'opium. C'eſt » du moins ce qu'en diſent les auteurs qui, en

» indiquant ce poiſon, avoient les intentions les plus » innocentes ».

Si cet honnête homme, qui auroit auſſi les intentions les plus innocentes, vouloit faire imprimer ſon ouvrage, croyez-vous qu'il en obtînt le privilege? Il ſeroit coupable ſans doute; mais Pline ne l'eſt-il pas davantage, puiſqu'après avoir déclaré dans ſa préface qu'il n'écrit que pour *le petit peuple*, *pour les gens de la campagne*, *pour la foule des ouvriers*, *en un mot pour les gens ſans étude*, il a l'inconſéquence de dire que ſon deſſein n'eſt que d'inſtruire les médecins, & non ceux qui font un criminel uſage des poiſons?

*Adeòque eæ Veneri naſcuntur, ut ſemen **** aſperſum genitali, feminarum aviditates augere ad infinitum Xenocrates tradat: itemque tres radices juxtà adalligatas.* Voyez ſi vous trouveriez convenable de publier en toutes lettres l'infamie contenue dans ce paſſage.

*Sic & *** ſeritur in Thaſo, aut *** ſilveſter, aut *** quod *** vocant, quoniam abortus facit.* Cela eſt ſimple & clair; mais je ne crois pas qu'on doive le traduire de Dioſcoride, & enſeigner aux dames à faire du vin abortif, quand on dit qu'elles ſont portées à ſe procurer l'avortement, qu'elles l'ont inventé: *Feminis verò abortus* (*excogitatus*). (L. 10, c. 63.) Et quand on fait un livre qui ſera lu par les méchants, les fous, les libertins, eſt-il prudent de

leur donner de pareilles inſtructions? Mais quand on ajoute, *En demonſtranda remedia, quorum medicina majoris mali periculum afferat.* (L. 21, c. 31.) » Doit-on enſeigner des remedes plus dangereux » que le mal contre lequel on les emploie »? très aſſurément alors on a perdu la tête.

Voyez comment ces ſortes d'articles (j'en excepte un petit nombre qu'il n'eſt pas à propos d'indiquer ici) ſont traités dans l'Encyclopédie, dont pourtant les auteurs avoient le droit de s'expliquer ſur certaines matieres à proportion qu'elles intéreſſent la ſociété. Comparez leur conduite à celle de Pline, & jugez laquelle des deux vous voudriez ſuivre. N'en ſeroit-il pas de Pline comme de certains confeſſeurs de petites filles, qui, à force de leur détailler l'objet & les formes variées de la concupiſcence, développent des idées qui abregent le chemin? *Palàmque eſt virum aliàs ſagacem & vitæ utiliſſimum, nimio juvandi mortales ſtudio prolapſum*, dit Pline de Démocrite; on peut avec beaucoup de modération lui appliquer encore ici ſes propres paroles (*a*).

Il paroît que le célebre Méad, médecin du feu roi d'Angleterre, étoit plus ſage que Pline. Après

(*a*) Voyez ce que dit M. *de la Foſſe*, dans l'Encyclopédie, du danger de ces tableaux, de la crédulité de quelques naturaliſtes, des préjugés qui en impoſent aux plus grands compilateurs, qui, ſur la foi d'autrui, en augmentent leurs recueils. On ne peut mieux déſigner Pline.

avoir décrit les effets terribles d'une eau qu'il appelle *infernale*, il dit dans ſon *traité ſur les compoſitions chymiques :* » Je poſſede ce ſecret dangereux ; mais » je n'en donnerai pas la recette : n'apprenons pas » aux hommes un art deſtructeur ». Hélas ! il n'avoit plus qu'un pas à faire pour reſſembler à Pline ; c'étoit de donner la recette, après avoir dit qu'il ne la donneroit pas.

Cependant on veut toujours ſe faire illuſion, & certaines gens ont tout prêts des dictons trivials pour maſquer leurs préventions, leur pareſſe, leur inattention, & pourquoi ne dirois-je pas leur ignorance ? *Pline étoit homme ; Pline étoit ſujet aux erreurs de l'eſprit humain ; Pline a pu & a dû ſe tromper.* Voilà le jargon ; & l'on ne manque pas de mettre en jeu le mot d'Horace : *Verùm opere in longo fas eſt obrepere ſomnum.* Mais j'oſerois demander à ceux qui croient ainſi payer leur monde, s'ils pourroient mettre ces lieux communs à côté des paſſages que je viens de rapporter, & de quelques autres que je n'ai pas non plus voulu traduire, & ſi le ſommeil de Pline ne paſſe pas un peu la permiſſion de dormir.

Mais, dira-t-on, la plupart de ces recettes pourroient bien être fauſſes. Cela peut être ; cependant le méchant & le débauché n'en ſeront pas moins induits à chercher le crime. Qui vous aſſure que l'autorité de Pline, appuyée de celles de Xénocrate, de Dioſcoride, & des autres qu'il copie, ne ſera pas d'un

grand poids pour quelque mauvaiſe tête ? Si le traducteur qui donne Pline tout entier en françois n'en a pas ſouſtrait ces paſſages dangereux, c'eſt apparemment qu'il a cru bien faire : je ne ſuis pas ſon juge, mais je n'aurois pas traduit ces lignes odieuſes. Ce traducteur, qui certainement reſpecte la ſociété, n'a pas voulu ſans doute rappeller des crimes qui n'ont été que trop fréquents ; il n'a penſé qu'à bien faire connoître ſon auteur.

Je ſais que, ſinon des apologiſtes de ces horreurs, mais au moins des ames plus que tolérantes, diſent que les débauchés ne s'aviſent guere de conſulter ces ſortes de recueils pour exciter leur laſciveté & ſes ſuites : mais attendez que chacun ait eu le temps de feuilleter une traduction complete de Pline : découvrez, ſi vous pouvez, les crimes ſecrets qu'elle aura pu ſuggérer ; & n'oubliez pas que les Eſcobar, les Sanchez, & les autres écrivains de cette ſorte, ſont enfermés ſous clef dans pluſieurs bibliotheques publiques. Lorſqu'en 1611 on fit à Paris la condamnation du livre de Sanchez, *de Matrimonio*, la ſentence prononçoit, *pour être le livre abominable, & la lecture d'icelui pernicieuſe.*

Paſcal, dans ſa neuvieme Provinciale, reſpecte aſſez la pudeur, & prévoit aſſez le danger pour dire : » J'appris ſur cela les queſtions les plus extraordi- » naires qu'on puiſſe s'imaginer. Il m'en donna de » quoi remplir pluſieurs lettres : mais je ne veux

» pas ſeulement en marquer les citations, parceque » vous faites voir mes lettres à toutes ſortes de per- » ſonnes, & je ne voudrois pas donner l'occaſion » de cette lecture à ceux qui n'y cherchent que leur » divertiſſement ». J'ai été plus hardi que Paſcal, mais peut-être avec aſſez de précaution pour n'être pas plus dangereux.

Gui Patin diſoit que l'ouvrage de Pline étoit un des plus beaux livres du monde & la bibliotheque des pauvres. Il oublioit qu'avant de laiſſer entrer les pauvres dans leur bibliotheque, il auroit fallu en retrancher les nombreuſes abſurdités, & ſur-tout quelques horreurs qui s'y rencontrent. La mordante cauſticité de Patin l'eût fait juger autrement, ſi Pline eût été ſon contemporain, & ſur-tout s'il eût conſeillé l'antimoine; car pour lui, docteur Patin, il n'eſtimoit guere en médecine que la ſaignée & le ſirop de roſes pâles.

Si je voulois examiner toutes les erreurs philoſophiques & phyſiques de Pline, je ne manquerois pas de produire ſur l'eſprit des philoſophes naturaliſtes l'effet que quelques écrivains operent ſur celui des artiſtes & des connoiſſeurs, lorſque ces écrivains veulent entrer dans trop de détails ſur l'art; je les ferois rire. Mais en mettant ſous les yeux du lecteur le jugement d'un ſavant naturaliſte qui inſtruit & ne fait pas rire, je ſerai à l'abri de toute raiſonnable cenſure. Ecoutons M. de Buffon.

» Pline, dit-il, dont le fond de l'ouvrage ſur l'hiſ-
» toire naturelle eſt en entier tiré d'Ariſtote, n'a
» donné tant de faits équivoques ou faux, que par-
» cequ'il les a indifféremment puiſés dans les diffé-
» rents traités attribués à Ariſtote, & qu'il a réuni
» les opinions des auteurs ſubſéquents, la plupart
» fondées ſur des préjugés populaires ». M. de Buf-
fon en donne un exemple curieux par ſon abſurdité,
& qu'il faut lire dans l'ouvrage même; après quoi il
ajoute : » Que de faits incroyables ſont compris dans
» ce paſſage! Que de choſes abſurdes & contre toute
» analogie! &c. ». Puis il conclut en diſant : » C'eſt
» ajouter trois faits abſolument incroyables à deux
» qui ſont déja difficiles à croire; & quoiqu'il y ait
» dans Pline bien des choſes écrites légèrement, je
» ne puis me perſuader qu'il ſoit l'auteur de ces trois
» aſſertions; & j'aime mieux croire que la fin de ce
» paſſage a été entièrement altérée ». (Voyez les
pages 118 & 119 du 16e tome de l'Hiſtoire natur.
in-4°.)

Voyez-y auſſi, page 450, un fait contradictoire
avancé par Pline au ſujet de l'autruche, & combattu
par M. de Buffon; & remarquez qu'il ajoute : » D'ail-
» leurs ce fait avancé par Pline, & répété par beau-
» coup d'autres, ne me paroît pas avoir été confirmé
» par aucun moderne digne de foi, & l'on ſait que
» Pline avoit beaucoup plus de génie que de cri-
» tique ». Il ſe pourroit donc, à toute rigueur, qu'il

fût l'auteur de ces trois aſſertions. Quoi qu'il en ſoit, M. de Buffon, dans ſon hiſtoire de l'Hyene, après avoir rapporté quelques uns des contes que les anciens faiſoient de cet animal, les termine ainſi : » Je » finis pour qu'on ne me faſſe pas le reproche que » je vais faire à Pline, qui paroît avoir pris plaiſir à » compiler & à raconter ces fables ». (Tome 9, in-4°, page 279.)

Si dans le premier volume de l'*Hiſtoire naturelle* M. de Buffon a parlé de Pline bien différemment, c'eſt peut-être que ſon ouvrage étant à peine commencé, il ſuivoit encore le torrent, & que le voile n'étoit pas tombé. Mais comme il ne m'appartient pas de vouloir pénétrer les raiſons de cet illuſtre ſavant, & que je n'ai pas fait route à côté de lui dans la carriere immenſe de la nature, je m'en tiens à dire qu'au ſeizieme volume il a jugé Pline bien autrement qu'il n'avoit fait au premier. Si ayant reconnu ſa mépriſe, il avoit chanté la palinodie, je crois qu'il ſeroit d'autant plus eſtimable que les exemples en ſont rares (*a*).

(*a*) J'admire que M. Brotier place au rang des témoignages favorables à Pline, celui du diſcours premier de M. de Buffon, & qu'il regarde apparemment comme non avenu ce que je viens de rapporter du ſeizieme tome. Cela paroîtroit ſuppoſer qu'il n'a pas lu tous les volumes du naturaliſte françois, ſi injurieuſement appellé par de mal-adroits louangeurs *le Pline françois*.

Enfin, je le répete, Pline s'eſt emparé de preſque toutes les abſurdités qu'il trouvoit dans les livres qu'il copioit; & comme il y avoit des choſes excellentes, il les a auſſi placées dans ſa compilation. Si à cette marque on ne reconnoît ni un bon philoſophe, ni un bon critique, ni un bon naturaliſte, ce n'eſt pas ma faute. On pourroit cependant faire un gros volume pour prouver que Pline eſt un grand homme: on en pourroit également faire un auſſi gros pour prouver le contraire. Mais ſi on démontroit qu'il n'a preſque rien dit de lui-même, je crois qu'on pourroit diminuer le premier volume.

Pline ſavoit beaucoup, dit-on; mais qu'importe la quantité lorſqu'il s'agit de bien ſavoir? Si vous n'avez ni le temps ni l'occaſion d'étudier certains objets de la nature dont Pline a parlé, liſez au moins les ouvrages des ſavants naturaliſtes modernes; comparez-les à celui de Pline, & vous verrez comment il étoit ſavant. Mais défiez-vous de ceux qui le fardent pour vous le faire trouver beau; viſitez-le chez lui-même ſans apprêt. Voyez-le ſur-tout dans l'édition du P. Hardouin, à cauſe des notes, où vous trouverez les ſources connues dans leſquelles il a puiſé: par elles vous comprendrez aiſément l'uſage qu'il a fait d'une foule d'autres écrits que nous n'avons plus, & dont il a employé les membres épars, pour former ce qu'on appelle *Caii Plinii Secundi hiſtoria naturalis*,

Ceux qui connoiſſent Pline, ſavent qu'il ne fait qu'effleurer les matieres qu'il traite. Cette méthode, comparée à celle des vrais naturaliſtes, ſoit anciens, ſoit modernes, ne prouveroit-elle pas auſſi contre lui? Voici je crois comment. Le temps, les peines, les frais, l'étude profonde de la nature, conduiſent à donner des inſtructions plus étendues ſans comparaiſon que celles de Pline. Quand, par des recherches laborieuſes, on a bien connu une plante, un animal, on ne s'en tient pas à en marquer ſuccintement, & ſouvent ſans ordre, quelques propriétés vraies, fauſſes ou douteuſes. On eſtime aſſez ſes recherches & l'utilité dont elles peuvent être, pour n'en pas refuſer le fruit au public; & ne ſeroit-ce que pour ſa propre gloire, on lui fait part de toutes ſes connoiſſances: ſi Pline l'a fait, il eſt aiſé de meſurer & de peſer ſon ſavoir. Quelque art qu'il y ait dans ſon ſtyle, &, ſi l'on veut, dans la contexture de ſon ouvrage, cet art n'eſt au fond que celui d'un compilateur qui ſéduit, & d'un abréviateur élégant, mais qui montre bien peu de critique. Se méprendre à chaque page, donner à tout inſtant l'ivraie mêlée avec le bon grain, n'eſt pas le caractere d'un naturaliſte. Ceci eſt moins un jugement que les raiſons, ſi je ne me trompe, de celui que j'ai rapporté de M. de Buffon.

Mais Pline mourut, dit-on, avant d'avoir pu donner la derniere main à ſon ouvrage. On en dit

autant d'Elien, qui, copiant divers auteurs, inféroit des contradictions dans ſes écrits, parceque ces auteurs ne s'accordoient pas toujours entre eux, & qu'il n'y faiſoit pas non plus aſſez d'attention. Tout écrivain dont on voudra couvrir les fautes, aura droit au même jugement, puiſque le plus médiocre peut, comme le plus habile, corriger ſon ouvrage; & je veux croire que Pline auroit bien pu corriger le ſien, ſans pour cela qu'il lui eût fait changer de caractere. Mais la queſtion n'eſt pas de ſavoir ce qu'il auroit fait; il s'agit ſeulement de voir ſi les fautes que j'ai obſervées ſont bien ou mal obſervées, & ſi on doit juger un auteur ſur ce qu'il a écrit, ou ſur ce qu'un beau jour il auroit écrit s'il en avoit eu le temps. Si ce n'eſt autre choſe que la vérité qui nous touche, nous dirons: *Amicus Plato, amicus Socrates, ſed magis amica veritas.*

Voilà tout ce que je me ſuis propoſé de dire ſur l'hiſtoire naturelle de Pline. Si ma hardieſſe déplaiſoit, ſi on croyoit que cette ſorte de critique n'eſt pas de mon reſſort, & que tout au plus je ne dois juger Pline que ſur l'art, je prierois encore les cenſeurs d'écouter l'obſervation ſuivante.

On convient généralement que les meilleurs juges, dans quelque partie que ce ſoit de nos connoiſſances, ſont ceux qui, par le ſuffrage univerſel, ont été reconnus pour s'y être le plus diſtingués. J'ai cité quelques jugements de cette eſpece; & ſi je n'ai fait

que m'y conformer, je n'aurai donc pas mal jugé non plus. Mais je vais en produire qui, pour le temps où ils ont été faits, & le grand homme qui va parler, ſont d'un poids auquel toute prévention doit céder. Si dans le ſeizieme ſiecle on penſoit ainſi, pourquoi ſeroit-on moins éclairé, moins libre, en un mot pourquoi vers la fin du dix-huitieme voudroit-on moins paſſer pour des êtres penſants? Ecoutons François Bacon.

» Nous voyons dans l'hiſtoire naturelle beaucoup » d'erreurs témérairement admiſes, & décrites avec » peu de choix & de jugement; comme on n'en » peut douter par les écrits de Pline, de Cardan, » d'Albert, de pluſieurs ouvrages des Arabes, qui » de tous côtés ſont remplis de narrations fabuleu- » ſes & faites à plaiſir, non ſeulement incertaines » & dénuées de toutes preuves, mais clairement & » manifeſtement convaincues de fauſſeté » (*a*).

» Ces trois choſes (le cours de la nature, ſon » étendue, & l'art) doivent être également com-

(*a*) In naturali hiſtoria videmus multa temerè ac parùm cum delectu aut judicio recepta & deſcripta; ut liquet ex ſcriptis Plinii, Cardani, Alberti, & plurimorum ex Arabibus, quæ commentitiis & fabuloſis narrationibus paſſim ſcatent, iiſque non ſolùm incertis & neutiquam probatis, ſed perſpicuè falſis, & manifeſto convictis. (De dignitate & augmentis ſcientiarum, l. 1.).

» priſes dans l'hiſtoire naturelle. C'eſt ce que Pline » a fait en grande partie : il eſt le ſeul qui en ait » embraſſé la dignité ; mais il ne l'a embraſſée en » aucune ſorte comme il convient, ou plutôt il l'a » traitée d'une maniere indigne » (*a*).

Ainſi Pline a embraſſé l'hiſtoire naturelle avec dignité, parcequ'un bon écrivain en répand toujours ſur ce qu'il écrit, parceque ſouvent le ſtyle de Pline a de la dignité, de la grandeur, de l'énergie ; mais il l'a traitée *d'une maniere indigne* par les erreurs, les fables & les puérilités dont il l'a remplie. Il ſeroit aiſé de juſtifier par un grand nombre de phraſes ce que Bacon appelle *dignitas* dans Pline, comme il l'a été de juſtifier la derniere partie de ſon jugement.

J'ai dit que je finirois par une conſéquence néceſſaire, il faut tenir parole. Si dans les parties eſſentielles de ſon livre, dans celles qui en ſont l'objet, & qui le lui ont fait entreprendre, Pline manquoit ſouvent de connoiſſances, ne ſeroit-ce pas au moins un préjugé qu'il n'en avoit dans la peinture & la ſculpture que de fort ſuperficielles ? On ſait qu'il n'a parlé

(*a*) In hiſtoria naturali tria illa comprehendi par eſt (curſus naturæ, exſpatiatio naturæ, & ars.) Quod etiam C. Plinius magna ex parte fecit ; qui hiſtoriam naturalem ſolus pro dignitate complexus eſt ; ſed complexum minimè ut decuit, imò potiùs indignis modis tractavit. (De augm. l. 2, c. 2.)

de ces deux arts que par occaſion. Mais, pourroit-on dire, en ſuppoſant à cet auteur quelques foibleſſes dans la carriere immenſe qu'il a parcourue, ne pouvoit-il pas avoir de vraies connoiſſances en peinture? & ne voit-on pas tous les jours des écrivains, foibles dans un genre, s'élever dans un autre? Voici ma réponſe. Tout écrivain connoît ou doit connoître la matiere qu'il ſe propoſe de traiter *ex profeſſo*. Il eſt à croire auſſi que cette matiere étant de ſon choix, les parties accidentelles où le conduit ſon ſujet, ou qu'il croit devoir y faire entrer, pourroient lui être moins familieres que le fond qui l'a déterminé. On s'engageoit alors comme aujourd'hui. L'occaſion de parler des beaux arts ſe préſentoit, on la ſaiſiſſoit, ou même on la faiſoit naître. Les tableaux, les ſtatues, & les écrits des artiſtes qui en traitoient, ne manquoient pas; c'en étoit aſſez pour en écrire. Nous avons parmi nous des preuves bien connues de ce deſir de l'univerſalité, jointes à l'infortune de la mauvaiſe réuſſite : pourquoi les anciens n'en auroient-ils pas été pareillement atteints? & pourquoi auſſi quelques uns d'eux n'y auroient-ils pas échoué? Si j'ai prouvé que, malgré ſon élégance, Pline étoit foible naturaliſte, je crois pouvoir conclure qu'à plus forte raiſon il étoit foible connoiſſeur en peinture & en ſculpture. Le premier point me paroît comme démontré dans cet écrit, le ſecond l'eſt pour le moins autant dans les notes ſur trois livres

de Pline. Voilà cette conſéquence néceſſaire dont j'avois beſoin, & que je ne pouvois obtenir ſans en avoir poſé le principe. Eſt-il vrai? la conſéquence eſt-elle tirée *ex viſceribus rei?* Les hommes ſenſés, les hommes inſtruits, en jugeront. *Il faut citer les erreurs afin qu'elles ſe détruiſent elles-mêmes*, dit M. de Buffon en finiſſant l'article *Caille*; & moi, je ne puis citer M. de Buffon plus à propos.

POST-SCRIPTUM (*a*).

Rapportons le fragment d'une fable; elle eſt de la Motte: j'aimerois mieux qu'elle fût de la Fontaine; mais elle eſt de la Motte. Ce n'eſt ni pour la naïveté ni pour l'élégance, mais c'eſt pour ſon grand ſens que je la cite: c'eſt celle de l'écreviſſe philoſophe.

Bon, dit une vieille obſtinée;
Celle-ci veut ſavoir plus que nos anciens.
Suivons la loi qu'ils ont donnée;
Marchons comme eux: quant à moi je m'y tiens.
Pour nous régir ſe croit-elle donc née?
Petit eſprit! mettez ſes raiſons bout à bout;
Vous trouverez orgueil, rêverie, & c'eſt tout.

(*a*) C'eſt une parcelle d'un écrit que je n'ai pas fait, mais où j'avois fourni quelques pages. Qu'il me ſoit permis, pour le peu qu'elles valent, de les placer ici; je ne les crois pas étrangeres à mon ſujet.

La

La vieille dit : & ſes injures
L'emporterent ſur la raiſon.
La philoſophe eſſuya les murmures
Du ſot peuple, & les têtes dures
Firent gloire d'aller toujours à reculon.

Une partie de cette prodigieuſe vénération qu'on a pour Pline, eſt due à l'aveugle admiration que nous avons en général pour ce qui eſt ancien, & à notre mépris pour ce qui eſt moderne. N'en ſoyons pas étonnés : l'antiquomanie eſt la maladie de tous les temps ; Horace, Pline le jeune, & d'autres, s'en ſont plaints. Ces deux auteurs ſur-tout ont été vraiment choqués de ce qui ſe paſſoit dans leur ſiecle, lorſqu'il s'agiſſoit de prononcer entre les anciens & les modernes, & il paroît que le premier ne croyoit guere à l'infaillibilité du public. Il étoit même indigné de voir accorder une préférence aveugle, qui n'avoit d'autre fondement que le droit d'ancienneté.

» Pour moi, dit Horace, je vous avoue que je ſuis » indigné, quand je vois que l'on condamne un ou- » vrage, non pas parcequ'il eſt mal écrit, mais par- » cequ'il eſt nouveau, & que quand il eſt queſtion » des anciens, on ne veut entendre parler ni d'in- » dulgence ni de grace, mais ſeulement d'éloges » & de récompenſes. Que je m'aviſe de douter ſi » les comédies d'Atta ſe ſoutiennent bien ſur la » ſcene, tous nos vieux ſénateurs s'écrieront auſſitôt

» qu'il faut être de la derniere impudence pour oſer
» critiquer des pieces qui ont été jouées par le pa-
» thétique *Eſope* & le ſavant *Roſcius*. D'où vient
» cela ? c'eſt que ce qui nous a plu autrefois, a com-
» me acquis le droit de nous plaire toujours ; c'eſt
» que l'on croiroit ſe dégrader, ſi l'on réformoit ſon
» jugement ſur celui des jeunes gens ; c'eſt que l'on
» a honte de reconnoître, ſur ſes vieux jours, que
» ce qu'on a appris dans ſa jeuneſſe ne mérite que
» d'être oublié. Qu'un homme loue aujourd'hui les
» hymnes que *Numa* fit pour être chantés par les
» Saliens, & qu'il entreprenne de nous faire ac-
» croire qu'il eſt le ſeul à les entendre, quoiqu'il
» n'y entende pas plus que moi ; eſt-ce par eſtime
» pour les anciens qu'il cherche à les faire *valoir* ?
» Point du tout : c'eſt qu'il veut déprimer les nou-
» veaux ; c'eſt qu'une jalouſie aveugle le porte à mé-
» priſer les auteurs de notre temps & tout ce qui ſort
» de leur plume » (*a*).

(*a*) Indignor quidquam reprehendi, non quia craſſè
Compoſitum illepidève putetur, ſed quia nuper :
Nec veniam antiquis, ſed honorem & præmia poſci.
Rectè necne crocum floreſque perambulet Attæ
Fabula, ſi dubitem, clament periiſſe pudorem
Cuncti penè patres ; ea cùm reprehendere coner
Quæ gravis *Æſopus*, quæ doctus *Roſcius* egit.
Vel quia nil rectum, niſi quod placuit ſibi, ducunt ;
Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ

L'ami d'Auguſte, de Mécene, du bon vin & des belles, aimoit auſſi à philoſopher gaiement. Ce que notre Pline avoit en morale aſſez triſte, en pointes, & ſouvent en ſuperficie, le voluptueux Horace l'avoit en fineſſe, en goût exquis & en gaieté. La même épître lui fournit ſouvent des occaſions de s'égayer ſur cette matiere, & il en fait des queſtions auſſi judicieuſes qu'elles ſont amuſantes. En voici qu'il avoit propoſées plus haut.

» Un auteur mort il y a cent ans doit-il être mis » au rang des auteurs parfaits, c'eſt-à-dire anciens? » ou n'eſt-il encore qu'un écrivain ſans nom, c'eſt- » à-dire un moderne? Etabliſſons un point fixe pour » bannir toute conteſtation.

» *Réponſe.* Je conviens qu'un auteur peut être re- » gardé comme ancien & comme excellent, un ſie- » cle après ſa mort.

» *Horace.* Mais s'il ne lui manque qu'un mois ou » qu'une année pour fournir le ſiecle, dans quel rang » le faudra-t-il mettre? Le placerons-nous avec les » anciens & les excellents auteurs, ou le laiſſerons-

---

Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri.
Jam ſaliare *Numæ* carmen qui laudat, & illud,
Quod mecum ignorat, ſolus vult ſcire videri;
Ingeniis non ille favet plauditque ſepultis,
Noſtra ſed impugnat, nos noſtraque lividus odit.

(L. 2, ep. 1.)

» nous avec ceux qui doivent eſſuyer le mépris de
» notre âge & de l'âge ſuivant ?

» *R.* Un mois ou une année ſont peu de choſe
» ſur un ſiecle entier : je veux bien avoir la complai-
» ſance de lui donner place parmi les anciens écri-
» vains.

» *H.* J'accepte la grace que vous voulez bien m'ac-
» corder, & je fais comme celui qui dépouilla
» peu-à-peu la queue d'un cheval en arrachant les
» crins l'un après l'autre : des cent années je com-
» mence par en retrancher une, puis j'en ôte en-
» core une ſeconde, & ainſi conſécutivement, juſ-
» qu'à ce que celui qui meſure le mérite ſur le ca-
» lendrier, & qui ne donne ſon eſtime qu'à ce qui
» a été comme conſacré depuis long-temps par la
» mort, trouve que ſon raiſonnement lui échappe
» partie par partie, & ſe réduit à rien » (*a*).

(*a*) Scriptor abhinc annos centum qui decidit, inter
Perfectos vetereſque referri debet, an inter
Viles atque novos ? Excludat jurgia finis.
Reſponſio. Eſt vetus atque probus, centum qui perficit annos.
Horatius. Quid ? qui deperiit minor uno menſe, vel anno,
Inter quos referendus erit ? veteresne poetas,
An quos & præſens & poſtera reſpuat ætas ?
R. Iſte quidem veteres inter ponetur honeſtè,
Qui vel menſe brevi vel toto eſt junior anno.
H. Utor permiſſo, caudæque pilos ut equinæ
Paulatim vello, & demo unum, demo etiam unum ;

Ecoutons à preſent ce que dit Pline le jeune à ce ſujet, en parlant de Pompée Saturnin. » Quoi! » s'il avoit vécu parmi des gens que nous n'euſſions » jamais vus, nous courrions après ſes livres, nous » rechercherions juſqu'à ſes portraits; & quand nous » l'avons au milieu de nous, n'aurons-nous que du » dégoût pour ſon mérite, à cauſe de la facilité que » nous avons d'en jouir? Les hommes, ſelon moi, » ne font rien de plus indigne, rien de plus injuſte, » que de refuſer leur admiration à un homme, par- » cequ'il n'eſt pas mort, parcequ'il leur eſt permis » non ſeulement de le louer, mais de le voir, de » l'entendre, de l'entretenir, de l'embraſſer, de » l'aimer » (*a*).

Cette manie de trouver tout merveilleux chez les anciens, n'a pas peu choqué le P. Sanadon. Il s'en explique fort au long; & voici comment il termine ſa judicieuſe plainte. » Dans les choſes obſcures

Dum cadat elusus ratione ruentis acervi,
Qui redit in faſtos, & virtutem æſtimat annis;
Miraturque nihil, niſi quod Libitina ſacravit.
(L. 2, ep. 1.)

(*a*) An ſi inter eos quos nunquam vidimus floruiſſet ſolùm libros ejus, verùm etiam imagines conquireremus; ejuſdem nunc honor præſentis & gratia quaſi ſatietate langueſcet? At hoc pravum malignumque eſt non admirari hominem admiratione digniſſimum, quia videre, alloqui, audire, complecti, nec laudare tantùm, verùm etiam amare contingit. (L. 1, ep. 16.)

» & problématiques, une crédulité ancienne & uni-
» verſelle n'a aucun avantage ſur une opinion nou-
» velle & ſinguliere. Quelque tard que l'on vienne,
» l'on eſt toujours à temps d'appercevoir la vérité.
» La critique découvre tous les jours des choſes qui
» nous paroiſſent nouvelles & ſingulieres, & dont
» la connoiſſance ſeroit de tous les temps & de tous
» les hommes, ſi notre eſprit étoit moins borné. La
» nouveauté & la ſingularité d'un ſentiment ne ſont
» donc pas des raiſons de le rejetter ».

Notre naturaliſte n'étoit pas, à beaucoup près, auſſi accommodant que le P. Sanadon: il faut voir comment il ſe prévaut d'un proverbe; comment il craint qu'on n'écrive contre lui; comment il ſonne l'alarme contre les critiques, & ſur-tout quand c'eſt une femme qui fait un livre contre Théophraſte. » Alors, dit-il, on n'a plus qu'à choiſir un arbre » pour s'aller pendre »: *Suſpendio arborem eligendi* (*a*). Cela n'empêcha pas que lui Pline (mais il étoit homme) ne reprît Démocrite, & qu'il ne lui eût volontiers donné de bons coups de houſſine, parcequ'il raiſonnoit mal en phyſique: *Utinamque*, dit-il, *ex ramo contactus eſſet Democritus* (*b*)! Il s'agit là d'une branche de palmier, qui, ſelon Démocrite, ſi on en touche l'eau, la rend ſi tranſpa-

(*a*) *Præf. ad Veſpaſianum.*
(*b*) L. 28, c. 8.

rente, qu'on voit tout ce qu'elle contient; & Pline manquoit rarement l'occaſion de faire une pointe. Démocrite, qui rioit tant du ridicule des autres, méritoit bien auſſi qu'à ſon tour on le tançât un peu. Mais pour Théophraſte, pouvoit-il ſe tromper, même en aſſurant que *toutes les fleurs en Egypte ſont inodores, excepté le myrte?* D'ailleurs, Ariſtote lui avoit donné un nom qui ſignifie *éloquence divine*, & chacun ſait qu'un homme éloquent ne ſe trompe jamais.

Cicéron réprimande auſſi l'audacieuſe Léontium; voyez le premier livre de la Nature des dieux, n°. 33. Mais jettez un coup-d'œil ſur le n°. 13; vous y trouverez que le même Cicéron n'en traite pas moins d'inſupportable l'inconſtance des idées théologiques du divin Théophraſte. Léontium, toute ſavante qu'elle étoit, quelque fineſſe & quelque atticiſme qu'il y eût dans ſon écrit, n'en étoit pas moins auſſi une impertinente.

Fin du tome ſecond.

72615

Bloomsbury Book Auctions
17.12.87
[ZAH.]